

UCL

Université
catholique
de Louvain

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication (ESPO)
Ecole des Sciences Politiques et Sociales (PSAD)

Tout le monde ne veut pas être maraîcher !

Ethnographie d'une coopérative maraîchère agroécologique en Wallonie

Mémoire réalisé par
Nicolas Loodts

Promotrice
Séverine Lagneaux

Lectrice
Julie Hermesse

Année académique 2016-2017

Master en Anthropologie. Finalité interculturelité et développement

Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave.



« L'utopie n'est pas un point d'arrivée, mais un point de départ.
On imagine et on veut réaliser un lieu qui n'existe pas »

Erri De Luca, *La parole contraire*

Remerciements

Ce mémoire marque la fin de mon master mais constitue également l'aboutissement d'un long parcours et c'est donc tous ceux qui ont émaillé ce parcours que je souhaite remercier et associer à ce mémoire.

Ma quête de compréhension du monde et de l'altérité trouve probablement ses origines dans mon enfance africaine au Rwanda de 1985 à 1989. Période bénie et insouciante, les souvenirs que j'y associe se sont également révélés comme de puissants moteurs de questionnement après le génocide de 1994. Toute la joie de vivre ressentie sur place était-elle donc une illusion ? Par ailleurs, mon enfance et mon adolescence ont été baignées dans des multiples récits de l'Ailleurs. De l'Irlande de mon papy au Congo Belge de mes quatre grands-parents, du bureau aux multiples masques africains de mon grand-père à la passion pour les indiens d'Amérique de mon papa en passant par les voyages de jeunesse de ma maman vers l'Afrique et l'Amérique, tous ces éléments m'ont sans aucun doute influencé mais ont sans nul doute questionné, comme mon expérience rwandaise, la relativité des vécus et des points de vue sur une même situation : comment concilier la quête de liberté incarnée par ma Mamy lors de son départ en solitaire vers la colonie avec la quête de liberté des congolais en recherche d'indépendance ? Vaste question. Quoi qu'il en soit toutes ces histoires me constituent et me donnent l'occasion de remercier et d'associer mes grands-parents et parents à ce mémoire, mais également mes frère et sœurs.

Si l'Ailleurs avait déjà fait une place dans ma vie à travers mon frère Montri, arrivé en 1992 de sa Thaïlande natale, c'est en 2007, après mes études d'ingénieur et ma spécialisation en astrophysique, qu'il a refait une entrée fracassante dans ma vie. Suite au mémoire de mon épouse Mélanie au Laos en 2006, nous nous sommes rendus en 2007 dans ce pays avec 6000 € récoltés à l'occasion de notre mariage pour un projet de développement. Peut-être est-ce parce que les collines laotiennes rappelaient celles du Rwanda de mon enfance mais je suis totalement et instantanément tombé sous le charme du pays. Plusieurs voyages sur places et plusieurs rencontres ont forgé ma conviction que je m'étais trompé de parcours. En particulier, je n'aurais sans doute jamais commencé ces études d'anthropologie sans cette nuit passée dans le village de Houa Nam Bak au milieu des montagnes au nord du Laos. Partageant le dortoir avec les enseignants de l'école après avoir bu quelques verres de laolao, l'alcool local, alors qu'un orage se déchainait au dehors, j'ai eu pour la première fois le

sentiment d'être totalement autre et ailleurs. Cette expérience, partagée avec Madame Douangta, notre « mè lao », m'a ouvert les yeux sur l'altérité et m'a définitivement fait comprendre que je ne pouvais plus vivre dans ce monde sans y mettre en son centre, si ce n'était alors pas encore une quête de l'humain, au moins une quête de sens à laquelle mon métier ne correspondait plus. Pour tout cela, je remercie une première fois mon épouse qui a ouvert cette voie ainsi que toutes les personnes formidables que j'ai eu l'occasion de côtoyer au Laos.

Mais c'est en janvier 2010 que l'anthropologie a définitivement fait son entrée dans ma vie. A l'occasion d'un cours du soir à l'Université de Liège, je suis ressorti totalement subjugué, sous l'effet d'un coup de foudre intellectuel, après une première leçon de deux heures. D'un mot que j'associais à l'étude de peuplades disparues, cette science mystérieuse et belle s'est révélée à moi dans toute sa splendeur et sa contemporanéité. J'ai alors compris que je n'avais d'autre choix que de l'étudier.

Mon parcours est alors émaillé de rencontres dans le cadre du Master que je ne peux que souligner. Il y a tout d'abord eu les professeurs en charge du Master, Pierre-Joseph Laurent, Anne-Marie Vuilleminot, Olivier Servais et Jacinthe Mazzocchetti qui ont trouvé chaque année le temps de me recevoir ou de répondre à mes mails alors que durant trois années, je remplissais une demande de valorisation des acquis de l'expérience avant de laisser tomber au moment de la rentrée académique. Lors d'un de ces rendez-vous, le professeur Laurent m'a dit que le Master en Anthropologie de l'UCL était une forme de compagnonnage et j'ai eu mainte fois l'occasion de le vérifier.

Tout d'abord durant l'année académique 2011-2012 où suivant un séminaire d'enquête en anthropologie auprès du Professeur Mazzocchetti, j'ai pu une première fois apprécier l'esprit bienveillant qui règne dans ce master. Cette impression s'est confirmée à partir de 2014 alors que j'entamais mon master tant auprès des enseignants que des étudiants que j'ai eu la chance de rencontrer.

Enfin, ma promotrice Séverine Lagneaux incarne parfaitement cet esprit de compagnonnage, répondant à toutes mes questions avec soin, donnant toujours un avis ou un conseil éclairé et constructif sur mon vécu sur le terrain ou mes écrits, tout en n'étant jamais avare de temps lors de nos

entretiens. Je suis heureux de pouvoir me rattacher à elle dans le cadre de ce compagnonnage et je la remercie sincèrement pour son aide tout au long de cette année.

Je remercie également ma lectrice, Julie Hermesse, pour sa lecture attentive de ce travail.

Je remercie Michael Singleton pour les échanges par mail qu'il a bien voulu m'accorder durant ce parcours.

Je remercie chaleureusement tous les membres de la « coopérative des maraîchers unis ». Sans nul doute, ils et elles sont les héros de ces pages. Je les remercie pour tous nos échanges, pour leur patience, pour leur amitié et les formidables moments passés avec eux. Si je me sens prêt aujourd'hui à quitter les sentiers battus d'un confortable CDI pour embrasser les chemins plus tortueux mais également plus vivifiants de la recherche, du monde associatif, ou du maraîchage c'est grâce à eux qui ont le courage de vivre et de concrétiser leurs rêves dans l'optimisme.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont supporté durant ces études et ont apporté une aide précieuse par leurs encouragements, leur temps et les bons moments partagés: mes parents, ma famille, mon Oncle André, Bénédicte, Maud, Pauline, Gilles, Emilie, Nathalie, François, Florian, Niclette, Denis, Françoise, Marie-Lo, Julien, Greg, Vi, Sarah, Nyima et j'en oublie.

En avril 2014, un de mes meilleurs amis, Quentin pour le citer, décédait inopinément. Cette année-là, je me décidai enfin à m'inscrire à l'Université et à passer la porte de la serre d'un maraîcher. Comme me l'a dit une fois Jacinthe Mazzocchetti, nous réinterprétons en permanence notre propre histoire. J'aime à penser que Quentin est derrière ce parcours et que sa plume talentueuse a guidé chacun de mes mots. Rares sont les jours où je ne pense pas à lui et je dédie ce mémoire à ce clown un peu triste qui hante chacune de ces pages. Nous rêvions tous les deux de reconversion et c'est son départ qui m'a sans doute donné l'énergie d'entamer ce parcours et de le terminer. J'espère trouver maintenant un peu plus de temps à partager avec ses charmantes petites filles.

Enfin, last but not least, je termine ces remerciements en me tournant vers mon épouse Mélanie et mes trois filles Eléa, Zélie, et Siloé. Je remercie Méla de m'avoir supporté durant ces études, elle qui

a partagé mes affects et ma fatigue durant mon terrain et qui m'a soutenu durant ces trois années d'étude, relisant inlassablement mes écrits, prenant sur elle la gestion de la famille dans les moments où ma charge de travail me permettait difficilement de tout concilier. Elle est mon héroïne, ma Tinuviel, et je suis heureux de partager sa vie. Des 15 années de notre relation, nous n'aurons pas été étudiants, ni elle, ni moi, durant seulement quatre ans. Une nouvelle période s'offre à nous avec des weekends et des soirées libres de blocus et d'échéances estudiantines.

Je remercie enfin mes trois petites magnifiques petites filles pour leur sourire, leur joie de vivre et le bonheur que j'ai de partagé chaque jour leur vie. Elles m'ont appris à relativiser l'importance de ces études passionnantes durant ce long parcours en me montrant, par leurs jeux, leurs rires, leur amour et leurs chagrins que la vie était ailleurs.

Table des matières

PROLOGUE : UN TERRAIN	1
PARTIE 1 : INTRODUCTION, CONTEXTUALISATION ET METHODE	8
INTRODUCTION	9
I. METHODOLOGIE, EPISTEMOLOGIE ET REFLEXIVITE	15
a. Données coproduites sur le terrain	16
i. Observation participante	16
ii. Les entretiens	20
iii. Les observations	22
iv. Les procédés de recension	22
v. Les sources écrites	23
vi. Les données audiovisuelles	23
b. Le cahier de terrain et ses imprévus	25
c. Ma place sur le terrain	26
i. Les conditions initiales	26
ii. Une anthropologie du proche	30
iii. La liberté des premiers jours.	33
iv. Implication grandissante...	37
v. ... et fatigue grandissante	39
vi. La famille comme tampon des affects	41
vii. Le subtil équilibre du terrain	42
viii. Anthropologue-filmeur ou anthropologue-cueilleur ?	44
ix. Basculements	46
x. Déprise	47
d. Candidat anthropologue ou Candidat maraîcher ?	48
e. Interprétation et saturation	49
II. LA COOPERATIVE DES « MARAICHERS UNIS »	51
Une coopérative en agroécologie	51
Les maraîchers-coopérateurs	55
Pourquoi une coopérative ?	60

Les aidants	62
Famille et localité	64
Conclusion : Rêver et entreprendre	69
PARTIE 2 : ETHNOGRAPHIE D'UNE TOMATE	72
Le tour de cultures	73
Une tomate comme guide	81
III. DE LA PEPINIÈRE A LA MISE EN TERRE : QU'EST-CE QUE LA NATURE POUR UNE MARAÎCHER ?	84
Plan de culture, nature et politique	84
La météo : cette amie dont on se protège	91
Qu'est-ce que la nature pour un maraîcher ?	98
Entre production et protection	107
IV. AU CŒUR DES SAVOIRS, DES SAVOIR-FAIRE ET DES PRATIQUES	113
A l'origine des savoirs et des savoir-faire	113
Quand la terre dicte les gestes...	116
...et que le terrain se peuple	117
Au-delà du geste technique...	120
Le rythme de la carotte	120
Cueillette, norme et cognition : La jaunitude des choses	122
De l'usage du gabarit	125
Corps, douleur et confort	127
Les richesses d'un métier	131
V. LE MARCHÉ ET LES MARCHES	133
Un marché...	133
L'art de l'achalandage	135
Convivialité et familiarité	137
La chorégraphie du maraîcher	141
Lutte économique : la politique de la tomate	143
En haut : La toute-puissance du Marché	145
En bas : les coûts de production	148
A gauche : l'identité du producteur	149
A droite : la situation personnelle	152
VI. AU-DELA DES LEGUMES : QU'EST CE QUI CIRCULE DANS UNE COOPERATIVE EN AGROECOLOGIE ?	155
a. Quand la tomate s'invite à table	155

b.	A l'origine de la convivialité	156
c.	Ce qui circule	158
	Les légumes	158
	Les semis, les intrants et les invisibles	159
	Des systèmes matériels	160
	Les savoirs et les savoir-faire	161
	De l'argent et des documents	162
	Des histoires et des affects	162
	La parole franche ou parole « Cash »	163
d.	La parole « Cash » comme solution pour le maintien de l'harmonie	166
e.	L'émergence de la « parole cash »	167
f.	Et après ?	172
PARTIE 3 : ET APRES – ANALYSE ET PERSPECTIVES		176
VII. EST-CE DE LA PAYSANNERIE ?		177
a.	Introduction	177
b.	Paysannerie: quelques définitions	178
c.	Une coopérative paysanne ?	187
	Les maraîchers se considèrent-ils comme des paysans ?	191
	Un ethos paysan ?	193
VIII. CONCLUSION		197
BIBLIOGRAPHIE ET ANNEXES		206
BIBLIOGRAPHIE		207
ANNEXES		223
	Annexe 1: Principes de l'agroécologie du GIRAF (Stassart <i>et al.</i> , 2012)	223
	Annexe 2 : Principes additionnels de l'agroécologie (Dumont <i>et al.</i> , 2015)	226
	Annexe 3 : Poster de présentation de ma recherche	227

Prologue : un terrain

C'est un lundi matin de juillet 2016. Chevauchant ma vieille bicyclette, j'arrive à la « coopérative des maraîchers unis »¹ un peu essoufflé par l'imposante côte qui sépare la vallée de cette exploitation située sur un plateau en bord de rivière. Le soleil brille déjà haut dans le ciel, annonçant une chaude journée. Je m'engage dans le chemin de terre qui pénètre le vaste terrain abritant plusieurs zones de cultures et des serres sur approximativement un hectare. Ce lieu constituera durant plusieurs mois mon « terrain » anthropologique. Cette coopérative récente compte quatre maraîchers-coopérateurs, et autant d'aidants, stagiaires et travailleurs à temps partiel, qui comptabilisent entre cinq et six équivalents temps plein.

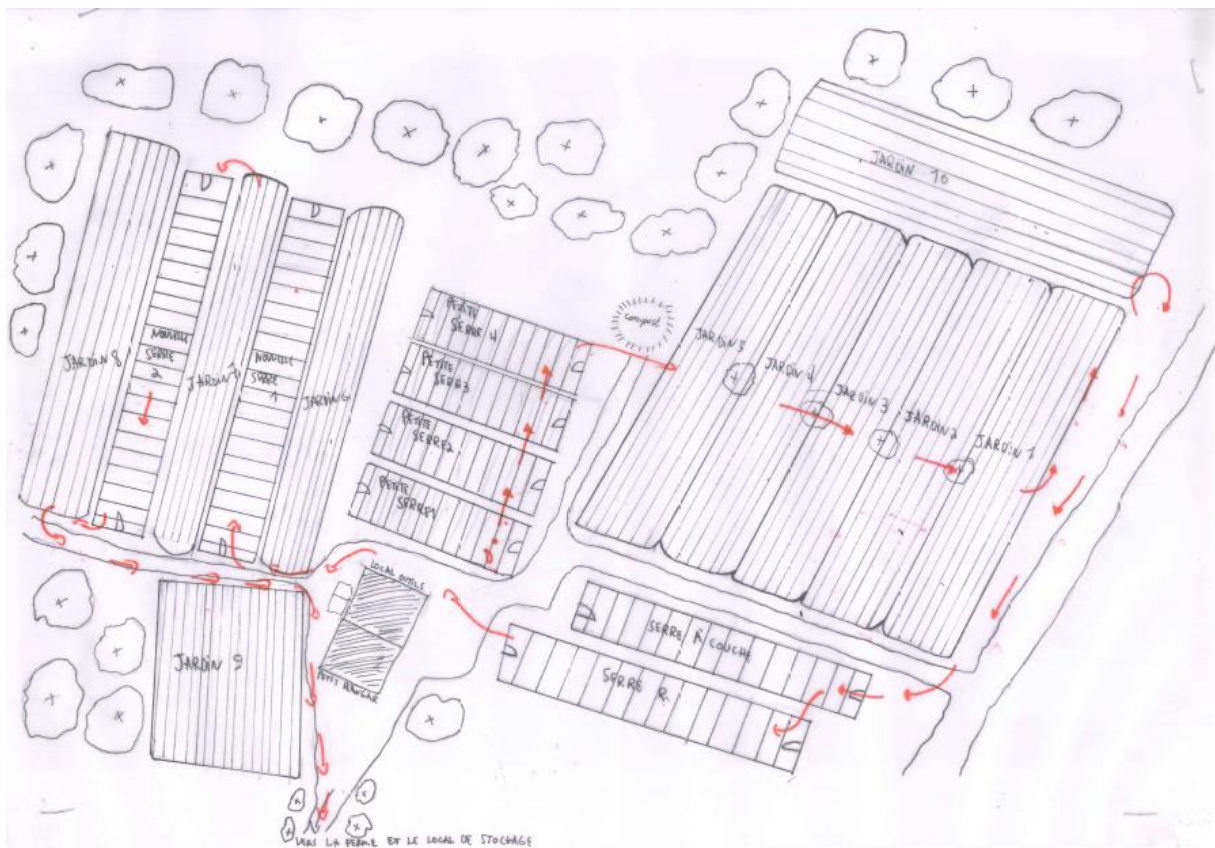


Figure 1: Plan des principales cultures de la coopérative réalisé par l'auteur. Le nom des serres et des jardins est indiqué en noir. Le « tour des cultures », sur lequel je reviendrai par la suite est indiqué par les flèches rouges.

Le lieu me semble désert mais, après avoir déposé mon vélo à proximité de la « serre 1 »², la première d'une série de quatre petites serres qui bordent le champ principal, je croise rapidement Gil, un des maraîchers-coopérateurs. Celui-ci, la trentaine, barbe légère, short, vieille chemise

¹ Le nom de la coopérative ainsi que les personnes et les lieux ont été modifiés pour garantir leur anonymat.

² Également nommée « petite serre 1 »

légèrement déchirée et chaussures de marches, m'explique qu'ils ont un problème avec le système d'irrigation qu'ils partagent avec l'habitat groupé tout proche. Après quelques mots d'explication, il propose de me placer à l'égourmandage des tomates qui constitue une des activités récurrentes du lundi. Avant de me rendre dans la serre où poussent celles-ci, je remonte, afin de changer de chaussures, un petit chemin jusqu'au dépôt de légumes, un « frigo » couplé à un local de tri où sont préparés les paniers de légumes, lui-même attenant à un petit bureau. Max, un des autres maraîchers-coopérateurs, 35 ans, cheveux mi-longs, rasé de près et portant chemise, short et vieilles Dockside, place des grandes caisses bleues, communes à la plupart des producteurs et vendeurs de légumes, sur une imposante brouette-plateau de près de deux mètres de long dans la cour attenante au « frigo ». « C'est une des activités du lundi, redescendre les caisses après le marché ». Une fois mes pieds chaussés de manière adéquate, je redescends la brouette lourdement chargée vers la parcelle où je dispose ma cargaison sur une imposante pile de caisses bleues déjà constituées. Les étiquettes de celles-ci indiquent des provenances multiples et témoignent de la diversité des partenaires de la coopérative. Une fois ma tâche terminée, Gil me conduit dans une serre où Gaïa, une stagiaire italienne d'une trentaine d'années, portant un t-shirt blanc et un short bariolé, les cheveux attachés en un chignon, examine déjà minutieusement les plants de tomates. Gil me rappelle le principe de l'égourmandage, à savoir l'ablation des gourmands, ces têtes supplémentaires du plant de tomate qui ont tendance à pousser entre deux branches, mobilisant de ce fait une importante partie de l'énergie de la plante. Le maraîcher en repère un et le craque dans deux directions opposées. "Cela permet d'avoir quelque chose de propre" précise-t-il. Je reste une bonne partie de la matinée avec Gaïa, plongé dans cette activité qui nous laisse cependant le loisir de discuter tant de la paysannerie italienne que de nos projets de vie comme celui de l'exploitation maraîchère qu'elle espère mettre en place de retour dans son pays. A travers le pan de la serre ouvert, je salue au loin Florian, le troisième maraîcher-coopérateur, jeans long, torse et pieds nu, casque anti-bruit sur les oreilles, arrivé entre-temps et qui réalise les buttes d'un jardin attenant à la serre à l'aide d'un petit appareil motorisé, le bio-butteur, dont le bruit du moteur brise le calme environnant.

Pendant ce temps, dans la serre 1, Gil retrouve Phil, le quatrième maraîcher-coopérateur à la quarantaine discrète, à la barbe légère, aux cheveux noirs et qui porte dans l'esprit du code vestimentaire du lieu, un short et un vieux t-shirt. Les deux hommes se mettent en route et commencent le « tour des cultures ». Parcourant chaque jardin et chaque serre selon un enchaînement qui se répète généralement de semaine en semaine, les maraîchers identifient de

cette manière les tâches hebdomadaires et repèrent les éventuels signes de maladie ou de stress des plantes. Le plan de culture, un document indiquant la succession des cultures de l'année pour chaque parcelle de terrain, les guide et leur indique si une nouvelle culture doit être implantée cette semaine et si la terre doit, par exemple, être travaillée. Les éléments suspects sont discutés et questionnés comme cette plante en souffrance qui sera photographiée pour obtenir une identification de sa maladie à l'aide d'un forum sur internet. Gil partage son expérience avec Phil, dernier arrivé dans la coopérative. Quand un problème insoluble se présente, il fait référence à Max, le plus expérimenté des maraîchers de la coopérative, qui pourra sans doute les renseigner.

Vers midi, alors que le soleil du matin tient toujours ses promesses, le mot court entre les travailleurs qu'il est temps de faire une pause. Nous remontons ensemble vers la cour de la ferme voisine de l'exploitation. Phil se rend dans l'épicerie locale, également abritée dans la ferme, et sort du frigo de celle-ci une petite caisse bleue remplie de fromages, de miel, de pesto et de beurre. Gil, de son côté, va chercher du pain à la boulangerie voisine. Nous nous installons à l'ombre dans la cour. Les conversations vont bon train, entre l'actualité, légère ou plus lourde, des nouvelles diverses et des discussions sur le métier, notamment sur sa rentabilité économique. Je mange de bon appétit après cette matinée, appréciant l'ambiance conviviale.

Après-midi, alors que les maraîchers-coopérateurs tiennent réunion pour discuter du fonctionnement de la coopérative, je retourne au champ pour me retrouver au désherbage de jeunes carottes avec Gaïa. Après avoir essayé différents outils, de la binette à la fraiseuse-sarcluse, nous commençons le désherbage. Passer à la binette entre deux lignes de carottes est un travail délicat. Les plants de carottes sont encore jeunes et une petite déviation, un coup mal ajusté et ce sont plusieurs carottes qui ne verront jamais le jour. Après le désherbage, c'est l'éclaircissement. Il s'agit de retirer les carottes surnuméraires pour n'en laisser qu'une tous les 5 à 10 cm. « Un bon 5 cm » comme le dit Gil. Je garde cette norme en tête, « un bon 5 cm » et je commence ma tâche. Durant l'éclaircissement, le corps cherche sa position, accroupi, à genoux ou assis à côté de la planche, tachant de trouver le compromis entre le confortable et l'efficace. Heureusement qu'il ne pleut pas car une terre humide limiterait considérablement le nombre de positions. Le lundi s'achève déjà mais ne marque que le début d'une semaine tumultueuse, vive et riche.

La mardi arrive et avec lui de nouvelles tâches. Ces plants de tomates-ci sont à tuteurer. Ils doivent être attachés à leur base par une corde, suspendue à son autre extrémité à un fil de fer tendu tout au long de la serre. Une fois le nœud, pas trop serré, réalisé, il s'agit d'enrouler cette même corde autour du plant pour le soutenir durant sa croissance. En travaillant, je papote avec Gaïa. La pluie arrive, perturbant les plans de Gil qui comptait travailler la terre à l'aide du motoculteur. Passe Lorraine, une amie de Max de retour en Belgique cet été, et qui vient demander à celui-ci quelques conseils pour l'exploitation maraîchère qu'elle met en place au Brésil. Une autre semaine, c'est une équipe de tournage de Corée du Sud qui vient observer la coopérative dans sa tournée des alternatives mondiales. Les mains dans la terre, la Corée du Sud et le Brésil me semblent à la fois si proches et si lointains. Ensuite, il s'agira de nettoyer une serre de ses plants de haricots en fin de vie pour préparer la prochaine culture. Alors que je passe avec une brouette chargée des vieux plants, je vois Gil et Max afférés avec Gaïa au démontage des boîtes à chicons qui doivent déménager de la serre 3 à la serre 4. Les invisibles, à savoir des maladies contagieuses, menacent les récoltes et il faut déplacer les caissons au bout de trois années consécutives.

Mercredi, c'est au milieu du champ principal que je me retrouve avec Gil à cueillir des fèves des marais et à les disposer dans des caisses bleues. On papote. Gil, chapeau australien sur la tête, me relate son parcours qui l'a mené des sciences politiques au maraîchage biologique. La cueillette des fèves me donne mal au dos. Mon corps n'a pas encore pris le pli de ce terrain. Alors que nous retournons aux champs, l'ancien directeur d'une association de promotion et de formation à l'agriculture biologique, de visite à la ferme, nous dit au revoir en nous lançant « Travaillez, prenez de la peine : c'est le fonds qui manque le moins ». J'attribue d'abord cette sentence, enfance africaine oblige, à Papa Wemba avant d'apprendre qu'il s'agit d'une fable de la Fontaine.

Jeudi matin. La vie de la coopérative s'accélère. Ce jour-là, Gil, Phil, Max et Florian, les quatre maraîchers-coopérateurs sont tous là ainsi que plusieurs aidants comme Gaïa, Sophie et Camille qui travaillent à temps partiel sur la coopérative les jeudis, vendredis et pour les deux marchés hebdomadaires. Aujourd'hui, la matinée est consacrée aux récoltes et à la confection des paniers de légumes que Florian livrera à Bruxelles le jeudi après-midi et le vendredi. Gil, qui m'explique qu'ils ont besoin de 54 salades pour les paniers, me conduit dans le jardin qui accueille celles-ci et m'indique la technique de récolte. Me servant de mon opinel, l'instrument par excellence du maraîcher que celui-ci garde quasiment tout le temps dans sa poche, je dois

couper la salade à ras du collet, la retourner afin de l'examiner et d'enlever les mauvaises feuilles avant de la disposer dans une caisse bleue de grande taille. J'en placerai six la tête vers le bas, et six la tête vers le haut. Les 54 salades ne sont pas choisies consécutivement sur la ligne mais cueillies en fonction de leur taille. Gil m'explique qu'il réalise en général un premier passage et prend les plus grosses avant de faire un second passage en modifiant son « critère de grosseur ». Une fois récoltées, j'arrose les caisses bleues au tuyau d'arrosage, apportant aux précieuses salades l'humidité nécessaire pour leur conservation durant le stockage. Les récoltes terminées, il faut confectionner les paniers dans le local de préparation. Phil et Florian conditionnent les légumes soit en caisse, soit en vrac et préparent les commandes des différents groupes d'achat. Les légumes passent de la pesée aux sachets qui eux-mêmes sont disposés dans les caisses. Fruits de champs, ils se transforment en aliments. Les piles de caisses se constituent. Vers 15h, Florian quitte la ferme, direction Bruxelles, sa voiture chargée de la précieuse cargaison. D'autres activités peuvent prendre place. On retrouve un peu de temps pour le désherbage de cette autre planche de carotte qui n'a pas encore pu être réalisé. La journée s'achève mais le vendredi se profile déjà.

Vendredi matin, le ciel est bleu avec quelques moutons. J'arrive à 8 heures mais le rush est déjà perceptible. Gil est déjà là. Le vendredi est son jour de marché et la totalité des récoltes doit être réalisée en matinée pour qu'il puisse quitter la coopérative avec la camionnette et la remorque chargée un peu avant quatorze heures. Pour l'heure, ce ne sont plus 54 mais 120 salades qui doivent être récoltées. Ensuite, les tomates succèdent aux salades. « Il faut cueillir les rouges et les oranges tirant vers le rouge » m'explique Camille. Les petites caisses bleues se remplissent de ce produit délicat, tellement apprécié en été. Nous travaillons en serre et la chaleur est agréable mais la bouteille d'eau plus qu'appréciée. Les récoltes sont rassemblées dans un petit abri à côté du local où sont enfermés à double tour le motoculteur et autres instruments plus onéreux. Chargées sur une grande brouette plateau, je les remonte ensuite avec Sophie, Camille et Gaïa vers le frigo situé à quelques centaines de mètres de la parcelle, dans les bâtiments en dur de la ferme. Les caisses sont laissées à Gil et Max qui répartissent les récoltes entre le frigo, pour le marché de Max le samedi matin, et la remorque, pour le marché de Gil qui se tiendra l'après-midi. Le temps est changeant. Dans les arbres situés non loin de la parcelle, une pie jacasse en « sautant » d'arbres en arbres. Le vent se lève et le ciel se couvre légèrement. Nous allons manger. L'ambiance est conviviale mais les conversations ne manquent pas de se tourner vers l'actualité exceptionnellement dramatique du moment, à savoir l'attentat qui vient de frapper la ville de Nice. Après le dîner, c'est déjà le retour aux récoltes

pour compléter l'offre du samedi. Je travaille aux haricots. Je cueille à genoux, en silence, écoutant la conversation de mes collègues sur la parcelle d'à côté mais surtout le bruit du vent dans les feuilles des arbres. Et il y a toujours cette pie bavarde dont je ne reconnaissais pas le cri il y a peu et que j'identifie maintenant au moindre bruissement. Je cueille. Je cueille dans un mouvement d'abord répétitif et qui se fait ensuite addictif voire méditatif. Les haricots s'entassent dans la petite caisse posée à côté de moi. Je cueille les plus grands, comme on me l'a demandé, mais je n'y réfléchis même plus. Je suis dans l'action. Je retourne chez moi vers 16 heures. Mes muscles me remercient de cette pause mais aussi de cette semaine de travail.

Samedi matin, levé à 5h. J'arrive sur le marché vers 6h30. Max est déjà afféré avec Camille à monter le stand. Tout va très vite. Les légumes prennent place et créent l'abondance chère à Max. 7h00, les premiers passants sont gentiment invités à patienter encore quelques instants. Nous ne sommes pas encore prêts. Le montage se termine. Max revient avec un café et des viennoiseries. Les premiers clients sont servis par un des quatre vendeurs présents derrière le comptoir. Petit à petit le rythme s'accélère et commence la danse des maraîchers. Les vendeurs se croisent rapidement, pèsent et soupèsent leurs sachets de légumes avant de demander au client d'indiquer son prochain achat. Le temps passe, file même. Trois heures s'écoulent comme autant de minutes jusqu'à ce que la foule se fasse plus éparse. Vers 11h ou 11h30, on a de nouveau le temps de discuter un petit peu. Vers 12h30, le démontage commence et les caisses vides retournent dans la remorque. Les tables tréteaux et parasols sont démontés. Il ne reste vite plus rien, si ce n'est quelques feuilles de salades au sol, pour attester de la présence de l'échoppe. La petite place retrouve son aspect usuel. Max et Camille retournent à la ferme pour décharger ce qui doit l'être et faire les comptes. Il est souvent 15 h lorsqu'ils terminent. Le weekend sera court. Le dimanche est vite passé que déjà le lundi reprend et avec lui la promesse d'une nouvelle semaine chargée, passionnée et passionnante.



Partie 1 : Introduction, contextualisation et méthode



Introduction

Le constat relatif à l'agriculture wallonne est souvent présenté de manière dramatique. Quand les médias s'intéressent aux agriculteurs, c'est souvent pour mettre en avant les conditions difficiles de ce métier comme lors des manifestations successives relatives au prix du lait ces dernières années ou à l'occasion de conditions météorologiques problématiques. Selon une récente enquête, seulement 3% des agriculteurs belges interrogés recommandent ce métier et moins de la moitié espère que leurs enfants s'engagent dans cette voie (Trends Tendances, 2016). Le nombre d'exploitations en Belgique a chuté de 113.883 en 1980 à 36.693 en 2015. En Wallonie, il s'agit d'une baisse de 37.843 unités en 1980 à 12.867 en 2015 (SPF économie, 2015 ; SPF économie, 2016). « En Europe, en 2010, il disparaissait une exploitation agricole toutes les 3 minutes, et depuis ce rythme n'a cessé de s'accélérer » (Bitoun et Dupont, 2016, p. 26). Dans le monde, même si l'agriculture restait le premier pourvoyeur d'emplois en 2011, occupant « environ 1,3 milliards de personnes et près de 40% de la population active », « la proportion d'agriculteurs avait partout très fortement chuté », passant de « 81% à 48,2% dans les pays » dits « en voie de développement entre 1950 et 2010, de 35% à 4,2% dans les pays » dits « développés » (Bitoun et Dupont, 2016, p. 26). Pourtant, au-delà de ce constat dont je ne nie pas le caractère dramatique, d'autres tendances apparaissent. En Wallonie, le nombre d'exploitations en agriculture biologique a été multiplié par 36 en moins de 30 ans, passant de 37 exploitations en 1987 à 1347 en 2015 (SPF économie, 2017). Dans le même temps, la surface cultivée en bio a quant à elle été multipliée par un facteur de 108 conduisant celle-ci à plus de 63.000 hectares en 2015 (SPF économie, 2017) ! Derrière ces chiffres se cachent surtout des histoires humaines, à la fois de conversion au bio d'agriculteurs conventionnels ou des arrivées de NIMAculteurs, des agriculteurs Non Issus du Milieu Agricole³ (notamment Baret, 2016) que d'aucun nomment également les néo-paysans. Le nombre de ces nimaculteurs reste difficilement chiffrable. Néanmoins quelques données laissent à penser que cette tendance, sans doute encore minoritaire, est loin d'être négligeable. En province de Liège, le nombre de maraîchers sur petite surface serait passé de 5 à 60 ces cinq dernières années (La Meuse, 2017). En France, une récente enquête journalistique consacrée à ces reconversions estime que les néo-paysans seraient chaque année plusieurs milliers et constitueraient « 30% des installations agricoles, soit deux fois plus qu'il y a dix ans » (d'Allens et Leclair, 2016, p. 10). « On ne naît

³ désormais nimaculteurs

plus paysan, on le devient » clament les auteurs (d'Allens et Leclair, 2016, p. 7). Pour le sociologue hollandais Jan Douwe Van Der Ploeg, le monde connaîtrait même une phase de repaysannisation, la paysannerie étant, selon lui, plus adaptée à survivre à la globalisation et à la libéralisation en cours (Douwe Van Der Ploeg, 2014). Mais ce n'est pas tant chez des paysans que je me suis rendu pour la première fois durant l'été 2014 que chez un maraîcher, Max, et ses aidants. La question de savoir si ceux-ci pouvaient être considérés ou se considéraient comme des paysans m'est venue beaucoup plus tard. Porté par l'envie de découvrir ce métier dans le cadre d'une éventuelle reconversion depuis mon métier d'ingénieur projet dans le domaine du spatial et des énergies renouvelables, j'ai poussé la porte de son exploitation pour observer ce métier dans lequel je me projetais. S'étendant sur une superficie d'un peu plus d'un hectare, l'exploitation de Max était composée de nombreux « jardins », des espaces cultivés extérieurs, et de serres-tunnels. Celle-ci était localisée en Région Wallonne dans une zone de campagne en proie à une urbanisation avancée à proximité d'une ferme abritant un habitat groupé ainsi que d'autres activités économiques. C'est la même année, avec la même envie de reconversion, que j'ai commencé des études d'anthropologie. Très vite, de l'ambivalence de ces deux voies de reconversion, est née l'envie de faire un terrain anthropologique autour du maraîchage biologique. C'est avec ce regard que je suis retourné chez Max durant l'été 2015, toujours à la fois pour découvrir ce métier mais avec cette année-là l'envie de commencer l'ébauche d'un cahier de terrain relatant mon expérience afin d'évaluer mes capacités d'observation. En un an, ce terrain avait changé. Au propre tout d'abord, avec une surface de culture qui s'agrandissait. Ensuite, par le fonctionnement même de l'exploitation. Ce n'était plus tant chez Max que je me rendais mais dans la « coopérative de maraîchers unis ». Depuis janvier 2015 en effet, Max s'était associé avec deux de ses anciens aidants. Gil, qui était employé à temps partiel en 2014 et Florian, qui avait effectué un stage chez Max cette même année. L'expérience de cet été-là, sans lever mon ambivalence quant à la voie qui me plaisait le plus, devenir maraîcher ou devenir anthropologue, confirma mon envie de faire mon terrain anthropologique de fin de master dans cette coopérative. J'étais interpellé par le fait que la totalité des travailleurs de cette coopérative, qu'ils soient du côté des maraîchers-coopérateurs ou des aidants, étaient ce que je ne nommais pas encore des nimaculteurs. Diplômés en sciences politiques, en agronomie, en éducation, ils avaient tous travaillé dans d'autres domaines avant de s'établir comme maraîchers et leur parcours résonnaient avec le mien. La philosophe Simone Weil écrivait « un système social est profondément malade quand un paysan travaille la terre avec la pensée que, s'il est paysan, c'est parce qu'il n'était pas assez intelligent pour devenir instituteur » (Weil, 1999 ; cité par Bitoun et Dupont, 2016, p. 10). Mais

que penser alors de ce moment de société où des enseignants, des éducateurs, des chercheurs font le choix de se tourner vers l'agriculture?

C'est, entre autre, porté par cette interrogation de départ que j'ai finalement commencé, au terme de mon premier master, mon terrain anthropologique au mois de juin 2016. La coopérative avait encore évolué lorsque j'y suis arrivé. Florian, le troisième maraîcher-coopérateur avait choisi de diminuer son temps de travail dans la coopérative afin de prendre un mi-temps à l'extérieur. Sa diminution de temps de travail avait permis à un quatrième maraîcher, Phil, de rejoindre le projet à temps partiel. De plus, les démarches administratives allaient bon train et la coopérative, qui fonctionnait jusque-là sous couvert de la seule exploitation de Max, allait être officialisée juridiquement. C'est dans ce contexte que j'ai commencé mon terrain. Je m'y suis rendu tout l'été 2016 et jusqu'au mois de février 2017, parfois pour un jour sur la semaine, parfois pour une semaine complète. Je venais en tant qu'aidant. À ce titre, je participais aux divers travaux de la coopérative, du travail de la terre au désherbage en passant par les semis et les récoltes. « Simple » aidant donc, mais aidant curieux. Au-delà de l'apprentissage de différentes techniques, mes questions et questionnements d'anthropologue n'étaient jamais bien loin. J'étais aussi un aidant équipé, mon dictaphone et mon appareil photo étant toujours à portée de main. Ces mois de présence ont été aussi l'occasion d'assumer graduellement ma place de chercheur sur le terrain, demandant l'autorisation de participer à certaines réunions, sortant mon dictaphone plus spontanément, et posant des questions plus précises alors que je commençais tout doucement à voir où je voulais en venir. Tous ces éléments sont abordés dans la **partie 1** de ce mémoire et plus particulièrement au **chapitre I**. A travers un exercice de réflexivité, j'y reviens sur ma méthodologie de travail, mes difficultés, les sources de données que j'ai utilisées, l'image par exemple, ainsi que sur des questions épistémologiques notamment autour de la tension entre mon attrait pour ce métier et la volonté de le décrire au mieux sans l'idéaliser. Enfin, cette introduction méthodologique et épistémologique réalisée, le **chapitre II** est quant à lui consacré à la contextualisation du terrain à travers la présentation des travailleurs de la coopérative, tant du côté des « maraîchers-coopérateurs », les fondateurs de la coopérative, que du côté des multiples aidants présents. Ce chapitre est également l'occasion de revenir sur les motivations à l'origine de cette coopérative et d'interroger son caractère agroécologique. Enfin, il s'agit également de questionner la place de la famille dans un domaine, l'agriculture, où celle-ci y est associée de longue date.

Passée cette entrée en matière, la **partie 2**, intitulée « Ethnographie d'une tomate » est consacrée à l'ethnographie proprement dite de cette coopérative. Car c'est bien la tomate que j'ai choisie pour me servir de guide durant tout ce volet de mon mémoire. En effet, celle-ci incarne parfaitement à la fois les multiples techniques et connaissances que doivent mobiliser les maraîchers mais également les enjeux politiques et économiques liés à la production alimentaire. Omniprésente dans la vie de la coopérative durant une importante portion de la saison, des semis jusqu'à l'arrachage des plants, plante délicate demandant de nombreux soins, mais aussi fruit goûté aux diverses sous-variétés parfois anciennes remises au goût du jour, la tomate est aussi un aliment totalement globalisé dont la production aurait dépassé les 170 millions de tonnes en 2014 (FAO, 2017). Suivons le guide donc !

Au **chapitre III**, à travers les premiers jours d'un plant de tomate depuis son semis, c'est de nature et de Culture qu'il sera question. « En règle générale, je ne me sens pas seule dans la nature⁴ » me répondit Gaïa à l'occasion d'une de mes interrogations. Mais où est la nature pour un maraîcher ? Dans cette serre de tomates ou dans les herbes touffues qui en parsèment les bords ? Dans ce champ cultivé ou dans ses abords ? Dans ce serpent qui surgit ou dans cette carotte à la forme poétique ? Au-delà de ces considérations, il s'agit également d'interroger les tentatives, toujours imparfaites, de rationalisation de l'environnement naturel dans un métier où l'imprévu fait partie du jeu et se manifeste à travers, par exemple, la météo. Enfin, je me demande dans quelle mesure la pratique du maraîchage biologique constitue une activité de « production » ou si celle-ci peut être caractérisée par un autre des schèmes de relation décrit par Philippe Descola (2015) comme la « protection » ?

Comment tuteur un plant de tomate ? La technique est à la fois simple et complexe. Simple dans sa mise en œuvre, complexe dans ses détails qui regorgent d'interrogations. A quel point le nœud doit-il être serré ? Dans quel sens entourer le plant ? C'est à partir de cette première technique que j'explore au **Chapitre IV** le foisonnement de savoirs, de savoir-faire et de pratiques au centre du métier mais également les liens complexes entre les instructions pour un geste technique, son exécution et, par la suite, son incorporation, notamment à partir des théories du philosophe Matthew Crawford (Crawford, 2016 ; Crawford, 2016b).

⁴ Journal de terrain, 25 août 2016

Au **chapitre V**, notre tomate quitte l'exploitation pour se rendre sur les marchés. Délicatement transportée dans des caisses de plastique bleu, elle est achalandée avec élégance pour créer de l'abondance. Plébiscitée, elle virevolte joyeusement de l'étalage à la main du vendeur et de la main de celui-ci au sac de papier avant de passer par la balance et d'être vendue à un client. Mais par la vente, la tomate fait entrer le Marché sur les marchés et ce chapitre me permet d'investiguer les enjeux économiques et politiques cachés derrière le prix d'une tomate et comment ceux-ci sont interreliés avec l'identité même du maraîcher.

Au **chapitre VI**, dernier chapitre de la partie ethnographique, la tomate se retrouve à table. Passant du statut de fruit à celui de nourriture, elle vient alimenter la convivialité d'un repas de midi partagé entre les travailleurs, qu'ils soient maraîchers-coopérateurs ou aidants de la coopérative. Mais comment expliquer cette convivialité dans une organisation professionnelle aux responsabilités partagées de manière horizontale entre les différents maraîchers-coopérateurs avec les tensions que cette gestion commune peut susciter ? C'est l'occasion pour moi d'observer la coopérative sous l'angle de la circulation, en identifiant les différents éléments qui y circulent, des plus concrets au plus abstraits, et d'identifier au sein de ceux-ci ce que j'ai nommé la parole franche ou « parole cash » qui est selon moi à l'origine de la convivialité vécue en ces lieux.

Dans la **partie 3**, j'envisage quelques analyses et perspectives liées à ce travail :

Au **chapitre VII**, il est question de savoir si oui ou non cette coopérative se situe dans le champ de la paysannerie. Comme je l'ai mentionné au début de cette introduction, ce n'est pas tant chez des paysans que j'ai souhaité me rendre mais chez des maraîchers et la question de savoir si ceux-ci appartenaient à la paysannerie n'est venue que bien plus tard. Je tente de répondre à la question de l'appartenance à la paysannerie tant à partir de définitions courantes dans le champ des sciences sociales que du point de vue militant ou des acteurs mêmes de la coopérative.

Enfin, dans la **conclusion**, après un retour sur mes questionnements, je tente de poser les perspectives de ce travail ; perspectives anthropologiques concernant les possibilités de recherches supplémentaires mais également perspectives sociétales.

Tout ceci posé, il ne me reste qu'à vous souhaiter une bonne lecture et à tenter de vous emmener dans une coopérative maraîchère agroécologique.

En résumé

La question de recherche qui m'anime dans ce travail peut se formuler comme suit :

« Au-delà des apparences, quelles sont les réalités vécues par les membres d'une coopérative maraîchère agroécologique en Wallonie ? »

Outre une nécessaire présentation des membres de la « coopérative des maraîchers unis » et de leurs parcours au **chapitre II**, cette question est abordée selon différents angles dans ce mémoire :

- Au **chapitre III**, j'interroge les représentations de la nature portées par mes interlocuteurs ainsi que leur vécu du travail dans et avec la nature.
- Au **chapitre IV**, il s'agit de mettre en évidence les nombreux savoirs et savoir-faire qui constituent le socle sur lequel repose la pratique de ce métier.
- Au **chapitre V**, je tente de mettre en perspective la réalité économique des pratiquants de l'agriculture sur petite surface dans un monde où le marché global, l'agro-industrie et la grande distribution ne sont jamais très loin.
- Au **chapitre VI**, j'explore les origines de la convivialité qui règne entre les différents membres, maraîchers comme aidants, de la coopérative.

Enfin, avant de conclure, le **chapitre VII** porte une question de recherche à part entière puisque j'y interroge la place de cette coopérative dans le champ de la paysannerie.

I. Méthodologie, Epistémologie et Réflexivité

Été 2016. Je sors d'une serre et me retrouve en face des jardins extérieurs de la coopérative. Une grande surface, approximativement carrée, découpée en cinq jardins de 50 mètres de long, chacun comportant une diversité de cultures. Comme souvent, je sors mon petit appareil photo afin de prendre quelques clichés d'ambiance ou le relevé visuel de la météo. Gil, un des maraîchers, survient alors et s'exclame bruyamment « Ah. Tu nous espionnes »⁵. Je bafouille une réponse, disant que c'est principalement pour me souvenir de la météo mais la question me met mal à l'aise d'autant que d'autres maraîchers ne sont pas loin. Gil ne pensait pourtant pas à mal et l'échange reste cordial, amusé, mais mon malaise souligne ma délicate position de chercheur que je n'assume pas encore tout à fait sur ce terrain que je fréquente pourtant depuis plusieurs semaines. Car si je multiplie les journées de présence et noircis des carnets de notes que je retape au propre le soir venu ou le lendemain matin, la sortie d'une petite caméra ou d'un dictaphone de ma poche relève toujours de l'épreuve car elle vient crier à mon entourage qu'ils ne sont pas mes collègues ou mes amis mais mes « enquêtés », propriétaires d'un savoir inédit, et que la parole anodine qu'ils lancent ou le geste spontané qu'ils posent a pour moi les couleurs de la singularité et de l'altérité.

Dans ce chapitre, j'aimerais mettre en évidence la méthodologie et l'épistémologie mises en œuvre sur ce terrain ainsi qu'effectuer un retour sur ma place de chercheur sur celui-ci. Loin de moi l'idée de me mettre en avant à travers cette section mais comme le rappelle Jean-Pierre Olivier de Sardan

« Le héros, en anthropologie comme en sociologie ou en histoire, c'est celui dont on parle, non celui qui parle. Celui qui parle ne nous intéresse, d'un point de vue épistémologique, que dans la mesure où ce qu'il peut nous dire de sa posture personnelle est nécessaire à la compréhension de ce qu'il nous dit des autres » (Olivier de Sardan, 2008, p. 21).

Je commencerai tout d'abord par détailler, à la **section a**, les différents types de données coproduites sur le terrain dans une présentation proche de celle de Jean-Pierre Olivier de Sardan dans son ouvrage « La rigueur du qualitatif » (Olivier de Sardan, 2008). Dans une optique empruntée à Mike Singleton (Singleton, 2015a), cette première section est principalement méthodologique puisque je m'attèlerai surtout à détailler mes différentes sources (nombre de

⁵ Journal de terrain, 25 août 2016

jours d'observation, sources écrites, place de l'image, techniques d'interview...) sans trop verser dans l'interprétation et l'épistémologie. Je donne par ailleurs, à la **section b**, quelques détails quant à la réalisation de mon journal de terrain. L'épistémologie, « savoir ce que savoir est » (Singleton, 2015a) sera majoritairement mobilisée dans la **section c** interrogeant ma subjectivité de chercheur sur le terrain et son évolution. Mais étant donné la frontière floue qui sépare la méthodologie de l'épistémologie dans le champ anthropologique (Olivier de Sardan, 2008, p. 19), il ne me sera pas toujours possible de séparer totalement les deux domaines. A la **section d**, je reviens sur mon ambivalence à l'origine de ce terrain, à savoir mon attrait à la fois pour le métier de maraîcher et celui d'anthropologue et je questionne celle-ci afin d'évaluer ses implications épistémologiques. Enfin, la **section e** me permet de revenir sur mes données en me demandant dans quelle mesure elles m'ont permis d'atteindre ou non une forme de saturation de mon champ de recherche.

a. Données coproduites sur le terrain

Jean-Pierre Olivier de Sardan distingue « six types de production de données » lors de l'enquête de terrain, à savoir l'« observation participante », les « entretiens », les « observations », les « procédés de recension », les « sources écrites », les « données audiovisuelles » (Olivier de Sardan, 2008, pp. 46-47). Pour présenter mes données, je suivrai la structure utilisée par cet auteur.

i. Observation participante

L'« observation participante » est à la base de la discipline anthropologique et lui fournit son « contenu empirique » (Olivier de Sardan, 2008, p. 211) sans lequel il ne serait pas possible de faire science. Celle-ci nécessite une « insertion plus ou moins prolongée de l'enquêteur dans le milieu de vie des enquêtés » (Olivier de Sardan, 2008, p. 46). Pour Pierre-Joseph Laurent, c'est à travers cette observation participante, le terrain, qui s'inscrit dans un temps long, que le chercheur peut comprendre l'« altérité », que l'auteur assimile à un « sens pratique » qui sera petit à petit appréhendé par le chercheur à la lumière de la familiarité (Laurent, 2015b).

Au total, ma recherche m'a conduit à une cinquantaine de journées ou demi-journées de présence sur le terrain entre le mois de juillet 2015 et le mois de février 2017 avec une majorité de journées situées entre juin 2016 et décembre 2016. Mes jours de présence durant l'été 2015 constituaient plutôt un pré-terrain mais j'y tenais déjà une ébauche de journal pour y relater mon expérience et préparer une éventuelle recherche dans le cadre de mon mémoire. J'avais

également été découvrir le métier de maraîcher durant 6 jours lors de l'été 2014 dans cette même exploitation. Je n'y avais pas tenu de journal de terrain à proprement parler mais ces journées m'ont offert une perspective diachronique plus étendue et ont tout de même contribué à ma compréhension du terrain par « imprégnation » (Olivier de Sardan, 2008, p. 49) Comme le mentionne Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008, pp. 204-205) :

« La présence prolongée sur le terrain et les multiples interactions qui en découlent entre le chercheur et les acteurs locaux produisent des effets silencieux, qui ne se réduisent ni aux corpus, aux entretiens, aux données plus ou moins objectivables, ni aux rencontres spectaculaires ou aux scènes émotionnellement chargées, et qui cependant expriment l'acquisition progressive d'une maîtrise au moins partielle des codes, usages, et logiques (représentationnelles et pragmatiques) du groupe étudié. Cet apprentissage culturel, au cœur de la pratique du terrain, est sans doute plus important que les quelques relations fortes, particulières ou éminentes qu'ont entretenues sur place les chercheurs (...) »

Cette présence durant trois années m'a permis d'observer l'évolution de la structure de l'exploitation, d'un seul maraîcher en 2014, à la création officielle d'une coopérative en décembre 2016, en passant par une étape de « coopérative officieuse » où le fonctionnement en coopérative était déjà établi sans statut officiel. De plus, ma présence sur le terrain durant trois saisons m'a également permis de sentir l'influence de la météo, très variable d'un été à l'autre, sur la vie de cette exploitation.

J'essayais généralement de me rendre sur le terrain 1 à 2 jours par semaines avec, quand c'était possible, des semaines quasiment complètes. Outre une présence importante du côté de la production, j'ai également participé à plusieurs marchés hebdomadaires ainsi qu'à la préparation des paniers de légumes pour les abonnés de la coopérative. Le tableau suivant présente, sans être totalement exhaustif, les tâches effectuées durant mon terrain.

	Activité
Activités liées à la production de légumes et partagées tant par les aidants que par les maraîchers-coopérateurs De juillet 2015 à février 2017	Semis
	Repiquage
	Désherbage parcelle / serre
	Binage
	Égourmandage des tomates
	Tuteurage
	Cueillette, récolte, nettoyage et conditionnement (fraises, courgettes, concombres, tomates, fenouils, choux, basilics, fèves, poireaux, pommes de terre...)
	Passage du motoculteur
	Nettoyage serre/parcelle
	Mise en forme d'un tas de fumier de chèvre
	Convoyage de fumier depuis la ferme équestre jusqu'à la serre
Réalisation d'une « couche chaude », etc.	
Activités indirectement liées à la production de légumes (aidants, maraîchers-coopérateurs) De juillet 2015 à février 2017	Contribution à la réalisation d'une dalle de béton pour le nouvel entrepôt.
	Convoyage de déchets au parc à conteneurs
	Nettoyage des plastiques du sol d'une nouvelle parcelle
Activité liée à la gestion et à la planification de la production de légumes (maraîchers-coopérateurs) A partir de juillet 2016	Participation au 'tour des cultures'
Activités liées à la commercialisation des légumes (aidants et maraîchers-coopérateurs,...) À partir de la fin août 2016	Réalisation de paniers de légumes
	Montage et démontage du marché hebdomadaire
	Vente sur le marché
	Vérification des comptes du marché du samedi
Montage, gestion, et démontage d'un stand sur un marché exceptionnel de producteurs régionaux	
Activité liée à la gestion de la coopérative (maraîchers coopérateurs) À partir de la fin octobre 2016	Participation aux réunions de gestions mensuelles

Tableau 1 : Activités réalisées au sein de la coopérative. Il est indiqué entre parenthèse si cette activité correspond plus au profil d'un aidant ou d'un maraîcher coopérateur. La période à partir de laquelle j'ai exercé ces activités est également renseignée.

Enfin, mes journées de présence sur le terrain ont été également influencées par des contraintes pratico-pratiques liées à ma famille (aller conduire mes enfants à l'école, garder ma petite cadette à la maison) et surtout professionnelles liées au nombre de jours de congés disponibles pour ma recherche.

Sur le terrain, j'utilisais en général un carnet de notes de poche pour noter des repères temporels relatif à ma journée, des observations ou des éléments importants de conversation. Je gardais généralement sur moi une caméra de poche permettant de réaliser de petits films et photographies tandis que mon dictaphone n'était jamais très loin (dans ma poche ou dans mon sac à dos), prêt à être utilisé en cas de conversation ou d'entretiens semi-directifs en contexte informel (voir ci-dessous). Enfin, je portais également sur moi mon opinel, outil central dans mon travail d'aidant tant pour les récoltes que le placement de tuteurs des tomates ou encore pour partager ces fruits lors de nos repas.



Figure 2: le matériel de l'anthropologue-maraîcher (photo de l'auteur)

ii. Les entretiens

Les entretiens que j'ai menés ou que je souhaitais mener durant ma recherche peuvent se répartir en 4 catégories, à savoir :

- Les conversations informelles
- Les entretiens semi-directifs en contexte informel (en travaillant, dans une serre,...)
- Les entretiens semi-directifs en contexte formel (hors du terrain, avec fixation de rendez-vous,...)
- Les retours collectifs sur fiches interprétatives.

Les *conversations informelles* ont constitué la majorité du corpus des données acquises durant les premiers mois de mon terrain. Celles-ci se prêtaient particulièrement bien au contexte de celui-ci et à mon vécu de chercheur en herbe. Comme le mentionne Olivier de Sardan,

« Rapprocher au maximum l'entretien guidé d'une situation d'interaction banale quotidienne, à savoir la conversation, est une stratégie récurrente de l'entretien socio-anthropologique », qui vise justement à réduire au maximum l'artificialité de la situation d'entretien et l'imposition par l'enquêteur de normes méta-communicationnelles perturbantes » (Olivier de Sardan, 2008, p. 58).

De mon point de vue, cette réduction de l'artificialité était aussi commode de mon côté, surtout durant les débuts de mon insertion sur le terrain, lorsque ma place de chercheur n'était pas encore bien assumée. Les conversations informelles me permettaient alors de relativiser ma position et de simplement profiter des données qui m'étaient offertes. Je reviendrai sur ce point dans la section intitulée « Anthropologue-Filmeur ou Anthropologue-cueilleur ». Enfin, comme je l'expliquerai par la suite, une grande partie du travail de maraîcher ou d'aidant est réalisé manuellement ce qui laisse le champ libre à la parole. La majorité des conversations informelles ont donc eu lieu dans des contextes variés de travail (cueillette, égourmandage des tomates, semis, repiquage des plans, déchargement de caisses, nettoyage des légumes,...) ou durant les pauses (dîner, partage d'un verre d'eau,...). Je me suis collé au mode de conversation dominant sur le terrain où on discute de tout et de rien en travaillant ce qui m'a également permis de m'imprégner du mode de vie de la coopérative. Ma démarche n'est pas sans rappeler l'expérience de Julie Ndaya Tshiteku, une chercheuse congolaise qui a utilisé les « masolo »,

terme lingala désignant des conversations informelles afin de conduire sa recherche en se permettant de se laisser porter par les conversations, de construire les sujets des discussions avec ses interlocuteurs, pour tenter de diminuer les biais de l'entretien formel qui peut s'apparenter pour celui qui l'expérimente à un interrogatoire (Ndaya Tshiteku, 2016). Aidant parmi les aidants, je me suis collé au mode de communication qui s'apparentait le plus au mode de communication dominant sur le terrain.

Les entretiens semi-directifs en contexte informels constituent la continuité logique et naturelle des conversations informelles. Ces entretiens ont généralement pris place dans un contexte de travail mais, pour ceux-ci, je mettais généralement (mais pas toujours) mon travail d'aidant de côté pour me consacrer entièrement à l'interview (prise de note, manipulation du dictaphone,...). Ces entretiens ont pris place alors que je commençais à avoir des questionnements plus précis et j'amenais la conversation en stipulant clairement qu'elle se situait dans le cadre de ma recherche. Et comme de juste, c'est souvent lorsque le dictaphone se coupe que surviennent des éléments particulièrement significatifs dans la conversation. Car comme le rappelle Alexandra Clavé-Mercier, « pour l'anthropologue, il n'y a jamais de off » (Clavé-Mercier, 2016 ; p. 83), celui-ci s'attelant « à découvrir la réalité derrière les discours officiels, l'affichage, les bonnes intentions » (Payet, 2005, p. 168, cité par Clavé-Mercier, 2016, p. 83).

Les entretiens semi-directifs en contexte formel ont pris place durant les dernières semaines de ma présence sur le terrain ou même au-delà de celui-ci (après février 2017) alors que le travail d'écriture avait déjà commencé. Ces entretiens avaient pour but d'éclaircir des données en demandant par exemple des compléments d'informations ou de soumettre de nouveaux questionnements. Leur présence à la fin de la période d'observation participante se justifie tant par la plus grande familiarité que j'entretenais alors avec les acteurs et qui permettait de réduire l'artificialité de la démarche, me plaçant dans « une situation sociale aussi proche que possible de celle de l'interviewé(e), brisant du coup l'inégalité de relation entre le/la chercheur(e) et l'informateur/trice » (Fresnoza-Flot, 2016, p. 92), que par ma posture de chercheur beaucoup plus assumée en fin de terrain qu'au début de celui-ci.

Enfin, les *retours collectifs sur fiche interprétative* devaient prendre place en toute fin de terrain alors que je finalisais mes interprétations et que j'étais déjà bien engagé dans la rédaction du mémoire. Jean-Pierre Olivier de Sardan mentionne que Claude Levi-Strauss accordait,

« pendant la phase de terrain, un rôle central, à côté de la production des données (...) et de leur codage (...) », un rôle central à cette opération de rédaction de fiches interprétatives (Olivier de Sardan, 2008, p. 84). N'ayant pas eu l'occasion de me prêter à cet exercice durant la phase de rédaction du mémoire, j'espère cependant le conduire à l'aide de la version finalisée de mon mémoire et après lecture de celle-ci par les acteurs du terrain.

iii. Les observations

Les « observations », selon Jean-Pierre Olivier de Sardan, consistent à « voir et décrire des séquences sociales nettement circonscrites » (Olivier de Sardan, 2008, p. 47). Deux séquences se prêtaient particulièrement bien sur mon terrain à cet exercice, à savoir le tour des cultures du lundi matin, et les marchés. Comme j'y reviendrai par la suite, le « tour des cultures » consiste à faire le tour des différents jardins et serres de l'exploitation et de lister sur une feuille les différentes tâches à réaliser durant la semaine. Généralement deux ou trois maraîchers participent à ce tour et j'ai rapidement demandé, dès le début de mon insertion, à pouvoir les suivre régulièrement dans cet exercice. L'intérêt de ce type d'évènement est sa répétabilité qui permet d'affiner les observations. Le marché hebdomadaire constitue lui aussi une séquence périodique à laquelle j'ai régulièrement participé mais, il est vrai, en étant beaucoup moins du côté de la pure observation étant donné mon statut de vendeur.

iv. Les procédés de recension

Les procédés de recension indiquent « le recours à des dispositifs construits d'investigation systématique et semi-quantitatifs » (Olivier de Sardan, 2008, p.47) afin de « produire systématiquement des données intensives en nombre fini » (Olivier de Sardan, 2008, p. 66).² Pour Jean-Pierre Olivier de Sardan, ce ne sont des données de l'ordre du « « quantitatif » intensif sur de petits ensemble » (2008, p. 67) comme « des comptages, des inventaires, des nomenclatures, des plans, des listes, des généalogies ... (Olivier de Sardan, 2008, pp. 66-67). Sur mon terrain, il s'agit principalement de la réalisation de la cartographie du lieu (notamment à l'aide de google maps ou du géoportail wallon), de l'obtention de chiffres liés à la comptabilité de la coopérative ou relatives au nombre d'heures effectuées par les différents maraîcher. Il s'agit également de documents internes comme des tableaux indiquant les travailleurs présents durant une semaine de travail ou reprenant le contenu de paniers d'un dépôt de légumes. Enfin les données météo du lieu ont été demandées auprès de l'Institut Royal de Météorologie (IRM) afin de pouvoir d'une part objectiver mon ressenti de la météo les jours

où j'étais présent sur le terrain mais également de pouvoir mettre en évidence les importantes différences entre les saisons 2015, 2016 et 2017.

v. Les sources écrites

Les sources écrites concernent « la littérature savante sur l'aire considérée », « la «littérature grise» (rapports, évaluations, diplômes et maîtrises ...) », « la presse », « les archives » et « les productions écrites locales (cahiers d' écoliers, lettres, cahiers de comptes, journaux intimes, tracts, etc.) » (Olivier de Sardan, 2008, pp. 68-69). Ces sources sont assez diversifiées sur mon terrain. Du côté de la littérature savante, outre les sources anthropologiques que le lecteur trouvera en bibliographie, j'ai eu l'occasion de lire plusieurs ouvrages généraux relatifs au maraîchage biologique. Mes deux principales sources dans ce cadre sont les tomes 1 et 2 des guides techniques de l'Institut Technique d'Agriculture Biologique (ITAB) (Rey *et al.*, 2015 et 2015b), ainsi que « Le jardinier-maraîcher » de Jean-Martin Fortier (Fortier, 2012).

A l'interface de la littérature grise et des sources écrites locales, j'ai pu avoir accès au rapport de stage d'une étudiante d'une association de formation à l'agriculture biologique qui a effectué un stage de 3 mois au sein de la coopérative et qui, sociologue de formation, concluait son stage par une série d'interview des maraîchers-coopérateurs⁶. Du côté des sources locales, citons le site web de la coopérative, les flyers relatifs à celle-ci, les Procès-Verbaux des réunions des années 2015, et 2017, les plans de culture 2015, 2016 et 2017 ou encore des documents internes au fonctionnement comme les listes de tâches de la semaine que ou les listes des récoltes hebdomadaires. Enfin, différents articles parus dans la presse locale avant et pendant mon terrain ont également contribué à « la mise en perspective diachronique » et à l'« élargissement indispensable » de mon terrain (Olivier de Sardan, 2008, p. 69).

vi. Les données audiovisuelles

La pertinence des données audiovisuelles en sciences sociales en général et en anthropologie en particulier, n'est plus à démontrer. Celles-ci sont à minima considérées comme des « traces du terrain » (Olivier de Sardan, 2008, p. 70) mais pour de plus en plus de chercheurs, ce statut de « trace » ou de « preuve » est réducteur par rapport au rôle beaucoup plus fondamental que les images, fixes ou mouvantes, peuvent prendre lors d'une recherche si on dépasse les présupposés qui consistent à considérer l'image comme « incapable de véhiculer du sens » (de Hasque, 2016). Car comme l'écrit Jean-Frédéric de Hasque, « Associer pleinement le cinéma

⁶ Je ne mentionne pas cette source dans la bibliographie afin de préserver l'anonymat du terrain.

à la recherche, c'est prendre en compte le geste, le corps et le rythme, en tant qu'éléments constitutifs du discours » (de Hasque, 2015). Si Bronisław Malinowski n'accordait aux images qu'un rôle illustratif, facilitant la prise de note (Malinowski, 1922, cité par Lagneaux et Hermesse, 2016), celles-ci prennent un nouveau statut scientifique lorsque les anthropologues américains Margaret Mead et Gregory Bateson accordent à la photo le « statut de matériau de recherche à part entière ». « Les photos sont analysées et parlent d'elles-mêmes. Les clichés sont décodés, sélectionnés et classés pour reconstruire et comprendre la réalité sociale non saisissable instantanément ». (Lagneaux et Hermesse, 2016 présentant Mead et Bateson, 1942)

Que ce soit pour analyser des rassemblements (Lambelet, 2010), illustrer l'asymétrie générationnelle de familles de l'altiplano au Guatemala par l'analyse de portraits de famille (Lagneaux et Hermesse, 2016) ou « analyser les interactions entre humains, bovins et machines en observant, analysant et décrivant les mouvements de chacun d'entre eux » (Lagneaux et Hermesse, 2016), les applications de l'image dans le champ anthropologique se multiplient. Comme l'écrivent Séverine Lagneaux et Julie Hermesse,

« La photo n'est pas un pis-aller palliant les limites de notre regard. Elle étend notre perception, capte ce que l'œil ne perçoit pas dans le flux du réel et l'indicible des actes. Cherchant le sens et non pas seulement la beauté, l'image est un accès à une meilleure compréhension de la réalité sociale observée » (Lagneaux et Hermesse, 2016).

Si je mélange allègrement dans cette section images fixes et mouvantes, c'est probablement en raison de l'appareil utilisé durant mon terrain, à savoir une petite caméra de poche, choisie « tout-terrain » (résistante à la poussière, à l'eau, au froid, ...) en raison de la spécificité de mon champ de recherche (le maraîchage biologique) et de ma place (aidant) qui empêchaient l'usage d'une caméra classique qui se serait rapidement dégradée ou que je n'aurais pas pu sortir à l'envi avec des mains sales et boueuses. L'appareil permettait de filmer en haute définition ou de réaliser des photographies. De plus, la haute définition des films permet aussi d'en retirer des captures d'écran pouvant également servir d'illustration.

Il en résulte de nombreuses photos et films dont, il est vrai, une grande partie conserve le simple statut de « trace » comme celle de la présence d'une maladie sur un plant, de la description d'un outil, de sauvegarde d'un document interne (planning des récoltes d'une journée) ou de la météo du jour (ou plus exactement du moment vu le climat belgo-belge du lieu) mais d'autres images vont au-delà de cette simple fonction de « trace » et permettent d'apporter une

dimension supplémentaire, donnant d'un simple regard un sentiment ou amenant à la compréhension d'une idée que l'écrit aurait eu plus de difficultés à susciter. De plus, les nombreuses images et films que j'ai réalisés constituent également un champ de données, au même titre que le cahier de terrain et que les enregistrements de mes interviews, dans lequel il m'a été possible de me replonger en vue d'une interprétation ou à la recherche d'un élément factuel oublié.



Figure 3: caméra/ appareil photo tout-terrain. Face A et B (Photo de l'auteur)

Toutes ces images ont servi à minima à illustrer mon cahier de terrain mais d'autres images ou séquences participent plus à une forme de fabrication de sens comme lors de l'explication d'un geste technique ou illustrant l'attention et la posture réflexive d'un maraîcher examinant une culture. Dans ce mémoire, l'image est mobilisée parcimonieusement selon deux cas de figure. Soit elle est assujettie au texte et vient simplement illustrer le propos de ce dernier tout en donnant un petit complément d'information, soit elle constitue un texte dans le texte qui permet de densifier la lecture et la compréhension du terrain au-delà d'un caractère purement illustratif. Car comme le dit Pierre Naville, sociologue, dans le cas il est vrai d'images mouvantes mais la remarque me semble pertinente dans ce cadre : « Les images ont une grammaire et leur langage, analogique et métaphorique, parle directement à notre inconscient » (Burnier, 2006, p. 61, cité par de Hasque, 2016, p. 107). Mais la place des images sur mon terrain a été interdépendante à la fois d'un choix épistémologique (filmer ou biner) et de ma capacité à assumer pleinement mon rôle de chercheur sur le terrain. Je reviendrai sur ces deux points dans une section ultérieure.

b. Le cahier de terrain et ses imprévus

Toute la présentation du corpus des données que je viens de mettre en œuvre semble proche d'une machine bien huilée à la mécanique irréprochable. En réalité, l'acquisition de ce corpus

présentait parfois les aspects d'une course contre la montre, en l'occurrence la mienne. Divisé entre mon terrain, mon travail et ma famille, la constitution du corpus des données dans le cahier de terrain constituait un véritable défi. Ne trouvant pas toujours le temps de rédiger le cahier dès mon retour et adaptant la méthode à ma propre situation, j'ai fait le choix d'enregistrer ma journée sur mon dictaphone afin de pouvoir la retranscrire par la suite. J'en suis venu à cette solution après le constat que je mettais dans certains cas plusieurs jours pour trouver le temps de rédiger ma journée de terrain à partir de mes notes. Devant l'imprécision de certaines données lorsqu'elles étaient retranscrites trop longtemps après les notes préliminaires sur le terrain, il m'est apparu évident qu'il fallait mettre celles-ci « au frais » au plus vite dans un dictaphone. Il en a résulté une accumulation d'une dizaine de jours de terrains pour lesquels je n'avais pas eu le temps d'effectuer une retranscription et que j'ai dû traiter par la suite.

c. Ma place sur le terrain

i. Les conditions initiales

Le lecteur excusera un ancien étudiant en sciences appliquées de tenir à parler des conditions initiales. En mathématique, les conditions initiales désignent des données numériques sans lesquelles une équation mathématique ne peut pas trouver de solution. Loin de moi l'idée de prétendre à une vision positiviste de mon travail sur le terrain, où ma recherche m'aurait permis d'avoir accès à LA vérité là où Jean-Pierre Olivier de Sardan y voit plutôt une recherche rigoureuse de plausibilité (Olivier de Sardan, 2008, p. 7), mais le terme me semblait opportun pour évoquer ma subjectivité et mon entrée sur le terrain en début de recherche. Comme le disent MéliSSa Nayral et Hélène Nicolas,

« La méthode de l'observation participante ne peut se passer d'une réflexion portant sur les rapports entre le groupe d'origine de l'enquêteur et celui des enquêtés, tout comme sur les catégories auxquelles ce dernier est assimilé lorsqu'il «s'intègre». (...) il est essentiel d'avoir conscience que la connaissance produite se construit toujours à partir de la position dans laquelle l'on se trouve, en particulier au moment de l'enquête » (Nayral et Nicolas, 2016).

Pour Pierre-Joseph Laurent, il faut

« reconnaître là où on veut en venir », c'est-à-dire à comprendre les motivations qui nous ont poussés à nous retrouver sur le terrain. Ce « parcours de la reconnaissance » doit permettre d'explicitier le sens qui

anime l'anthropologue et l'amener à avouer ce qui semble à ses yeux bon ou mauvais (c'est-à-dire objectiver son propre système normatif) » (Laurent, 2011, pp. 53-54).

Il s'agit de se poser la question « Qui es-tu, toi qui se pose telle question ? » (Laurent, 2015a) afin de « s'extraire en quelque sorte de ses catégories normatives implicites », de « pouvoir se décentrer » (Laurent, 2011, p. 54), et d'« altérer son moi » (Laurent, 2015a).

Comme évoqué dans l'introduction, il y a une ambivalence fondatrice à l'origine de ma présence sur ce terrain. Je m'y étais rendu la première fois avec l'idée de découvrir le métier de maraîcher dans l'éventualité d'une reconversion professionnelle. Mais, en même temps, mes premières expériences en 2014 coïncident à quelques semaines près avec le début de formation d'anthropologue. Je ne me souviens plus si j'en avais l'idée avant mon initiation, cet été-là, au maraîchage biologique mais je me souviens clairement que j'évoque l'idée d'un terrain dans ce domaine dès septembre 2014. Cette ambivalence était toujours bien présente en 2015 alors quand je continuais mon initiation tout en commençant un cahier de terrain afin de tester mes capacités d'observation. Et enfin, celle-ci ne m'a pas vraiment quitté en 2016 alors que je venais clairement sur le terrain dans une perspective de recherche anthropologique mais que je précisais à mes interlocuteurs que j'envisageais toujours bien de m'impliquer dans le travail de la terre, sans toutefois pouvoir préciser un timing exact ou une forme d'organisation particulière (maraîcher avec production commerciale à temps plein, indépendant complémentaire, potager d'envergure pour consommation familiale,...). Anthropologue ou maraîcher ? Les deux perspectives me portaient au début de mon terrain, avec la seule certitude que je ne voulais plus travailler comme ingénieur « papier », rédigeant derrière mon écran cahiers des charges ou analyses dans un domaine qui ne me passionnait guère. Cette ambivalence n'est pas étrangère à une certaine admiration pour le métier de maraîcher et les gens qui le pratiquaient, admiration dont il fallait que je prenne conscience pour faire science par la suite. De la même manière, objecteur de croissance économique, j'étais porteur d'une vision très militante de la question du maraîchage et de l'agriculture, plaçant le maraîcher et le petit fermier bio sur un piédestal, luttant à leur échelle contre l'agrobusiness et la grande distribution, travaillant uniquement à partir de la nature, et constituant LA solution aux crises alimentaire, environnementale, climatique et économique. Je recevais, par ailleurs, la lettre d'information de l'association « Via Campasina » tandis que j'avais écrit, il y a des années, l'ébauche d'un synopsis d'un documentaire engagé sur la paysannerie vécue dans un village de montagne au Laos à partir d'une expérience dérisoire de celle-ci et de la projection de mes propres catégories. Après

réflexion, j'étais vraisemblablement marqué par une vision romantique et militantiste de la paysannerie et du travail la terre. La figure est connue. Pour l'anthropologue Michael Kearney,

« Les romantiques désirent préserver la communauté rurale 'traditionnelle' ou autrement la voient comme ayant des valeurs et un potentiel et un rôle dans l'histoire qui sont sous-reconnus et sous-appréciés par les modernisateurs. Pour les intellectuels romantiques urbains, cette attitude est une réaction contre l'aliénation, la technocratie, l'individualisme ou même la démocratie de la société moderne. » (Kearney, 1996, p. 75⁷).

La question, dans ce domaine, n'est pas tant de juger de la justesse ou non de mon point de vue citoyen, en construction permanente, mais de reconnaître que j'étais porteur d'une vision politique et idéologique de la paysannerie dont je devais prendre conscience.

Ces deux éléments faisaient de moi le candidat idéal pour être enclin à ce que Jean-Pierre Olivier de Sardan nomme le « populisme idéologique », à savoir un « rapport fasciné (...) que des intellectuels nouent au moins symboliquement avec le « peuple » » (Olivier de Sardan, 2008, p. 213). Le caractère idéologique se manifeste par la forte tendance à peindre le peuple, mais je dirai plutôt l'« Autre » tant le mot « peuple » crée une distance qui ne correspond pas à ma recherche située dans le registre de l'anthropologie du proche, « aux couleurs de ses illusions ou de ses rêves » (Olivier de Sardan, 2008, p. 246). Autrement dit, tout au long de ma recherche, j'ai dû prendre conscience d'une tendance à l'« idéalisation », susceptible de « contaminer » mon terrain (Olivier de Sardan, 2008, p. 247). Mais cette prise de conscience, loin de desservir mon terrain, a plutôt eu tendance à retravailler ses évidences afin de les interroger en profondeur et de tenter d'y desceller les couleurs de mes désirs ou de mes fantasmes (Olivier de Sardan, 2008, p. 247). Du « populisme idéologique », elle m'a fait basculé dans le « populisme méthodologique », à savoir la prise de conscience de l'existence de « ressources propres » chez le « peuple » (Olivier de Sardan, 2008, p. 236) et l'envie de les explorer. Le foisonnement de savoirs que je décris au **chapitre IV** ou encore la circulation de la parole franche décrite au **chapitre VI** sont autant d'éléments qui témoignent de mon envie de tenter de mettre à jour les spécificités originales du terrain et de ses acteurs au-delà de l'évidence des apparences. Cette notion de « populisme méthodologique » me semble proche

⁷ traduction personnelle de la phrase : "Romantics desire to preserve the 'traditional' rural community or otherwise see it as having values and potential and a role in history that are unrecognized and unappreciated by modernisationists. For urban romantic intellectuals, this attitude is a reaction against the alienation, technocracy, individualism, or even the democracy of modern society".

de l'altérité décrite par Pierre-Joseph Laurent, dont j'ai parlé précédemment, qui revient à mettre en évidence une forme de « sens pratique » via le jeu de la familiarité et de la familiarisation du chercheur avec ses interlocuteurs. En particulier, la convivialité que je percevais sur le terrain m'a fortement posé question. N'était-elle pas une projection de mes imaginaires de « Buen Vivir » ? Pour Michael Kearney, les interprétations des sociétés rurales sont elles-mêmes

« des artefacts sociaux et culturels de contextes sociologiques plus larges qui incluent non seulement la communauté rurale mais aussi les conditions biographiques et sociales formant les auteurs et les prédisposant à adopter un 'paradigme' particulier et pas les autres » (Kearney, 1996, p. 24)⁸.

Ce constat est cependant à nuancer puisqu'à côté de cela il est commun de reconnaître que le choix du terrain est également influencé par la biographie de l'auteur. Autrement dit, ai-je perçu de la convivialité parce que j'étais poussé par ma biographie à faire ce choix interprétatif ou ai-je été poussé par ma biographie à aller vers un terrain convivial ? Dans tous les cas, mes doutes ont alors constitué un puissant moteur de compréhension et de décentrement. Car si la subjectivité est inhérente à l'enquête anthropologique, la prise de conscience et les méthodes d'objectivisation de cette subjectivité sont également au cœur de cette science.

De plus, même si j'étais, sans nul doute, porteur de visions et de catégories relatives à mon terrain en raison d'opinions ou de lectures sur le sujet, j'étais également particulièrement ouvert par rapport à ce que j'allais y observer, convaincu par les premières années de mon cursus de la primeur de l'enquête en anthropologie, celle-ci devant « être considérée comme un moment privilégié et un moyen de parfaire, de compléter, de nuancer, d'approfondir, voire de faire évoluer, les représentations du chercheur sur le sujet » (Ostriitchouk, 2016, p. 31).

Un autre élément vient conditionner le début de ma recherche. J'entamai celle-ci avec une double envie. Tout d'abord l'envie de ne pas agir uniquement en observateur. Le corps étant fortement mobilisé dans ce métier, je voulais aborder ce terrain via une expérience sensorielle, qui allait se révéler primordiale et m'amener à appréhender le contexte de ce terrain par la fatigue physique, les gestes techniques et le contact direct avec la terre, ses fruits et les fruits

⁸ Traduction personnelle de la phrase : « This in turn entails a partial displacement of attention from rural society per se to interpretations of it that are themselves social and cultural artifact of wider sociological contexts that include not only the rural community but also the biographical and social conditions forming authors and predisposing them to adopt one particular 'paradigm' and not others. »

du labeur ainsi qu'avec les conditions météorologiques. Mais intéressé par l'anthropologie audio-visuelle, j'y allais également avec l'envie d'utiliser l'image au sein de cette recherche. Je discuterai de la compatibilité de ces deux approches à la **section viii**.

Enfin, il m'est apparu assez vite que mon terrain allait résolument s'inscrire dans une anthropologie du proche tant les changements de carrière professionnelle, généralement en provenance du secteur tertiaire, et les reconversions étaient omniprésents chez les personnes que j'ai côtoyées, tant chez les « aidants » que chez les maraîchers en charge de la coopérative. Cela n'aurait pas été nécessairement le cas chez d'autres acteurs de la production de légumes en Belgique.

ii. Une anthropologie du proche

La « coopérative des maraîchers unis » était composée au moment de mon arrivée sur le terrain de quatre maraîchers-coopérateurs (pour approximativement trois équivalents temps plein). Ceux-ci avaient entre 30 et 40 ans, avaient tous effectué des études universitaires (et seulement un dans le domaine agronomique), avaient eu une expérience dans le secteur tertiaire et étaient en couple avec des enfants. Deux des maraîchers ont par ailleurs accueilli un heureux évènement durant ma recherche. Les aidants, stagiaires et salariés, étaient au nombre de quatre, avaient, à une exception près, entre 20 et 35 ans, étaient généralement diplômés de l'enseignement supérieur, et étaient pour la plupart arrivés au maraîchage dans le cadre d'une reconversion professionnelle.

En tant qu'étudiant en anthropologie de 35 ans, en recherche de reconversion professionnelle, avec un intérêt certain pour le domaine du maraîchage, papa de trois jeunes filles dont une est née au début de ma recherche, ayant effectué des études universitaires et travaillant dans le secteur tertiaire, il m'est difficile de nier de fortes similitudes avec les parcours de vie des personnes que j'ai côtoyées durant mes investigations. Un bref rappel s'impose peut-être pour le lecteur qui penserait, comme je le pensais encore il y a quelques années, que l'anthropologie est destinée à étudier des populations lointaines, isolées et si possible « traditionnelles ».

L'anthropologie s'est construite sur l'opposition entre les sociétés dites « modernes » et les sociétés dites « primitives », la caractéristique de ces dernières étant d'être considérées comme « sans Histoire ». Or il est admis aujourd'hui que ces sociétés closes, anhistoriques, « échappant aux différents flux qui ont de tout temps traversé les diverses contrées de la planète » n'existent

pas et n'ont jamais existé (Bréda et al., 2012, p. 7 sur base des travaux de Assayag 1998, 2005 et 2007 ainsi que de Piot, 2008). Toutes les sociétés sont poreuses, plastiques et produites par l'histoire. « Toute société est métisse et [...] le métissage est le produit d'entités déjà mêlées, renvoyant à l'infini l'idée d'une pureté originare » (Amselle, 2000, p. 210, cité par Bréda et al., 2012, p. 7). Déjà, au moment de la décolonisation, l'anthropologie a été soumise à une remise en question, une tension entre les partisans de l'étude des sociétés telles qu'elles se présentaient, comme par exemple Georges Balandier, qui appelait à étudier « les formes véritables des religions africaines », et les partisans du recentrement sur l'étude des « vraies sociétés », des « vraies cultures », n'ayant pas encore connu de « dégradation » au contact de la modernité, comme Claude Lévi-Strauss (Abélès, 2015). (...) Bizarrement, en pleine ébullition des sociétés dites du Tiers-Monde dans les années 1960, c'est Claude Lévi-Strauss qui triomphe et la dichotomie entre les sociétés « autres », étudiées par l'anthropologie, et nos sociétés « modernes », étudiées par la sociologie, est conservée, avec une mise à l'écart de tout un pan de la société par la science anthropologique (Abélès, 2015). L'anthropologue se devait donc de travailler sur des sociétés peu perméables au changement, sur des isolats culturels (Abélès, 2012, pp. 73-74). En Europe, lorsqu'il s'agissait d'effectuer des terrains proches, on les choisissait par les mêmes critères que les terrains lointains en recherchant des isolats culturels et on se tourna par exemple vers la paysannerie. Mais, petit à petit, l'impasse de cette approche, de plus en plus artificielle et déconnectée du terrain, devenait évidente devant, par exemple, les phénomènes d'urbanisation (Abélès, 2015).⁹

Le « Grand Partage » entre « Nous » les « modernes » et les autres, allait voler en éclat suite à de multiples attaques. D'une part, les auteurs des « post colonial studies » allaient mettre en évidence que l'anthropologie avait parti lié avec l'esclavagisme, le colonialisme, le projet missionnaire et le développement et que son prétendu universalisme était lié à l'hégémonie et à la domination et avait contribué à la mise à distance de l'autre avec la propension de la discipline « à essentialiser les différences, à sacrifier les frontières et les identités » (Laurent, 2015b, p. 52). D'autant que l'illusion de l'isolat culturel n'est même plus théoriquement défendable alors que le monde est entré dans la globalisation (Laurent, 2015b). Ce constat réalisé, l'anthropologie perdit en universalisme ce qu'elle gagna en ouverture sur d'autres terrains. L'anthropologie du proche mit définitivement fin au confinement de la discipline à l'étude d'isolats culturels en soulignant que le « regard éloigné » (Lévi-Strauss, 1958, cité par

⁹ Ce paragraphe est issu de mon travail de jury du master en anthropologie réalisé durant l'année académique 2015-2016 (Loodts, 2016)

Abélès, 1989) propre à l'ethnographie pouvait s'appliquer à « l'étude d'individus ou de groupes qui nous sont proches et qui font appel aux mêmes référents culturels » (Abélès et Rogers, 1992) en créant « artificiellement une distance par rapport aux évidences de notre monde quotidien » (Abélès, 1989).¹⁰

Cette nouvelle ère de l'anthropologie est habitée par le « postulat qu'il n'y a guère de différence épistémologique entre suivre le RER et remonter le Congo, entre séjourner dans un HLM de banlieue ou dans un campement peul » (Olivier de Sardan, 2008, p. 20). Même si, précise Jean-Pierre Olivier de Sardan, il reste une petite différence qui réside « dans les plus ou moins grands effets d'exotisme dont il risque d'être victime ou qu'il est tenté d'exploiter » (Olivier de Sardan, 2008, p. 20). Si « pour l'anthropologue travaillant loin de chez lui, (...) l'exotisme de l'univers social qu'il étudie (...) constitue l'obstacle épistémologique par excellence » (Olivier de Sardan, 2008, p. 300), et peut conduire « à la surinterprétation de formes inconnues trop peu familières » (Bensa, 2006, p. 304, présenté par Loodts, 2016), un anthropologue qui s'aventure en terrain prétendument familier peut soit courir le risque « de limiter son interprétation à la paraphrase de l'acteur » (Bensa, 2006, p.304, présenté par Loodts, 2016), se laissant « piéger par le sens commun » (Mazzocchetti, 2015), et assimilant « (trop rapidement) l'autre à soi » (Laurent, 2011, p. 54), soit tomber dans « l'exotisme du proche » (Olivier de Sardan, 2008, p. 104), où cette notion d'exotisme s'apparente à une mésinterprétation de l'altérité. Celle-ci ne doit pas être confondue avec la notion d'exotisme présente chez Segalen qui, elle, renvoie justement à l'existence de cette altérité :

« la sensation d'exotisme n'est autre que la notion de différent, la perception du divers, la connaissance que quelque chose n'est pas soi-même ; et que le pouvoir d'exotisme n'est que le pouvoir de concevoir autre » (Segalen, 1986, p. 41, cité par Vuillemenot, 2015, p. 126).

À cela, s'ajoute le fait que la globalisation, avec sa diffusion sans précédent des imaginaires, des biens et des êtres humains, est venue encore compliquer la donne, diluant « l'ici et là-bas » (Laurent, 2015b, p. 53), diffusant l'altérité et la familiarité selon des échelles inégalées.

¹⁰ Cette phrase est issue de mon travail de jury du master en anthropologie réalisé durant l'année académique 2015-2016 (Loodts, 2016)

Un profil proche de mes interlocuteurs a-t-il servi ou desservi cette recherche ? « Un Normand répondrait ni l'un ni l'autre, mais parfois l'un et parfois l'autre ! » pour reprendre l'argumentation de Michael Singleton (2010, p. 309). Premièrement, je dirais qu'à l'instar de Mélissa Nayral et Hélène Nicolas, il me semble que « sauf cas extrême, (...) tout le monde puisse travailler sur tout », l'important étant de prendre conscience des catégories dans laquelle on est assigné afin de mettre en place des stratégies pour s'en extraire (Nayral et Nicolas, 2016, p.175). Dans mon cas, je suis peut-être parfois resté trop cantonné dans mon rôle d'aidant avant d'insister un peu plus pour participer aux réunions des maraîchers coopérateurs, ce que j'ai pu faire à partir d'octobre 2016 (voir **Tableau 1**). Cependant, la taille restreinte du groupe m'a permis de tenter d'équilibrer les contacts avec mes différents interlocuteurs. Je ne sais pas si la confiance que manifestaient mes interlocuteurs était basée notamment sur « une sorte d'identification ¹¹ » (Nyenyenzi Bisoka, 2016, p. 41), mais souvent, mes questionnements sur leur métier étaient aussi les leurs, notamment dans mes tentatives de comprendre pourquoi il était si difficile de gagner sa vie correctement par ce métier (voir **chapitre V**). De plus, la proximité de ma situation, par exemple familiale, m'amenait à m'identifier à eux sans que je ne puisse juger de la réciprocité de ce sentiment. Si « la confiance que peuvent accorder les enquêtés au chercheur est intrinsèquement liée à la perception qu'ils ont de celui-ci » (Clavé-Mercier, 2016, p. 75), je pense, comme je vais l'expliquer par la suite, que nous étions (et sommes toujours) dans une relation de confiance mutuelle liée à un engagement mutuel : je me suis engagé à donner un coup de main dans la vie de la coopérative et à comprendre leur vécu, et ils se sont engagés à me donner accès à leur savoir de manière franche et sans restriction. Je rejoins totalement Jacinthe Mazzochetti lorsqu'elle dit « Les rencontres et les liens qui (...) résultent » de l'expérience ethnographique « ne sont pas que méthode, les mots qui se disent et se posent le sont dans un cadre de confiance progressif qui engage. L'implication, d'un côté comme de l'autre, est bien réelle. » (Mazzochetti, 2015b)

iii. La liberté des premiers jours.

Je suis entré sur le terrain durant l'été 2014 afin de découvrir le métier durant quelques jours. J'avais pour ce contacté Max par mail et celui-ci m'avait invité à venir découvrir son exploitation. Durant l'été 2015, j'avais simplement reconduit ma demande de pouvoir venir quelques jours sur place observer la vie de la coopérative. Enfin, en 2016, lorsque j'ai demandé la possibilité de faire mon mémoire d'anthropologie dans la coopérative, j'avais stipulé que je

¹¹ Selon Aymar Nyenyenzi Bisoka, L' « identification désigne ici le fait de se reconnaître dans une caractéristique d'une personne extérieure à soi » (Nyenyenzi Bisoka, 2016, p. 41)

ne serais pas là uniquement comme observateur et que je pourrais participer aux activités de la coopérative. C'est dans ce but que j'avais demandé une convention de stage auprès de l'UCL pour pouvoir participer à la totalité des activités avec un statut légal, le bénévolat n'étant pas permis dans les entreprises du secteur non-marchand en Belgique¹². Une fois sur place, Max, un des maraîchers, me demanda au premier jour de mon terrain sous convention de stage en juin 2016, si je pouvais travailler ou si je devais tout le temps le suivre. J'ai répondu que je pouvais travailler et que c'était d'ailleurs mon intention. Et c'est donc comme « aidant » et stagiaire à la production que j'ai entamé mon terrain en 2016. La position me mettait à l'aise car elle me permettait un apport direct à la coopérative, mon travail, et une insertion naturelle dans celle-ci, avec les autres aidants et maraîchers.

Mes premiers jours sur le terrain sont marqués par mes angoisses d'entrée dans le groupe. Est-ce que ce maraîcher que je ne connaissais pas m'apprécie ? Il semblait froid ? Est-ce qu'il se moque de moi à travers cette blague ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire par là ? Ce genre de réflexions ponctue mes « pages de gauche » lors de mes premières journées en 2015 et en 2016. Mais là où le timide que je suis peut tergiverser et angoisser sur une interprétation, l'anthropologue que je devenais arrivait à prendre une certaine distance à l'aide du cahier de terrain. Cette relativisation est une des forces, selon moi, de l'enquête ethnographique. Si un timide peut angoisser lors de l'entrée dans un groupe avec le sentiment, que je caricature volontairement, qu'une erreur impactera à jamais sa vie sociale, pour l'anthropologue il y a l'opportunité de tirer un enseignement de la situation et, dans le pire des cas, « uniquement » le risque que le terrain se referme et devienne impraticable. Il en résultait pour moi une certaine légèreté face à certaines situations sociales qui me stressaient d'habitude. Je rejoins Everett Hughes et Mark Benney qui écrivent au sujet des entretiens :

L'entretien est plus encore qu'un instrument et un objet d'études. Il est l'art de la sociabilité sociologique, le jeu que nous jouons pour en savourer les subtilités. C'est notre flirt avec la vie, notre souci permanent; nous le jouons sérieusement et pour gagner, mais avec détachement et cet amusement qui donne, que l'on perde ou que l'on gagne, l'envie de poursuivre et d'interviewer encore et encore (Hughes et Benney, 1996, p. 282 ; cité par Fresnoza-Flot, 2016, p. 92)

Il s'agit bien entendu de mon feeling en début de terrain parce qu'ensuite, l'amitié prend le relais et amène un autre lot de questionnements.

¹² Dans d'autres pays, cette possibilité existe et prend par exemple la forme de « woofing » où le producteur reçoit de l'aide de bénévoles contre le gîte et le couvert.

Les premiers jours sont également marqués par un état d'esprit assez positif lorsque je me rends sur le terrain. J'ai envie d'y être. J'apprécie l'ambiance de travail, les repas de midi, et l'agréable sensation que m'apporte une journée de travail physique. Mais ces jours sont également imprégnés de la confrontation à de nouveaux savoirs et savoir-faire, confrontation dans laquelle l'anthropologue peut se sentir comme un « idiot » qui a tout à apprendre.

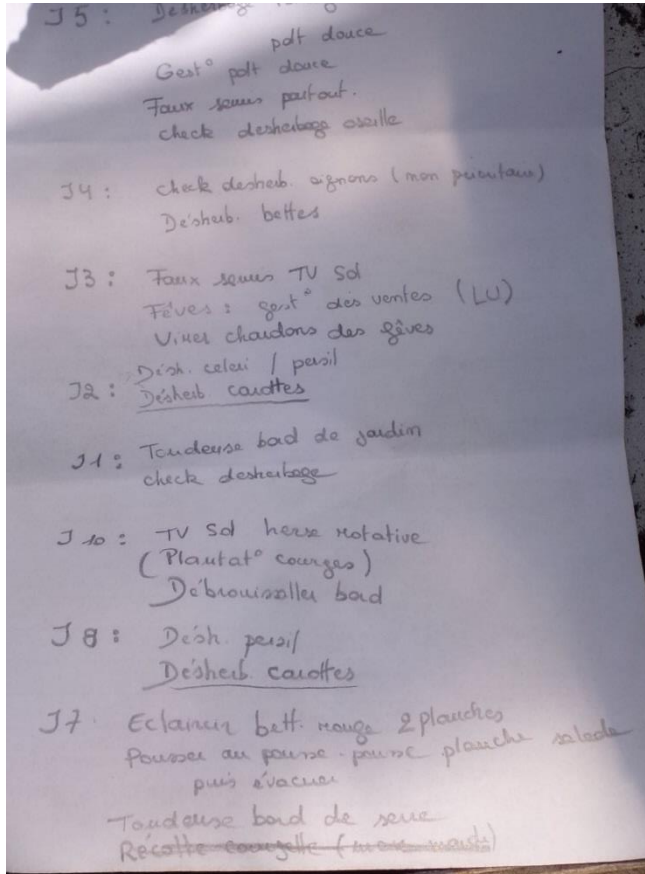


Figure 4: Une liste de tâches de la coopérative. Photo prise par l'auteur le 12 juillet 2016.

Dans son livre « Eloge du Carburateur », Matthew Crawford revient sur la définition de l' « idiot ». « Le mot grec *idios* signifie « privé », et un idiot est une personne privée, quelqu'un qui agit en dehors de son rôle public - son rôle de mécanicien, par exemple » (Crawford, 2016, pp. 115-116). Dans le cas d'un mécanicien, cela implique

« qu'il n'arrive pas à comprendre les exigences de son rôle public, qui suppose une relation de préoccupation active à l'égard d'autrui et des engins qu'il répare. Il ne se sent pas impliqué. Ce n'est pas son problème. Parce qu'il est idiot » (Crawford, 2016, p. 116).

Ce n'était pas tout à fait ma position sur le terrain car, contrairement à l'idiot, l'anthropologue est impliqué sur son terrain et souhaite prendre le rôle public qu'on lui attribue (tout en le questionnant). Là où l'idiot ne perçoit pas qu'il passe à côté de son rôle public par son manque de « capacité d'ouverture et d'attention », l'anthropologue a (trop) conscience qu'il n'est pas dans le rôle. Néanmoins, je me suis parfois senti « idiot » face à mon incapacité à agir selon le mode opératoire qui était attendu par le terrain. Devant la liste des tâches de la semaine qui était affichée dans la « serre planning », je me retrouvais parfois incapable d'agir seul, ne connaissant pas, par exemple, les spécificités du « désherbage carotte ». Il m'est arrivé, alors qu'il m'avait été demandé d'aller désherber une bande de terre le long d'une serre, de commencer à arracher une herbe épaisse courant sur plusieurs dizaines de mètres. Après

quelques minutes d'effort, devant la difficulté du travail et la vigueur de cette herbe qui ne semblait pas avoir été dérangée souvent, j'ai réalisé que ce n'était sans doute pas cela qui était attendu de moi.

De la même manière, lorsque je venais par exemple un jeudi ou un vendredi, j'avais l'occasion d'aller choisir moi-même, après quelques semaines de pratique, ma tâche dans le feuillet listant les cueillettes du jour.

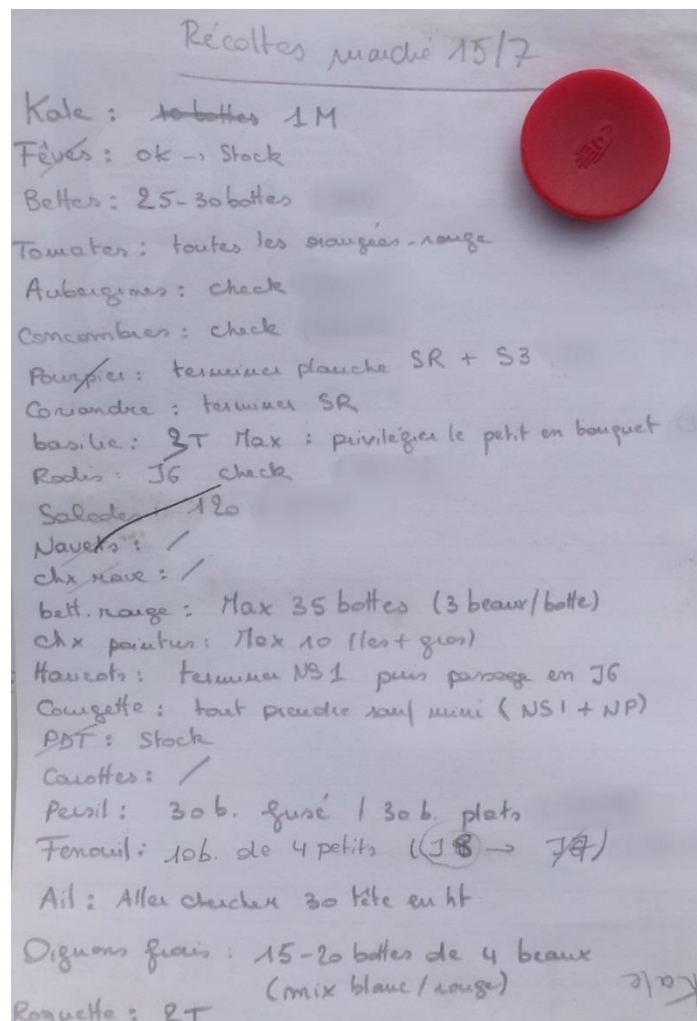


Figure 5: Liste des récoltes de la coopérative. La liste est affichée sur le tableau dans la serre 1. Photo prise par l'auteur le 15 juillet 2016.

Ce feuillet, malgré plusieurs semaines de présence, soulignait mon incompetence face à la multiplicité des techniques. Devant cette liste de légumes, j'identifiais péniblement ceux pour lesquels j'estimais maîtriser suffisamment les techniques et normes associées à cette cueillette. Quel doit être la taille d'une botte de bette ? Quel est le lien – corde ou élastique, utilisé pour cette botte ? A quel niveau dois-je couper ces bettes ? Ce type de questionnement peut se répéter pour la plupart des légumes et peut être bloquant pour l'action. Enfin, le marché est peut-être le lieu où j'ai senti le plus que je n'étais pas dans le rôle à mes débuts devant des clients qui

devaient me traduire ce que signifiait « une demi-livre » de carottes ou me rappeler le modus-operandi d'une séquence d'achat. Mais si j'étais loin, à la fin de mon terrain, de maîtriser la totalité des savoirs et savoir-faire, j'ai tout de même progressé dans ma compréhension du métier et ma maîtrise de certaines tâches et notions.

La lecture transversale de mon cahier de terrain indique également une maîtrise de plus en plus poussée des codes et lieux locaux via imprégnation. Ainsi, la « serre du fond » se transformera au cours des semaines en « Nouvelle Serre 2 » ou « NS2 » selon l'appellation locale. L'utilisation de la « fraiseuse-sarcluse », du « pousse-pousse » ou du « biobuteur » ne nécessite plus une longue contextualisation. Les tomates, quant à elles, se transforment en « marmande », « téton de vénus », « Rose de Berne », « Noire de Crimée » ou hybride « F1 ». La simplicité apparente d'un terrain proche se complexifie avec le temps. Les noms propres ou communs prennent de nouvelles significations. Le nom inconnu cité en début de terrain se transforme en un fournisseur de plants. Bref, familiarité et complexité vont en grandissant avec le temps. Loin d'être deux termes qui se combattraient (on pourrait penser que la familiarité viendrait réduire la complexité de la perception d'une situation), ceux-ci me semblent plutôt comme les deux faces d'une même pièce. Cela rejoint sans nul doute la conceptualisation par Pierre-Joseph Laurent de l'altérité comme un « sens pratique » appréhendé par la familiarité du chercheur avec ses enquêtés (Laurent, 2015b).

iv. Implication grandissante...

Si mon impression du terrain de l'été 2015 était globalement enjouée, mon vécu du terrain entre janvier 2016 et mars 2017 allait également se complexifier. D'une part, mon intégration et mon implication dans le groupe vont en s'agrandissant. Déjà, lors de ma dernière journée de présence à l'été 2015, je remarque un certain basculement quand à ma place sur le terrain. Alors que des Coréens étaient en visite sur l'exploitation, je participais à une discussion quant aux tâches à assigner à ces visiteurs. Max déclara que « l'un de nous » devrait les accompagner au cours de cette journée. Il m'intégrait dans le « nous » et je souligne dans mon cahier de terrain ce qui semble relever d'une banalité mais que j'interprétais comme un signe d'intégration¹³. A ma reprise du terrain intensive à partir de juin 2016, je devais évidemment reconstruire cette intégration car la configuration avait changé. J'avais été absent longtemps et il y avait des nouveaux venus sur la coopérative que je n'avais jamais rencontrés (aidants, un nouveau maraîcher) mais je ne partais pas de zéro. Pour certaines tâches, dès mon retour en juin 2016,

¹³ Journal de terrain, 10 août 2015

on me confiait certaines responsabilités. Cueillant des fraises avec un nouveau venu, un des maraîchers me demanda de regarder un petit peu à ce qu'il faisait et de venir les trouver en cas de doute¹⁴. J'inscris de mon journal de terrain « On me met dans la position de celui qui connaît "un petit peu" même si sur les fraises j'avais grosso modo 2 heures d'expérience ». Cette situation allait se répéter par la suite. Alors qu'au début ma présence était plutôt considérée comme un plus- je ne figurais pas toujours au planning, j'ai de plus en plus été intégré comme un travailleur. Cela m'apparut clairement lors d'un marché au mois d'octobre 2016. J'avais marqué mon intention d'y aller mais ma petite fille de 8 mois souffrait d'une angine et ni moi ni mon épouse n'avions dormi de la nuit. Après avoir tenté de contacter le maraîcher en charge vers 5h30 du matin, celui-ci me rappela quelques minutes plus tard. Je lui expliquai ma situation, le fait que je étais « crevé », que mon épouse était épuisée et que je souhaitais ne pas venir si ma présence n'était pas nécessaire. Il m'expliqua qu'il devait impérativement avoir 3 personnes derrière le comptoir durant le marché et que lui devait impérativement rentrer chez lui. Il m'expliqua que s'il l'avait appris à un autre moment, il aurait pu se retourner et trouver une autre solution mais que là, c'était complètement impossible. J'apprendrai par la suite que sa compagne était en formation ce jour et qu'il devait garder sa fille, laquelle a exactement le même âge que ma propre fille. L'échange fût honnête et sincère. Il m'interpellera d'ailleurs par la suite et m'amènera à explorer la « parole franche » ou la « parole cash » qui circule au sein de la coopérative (voir **chapitre VI**). Le maraîcher m'expliqua qu'il pouvait, cependant, rester jusque 8h30 pour me permettre d'arriver plus tard. C'est finalement ce que je ferai, en laissant à la maison mon épouse et nos 3 filles pour la matinée. Notre petite malade nous avait finalement permis de dormir 2 heures en fin de nuit¹⁵. Si cet événement me permit de comprendre mon intégration dans la coopérative, la place à laquelle j'étais affecté et l'impossible externalité de l'anthropologue sur son terrain, il souligna également mon implication. Il est donc bien illustrateur « du double sens d'être affecté » en anthropologie (Mazzocchetti, 2011, p. 130). J'avais une place sur le marché qui m'était destinée et je ne pouvais pas dire non au maraîcher, malgré la tension que cela occasionnait avec ma famille. Ce n'était pas la potentialité d'un conflit qui m'en a empêché ou l'éventuelle fermeture de mon terrain. Non. Sur le moment, je devais simplement faire ce marché. S'ils avaient besoin de moi, je m'y étais engagé et je devais être présent. Je le devais à la fois parce que je m'y étais engagé mais également parce que mon basculement m'avait fait comprendre la nécessité d'avoir le bon nombre de personnes derrière le comptoir au marché pour que celui-ci reste gérable et, à mon

¹⁴ Journal de terrain, 17 juin 2016

¹⁵ Journal de terrain. 15 octobre 2016

sens, convivial tant du côté des vendeurs que du côté des clients. Toute proportion gardée, cette tension entre le terrain et la famille m'a permis d'entrevoir le ressenti de Pierre-Joseph Laurent lorsqu'il décrit son expérience de terrain au Burkina Faso et de ses allers-retours avec la Belgique, expérience durant laquelle « son terrain ne le quittait pas et où il a même été jusqu'à mettre en danger sa famille » (Laurent, 2015a). Même si je l'avais déjà entrevu lors de mon terrain de bachelier dans un centre pour demandeurs d'asile, cette expérience me permit de comprendre l'implication et tout ce que celle-ci impliquait. « Le prix à payer pour une démarche impliquée est de se laisser affecter, de se laisser prendre par le terrain » (Vuilleminot et Hermesse, 2011, p. 12).

« Il s'agit d'être au plus près de ses interlocuteurs, de se laisser guider par le terrain, de co-construire : derrière les mots, derrière les gestes, découvrir, sentir, voire ressentir, progressivement les représentations, les imaginaires, les souffrances, les rêves... Ce qui nécessite d'être remué par le terrain, de le laisser nous décaler, nous décentrer et d'oser donner de soi pour recevoir » (Mazzocchetti, 2011, p. 130).

v. ... et fatigue grandissante

D'autres aspects peuvent caractériser mon vécu du terrain tout au long de son déroulement. Il y a, à mon sens, une double fatigue liée au terrain anthropologique. Premièrement, la fatigue liée à l'implication et aux allers et retours entre plusieurs mondes. Si l'anthropologue est un, ses mondes sont multiples. Il y avait bien sûr le terrain et la vie de famille et dans mon cas aussi un travail à temps partiel et un cours d'agroécologie. Chacun de ces mondes (terrain, famille, université, travail) impliquait une casquette différente et je ressentais parfois une profonde fatigue lorsque je me retrouvais, par exemple, à mon travail après une matinée sur le terrain dans deux univers où mes rôles étaient totalement différents. D'autant que le terrain ne vous lâche pas. Où que vous soyez, une information pertinente vous revient, une interprétation naît, une bride d'un dialogue vous reste dans l'oreille et vous vous retrouvez tout à coup avec l'urgence de noter ce qui vous occupe l'esprit. L'autre aspect de la fatigue ressentie me semble dû à l'observation participante et au regard décentré de l'anthropologue. Si de l'extérieur, j'avais l'air d'un stagiaire en maraîchage parmi d'autres, si ce n'est peut-être ma tendance à poser des questions, intérieurement j'étais en permanence en alerte, en observation, écoutant tel dialogue ou observant mon ressenti quant à la situation que je vivais. Elisabeth Defreyne, à propos des débuts de son terrain au Cap-Vert, parle d'un état d'alerte permanent et épuisant. « On est dans un monde avec des humains et il y a des choses qui se passent partout ». (Defreyne, 2015). Cela n'est pas sans lien avec le constat de François Laplantine qui, au sujet

de l'« observation participante », parle de « moment ethnographique de l'anthropologie » qui suppose « une attitude de réceptivité et de disponibilité extrême aux événements et aux situations... » (Laplantine, 2012, pp. 72-73, cité par Laurent, 2015c, p. 163). Pour François Laplantine,

« Il est question d'un « mouvement de désaisissement (...) La disponibilité dans la lente et longue imprégnation du terrain ne peut être dans ces conditions considéré que comme une invasion, une dispersion et une déperdition de soi. Pourtant c'est bien d'elle qu'il s'agit dans le moment ethnographique de l'anthropologie » » (Laplantine, 2012, pp. 72-73 ; cité par Laurent, 2015c, p. 164).

Michael Singleton parle d'un enregistrement presque passif en début de terrain (Singleton, 2015a), et dont on ne saisit, à mon sens, les bénéfices que sur le temps long comme lorsque Pierre-Joseph Laurent réalise sa facilité à réintégrer une nouvelle famille capverdienne alors que ses hôtes précédents avaient tous pris le chemin de la migration (Laurent, 2015c). Dans mon cas, le terrain s'est accompagné d'un triple mouvement constant d'introspection, de projection et de mémorisation. L'introspection m'amenait à me demander en permanence ce que je vivais, en pleine conscience, prêtant attention à mes sensations, à mon ressenti ou à ma place sur le terrain. La projection interroge quant à elle la pertinence de projeter ses propres affects sur ses interlocuteurs : « Que pensent les personnes avec lesquelles je partage momentanément la vie lorsqu'elles voient, entendent, sentent, bref expérimentent les mêmes choses que moi ? » (Laurent, 2015c, p. 162). Pour Anne-Marie Vuilleminot, cette tentative de « concevoir autre » « implique une nécessité d'alternance de décentrement et de recentrement pour parvenir à déployer la recherche et la perspective analytique anthropologiques » (Vuilleminot, 2015, p. 126). Enfin, la mémorisation venait en permanence tenter de fixer le terrain et ses éléments qui semblent pertinents dans le mental avant de trouver l'occasion de coucher cette mémoire sur le papier ou à l'abri d'un dictaphone.

Ainsi, il y a une différence considérable de vécu entre mes quelques jours de découverte et d'observation du métier de maraîcher durant l'été 2014 et mon expérience d'anthropologue de l'été 2016, l'été 2015 se trouvant entre les deux expériences. Il m'est parfois arrivé d'hésiter à poser une question alors que je me trouvais sur le terrain parce que, fatigué, je sentais que je n'allais pas avoir l'énergie d'accueillir ces nouvelles données qui s'offraient à moi.

vi. La famille comme tampon des affects

Si un travail de réflexivité afin d'analyser en quoi la subjectivité de l'auteur a pu influencer l'acquisition des données sur le terrain est désormais courant dans la pratique anthropologique (voir notamment Defreyne et al., 2015), il me semble que la place des proches de l'anthropologue sur son terrain est rarement évoquée ou alors de manière anecdotique. Pourtant, famille et conjoint(e) sont bien présents sur le terrain, parfois physiquement, et au moins virtuellement surtout à l'heure de la globalisation qui rend les échanges quotidiens si faciles et transforme (plus qu'elle ne supprime) la distance et la solitude de l'anthropologue sur son terrain. Pierre-Joseph Laurent évoque la présence de sa femme et de ses enfants au Burkina Faso lors de son long terrain dans le village de Kulkinka tout en regrettant l'enthousiasme pour ne pas dire l'aveuglement qui l'avaient conduit à faire vivre ceux-ci dans des conditions difficiles (Laurent, 2015c), Anne-Marie Vuillemenot laisse apparaître ses enfants sur les photos de son terrain auprès des bergers nomades du Kazakhstan (Vuillemenot, 2010) et une photo des couloirs du Laboratoire d'anthropologie prospective présente la petite fille de Jean-Frédéric de Hasque endormie dans les bras d'un ami et/ou informateur lors d'une visite sur le terrain du chercheur. Séverine Lagneaux évoqua par ailleurs avec moi le dilemme de la présence de la famille sur le terrain, supprimant les difficultés de l'éloignement, mais renforçant d'une autre manière les tensions entre famille et terrain, l'anthropologue n'étant pas là en vacances mais dans le cadre de sa recherche. Ces quelques exemples me semblent illustrer, de manière certes imparfaite mais néanmoins tangible, la présence de la famille lors du terrain du chercheur, présence qui n'a même plus besoin d'être physique à l'heure de la globalisation où il est possible de rester en contact quotidien avec son conjoint et sa famille même lors d'un terrain lointain. Si la famille et les proches du chercheur vont avoir une influence sur son statut sur le terrain et peuvent contribuer à lui assigner un certain rôle (voir par exemple les réflexions Méliissa Nayral et Hélène Nicolas (2016) en tant que jeunes filles blanches non mariées en pays kanak, la famille est également confrontées aux affects du chercheur confronté à son terrain. Comme l'évoque Elisabeth Defreyne, « L'affectation est quelque chose de très puissant », « c'est un métier à risque pour le psychisme » (Defreyne, 2015) tandis que Pierre-Joseph Laurent évoque à propos du Burkina Faso et de ses multiples allers-retours entre la Belgique et ce pays, une période durant laquelle son terrain ne le quittait pas et où il a même été jusqu'à mettre en danger sa famille (Laurent, 2015a).

Si dans mon cas ma famille a vraisemblablement contribué à m'inscrire dans le cadre d'une anthropologie du proche vu les configurations relativement similaires de certains des maraîchers, celle-ci a été également soumise à la rude épreuve des affects du terrain. Si j'espère avoir évité un transfert trop important de ceux-ci vers mes filles (même si j'ai dû partager avec elles stress et fatigue), c'est surtout grâce à mon épouse qui a joué le rôle de tampon affectif entre mon terrain et ma famille. Entre les coups de fatigue, l'implication croissante dans les activités de la coopérative, la forte envie de ne pas manquer tel événement, les doutes, le sentiment de culpabilité relatif au luxe de refaire des études et de prendre ce temps sur ma famille, mais aussi les moments d'exaltation liés au « bonheur de comprendre » (Belbah, 2004¹⁶) ou d'être intégré dans le groupe, la relation subit parfois les affects du terrain d'autant qu'il ne m'était pas toujours facile de me situer dans une gestion émotionnelle saine et distanciée par rapport à mes propres ressentis. Et si le cahier de terrain aide à prendre distance avec ses affects, à les faire émerger du champ des sentiments à celui de la conscience, cette étape se déroulait plusieurs heures après mon retour de terrain ce qui laissait le temps à mes ressentis de se manifester dans le champ familial. Même si les contacts avec ma promotrice m'ont aidé à gérer des sentiments plus persistants et plus diffus, pour d'autres affects plus immédiats, c'est ma famille, en première ligne, qui a joué le rôle du « cadre du cadre », ce « lieu où déposer son fardeau de certaines lourdeurs, de problèmes et de soucis inhérents à la pratique du terrain » (Laurent, 2015c, p. 189)¹⁷.

vii. Le subtil équilibre du terrain

Plus les semaines se succédaient, et plus je me sentais à ma place sur ce terrain, intégré, tout en gardant un statut particulier, au sein de la coopérative. En particulier, je suis resté responsable de mon horaire à savoir que je prévenais, généralement la semaine avant, de mon horaire de la semaine suivante en fonction de mes disponibilités familiales et professionnelles. Il n'empêche que je me sentais comme faisant partie de l'organisation. On me demanda par exemple d'être l'unique représentant de la coopérative à l'occasion d'un micromarché fermier en septembre 2016. Petit à petit, les affects de début de terrain liés à ma place dans le groupe laissent place à d'autres doutes, d'autres questionnements. Comme le mentionne Elisabeth Defreyne « Le terrain amène un malaise inévitable : Est-ce que les gens ont bien compris que l'on va écrire sur eux ? » (Defreyne, 2015). Même si tout le monde sait bien que vous êtes chercheur, la

¹⁶ Citant une expression de Smaïn Laacher

¹⁷ Et je les en remercie encore.

position est parfois difficile à assumer lorsque se créent et se renforcent des liens d'amitiés. Les semaines passant, je suis devenu cet « ami qui vous observe » (Laurent, 2015c, p. 187) « mais », précise Pierre-Joseph Laurent, « qui continue néanmoins à vous apprécier et à vous respecter » (Laurent, 2015c, p. 187). Comme je l'ai mentionné, j'ai traité cette ambiguïté en me percevant non plus comme un espion mais comme un témoin. Mais je ne veux pas donner l'impression de me « chatouiller l'égo » pour reprendre la formule de Jeanne Favret-Saada (Favret-Saada, 2009, pp. 158-159), ni même de le flageller. Au-delà de ces considérations, le terrain est avant tout une formidable expérience humaine, justement remplie d'amitiés, d'inédits et de nouvelles perspectives vivifiantes.

La politique de l'anthropologue sur le terrain résulte d'un subtil équilibre. Vu le poids qui est accordé à cette notion dans la littérature, l'enclichage constitue pour l'anthropologue une « menace fantôme »¹⁸, une épée de Damoclès capable, si on n'y prend pas garde, de ruiner les données acquises sur le terrain. L'enclichage, pour rappel, désigne le risque de « se retrouver dans une clique particulière, un groupe particulier, (...) de rendre compte uniquement d'un regard spécifique sur le phénomène étudié, sur le terrain observé » (Servais, 2015). Il s'agit pour Jean-Pierre Olivier de Sardan « d'un des principaux problèmes de la recherche de terrain » où le chercheur risque « de se faire trop l'écho de sa « clique » adoptive » et « de se voir fermer les portes des autres « cliques » locales » (Olivier de Sardan, 1995, p. 81). Mais Anne-Marie Vuilleminot relativise considérablement la menace de cet enclichage et lui donne même une place « salutaire » et même « souhaitable » lors de l'enquête ethnographique.

« Il est la preuve d'une mise en relation étroite avec certains interlocuteurs, de l'élaboration lente d'une intimité. Il va permettre la production de données particulières qu'il faudra bien sûr comparer, croiser avec d'autres données, mais qui sert de socle à la recherche. D'une manière ou d'une autre, l'étude doit s'incarner dans une ou plusieurs relations de proximité pour débiter et s'épanouir » (Vuilleminot, 2015, p. 135).

De manière très naturelle, mon contact fut facilité avec les personnes que j'avais eu l'occasion de fréquenter les années précédentes, en 2014 et 2015. Mais la taille réduite de mon terrain m'a poussé à aller vers la totalité des interlocuteurs présents sur le terrain afin de multiplier les points-de-vues. Si je n'ai peut-être pas pu obtenir la même densité de témoignages pour toutes les personnes en présence, j'estime néanmoins avoir essayé d'atteindre cet objectif.

¹⁸ Si je peux me permettre cette référence un peu « geek »...

Une autre difficulté, lorsqu'on commence à se fondre dans le décor, est de gérer son extériorité au groupe. Participant aux réunions de gestion de la coopérative, j'avais parfois envie d'être beaucoup plus impliqué dans celles-ci, de donner mon avis ou de prendre davantage position sur les sujets abordés, oubliant que c'est ma position d'anthropologue qui me permettait d'assister à ces réunions et que je ne faisais pas partie de la coopérative. D'autant que les réunions ou discussions de groupe peuvent être des moments forts pour le chercheur, qui comme le rappelle Olha Ostriitchouk, « n'est pas un être désincarné : il ne vient pas de nulle part et il porte en lui une mémoire, une identité et une conscience. Il est constamment confronté à son propre système de valeurs et à ses émotions (...) » (Ostriitchouk, 2016) L'équilibre entre extériorité et intériorité au groupe est subtil et remis à l'ouvrage à chaque situation sans qu'il n'y ait de norme en la matière. C'est le lot commun de l'observation participante qui est porteuse de cet entre-deux dans lequel réside toute la science anthropologique.

Cependant, et c'est heureux, la présence du chercheur peut conduire à des échanges riches et passionnants. Alors que certains questionnements se faisaient plus précis, j'amenais parfois des discussions qui semblaient appréciées par mes interlocuteurs car permettant une mise en réflexion de leur vécu. Les moments de discussions sur le métier, tel ou tel vécu, ont été très agréables de mon point de vue, me faisant ressentir le plaisir de la recherche, mais je pense et j'espère qu'il s'agissait d'un plaisir partagé. Il y a peut-être un peu du bonheur de « CO-NAÎTRE », de faire naître avec l'Autre une connaissance et une compréhension de son vécu (Singleton, 2015a, Mazzocchetti, 2015).

viii. Anthropologue-filmeur ou anthropologue-cueilleur ?

Filmer ou Biner, telle est la question. Cette boutade résume la tension que j'éprouvais sur mon terrain entre à la fois l'envie d'inscrire ma recherche dans le cadre d'une anthropologie audiovisuelle et l'envie d'appréhender le métier de maraîcher à travers « une expérience du partage du sensible » et donc de partage «des perceptions, des sons, des odeurs, des goûts ainsi que des sensations tactiles avec ceux » qui m'accueillaient (Laplantine, 2007, p. 47, cité par de Hasque, 2015, p. 143). Autant le dire d'emblée, entre une posture d'anthropologue-filmeur (de Hasque, 2015) et une posture d'anthropologue-cueilleur, c'est la seconde qui a majoritairement dominé mon terrain, ma caméra n'étant sortie de ma poche que ponctuellement, me plaçant loin

de l' « usage intensif » permettant que cette caméra devienne un véritable « prolongement du corps et de l'intellect » de l'anthropologue (de Hasque, 2016, p. 108).

J'y vois deux raisons. Outre le fait de vouloir partager du sensible et ressentir dans mon corps la fatigue physique ainsi que les multiples incorporations de savoir-faire nécessaires à ce métier, la position d'aidant me permettait également de m'inscrire dans un « contre-don » simple, direct, qui justifiait ma place sur le terrain et diminuait ma dette liée à ma présence sur celui-ci. Le fait de travailler comme aidant se révéla par ailleurs particulièrement opportun pour récolter mes données de manière informelles en travaillant le sol, en « égourmandant » les tomates ou en récoltant des légumes.

Mais de manière plus fondamentale, et avec les quelques semaines de recul que je peux mobiliser à l'occasion de l'écriture de ce chapitre, je pense que la place relative des images, et même de mon dictaphone, durant les premières semaines de terrain, s'expliquent par mes doutes quant à ma place de chercheur sur le terrain. En effet, pour Jean-Frédéric de Hasque, « Utiliser la caméra oblige donc à la proximité avec ses informateurs et (...) consiste « à avancer à découvert », au vu et au su de tous » (de Hasque, 2015, p. 144). Les gestes et le corps-filmant du chercheur viennent crédibiliser la recherche (de Hasque, 2015, p. 150) alors que la caméra, selon Nadine Michau, agit comme un véritable « révélateur de terrain », rappelant en permanence la présence du chercheur (Michau, 2006, p. 10 ; cité par de Hasque, 2015, p.144). Le dictaphone me semble jouer le même rôle de révélateur. Sortez-le de votre poche durant une conversation informelle et celle-ci apparaît alors sous un autre jour, perdant son caractère d'informalité pour prendre les contours plus rigides d'une interview semi-dirigée. Si pour Jean-Frédéric de Hasque, « Travailler à découvert place le chercheur dans une situation qui favorise son immersion » (de Hasque, 2015, p. 159), ce coming-out anthropologique ne m'était pas évident au début de ma recherche même si je suis persuadé que la gêne occasionnée résidait plus dans ma perception de la situation et de mes doutes quant à mon rôle de chercheur qu'à une quelconque velléité ou opposition dans le chef de mes hôtes. Si pour Jean Rouch, la question qui se pose au chercheur possédant une caméra est de savoir « quand la faire intervenir, quand oser la sortir de son sac », observant qu' « il y a soudain cette nécessité de filmer ou, dans des circonstances pourtant très analogues, cette certitude qu'il ne faut pas filmer » (Rouch, 1979, p. 68 ; interprété et cité par de Hasque, 2015, p. 151), je penchais généralement, en raison d'une forme de timidité, pour la seconde solution. S'il me semble avoir précisé au début de ma recherche que j'utiliserais la caméra, peut-être aurais-je pu établir plus clairement les

conditions d'utilisation de celle-ci et demander une bonne fois pour toutes l'autorisation de son utilisation à mes différents interlocuteurs.

Néanmoins, ces instruments m'ont également aidé à réaliser mon cheminement et ma «naissance» en tant que chercheur durant les quelques mois de ma recherche, comprenant petit à petit que je n'étais pas tant un espion qu'un témoin. Ainsi, de semaines en semaines, l'utilisation de mon dictaphone se fait plus assumée ainsi que celle de ma caméra. Côté dictaphone, les interviews semi-dirigées se font plus présentes tandis que l'usage de ma caméra est plus revendiqué, ou à tout le moins plus décontracté. J'aurais cependant aimé réaliser une séquence filmée permettant de suivre le «tour des cultures» hebdomadaire dans son intégralité mais, par manque de temps, je n'ai pas eu l'occasion de tourner celle-ci.

ix. Basculements

Alors qu'une certaine ambivalence, entre mon attrait pour le métier de maraîcher et celui d'anthropologue était bien présente en début de terrain, celle-ci n'a cessé de me travailler tout au long de ma recherche. Autant le dire d'emblée, si un attrait pour ce métier perdure et s'est même renforcé en fin de terrain, le socle sur lequel il repose s'est considérablement modifié. A la vision idéalisée, du maraîcher solitaire, produisant ses légumes «cool», chez lui, conjuguant dès lors facilement vie professionnelle et vie familiale, appréciant quotidiennement le fait de travailler dehors, dans la nature, s'est petit à petit substituée l'idée d'un métier exigeant en temps et en implication, en tension entre passion et famille, entre l'envie de vendre des légumes accessibles et la nécessité d'en vivre correctement, entre l'idéalisation du métier et sa réalisation. Mais il s'agit aussi d'un métier collectif, fait d'indépendants en interdépendance, inventif, soumis aux aléas de la météo et au centre de multiples interactions. J'explorerai toutes ces dimensions dans la **partie 2**.

Si pour Pierre-Joseph Laurent, «le basculement renvoie à un moment particulier, à une rencontre, à un évènement» où «quelqu'un (...) vous tire dans l'autre monde» et vous ouvre les yeux (Laurent, 2015), j'ai plus vécu mon terrain comme un décentrement progressif, de petits basculements en petits basculements. Il s'agissait par exemple de ma capacité naissante à choisir une tâche dans la liste et à l'exécuter sans autre explication ou la modification de ma manière de regarder une parcelle, cherchant à desceller anomalies et maladies présentes. Je suis arrivé à me retrouver «autre», n'appréciant plus un métier pour l'imaginaire qu'il

m'évoquait mais pour la réalité que je côtoyais. Cela rejoint Pierre-Joseph Laurent lorsqu'il théorise que :

« La pratique de l'anthropologie implique un regard rétrospectif, lequel définit clairement le sens à accorder à la notion d'engagement. Il est question de s'engager à accepter de se retrouver totalement ailleurs et autrement à l'issue d'un terrain» (Laurent, 2011, p. 53).

J'avais à la fin de mon terrain le sentiment de comprendre, au-delà des mots, l'envie qui les pousse à faire ce métier malgré les conditions difficiles mais aussi les tensions qui, si elles deviennent insurmontables, peuvent conduire à mettre celui-ci à distance. D'autre part, je ne peux nier certains moments forts dans ma compréhension du métier et de ce qui se vivait dans cette coopérative, où je voyais soudainement les choses d'un autre œil. Il s'agit par exemple d'une nouvelle perception des échanges lors de réunions ou lorsque qu'un des maraîchers m'expliqua en long et en large, et sans secret, la gestion d'un marché (voir **chapitre I**).

x. Déprise

Le déprise du terrain n'était pas une évidence pour moi en décembre 2016 mais a été facilité par la « trêve » des activités de la coopérative. Cet arrêt quasi complet de la production associé à l'interruption des marchés a entamé ma prise de distance. Ma reprise en janvier 2017 ne s'est jamais déroulée avec la même intensité. D'une part, parce que la reprise des cours me donnaient moins le loisir de me rendre sur le terrain. D'autre part parce que je sentais que j'étais dans une phase d'écriture et d'analyse et que certaines observations de terrain me semblaient contre-productives. Comme l'écrivent Méliissa Nayral et Hélène Nicolas, « Quand la participation est-elle positive pour le travail de recherche et quand le freine-t-elle? Comment repérer le moment où, trop investi émotionnellement, la distance analytique avec son objet est compromise ? » (Nayral et Nicolas, 2016, p. 176). Dans mon cas, j'ai eu une prise de conscience claire d'une certaine contre-productivité à l'occasion du retour du premier marché de l'année 2017. J'ai pris conscience, même si ma présence à ce marché semblait s'inscrire dans mon protocole de recherche, voulant à la fois faire le dernier marché de l'année 2016 et le premier de l'année 2017, que j'étais surtout là pour le plaisir du marché, de l'interaction avec les clients et surtout avec les autres vendeurs, devenus des amis, et qu'il n'y avait pas tant de nouvelles données au rendez-vous. Ce constat m'a rappelé que j'étais sur ce terrain dans le cadre d'une recherche et

j'ai senti qu'il était temps de cibler mes dernières observations et de mobiliser mon temps à l'analyse de mes données.

d. Candidat anthropologue ou Candidat maraîcher ?

Tout au long du terrain, je suis resté porteur d'une ambivalence entre l'envie d'étudier le métier d'un point de vue anthropologique, et l'envie de l'apprendre. Cette ambivalence a constitué une source permanente de questionnement et de réflexivité. Peut-on être à la fois maraîcher (ou candidat maraîcher) et anthropologue (ou candidat anthropologue) ? Est-ce que je conservais une certaine idéalisation du groupe ? Étais-je capable de faire science malgré cette ambivalence ?

Plusieurs éléments de réponses m'amènent à penser que oui. Tout d'abord, l'anthropologie regorge d'anthropologues « Insider » travaillant sur leur propre société, sur leur propre métier. Les réflexions épistémologiques de Jean-Luc Nsengiyumva chercheur rwandais qui enquête parmi les rwandais de Bruxelles (Nsengiyumva, 2016) ou de Julie Ndaya Tshiteku, , chercheure congolaise, qui se demande « comment construire un savoir valide, comme insider désirant rester fidèle et impliqué parmi sa propre population, et répondre aux exigences académiques du Nord de la validité de l'enquête? » (Ndaya Tshiteku, 2016, p. 221) ne sont pas étrangères aux miennes. Jean-Pierre Olivier de Sardan mentionne également de nombreux cas d'insiders, de Jeanne Favret-Saada avec son « engagement ambigu » à Berche avec son « dédoublement statutaire », en passant par Jules-Rosette et sa « conversion » (Olivier de Sardan, 2008, pp. 182-189) y voyant des postures offrant chacune des avantages et des inconvénients mais ne les discréditant pas.

Deuxièmement, je veux tordre le cou avec vigueur à toute critique qui assimilerait mon terrain à un stage de formation professionnelle en maraîchage. Si de l'extérieur de nombreux éléments pouvaient m'assimiler à un stagiaire en maraîchage biologique et agroécologique (tâches, équipement,...), j'ai clairement établi précédemment en quoi le « regard décentré » et la constante introspection qui y est associée portait bien ma présence dans cette coopérative dans le domaine de l'ethnographie. Si je reste intéressé par une expérience complémentaire de formation en maraîchage, je me demande s'il m'est encore possible de l'en détacher totalement de mon regard de chercheur et d'être uniquement stagiaire dans le domaine.

De plus, je me suis efforcé de maintenir une juste distance tout au long de mon terrain par rapport à mes envies de maraîchage. D'une part parce que je ne savais plus vraiment où j'en étais par rapport à ces questions, d'autre part parce je considérais que c'était un pas à ne pas franchir. Je le sais d'autant mieux que je l'avais timidement franchi à la fin de l'année 2016 où j'avais demandé de manière informelle à Max s'ils ne chercheraient pas de l'aide un jour par semaine pour la prochaine saison. J'ai, cependant, vite senti que je ne pouvais pas aller plus loin tant que mon terrain n'était pas clos et que mon mémoire n'était pas rédigé. Suite à une demande en janvier 2017, j'ai par contre accepté de tenir le stand de la coopérative sur deux micromarchés prenant place en septembre et octobre 2017.

Enfin, j'en suis venu à penser que le fonctionnement même de la coopérative ne serait pas incompatible avec une double casquette de maraîcher et d'anthropologue tant il m'a semblé que les gens qui y adhéraient avaient la liberté de le faire tant que le projet leur parlait mais qu'ils avaient la possibilité de s'en retirer s'il entraînait en conflit avec leurs aspirations. Cela me semble pouvoir garantir la liberté d'un anthropologue plus impliqué au sein de ce terrain. Libre d'y rester, et libre d'en partir si les conditions de recherche ne sont plus remplies.

e. Interprétation et saturation

Comme je l'ai mentionné précédemment, ce terrain est basé sur une expérience d'une cinquantaine de journées et demi-journées d'observations ainsi que sur quelques interviews semi-dirigées complémentaires. Si j'ai eu parfois ressenti ce « tilt » dans ma tête à la suite d'un seul « datum » me permettant de faire le « saut entre les données et le fait compris (Singleton, 2015b, p. 267), je ne pense cependant pas avoir été au bout de mon terrain. Même si je me détache d'une vision positiviste de la pratique anthropologique, le triptyque « Triangulation, Itération et Saturation » (Olivier de Sardan, 2008, pp. 76-90 ; Mazzocchetti, 2015) me permet d'interroger mon terrain. Si la triangulation consiste à multiplier les points de vue, je pense avoir réussi à saisir la diversité de ceux-ci sur le terrain même si la continuité de ma recherche m'amènerait certainement à approfondir davantage celle-ci avec certains de mes interlocuteurs que je n'ai pas eu l'occasion d'interroger de manière formelle. L'itération concrète et abstraite, caractérisée par ce jeu d'allers et retours entre le terrain et la théorie (Mazzocchetti, 2015), n'était certainement pas absente de ma recherche mais aurait pu s'épanouir davantage sur un temps plus long. Certaines lectures m'ont aidé à compléter, déconstruire et construire mon

point de vue tout au long de ce terrain mais je n'ai pas été en mesure de les questionner à la lumière de nouvelles données. Enfin, si certains propos ont pu atteindre une certaine redondance, je suis resté loin, me semble-t-il des rivages de la saturation.

J'espère avoir réussi à fournir, dans la suite de ce mémoire une mise en dialogue plausible de mes observations du terrain. Si j'espère ne pas être tombé dans la sur-interprétation, qui laisserait apparaître « une contradiction significative entre les références empiriques et les propositions interprétatives (Olivier de Sardan, 2008, p. 261), j'ai néanmoins, dans la suite de ce mémoire, accepté la nécessaire prise de risque interprétatif au cœur même des sciences sociales (Olivier de Sardan, 2008, p. 290) convaincu

« qu'il n'est pas de résultats sans interprétation, qu'il n'est pas de recherche sans interprétation, qu'il n'est pas de production de données sans interprétation, qu'il n'est pas de fait sans interprétation (Olivier de Sardan, 2008, p. 263).

J'espère que la factualisation, passage capital des données, « data », aux faits, « facta » qui ne peut qu'être intra-culturel (Singleton, 2015b, p. 268), et donc marquée par ma propre culture, ma propre subjectivité, sera tout de même porteuse du sens et des représentations du terrain. Car comme l'écrit Michael Singleton :

« Les données ne parlent pas d'elles-mêmes, elles parlent toujours à des habitants de monde divers qui, tout en écoutant, à la limite, le même son de cloche, n'entendent pas en définitive ni nécessairement la même chose » (Singleton, 2015b, p. 269).

J'ai dans ce sens prévu un retour vers le terrain afin de récolter les avis et commentaires de mes interlocuteurs sur ce mémoire et mes interprétations.

Par ailleurs, je pense que ce terrain gagnerait à être étendu, tout d'abord peut-être en remontant les multiples ramifications qui aboutissent et partent de la coopérative. Et ensuite en étendant cette recherche à d'autres maraîchers ou coopératives à proximité ou non, dans des systèmes de culture similaires ou non (biodynamie, traction animale, agriculture raisonnée,...). Je reviendrai sur tous ces points dans ma conclusion.

II. La coopérative des « maraîchers unis »

Une coopérative en agroécologie

Un mardi de février. Gil et Phil se préparent à mettre en place le deuxième volet de la couche chaude dans la serre à couche. La couche chaude est une bande d'un peu plus d'un mètre cinquante de large, délimitée par 2 rangées de petits ballots de paille, remplie de fumier de cheval. Au milieu de la serre, le premier pan de 5 m, établi quelques semaines plus tôt, accueille déjà des semis de salades, de betteraves et de bettes, protégés par une bâche blanche. C'est la fermentation du fumier, humidifié lors de sa mise en place, qui permet d'élever la température de la couche et lance le développement des semis. La couche chaude est constituée en trois étapes. Après la réalisation des 5 premiers mètres à la fin janvier, 15 mètres sont rajoutés à la fin février, et une nouvelle couche de 20 mètres, remplaçant la première couche de 5m et prolongeant la deuxième couche de 15m pour couvrir la quasi-totalité des 36 mètres de la serre. Pour l'heure, l'objectif est de mettre en place les 15 mètres de la fin février qui accueilleront bientôt les premiers semis de tomates.



Figure 6: la couche chaude de 5 m et sa prolongation de 15 m attendue en février. Photo de l'auteur prise dans la « serre à couche » de la coopérative le 21 février 2017.

Les tomates biologiques constituent un produit phare la « coopérative des maraîchers unis » qui se revendique de l'agroécologie. Mais que recouvrent exactement ces appellations de « biologique » et d' « agroécologie ».

Selon le Ministère de l'agriculture français,

« L'agriculture biologique constitue un mode de production qui trouve son originalité dans le recours à des pratiques culturales et d'élevage soucieuses du respect des équilibres naturels. Ainsi, elle exclut l'usage des produits chimiques de synthèse, des OGM et limite l'emploi d'intrants » (Ministère français de l'agriculture, de l'agroalimentaire et de la forêt, 2017)

L'agriculture biologique est réglementée par une directive européenne¹⁹, traduite dans la réglementation wallonne via un arrêté du gouvernement wallon²⁰ (Biowallonie, 2016). La réglementation indique les produits autorisés ou non, de même que les quantités admissibles pour qu'une production soit reconnue comme biologique. La réglementation implique l'existence d'organismes de contrôle et de certification pour établir le caractère biologique d'une exploitation ou d'un point de vente. Il s'agit en wallonie de Certisy, Quality Partner et Tüv Nord Intégra (Biowallonie, 2016). Derrière cette forme d'institutionnalisation via la réglementation européenne, l'agriculture biologique est perçue par certains chercheurs comme un « nouveau mouvement social économique » (NMSE) (Van Dam, 2011, citant Gendron et Turcotte, 2006 et Gendron, Vaillancourt et Audet, 2010).

« En effet, depuis ses origines, l'agriculture bio comporte deux volets : elle se profile à la fois comme un mouvement social et comme une méthode alternative de production agricole. Ainsi, elle plonge ses racines dans deux secteurs de la société : celui de la contestation (volet social) et celui de la production (volet économique) » (Van Dam, 2011, p. 41)

L'avènement du bio est avant tout né de l'initiative d'une minorité d'agriculteurs (Pirenne, 2001) en réaction à la modernisation agricole engagée dans les années 50 et 60 qui « renforce et accélère la tendance qui s'était déjà dessinée au cours du XXe siècle dans le cadre de l'urbanisation et de l'industrialisation de la société » (Wintz, 2011, pp. 21-22). L'agriculture bio prend petit à petit son essor à partir des années 80 et 90. Elle est « reconnue comme alternative crédible dès 1992 à travers la réglementation de l'Union européenne et d'importantes aides à la conversion et des compensations financières à la production bio » (Stassart et al., 2012, pp. 30-31).

De son côté, l'agroécologie est aussi née en opposition à l'agriculture mainstream mais trouve d'abord son origine chez des chercheurs en agronomie comme Steve Gliessman, Richard

¹⁹ Règlement général (CE) N°834/2007 relatif à la production biologique et à l'étiquetage des produits biologiques

²⁰ Arrêté du gouvernement wallon concernant le mode de production biologique et l'étiquetage des produits biologiques

Francis, Johan Vandermeer et Miguel Altieri qui sont engagés « sur des terrains latino-américains qui initialement les ont confrontés aux conséquences de la Révolution Verte » (Stassart et al., 2012, p. 30). En Amérique du Sud, la proximité des chercheurs nord-américains avec les acteurs sociaux a permis à l'agroécologie de créer « un cadre de pensée convergent », « nourri par un travail de terrain qui valorise et mobilise la résistance des systèmes traditionnels indigènes et paysans au processus de modernisation agricole » (Stassart et al., 2012, p. 31). Il s'agit d'un « concept qui donne une orientation, mais dont la définition demeure polysémique ». Tout d'abord définie comme « l'application de l'écologie à l'étude, la conception et la gestion des agroécosystèmes durables » (Gliessman, 1998 ; cité par Stassart et al., 2012, p. 27), l'agroécologie est également considérée comme « l'application de l'écologie à l'étude, la conception et la gestion des systèmes agroalimentaires » (Buttel, 2003, cité par Stassart et al., 2012, p. 28) dans leur entièreté. Enfin, l'agroécologie, dans sa troisième définition, « n'est définie ni exclusivement par des disciplines scientifiques, ni exclusivement par des mouvements sociaux, ni exclusivement par des pratiques. (Wezel, Bellon *et al.*, 2009) Elle est appelée à devenir un concept fédérateur d'action intermédiaire entre ces trois dimensions » (Stassart et al., 2012, p. 28). Enfin, plutôt qu'une définition précise, l'agroécologie peut également être définie par 13 principes qui offrent l'avantage « de préciser une orientation, malgré la diversité des situations et des trajectoires » (Stassart *et al.*, 2012, p. 33). Ces 13 principes (présentés par Stassart *et al.*, 2012 dont je reprends ci-dessous l'analyse) sont réparties en 5 principes historiques, attribués à Miguel Altieri (1995, citant Reijntjes, Haverkot et Walter-Bayer, 1992) relatifs à de bonnes pratiques agricoles comme permettre le recyclage de la biomasse, garantir de bonnes conditions de sol, minimiser les pertes des ressources, favoriser la diversité génétique et permettre les synergies biologiques bénéfiques entre les composants de l'agroécosystème. Un sixième principe de bonne pratique invite à valoriser l'agrobiodiversité « comme point d'entrée de la re-conception » des systèmes agraires a été ajouté par des « chercheurs du département Sciences pour l'Action et le Développement (SAD) de l'Inra » (Tichit, Bellon et al., 2010, sur base des travaux de Jackson, Rosenstock et al., 2009 ; Machado, Santili et al., 2008 ; cité par Stassart *et al.*, 2012). Cette même équipe de l'Inra a également ajouté trois principes méthodologiques invitant à un « pilotage multicritère des agroécosystèmes » non pas basé uniquement sur la productivité mais également sur la résilience ou l'adaptabilité (Tichit, Bellon *et al.*, 2010). Enfin le Groupe interdisciplinaire de recherche en agroécologie du FNRS, le GIRAF, a ajouté un quatrième principe méthodologique stipulant que l'agroécologie devait « favoriser la construction de dispositifs de recherche participatifs qui permettent le développement de recherche « finalisée » » avant de s'attaquer

à définir trois principes socioéconomiques qui invitent à « créer des connaissances et des capacités collectives d'adaptation », favoriser l'autonomie par rapport aux marchés globaux, et « valoriser la diversité des savoirs à prendre en compte » (GIRAF, cité par Stassart *et al.*, 2012). Tous ces principes sont détaillés dans **l'annexe 1**. Les principes socio-économiques ont été étoffés par une revue de la littérature issue à la fois des acteurs qui se revendiquaient de l'agroécologie mais également d'autres courants agricoles alternatifs considérés comme proche par les auteurs (Dumont *et al.*, 2015). Il en a résulté 13 principes additionnels qui peuvent être utilisés pour évaluer le caractère agroécologique d'une exploitation, à savoir **l'équité environnementale, l'indépendance financière, l'accès au marché et l'autonomie, la durabilité et l'adaptabilité**, la diversité et l'échange de connaissance, **l'équité sociale, le partenariat entre producteurs et consommateurs, la proximité géographique, le développement rural et la préservation du tissu rural, une organisation partagée**, une distribution de profit limitée, une gouvernance démocratique, une **implémentation conjointe des différents principes dans la pratique réelle** (Dumont *et al.*, 2015). Ces principes sont détaillés dans **l'annexe 2**.

Dans son étude des producteurs de légumes en Wallonie, Antoinette Dumont assigne à un producteur le caractère agroécologique si celui-ci est en accord avec la réglementation de l'agriculture biologique et qu'ils répondent à au moins huit principes socioéconomiques issus des 10 principes indiqués en gras dans le paragraphe précédent (Dumont et Barret, 2016).

De tout ceci, il apparaît clairement que la revendication d'appartenance à l'agroécologie de la coopérative par ses acteurs se justifie totalement. Outre le label bio de l'exploitation, les modes de production observés sont en adéquation avec la plupart des principes « historiques » présentés ci-dessous. Les aspects d'expérimentation et de recherche participative sont également présents. Enfin, la gestion démocratique de coopérative, la multiplicité des savoirs qu'elle met en pratique (savoirs scientifiques, savoirs issus de pairs,...), son ancrage local, sa réflexivité profonde sur les méthodes de production, etc... permettent clairement de classer cette coopérative dans le champ de l'agroécologie. Néanmoins, la frontière avec le bio reste floue, poreuse, et je montrerai par la suite qu'on retrouve dans le vécu des acteurs de cette coopérative divers vécus partagés par d'autres acteurs de l'agriculture biologique.

Le décor institutionnel et les principes agronomiques de la « coopérative des maraîchers unis » sont posés mais ils nous donnent peu d'informations sur ce qui se vit réellement au sein de cette

coopérative et sur son histoire. Retournons au mois de février et à la préparation de la couche chaude qui accueillera bientôt les semis de tomates.

Les maraîchers-coopérateurs

Gil, la trentaine, barbe de quelques jours et vêtements de travail chauds, s'attèle à préparer le tracteur dans le parking qui sépare la zone de culture du dépôt de la coopérative. Plusieurs voitures sont garées, attestant de la vitalité du lieu qui abrite différentes activités en plus de la production maraîchère. Un épais contrepoids, formé d'un tonneau rempli de béton, est accroché à l'arrière du tracteur et Gil tente péniblement de le retirer. Il prend une scie à disque et entreprend de scier l'anneau métallique qui verrouille l'attache du tonneau au tracteur. La météo est grise et froide et une légère bruine traverse l'air tout comme les particules métalliques incandescentes projetées par la scie de Gil. Difficile de croire, à le voir travailler de la sorte, que Gil est licencié en sciences politiques depuis 2007. Il a alors déjà un grand nombre d'activités à son actif et est un monteur de projets collectifs. De 2009 à 2012, il a été une cheville ouvrière de la mise en place d'un café collaboratif. En 2013, il obtient un contrat de remplacement dans le secondaire supérieur pour une durée de 7 mois, un poste qui pour lui est « le plus naturel » car ses deux parents étaient également professeurs. Gil souligne qu'il est vraiment arrivé au maraîchage par militantisme car c'est le domaine où il n'y connaissait vraiment « rien de rien », « le moins possible même »²¹. Cela résulte d'un cheminement dans sa pratique de militant.

Gil : « Moi j'ai vraiment commencé le côté militant par les relations Nord-Sud. J'étais à fond Oxfam, j'étais représentant des magasins Oxfam à l'assemblée générale... On a ouvert le café collaboratif autour des valeurs du commerce équitable, et puis j'ai switché à partir de là vers le bio (...). J'étais beaucoup plus intéressé par la cause sociale et les inégalités Nord-Sud que par l'écologie dans un premier temps et puis petit à petit, en fait, je me suis rendu compte que j'étais assez intéressé par l'idée de l'écologie politique comme solution économique et sociale par rapport aux inégalités. (...) c'est [pour] ça que je me suis orienté plus vers l'écologie de manière générale. Et puis après, le passage vers la pratique de maraîcher bio c'est parce que j'ai considéré que c'était un petit peu une manière concrète de participer à ce qui me paraissait, comment dire, efficace sur le plan économique (...)... J'ai lu beaucoup des livres, (...) des revues "imagine demain le monde", ceci cela, quand j'étais au café collaboratif, quand j'étais un peu prof... Je lisais dans tous ces trucs écologiques et puis à chaque fois je revenais sur... la production en fait. Des gens qui, en produisant, proposaient une alternative de consommation aux gens, proposaient une alternative de production, et prenaient en considération la nature dans leur manière de produire et

²¹ Journal de terrain, 13 juillet 2016.

donc je me suis dit que c'était une des manières les plus cohérentes que je trouvais à l'heure actuelle , me concernant, pour agir ; plus que dans le côté purement intellectuel, ou [la] vente. Avec le café collaboratif, on vendait des produits bio, des produits du commerce équitable, mais à partir d'un certain moment ça me paraissait un peu flou le commerce équitable tu vois, tu ...il y a des limites je trouve auxquelles on ne répond pas vraiment par rapport à notamment à l'autonomisation des personnes des pays du sud (...) Moi j'avais besoin aussi de vivre la réalité, le terrain. C'est quoi vraiment la production » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview).

Gil prend alors contact avec Max pour lui demander s'il n'avait pas du travail pour lui. La réponse est d'abord non. Mais quelques temps après, Max a l'opportunité d'accéder à un second marché pour écouler sa production, un emplacement venant de se libérer. Il reprend alors contact avec Gil et lui propose de travailler deux jours avec lui, un jour à la production et un jour pour la vente sur le marché. L'idée étant que la vente sur le marché paie le travail de Gil. Gil commence à travailler en même temps comme salarié pour un mi-temps chez un autre maraîcher. Nous sommes en septembre 2013. En 2014, les rentrées liées au marché de Gil se portant de mieux en mieux, il commence à travailler à plein temps chez Max et œuvre avec lui à la mise en place de la coopérative.

Mais pour l'heure, Gil est parvenu à enlever l'imposant contrepoids accroché au tracteur et il accroche maintenant à celui-ci une remorque avec Phil, la quarantaine, une vieille veste kaki sur le dos. Gil met le tracteur en marche mais les roues arrière de la remorque restent bloquées. Il doit s'y prendre au marteau pour parvenir à débloquer le frein. Enfin nous pouvons partir. Je monte à l'arrière du tracteur, à côté de Phil, alors que Gil prend le volant. Nos vieux vêtements de travail sont bien attaqués par la pluie. Nous parcourons quelques centaines de mètres mais quelque chose ne fonctionne pas. Gil sent qu'il n'a pas assez de puissance. Il s'arrête, remet du gaz, s'arrête. Il y a comme une odeur de brûlé. Il donne quelques coups de marteau sur le frein du tracteur qui était resté, lui aussi, partiellement bloqué. Cela semble aller mieux. « D'habitude on n'est pas aussi foireux » me dit Phil, espiègle. Nous nous rendons à la ferme équestre située à quelques centaines de mètres de l'exploitation. Les exploitants de celle-ci ont donné leur accord pour que les maraîchers de la coopérative puissent venir se servir gratuitement en fumier de cheval. Nous chargeons à la fourche la remorque de fumier tout en discutant de choses et d'autres comme la mise en place d'une AMAP²² par Phil en remplacement du système de paniers qui est en cours pour le moment et qui avait été créé par Florian, un autre maraîcher-coopérateur.

²² Association pour le maintien d'une agriculture paysanne

L'arrivée de Florian dans la coopérative est plus ou moins concomitante à celle de Gil. Alors qu'il en avait marre de son travail et n'y voyait plus aucun sens, travaillant seul en tant que chercheur en sciences humaines dans un bureau, il contacte plusieurs maraîchers par mail, demandant des possibilités de venir découvrir le métier une fois par semaine. Il avait déjà vécu une expérience dans le domaine agricole auparavant alors qu'il effectuait du woofing en Espagne avec sa fiancée.

Florian : « Après mes études de sciences Po j'ai travaillé un an à l'unif et puis je suis parti avec ma compagne pendant 6 mois en Espagne faire du woofing. (...) On a fait ça comme voyage de fiançailles et voilà .Ca m'a beaucoup plu, ça m'a aussi beaucoup marqué les ... les personnes que j'ai rencontrées là-bas, qu'on a rencontrées là-bas. (...) Mais en revenant de ce voyage, j'avais une bourse FNRS et donc je suis retourné à l'unif. Mais après un an et demi j'ai senti qu'il fallait que je fasse autre chose , envie de faire un truc qui avait du sens , qui était pas dans un bureau (...) Vu que j'ai commencé à pêter un cable , j'ai contacté plusieurs fermes de maraîchages pour venir une fois par semaine, pour me changer les idées et pour pouvoir décider ce que je ferais après quoi. (...) Max ici a répondu OK (...) et donc à partir du, d'avril je crois de cette année-là, j'ai commencé à venir ici un jour par semaine. » (Journal de terrain, 15 décembre 2016, interview).

Max lui parle alors d'une formation en agriculture biologique donnée par une association. Florian travaille toujours à l'université et il hésite.

Florian: « Et là, j'étais encore sous contrat officiellement oui. Puis j'ai regardé cette formation. Vu que ça me plaisait bien quand je venais ici, c'était vraiment différent, je me disais "mais pourquoi pas", j'ai toujours dit que je voulais vivre autrement, dans un habitat groupé, dans un machin, faire ... faire des trucs bien quoi mais ... pourquoi est-ce que je ne le ferais pas vraiment. Donc je me suis renseigné pour cette formation (...), et j'ai posé ma candidature un peu euh... de façon réfléchie mais sans pour autant que (...) je cerne à l'époque tous les enjeux, que ça devait être un projet de vie... (...) mais j'ai été sélectionné (...). Donc j'ai fait cette formation pendant un an , j'ai fait mon stage ici , ça s'est super bien passé (...) Et puis voilà de fil en aiguille, Max à ce moment-là il a voulu ... Il voulait euh... essayer de travailler avec d'autres gens parce que tout seul... ça lui convenait plus trop donc euh ça s'est mis comme ça quoi. Et donc en fait, te dire exactement pourquoi...(Journal de terrain, 15 décembre 2016, interview).

Après avoir chargé la remorque, nous nous apprêtons à repartir mais le moteur ne se met pas en route. Gil doit pousser plusieurs dizaines de fois le bouton-poussoir mettant le contact avant que le moteur ne démarre. Gil râle gentiment, signalant que le tracteur revient de l'entretien. Quelques coups de marteau sur le frein plus tard, nous retournons vers la ferme, toujours sous une petite bruine, mais l'ambiance est bonne. Bizarrement, portant un vieux pantalon militaire

trouvé dans les armoires de mon grand-père engagé dans les brigades d'Irlande à la fin de la seconde guerre mondiale, j'ai en tête des images de soldats américains sur leur tank libérant l'Europe et traversant des villages au milieu de la liesse populaire. Deux imaginaires romantiques, la libération et la paysannerie, se superposent dans mon imaginaire. Nous allons libérer les légumes ! Ce sentiment est peut-être dû à l'ambiance de camaraderie qui me semble régner malgré la pluie et la météo maussade. Je reviendrai sur la question de la paysannerie au **chapitre VII**.

Nous voilà de retour à la coopérative. Gil positionne le tracteur dans le chemin qui longe la serre dans laquelle va prendre place la couche chaude. Nous descendons du tracteur et soulevons l'épais plastique de la serre sur toute la longueur de la couche. Phil met en place un tuyau d'arrosage dont la fine pluie va humidifier le fumier pour lancer le processus de fermentation. Nous saisissons à nouveau nos fourches afin de décharger le précieux chargement.



Figure 7 : Le fumier est étalé de la remorque à la couche chaude, sous la fine pluie d'un tuyau d'arrosage. Photo prise par l'auteur le 21 février 2017.

L'espace entre les ballots se remplit petit à petit de fumier que Phil va de temps en temps étaler de manière homogène sous la fine pluie du tuyau d'arrosage. Phil est le dernier arrivé dans la

coopérative. En juillet 2015, quand Florian annonce qu'il a décidé de diminuer son temps de travail à partir de la saison suivante, les maraîchers-coopérateurs recherchent un remplaçant pour un temps partiel. Phil se montre intéressé et c'est comme cela qu'il fait ses premiers pas dans la coopérative dans le courant de l'année 2016. Phil a la quarantaine et a étudié le droit. Il a d'ailleurs travaillé plusieurs années à l'université comme assistant de ce domaine mais également comme avocat. Au total, il totalise approximativement 7 années dans le domaine du droit²³. Originaire de Charleroi, Phil a habité plusieurs années à Bruxelles où il a été très actif dans une association d'éducation à l'environnement, orientée vers les questions d'alimentation. C'est à cette occasion qu'il a pu développer des contacts avec le monde des maraîchers, de l'agriculture paysanne et du militantisme paysan. Il travaille à 3/5^{ème} dans la coopérative, le lundi, mardi et jeudi, afin de pouvoir passer du temps avec ses enfants les mercredi et vendredi²⁴. Son arrivée dans le maraîchage biologique est le résultat d'un long cheminement.

Phil : « En résumé , (...) je crois que c'est l'aboutissement de deux trucs. C'est un sentiment de proximité avec la nature on va dire que j'ai depuis ... qui remonte à l'enfance, le scoutisme , les ballades en nature, en plein air, etc.. et alors une conscience écologique qui est née plutôt quand j'ai fait une année d'étude à Seattle, qui est une ville assez assez ... assez poussée dans... (...), qui vivait un peu à la scandinave à l'époque. C'était en 94. Et puis après... Donc ça c'était là depuis le départ et puis le maraîchage de façon plus particulière, je crois que c'est clairement... beh j'avais un attrait pour le jardinage qui était antérieur mais après j'ai rejoint une association d'éducation à l'environnement et aux enjeux alimentaires et c'est vraiment là que j'ai découvert c'était quoi le métier de maraîcher et tous les enjeux qu'il y avait derrière la paysannerie et la production alimentaire en général. Et aussi des rencontres (...) Et effectivement je faisais de l'éducation à l'environnement avant et ça ma plu pendant un temps et puis là je sentais que j'avais besoin d'une part de quitter Bruxelles et d'autre part de faire du maraîchage. C'était ce que j'avais envie de faire à ce stade-ci de ma vie (Journal de terrain, 8 décembre 2016, interview).

Il faudra au total 6 remorques afin de remplir l'entièreté des 15 mètres de la couche qui pourra alors accueillir les nouveaux semis, notamment les tomates, selon le planning des semis réalisé par Max, le plus expérimenté des maraîchers de la coopérative et qui est absent ce jour-là. C'est lui qui a ouvert voici maintenant deux ans son exploitation à d'autres maraîchers afin d'en faire une coopérative. Max a commencé son activité de maraîcher en janvier 2010 comme indépendant complémentaire. Il travaille alors comme chercheur en agronomie quand il apprend que le maraîcher exploitant le terrain qu'il occupe aujourd'hui déménage son activité. Il demande alors un mi-temps pour se lancer dans cette activité. Fin 2011, son contrat de chercheur

²³ Journal de terrain, 11 août 2016

²⁴ Journal de terrain, 12 juillet 2016

se termine et, ne cherchant pas à le renouveler, il se lance à plein temps dans son activité de maraîchage, d'abord dans le cadre d'une couveuse d'entreprise. Il commercialise ses produits sur le marché où il tient une échoppe avec sa compagne dans un premier temps. Max ne s'estime pas aussi militant que les autres, comme Gil et Florian par exemple. « Ils ont fait les sciences politiques et cela explique peut-être leur motivation »²⁵. Non, comme Max l'explique :

Max : « Ma motivation première est technique, c'est la production de légumes qui me plaît. Après ça ne veut pas dire que cette activité ne doit pas être en accord avec mon éthique et je ne pense pas que je pourrais faire une activité n'étant pas en accord avec mon éthique, mais c'est secondaire » (Journal de Terrain, 10 octobre 2016, quasi-verbatim).

Max est passionné par les dimensions techniques de son travail et par son amélioration constante.

Max : « Je crois ce qui me motive le plus c'est la performance dans la production(...). Donc (...) comme n'importe quel artiste ou sportif, tu vois, d'aller[de] s'améliorer en permanence dans ... dans tout : l'organisation, l'acte technique, les choix ... enfin les informations que tu peux retirer dans les bouquins et tout ça. Et pour arriver toujours à un résultat plus performant quoi. C'est plutôt ça qui me motive quoi ». (Journal de terrain, 29 mars 2017, interview)

Pourquoi une coopérative ?

La coopérative est née de l'envie de Max de ne plus travailler seul et de ne pas fonctionner dans une structure hiérarchique d'employeur-employé dans laquelle il ne se retrouvait pas, ne se sentant « pas à l'aise dans cette relation »²⁶. La mise en place d'un projet collectif fait également partie de ses motivations à pratiquer ce métier²⁷. C'est en 2014 qu'il propose à Florian et à Gil, de créer une coopérative. Pour Max, c'était l'occasion de gagner en flexibilité, de pouvoir combiner plus facilement via familiale et vie professionnelle, « quelque chose de très confortable »²⁸. Avec, selon Gil, l'avantage aussi, au-delà de l'absence de ligne hiérarchique, que des partenaires seront plus impliqués, en cas de soucis, qu'un employé par exemple²⁹.

²⁵ Journal de terrain, 10 octobre 2016, quasi-verbatim

²⁶ Journal de Terrain, 22 décembre 2016

²⁷ Journal de terrain, 10 octobre 2016

²⁸ Journal de terrain, 22 décembre 2016

²⁹ Journal de terrain, 10 novembre 2016

Dès janvier 2015, Max, Florian et Gil ont commencé à fonctionner dans les faits en tant que coopérative même si, officiellement, l'activité était toujours au seul nom de Max. Gil travaillait sous le statut d'aidant tandis que Florian facturait ses services à Max en tant qu'indépendant. La coopérative reste officieuse en 2016 à l'arrivée de Phil mais le groupe travaille d'arrache-pied durant toute cette année à la mise en place de la structure officielle qui verra le jour en janvier 2017.

La vision d'un maraîcher qui n'est pas « cloué à son métier » pour paraphraser la formule de Zygmunt Bauman à propos des perdants de la globalisation qui sont « cloués à la localité » (Bauman, 2011, pp. 119-155), est largement partagée par les membres de la coopérative.

Florian ne croit pas qu'on puisse faire ce métier seul. Gil voulait faire ce métier « sans les sacrifices » :

Gil : « Ici on ne travaille pas le dimanche. Pas tous les samedis, on peut prendre des congés. Même s'il y a quand même des sacrifices. L'hiver, quand tu es mouillé, qu'il fait gris. C'est déprimant. Je préfère bosser 45h par semaine l'été que 35h l'hiver. » (Journal de terrain, 13 juillet 2016, quasi-verbatim).

Phil, qui travaille à 3/5^{ème} pour passer du temps avec ses enfants, voit même dans ce type d'organisation une voie d'avenir.

Phil : « (...) pour moi ce qui est super intéressant dans le projet ici c'est justement le fait qu'on soit à plusieurs. Je me dis faire ce métier vraiment tout seul, je ne sais pas si je saurais. (...). C'est vraiment intéressant ici et je crois que c'est une des voies d'avenir de ce métier-ci c'est effectivement de faire ça à plusieurs, dans des configurations différentes, pas spécialement comme ici (...) » (Journal de terrain, 8 décembre 2016, interview).

La coopérative a été initiée par la volonté de Max de ne pas inscrire l'évolution de son exploitation dans un schéma classique d'entreprise capitaliste avec un patron à sa tête mais de créer une structure égalitaire et horizontale. À la place d'une structure patron-employés où un des acteurs monopolise à la fois la totalité des responsabilités et des décisions, la structure de la coopérative repose sur des indépendants en interdépendance, partageant les responsabilités et la prise des décisions. Dans le contexte de la Roumanie rurale post-socialiste, Séverine Lagneaux a montré que le lien solidaire dans le village de Maureni, ne disparaissait pas mais prenait d'autres formes. Pour elle, la réciprocité ne disparaissant pas dans la liberté mais perdant son caractère obligatoire, elle va se charger d'un autre sens. Rendre ne devient plus

une nécessité mais permet de « soutenir la valeur de la relation ». L'anthropologue parle de la « liberté de l'interdépendance » comme réponse locale à la « transition insécurisée » (Lagneaux, 2012). Même si le contexte roumain est très éloigné du contexte wallon, cette « liberté de l'interdépendance » me semble le terme adéquat pour caractériser cette coopérative tant les différents membres y sont et y restent non pas en raison d'une dépendance forcée, de survie, mais par choix et par adhésion au projet et aux échanges de services qu'il permet entre maraîchers. Cela ressort clairement du discours de Phil.

Phil : « Moi je suis pas toujours en accord avec certaines pratiques, à la fois je débarque dans un projet qui m'est antérieur et il n'y rien non plus qui me révolte tout à fait sinon je ne continuerais pas » (Journal de terrain, 8 décembre, interview) .

Je reviendrai au **chapitre VI** sur l'importance de cette liberté des différents membres de la coopérative dans l'émergence de ce que j'ai nommé la « parole cash ».

Mais la coopérative ne se résume par aux quatre maraîchers-coopérateurs. En effet, la vie de celle-ci repose sur de nombreux autres acteurs que j'ai regroupés dans la catégorie des « aidants ».

Les aidants

Les aidants, catégorie dans laquelle je regroupe les employés saisonniers ou non, les stagiaires et les visiteurs d'un jour voulant découvrir le métier avant un stage éventuel, ont des histoires et des motivations proches de celles des maraîchers-coopérateurs. Gaïa est stagiaire dans la coopérative. Diplômée en science politique et en études européennes, elle a quitté l'Italie en 2005 pour entamer une carrière internationale qui l'a menée en France, en Irlande et en Hollande avant d'atterrir en Belgique où elle réside depuis 8 ans. Elle a travaillé durant plusieurs années dans une association philanthropique européenne basée à Bruxelles qui lui a permis de voir « des gens pour qui 200.000 €, ce n'est rien » et qui peuvent financer « tout et n'importe quoi »³⁰. Son besoin de cohérence l'a conduite à démissionner de son travail afin de s'inscrire à une formation en agriculture biologique qui l'a conduite à effectuer un stage dans la coopérative qu'elle apprécie. Elle pense retourner en Italie pour s'acheter un terrain et mettre en place son propre projet avec des amis. Ce projet de retour, Anna, elle, l'a déjà mis à exécution. Cette jeune femme d'une trentaine d'années est venue observer deux journées en été pour découvrir le métier avant de retourner en Grèce. Elle a travaillé durant 5 ans dans le lobby

³⁰ Journal de terrain, 8 août 2016, quasi-verbatim

de l'Industrie du métal à Bruxelles après avoir terminé des études d'économie et de sociologie du travail à Athènes. Suite à des vacances chez un ami tenant une petite ferme produisant des grenades biologiques en Grèce, elle a décidé de démissionner et de retourner dans son pays sans pour autant avoir une idée précise de ce qu'elle comptait y faire³¹. Du côté des observateurs occasionnels, on retrouve Jean, venu découvrir le métier durant une journée de juin 2016. La trentaine, il travaille comme vendeur dans une chaîne de magasins de jouets et réfléchit depuis 6 mois à sa reconversion. « J'ai 30 ans et il est temps que je fasse quelque chose d'intéressant, de sérieux, de ma vie »³². Il a projeté d'aller faire du woofing dans le sud de la France cet été mais il ne sait pas encore quelle suite donner à son projet, appréciant aussi la sécurité de salarié qu'il a actuellement. Sébastien est également venu observer une journée le métier et la vie de la coopérative. Gradué en construction et licencié en construction durable, il cherche à se réorienter.

Sébastien : « Au final, je me suis retrouvé à faire du contrôle de gestion de chantier. Je vais pas dire que j'ai ça en horreur, mais ça ne me plaisait pas ». (Journal de terrain, 6 octobre 2016, quasi-verbatim)

Enfin, il y a les travailleurs réguliers, qui se partagent entre plusieurs lieux de production et qui sont sous contrat avec une coopérative de la région. Camille, Sophie et Jean-Benoit, tous les trois dans la vingtaine ou la trentaine, viennent principalement participer aux récoltes le jeudi et le vendredi et aux marchés. Camille et Sophie travaillent en alternance et ne se croisent que pour certaines réunions de bilan de la coopérative. Camille était historiquement la première employée de Max alors qu'il était tout seul. Elle a travaillé plusieurs années comme éducatrice dans un centre d'accueil pour MENA³³ en Wallonie mais son employeur a accepté de lui donner son C4 quand elle a senti le besoin de faire autre chose³⁴.

Employée de Max, celui-ci lui avait proposé de faire partie de la coopérative mais elle avait préféré décliner l'offre à l'époque. Sophie a terminé un baccalauréat en développement durable l'année dernière et c'est son premier travail. Militante pour l'agriculture paysanne, elle envisage de s'installer rapidement à son compte comme maraîchère ou de reprendre l'activité agricole de son père, exploitant d'une ferme laitière en biodynamie qui compte remettre sa ferme d'ici à 5 ans³⁵. Enfin, Jean-Benoit, la trentaine vient principalement pour aider sur les marchés mais

³¹ Journal de terrain, 14 et 15 juillet 2016

³² Journal de terrain 17 juin 2016, quasi-verbatim

³³ Mineur Etranger Non Accompagné

³⁴ Journal de terrain, 23 décembre 2016

³⁵ Journal de terrain, 29 juillet 2016

il sera également impliqué dans la production à partir de la saison 2017. Quand je lui demande, le prenant pour un stagiaire, s'il est là pour apprendre, il me répond « Oh moi tu sais je veux bien apprendre toute ma vie mais là je viens plutôt pour aider »³⁶. Jean-Benoit a une grande connaissance agronomique qu'il tient de ses études et d'une formation en permaculture qu'il a effectuée il y a quelques années. Avant d'arriver à la coopérative, il a travaillé notamment comme soigneur dans un parc animalier dans la section des grands mammifères auprès des buffles et des girafes. Il quitta ce job une semaine avant de recevoir son CDI, estimant que « cela n'avait pas de sens » de montrer des animaux en captivité, de les faire sortir le matin et rentrer le soir³⁷. Jean-Benoit a également travaillé dans une chèvreserie et a effectué du volontariat en France dans un centre d'accueil dans les Alpes. Le tableau ne serait pas complet si j'oubliais de mentionner Géraldine, la tante et la marraine de Max, qui passe régulièrement prendre les récoltes excédentaires afin de les travailler et d'en faire des produits de conserve comme des coulis de tomate ou des confitures que les maraîchers se partagent ensuite et dont elle garde une partie. Appréciant l'ambiance de la coopérative, elle passe régulièrement sur le temps de midi ou dire bonjour sur le marché. Egalement croisée cet été, Lorraine, une amie de Max rencontrée durant ses études. Ingénieure civile en construction, elle n'a jamais travaillé comme telle, « J'ai bifurqué depuis », mais est partie au Brésil où elle vit depuis 6 ans sur un terrain de 40 ha qu'elle exploite avec d'autres, tout en précisant « Je n'ai pas dû sortir un rond pour ce terrain, d'ailleurs je n'ai pas un rond »³⁸. En vacances en Belgique, elle est venue régulièrement sur l'exploitation pour un partage d'expérience avec Max et les autres maraîchers afin de réfléchir à ses propres cultures.

Famille et localité

De manière générale, il n'y a pas nécessairement un lien entre une appartenance à une famille issue du milieu agricole ou paysan et la présence sur la coopérative, que ce soit du côté des aidants ou des maraîchers coopérateurs. Quand je lui demande comment il est devenu maraîcher, Florian entame sa présentation en précisant d'emblée qu'il n'est pas issu d'une famille d'agriculteurs³⁹. La venue au maraîchage apparaît pour beaucoup, à l'exception notable de Sophie qui est issue du milieu agricole et se destine à y rester, comme une rupture avec un parcours professionnel dans un autre secteur. Chercheur en sciences politiques, professeur, avocat, chercheur en agronomie, éducateur, lobbyiste, ... rien ne semblait les destiner à se

³⁶Journal de terrain, 24 juin 2016

³⁷ Journal de terrain, 29 juillet 2016

³⁸ Journal de terrain 29 juillet 2016

³⁹ Journal de terrain, 15 décembre 2016

lancer dans cette activité. Certains ont néanmoins des affiliations avec le monde agricole remontant à une ou deux générations. Camille et Sophie sont filles d'agriculteurs. Gaïa est issue d'une famille d'artisans. Les grands-parents maternels de Gil étaient quant à eux paysans, pas de métier mais pratiquant une agriculture de subsistance.

Gil: « Mais ma grand-mère maternelle et mon grand-père maternel étaient paysans de ,... comment dire, pas de métier mais disons qu'ils sont nés tous les deux dans des familles , ou euh, près de Verviers fin plus près de Femonville et près des cantons rédimés là , où l'activité de production était nécessaire pour vivre. C'était pas le métier de leurs parents, ils étaient pas spécifiquement fermiers, mais (...) à l'époque dans le fin fond de la Belgique, tout le monde avait des petites fermes » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview)

Les parents et grands-parents des membres de la coopérative ont donc des perceptions assez variées de leur métier en fonction de leur propre histoire avec le monde agricole. Si Camille a quitté son boulot d'éducatrice au profit d'une activité maraîchère, elle n'est pas étrangère au milieu agricole, son père étant « cultu » dans le nord de la France sur une exploitation de plusieurs centaines d'hectares⁴⁰. Et si Max fait la fierté de son grand-père jardinier, cela n'est pas le cas de Gil dont la famille voit son activité de maraîcher comme un retour en arrière.

Gil: « (...) moi c'est considéré plutôt comme un retour en arrière dans ma famille, la paysannerie. Paysan c'est une insulte , fin tu vois c'est pas une insulte mais quand tu manges mal , on te traite de paysan (...), c'est considéré comme péjoratif et mes grands-parents, toujours à l'heure actuelle, paternels par exemple, qui n'ont pas d'origine paysanne mais plutôt ouvrière, pour eux (...) c'est considéré comme un retour en arrière par rapport au fait que leurs enfants ont fait l'université , que j'ai fait l'université , ...

Nico: Quoi, ils ne comprennent pas tes choix toujours ou...

Gil: Non et je suis obligé de me justifier dans le sens que ici je suis pas ouvrier agricole mais aussi gestionnaire de projet. (...) Ça, ça leur parle un peu plus mais ils ne comprennent pas que j'ai mes mains dans la boue quoi. Ça, ça ils ne comprennent pas. (...) Ma maman n'intervient pas à ce niveau-là mais je pense qu'elle serait rassurée un petit peu si j'avais un métier plus...moins précaire on va dire, mais bon elle me fait confiance. Mais mes grands-parents paternels eux ils ont vraiment du mal à avaler la pilule de mes études. Ils ont eu deux enfants. Les deux ont fait l'université, les deux ont réussi sur le plan... de leur carrière, dont un dans l'administration, mon parrain, et donc pour eux c'était ça la réussite. Mon grand-père y vient de pas grand-chose. Il a réussi l'administration de la poste au Congo puis en Belgique, et donc il a bien bien gagné sa vie, et moi je reviens là... en plus je suis l'ainé de ma famille. Je suis le

⁴⁰ Journal de terrain, 28 octobre 2016

premier à avoir réussi l'université (...) de leurs 5 petites enfants et ils avaient placé de grands espoirs. Et finalement mes deux frères ont plus des métiers universitaires que moi (...). Mais voilà, je dois me justifier à chaque fois. Pour eux ils sont dans l'attente que je leur dise que je vais redevenir professeur. Un métier noble quoi. C'est pas très très gai mais d'un autre côté. (...) Mon grand-père a 97 ans et ma grand-mère quasi 90 (...). Il y a un fossé générationnel, je comprends... (Interview, journal de terrain, 17 novembre 2016)

Parfois, les réactions familiales, au-delà du rejet ou de la fierté peuvent aussi se situer dans le registre de l'incompréhension douce, par méconnaissance du métier.

Phil : « (...) Par rapport à ma famille, « éducation à l'environnement » ils ont jamais très bien compris ce que je faisais. Pourtant j'ai essayé mille fois mais ça restait obscur. Ici produire des légumes, c'est peut-être un peu plus clair mais c'est pas non plus un truc qui est habituel dans la famille tu vois. Fin si, ils voient bien c'est quoi mais je sais pas (...) Après c'est le côté collectif qui est parfois moins clair pour l'extérieur. Les gens voient bien le paysan tout seul dans son champ mais moi, comme je commence, parfois pour les proches, ils ne captent pas encore tout à fait que c'est mon métier quoi. Ils me disent « qu'est-ce que tu fais dans la structure » ? (Interview, Journal de terrain, 8 décembre 2016)

Pour d'autres, le passé familial peut être également mobilisé afin de justifier positivement sa reconversion. Gaïa rattache totalement son revirement à la continuité de son histoire familiale. Elle a grandi dans une petite ville d'Italie située au bord de la mer adriatique dans une famille d'artisans. Son grand-père fabriquait ses chaussures lui-même tandis que sa maman est orfèvre depuis ses 11 ans⁴¹. Sa famille a toujours regardé les supermarchés avec beaucoup de distance⁴². Lorsqu'elle a quitté l'Italie en 2005, Gaïa explique qu'elle avait déposé une charte sur laquelle était écrit « Un jour, je reviendrai. Tôt ou tard »⁴³. Pour Gaïa, son retour en Italie et sa reconversion dans le maraîchage biologique s'inscrivent donc totalement dans cette histoire familiale.

Si dans d'autres organisations et sociétés liées au travail de la terre et à la production vivrière, famille, localité et agriculteurs/paysans sont fortement imbriqués, cela ne semble pas être le cas dans ce qui est observé ici. Mis à part le cas de la compagne de Max qui faisait les marchés avec lui au lancement de son activité et qui, étant originaire de la région, amenait pas mal de clients⁴⁴, et excepté les visites régulières de Géraldine, les familles sont, de manière générale,

⁴¹ Journal de terrain, 12 juillet 2016

⁴² Journal de terrain, 8 août 2016

⁴³ Journal de terrain, 9 août 2016

⁴⁴ Journal de terrain, 21 janvier 2017

plutôt extérieures au projet agricole de la coopérative et à la localité où celle-ci prend place. Seuls Max et Phil résident effectivement à proximité de la parcelle, les autres membres, tant du côté des aidants que du côté des coopérateurs, habitent à bonne distance de la zone de production. Le cas le plus frappant est sans doute celui de Florian, habitant avec sa famille à Bruxelles, et faisant la navette pour venir travailler à la coopérative. Cette extériorité de la famille à la production, couplée pour certains à une distance entre l'habitation et le champ, n'est pas sans provoquer des tensions chez les maraîchers. Florian, qui a décidé de quitter la coopérative à partir d'avril 2017, y voit, en partie, une des raisons de son départ.

Florian : « En soi, j'ai pas envie d'arrêter. (...) Quand j'ai commencé la formation, on n'avait pas encore d'enfant, on n'avait pas acheté de maison, tu vois. Donc ces choses-là font aussi que le temps que le métier prend sur le temps que je peux passer avec la famille ... la première année ça a été assez dur à accepter. Surtout quand on met dans la balance ce que ça peut rapporter au niveau financier. (...) moi je trouve que c'est beaucoup de sacrifice pour (...) ne pas en vivre bien. Et de mon côté ma situation est assez particulière parce que je vis en ville à Bruxelles, donc le coût de la vie, le coût d'un emprunt et tout ça, est quand même pas... est quand même plus élevé (...). Donc ma situation à ce niveau-là est assez particulière. D'autant plus que je dois faire les trajets. Donc j'ai beaucoup de frais, (...) En fait, le faire ici à long terme c'est quelque chose qui ... assez rapidement j'avais annoncé à Gil et Max qu'un jour je ... je les quitterais parce que ... tout mis l'un dans l'autre ça prend énormément de temps. (...) Je dois rajouter une heure de trajet encore après. Tu vois, c'était difficile pour moi de rester beaucoup plus tard que 4-5 heures parce que j'avais envie d'être chez moi quoi. Et donc là, c'est un peu un principe de réalité qui touche pas forcément au secteur en lui-même mais plutôt à ma situation personnelle » (Journal de terrain, 15 décembre 2016, interview).

« Si le projet avait été à 15 minutes en voiture de chez moi, ce serait pas mon dernier jour aujourd'hui quoi. Probablement que j'aurais continué encore un peu ». (Journal de terrain, 31 mars 2017, interview)

Dans le même sens, Gil a eu son premier enfant en février 2016 et avait anticipé la tension entre vie familiale et vie professionnelle que cette naissance allait occasionner.

Gil: (...) en sachant que ma fille allait naître, avec ma compagne on avait prévu qu'il fallait qu'on se partage les heures de garde si tu veux et les trajets crèches du matin et du soir. Et moi je savais que pour moi c'est plus facile de travailler, d'étendre les journées vers le matin que vers le soir car le soir t'as d'office la vie de famille, le matin personne n'est levé quand je me lève. Donc je peux étirer encore plus tôt le matin. (...) Du coup j'ai conclu avec Phil et Max que cette année je pouvais pas m'engager à être disponible après 17h30 mais que je tirerais vers le matin pour arriver plus tôt et pour m'organiser un maximum au mieux pour que tout soit fini pour qu'il n'y ait pas d'urgence à 17h30. Ou alors que ce soit délégué à quelqu'un mais que j'ai eu le temps de m'organiser pour qu'il y ait pas un vide (...) Mais ça crée quand

même une tension chez moi parce que quand survient quelque chose à 17 h, moi je dois me barrer, j'ai pas envie de laisser ma fille poiroter et puis (...) la crèche m'en voudrait et m'engueulerait. Après une certaine heure, il y a des embouts et tout, donc je sais que 17h j'entreprends plus rien comme truc. Je finalise ce que je fais. 17h30, je me barre quoi tu vois. (...) il y a quand même une tension pour moi que j'essaie de réguler mais avec la saison qui arrive je me demande comment ça va se passer ». (Journal de terrain, 28 mars 2017, interview)

Comme pour de nombreux travailleurs d'autres secteurs, les maraîchers expérimentent la difficile conciliation de la vie familiale et de la vie professionnelle, avec la difficulté supplémentaire me semble-t-il d'un travail aux horaires spécifiques, débordant potentiellement davantage sur la vie de famille. En effet, la production est la plus exigeante en heures de travail durant les grandes vacances et les filières de commercialisation débordent largement d'un horaire 8h-17h en semaine puisque les marchés de la coopérative se déroulent en soirée et durant le weekend. Etant présent pour quelques marchés le samedi matin, je ressentais clairement que ma présence sur ceux-ci, après une semaine déjà bien chargée, était rendue possible uniquement parce que ma compagne acceptait de prendre sur elle la gestion familiale durant cette partie du weekend. L'extériorité est donc toute relative car la famille se retrouve de toute manière affectée par l'activité maraîchère, ce qui ne permet pas facilement la mise en place de temps-mort, de temps transitionnels entre l'activité professionnelle et l'activité familiale. Max, alors qu'il assumait encore la totalité du marché du samedi matin et qu'il terminait la clôture des comptes à 15 h après avoir commencé sa journée à 5h, me disait en plaisantant qu'il s'aménageait une roulotte à proximité de la zone de production pour se permettre une transition, une pause, avant de reprendre la vie familiale⁴⁵.

Cette tension vie de famille – vie professionnelle n'est pas étrangère à l'engagement d'une personne supplémentaire pour assurer la vente sur les marchés, permettant à Gil et Max de terminer leur journée plus tôt les weekends. Cette difficulté de combiner vie professionnelle et vie familiale se retrouve chez d'autres producteurs de légumes en Wallonie. Antoinette Dumont et Philippe Baret ont mené une enquête chez 41 producteurs de légumes en Wallonie, selon des échelles de production variables, du jardinier-maraîcher sur quelques hectares aux fermiers-céréaliers « qui incluent quelques légumes dans leur rotation de culture » et des modèles de production agroécologique, biologique ou conventionnel (Dumont et Barret, 2016). L'étude souligne que pour les producteurs sur petite et moyenne surface (jusqu'à 10 hectare) travaillant selon les principes agroécologiques, et avec un faible niveau de mécanisation, la recherche de

⁴⁵ Journal de terrain, 22 octobre 2016

temps libre pour une meilleure combinaison entre vie familiale et vie professionnelle était une préoccupation pour une grande partie de ceux-ci.

Conclusion : Rêver et entreprendre

Tant les aidants que les maraîchers-coopérateurs me semblent pouvoir être caractérisés par deux moteurs à savoir « rêver » et « entreprendre ». Rien de statique dans le terme de « rêveur », puisque j'entends par celui-ci des personnes poussées par leurs idéaux et par la motivation d'être « autre » dans le futur ou que le monde soit autre. On retrouve derrière cette catégorie les aspirations militantes ainsi que l'envie de tester un nouveau métier ou de se mettre en conformité avec ses aspirations profondes dans une optique de mieux-être. Cette catégorie est évidente pour les stagiaires qui se projettent dans leur vie future ou toutes ces personnes qui viennent découvrir le métier pour une ou l'autre journée en se pensant « autre pour le futur », mais elle n'est pas non plus absente ou n'a pas été absente des motivations des maraîchers-coopérateurs et des aidants. Eux aussi sont venus dans le métier en se pensant dans un autre projet de vie et envisagent leur activité en espérant que celle-ci constitue un pas de plus vers un monde « autre ». Pour les « rêveurs » stagiaires, le travail sur les parcelles est profondément réflexif et revêt même une dimension imaginaire forte. En travaillant, on imagine sa vie future et potentiellement un meilleur futur pour soi et pour les autres. Comme lorsque Gaïa explique enchantée qu'elle a eu la possibilité de travailler seule sur la parcelle et que cela lui a plu car elle a pu s'imaginer dans son futur projet en Italie⁴⁶. Ou encore, lorsque qu'Amandine, une stagiaire croisée en 2015, qui explique qu'elle est contente de s'être confrontée au métier parce qu'elle se considérait comme quelqu'un de « mental » et que le fait de pratiquer un métier manuel lui faisait un peu peur⁴⁷. Il est vrai que le lieu de l'exploitation, avec ses petites parcelles arborées, son cadre bucolique et surtout la grande convivialité qu'il m'a semblé percevoir entre les membres, au sens large, de cette coopérative appellent à se projeter positivement dans ce métier.

D'autre part, les « entrepreneurs » sont dans la mise en place concrète du projet et dans sa gestion quotidienne. Ils sont du côté de l'action, de la gestion concrète de la coopérative et assument les responsabilités avec les tensions qui y sont liées. Je reviendrai au **chapitre VI** sur l'idée que c'est grâce à la mise en dialogue forte et régulière des éventuelles tensions dans des espaces de dialogues dédiés que la convivialité peut prendre place concrètement dans les espaces de production. Si les maraîchers-coopérateurs sont majoritairement du côté des

⁴⁶ Journal de terrain, 11 août 2016

⁴⁷ Journal de terrain, 17 juillet 2015

entrepreneurs, les aidants avec de la pratique s'y retrouvent aussi en s'impliquant fortement dans la gestion de certains aspects comme le marché et les récoltes pour Camille et Sophie par exemple.

Enfin, on retrouve, tant chez les aidants que les maraîchers-coopérateurs, trois grandes motivations qui les ont poussé à se lancer, à savoir l'intérêt pour les techniques de la production biologique, un engagement éthique et militant pour la société, et une mise en adéquation avec leurs valeurs et leurs aspirations, ce qui cadre bien avec l'appellation du bio comme « nouveau mouvement social économique » (NMSE) (Van Dam, 2011, citant Gendron et Turcotte, 2006 et Gendron, Vaillancourt et Audet, 2010) mentionnée plus haut. Des motivations similaires se retrouvent chez les acteurs du bio alsacien (Van Dam, Streith et Nizet, 2011 ; et plus particulièrement Christen, 2011 et Van Dam, 2011). Ainsi Guillaume Christen écrit « Dans les modes de production biologiques, les agriculteurs retrouvent des savoir-faire et des savoir-être qui correspondent davantage à la représentation qu'ils se font de leur métier. » (Christen, 2011, p. 68).

« Le désir social de reconstruire leur rapport au monde et au restant de la société constitue également une raison essentielle qui justifie les choix d'une conversion en agriculture biologique. (...) Dans un rapport à une identité pour soi et pour autrui, la reconversion en mode de production biologique est alors perçue par ces agriculteurs comme une manière positive de s'intégrer et de participer à la société globale. Il y a alors convergence entre la manière dont ils se voient et la manière dont ils sont perçus » (Christen, 2011, pp. 69-70).

Ces constats, même s'ils s'appliquent à des conversions plutôt qu'à des nouveaux acteurs, présentent de fortes résonances avec ce qui se joue dans la coopérative dont fait l'objet ce mémoire.



Partie 2 : Ethnographie d'une tomate



Le tour de cultures

Nous sommes lundi matin. Peu importe la date.⁴⁸ La scène se répète tout au long de l'année, été comme hiver, des premiers semis printaniers au calme des cultures hivernales.

Vers 9h30, deux des maraîchers de la coopérative se retrouvent dans la serre 1, la serre « planning » où, devant le tableau affichant les diverses tâches et récoltes de la semaine, le planning des présences et le feuillet indiquant l'espacement standard entre les lignes de culture, est disposé un grand plan de travail, prolongé par un bureau surélevé pour y travailler debout, sur lequel on retrouve notamment, dans un fouillis organisé, des blocs-notes, des bics, des pots de fleur, des gants, divers outils, un sac de terreau et même des œufs de serpents. Un maraîcher prend un bloc-notes et un bic tandis que l'autre se saisit de quelques feuilles A4 plastifiées généralement posées sur le bureau. Il s'agit du plan de culture (voir **chapitre III**) des différents jardins et des plannings relatifs aux semis et à la livraison des plants à la coopérative. Sur ces quelques feuilles est résumée la production de l'entièreté de l'année. Le plan détaille pour les planches de chaque jardin et de chaque serre les cultures que celles-ci doivent accueillir en fonction de la semaine⁴⁹. Par exemple, dans les serres, la période estivale est dominée par les tomates. Ce résumé à fortiori ne manquera pas d'être modifié, amendé, nuancé lors de sa confrontation avec la réalité du terrain et ses aléas multiples.



Figure 8: le tour des cultures : été comme hiver. La photo de gauche a été prise par l'auteur le 8 août 2016. La photo de droite a été prise le 16 janvier 2017.

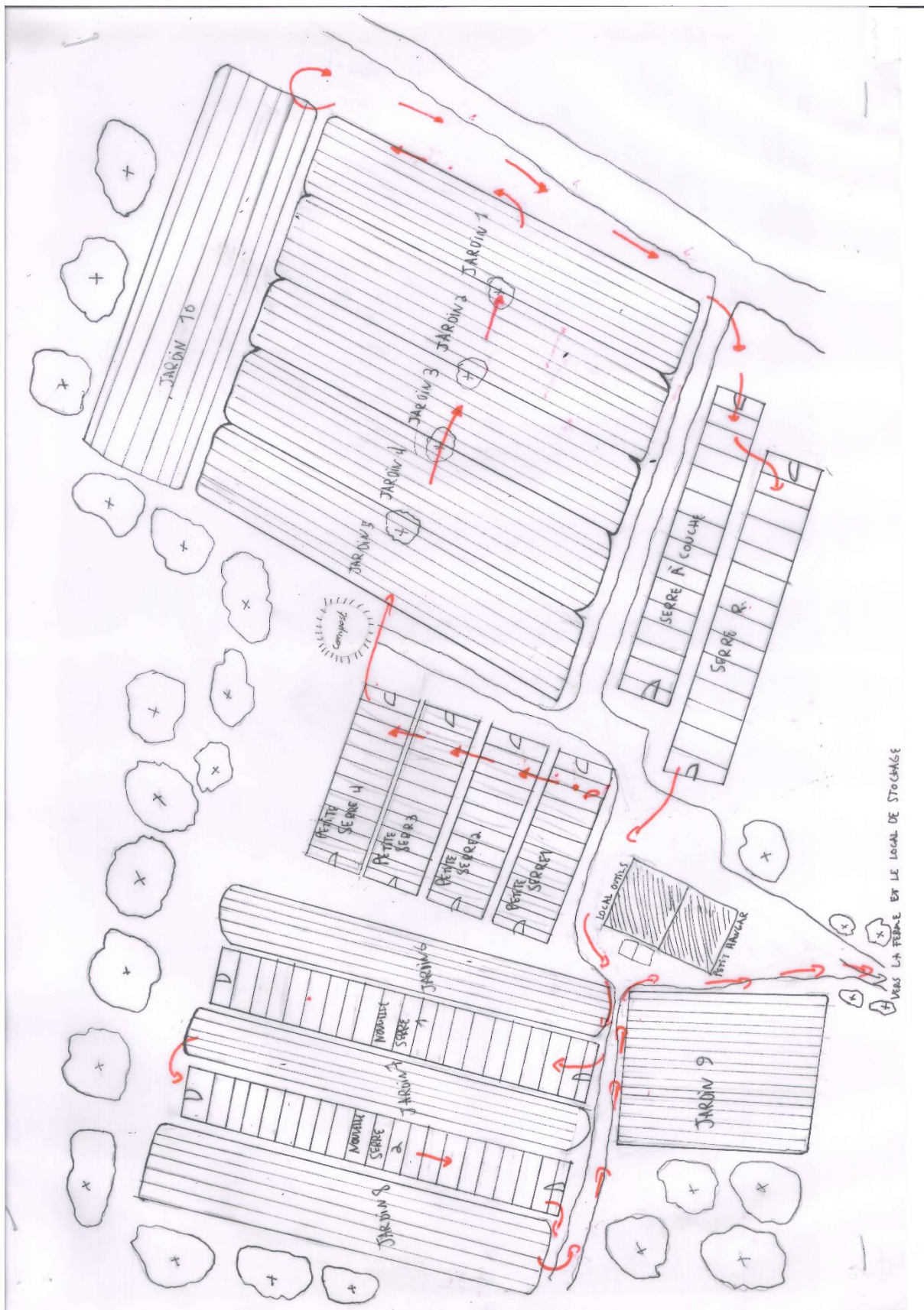
⁴⁸ Ce texte a été réalisé à partir de mon observation des tours du 11 juillet 2016, 8 août 2016, 10 octobre 2016 et du 16 janvier 2017

⁴⁹ Les jardins désignent les parcelles mises en cultures selon des dimensions plus ou moins standardisées. La largeur d'un jardin est d'approximativement 8 m et celui-ci peut contenir 6 à 7 bandes mises en cultures nommées « planche » dont la largeur est comprise entre 1,20 m et 1,30 m. La longueur d'une planche est généralement de 50 m et elle est subdivisée en 2 sous-parties de 25 m chacune. Enfin, les planches sont-elles même subdivisées en plusieurs « lignes ». Le plan de culture détaille les cultures pour chaque planche.

Le « tour des cultures » est généralement réalisé par deux des quatre maraîchers-coopérateurs dans une optique de planification des tâches de la semaine. Il y a quelques mois, ils faisaient encore l'exercice tous ensemble mais ils ont petit à petit abandonné la pratique jugeant qu'elle mobilisait trop d'énergie pour en venir à une formule en duo. L'exercice consiste à faire le tour de l'entièreté des 14 jardins et des 8 serres de l'exploitation d'un peu plus d'un hectare afin de les examiner et de les comparer au plan de culture. Le tour suit toujours les mêmes logiques. Une logique spatiale tout d'abord. Les maraîchers vont parcourir les jardins et les serres de l'exploitation selon le même enchaînement (voir **Figure 9**). Partant de la serre 1⁵⁰ selon la dénomination locale⁵¹, que j'avais baptisé la « serre planning » dans mes cahiers de terrain, les maraîchers inspectent successivement les serres 2, 3 et 4 avant de commencer à parcourir les cinq jardins du champ principal en commençant par le 5^{ème}. Arrivés en bout de terrains, ils vont examiner le jardin 10 ou J10 selon la désignation souvent employée, parcelle développée postérieurement aux cinq jardins du champ principal et qui borde ceux-ci. Après le J10, les maraîchers traversent la « serre à couche », qui abrite la couche chaude au printemps destinée à la mise en place des semis, notamment des semis de tomates, et s'engagent ensuite dans la « serre R. » rachetée à un autre maraîcher qui n'est plus en activité. Les maraîchers examinent ensuite successivement le jardin 6, la « Nouvelle Serre 1 » ou « N.S.1 », le jardin 7, la « Nouvelle Serre 2 » ou « N.S.2 », le jardin 8, avant de rebrousser chemin, d'examiner le jardin 9, bordé par une importante culture de topinambours. Ensuite, ils sortent de la première zone de culture pour aller rejoindre, à une bonne centaine de mètres, la deuxième zone de culture, ancien pré reconverti en culture l'année dernière et qui comporte les jardins 11, 12, 13 et 14. Le tour dure en moyenne 1h30 à 2 heures mais il peut être plus court en hiver par exemple lorsque les récoltes et les tâches à effectuer sont plus réduites

⁵⁰ Également nommée « petite serre 1 »

⁵¹ Sauf précision de ma part, les désignations employées sont celles en provenance du terrain.



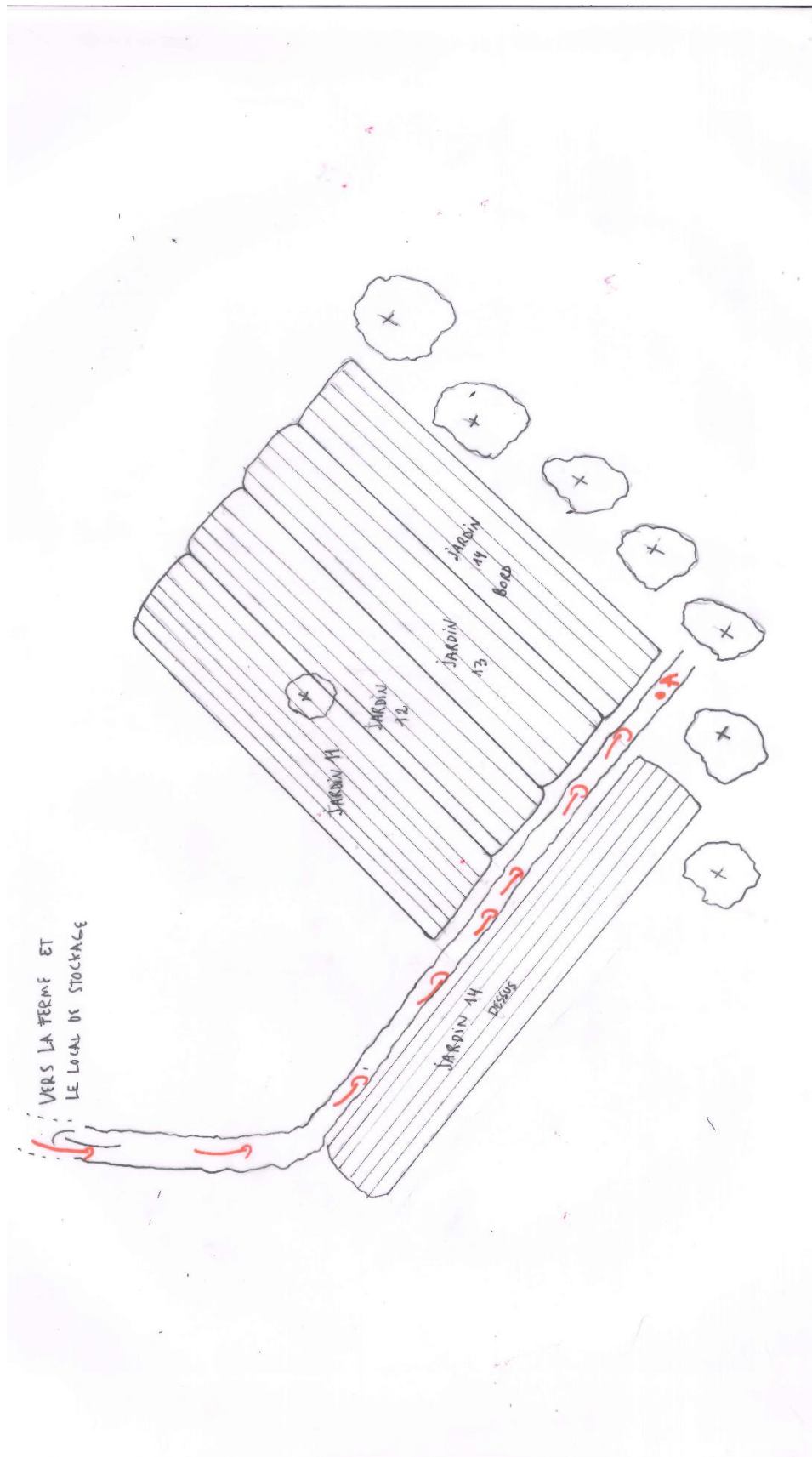


Figure 9: Plan des cultures de la coopérative. Le plan a été réalisé par l'auteur. Le plan supérieur représente la parcelle de cultures la plus ancienne, avec ses jardins et ses serres. Le plan inférieur illustre la nouvelle parcelle mise en culture à partir de 2015. Les flèches rouges indiquent le tour des cultures dont le départ est indiqué par un D et l'arrivée est indiquée par un A.

Au-delà de la logique spatiale, le tour suit aussi une logique procédurale. Un maraîcher examine sur le plan si les différentes « planches » doivent subir des modifications durant la semaine qui s'annonce. Une nouvelle culture est-elle prévue la semaine prochaine ? Si oui il faudra préparer la terre : la nettoyer de ses anciennes cultures et la travailler à l'aide du motoculteur, un appareil motorisé poussé à bras qui permet de retourner la terre en surface. Si des travaux doivent être effectués, l'autre maraîcher, qui tient un calepin, le note et constitue petit à petit le listing des tâches de la semaine. Parfois, le jardin ou la serre ne présente pas exactement la même configuration que sur le papier. « Il devait y avoir quoi ici ? » demande Florian à Phil en arrivant sur un jardin. Ici, une planche de tomates a été plantée en plus, là deux planches ont été inversées. Selon les explications de Max, le plan constitue une guide mais on peut s'en écarter pour certains points. Si par exemple une planche est trop humide, que sa terre est gorgée d'eau, le maraîcher peut décider de l'interchanger avec une autre planche du même jardin. Dans une serre, une ligne de tomate supplémentaire est plantée, dans une autre, une ligne de pourpier est absente. L'ordre des cultures sur les lignes diffère parfois du plan mais le document du plan de culture, lui, restera fixe. Il est d'ailleurs plastifié ce qui empêche les modifications. Tout au plus pourra-il être exceptionnellement remanié dans son ensemble une fois en cours de saison si les aléas de la production réclament une réorientation et pour permettre la planification de la saison suivante à partir de l'état réel du terrain dans un souci de respect des rotations. Pour le reste, le même *modus operandi* se reproduit de jardin en jardin, de serre en serre alors que les maraîchers continuent le tour. Pour chaque parcelle, les maraîchers scrutent la terre, se baissent, examinent une plante, cueillent une légume, l'observent, l'ouvrent ou le croquent.

Dans une serre, Gil saisit une tomate et la mange goulument, se réjouissant de son goût sucré. « Il faut vérifier les gourmands » note Florian en examinant les plants de tomates. Devant les plants de fèves des marais, les maraîchers s'inquiètent de la présence de taches noires sur les cosses de certains fruits. Les conversations mêlent à la fois des aspects liés à la production, à la santé de la plante, mais aussi à la commercialisation. Phil estime que ces taches ont été responsables de difficultés de vente sur le dernier marché, mais pour Gil que ce n'était peut-être pas cela, les clients étant souvent des « vieux de la vieille » qui ne font pas attention à ce type de détail. Devant la planche de bettes, Gil envisage de mettre plus de « bette blanches » que de « bettes colorées » dans les bottes du marché car celles-ci sont plus développées et permettront d'atteindre le bon poids. Les inspections se succèdent et donnent lieu à de nouvelles questions et réflexions. A quel moment faut-il tailler les fraisiers ? Durant

approximativement deux heures, la liste des tâches de la semaine s'étoffe largement, de la préparation de la terre au désherbage en passant par le binage, l'arrosage, le rebutage ou la coupe des gourmands. Chaque planche amène son lot de tâches liées à ses besoins spécifiques. Ici la tétragone demande un désherbage. Dans une parcelle, Gil constate que les courgettes grossissent trop vite et qu'il faudra les cueillir au plus tard mardi car trop grosses elles sont moins attrayantes sur le marché. Phil constate que les aubergines n'ont pas l'air en forme, les feuilles sont jaunies et il se demande qu'elle en est la raison. Plus loin, Florian se demande s'il ne faut pas réenrouler les cordes-tuteurs autour des plants de concombre. Remarquant la présence d'oïdium sur les plants, une sorte de champignon, Florian estime qu'il va falloir couper les feuilles voir même pulvériser du soufre. Au fond d'une serre, 4 plants de tomates de près de 2 mètres de haut gisent par terre. Le fil de fer auquel sont attachés leurs cordes-tuteurs a lâché. Dans le jardin 2, au sujet des plants de céleri vieillissant, Gil se demande « On dézingue ? Je suis pour », tout en proposant une solution pour la commercialisation des rescapés dans des bottes recomposées de 3 cœurs et des plus belles branches. Les plans de piment doivent également être « dézingués ». Il faudra faire sécher les plans en entier avant de trouver des acheteurs mais « En Belgique, tout le monde s'en fout » explique Gil.

En bord du bois, Gil désigne la zone « No Sluck Land » ou « No Limace Land ». C'est une zone de terre nue avant la première culture, une zone tampon, les limaces n'aimant pas se déplacer au soleil sur terrain nu. A la sortie d'une serre, nous examinons le compost, très étendu, plutôt un amas de différents déchets organiques qu'un véritable compost, qui borde la dernière serre avant le petit bois qui ceinture la parcelle.

Si les sens sont aux aguets, la rationalité du plan de culture vient toujours rappeler la perspective générale et contraint les actions à réaliser. Au sujet d'une planche de mâche qui commençait à se laisser envahir par des herbes, Gil estime qu'il ne faut « pas s'emmerder avec le désherbage car c'est bientôt la récolte de cette planche ».



Figure 10 : Le tour des cultures du 8 août 2016. Captures d'écran d'une séquence filmée réalisée par l'auteur.

L'exercice permet aussi de constater l'évolution des cultures de semaines en semaines comme ces jeunes carottes, désherbées il y a peu et qui prennent de la vigueur. Il s'agit aussi de constater l'évolution des expérimentations comme cette ligne de Clayton qu'ils ont essayé de faire pousser en semis direct ou ces planches de choux réalisées sur différentes couvertures de sol (paillage, géotextile, sol nu) et qui sont étudiées par une équipe de chercheurs extérieurs. La météo est également à l'esprit ou affichée sur le smartphone. Elle permettra d'établir la priorité pour certaines tâches comme en hiver lorsqu'elle impose la couverture de certaines cultures. Le tour permet aussi de fixer les commandes vers d'autres producteurs pour la semaine, en comparant les possibilités de récolte en interne aux besoins des marchés, ou au contraire, de proposer des légumes à la vente aux autres, producteurs, coopératives ou supermarchés bio dans le réseau de l'exploitation. C'est également l'occasion de parfaire ses savoirs en

bénéficiant d'un transfert d'expérience des maraîchers plus expérimentés vers les moins expérimentés. Quand Phil se demande combien de coupes de coriandre sont possibles, Florian répond qu'il est possible d'en faire autant qu'on veut tant que la plante ne monte pas en graines. Lorsque les interrogations ne trouvent pas de réponse, c'est vers le réseau extérieur qu'on se tourne. Tel conseil sera demandé à d'autres cultivateurs décrits comme « amis de la coopérative », telle maladie sera postée sur un forum en ligne spécialisé. Loin d'être un exercice désincarné, c'est également l'occasion de se réjouir ou de désespérer de l'évolution de certaines cultures. Passant devant une ligne de roquette, Gil s'exclame « La roquette, elle est belle. J'aime ! ». Plus loin, dans le jardin 1, il se réjouit de la propreté de la parcelle des choux après le temps qu'ils y ont consacré. Mais un peu plus loin, il s'écrie « Putain les choux de Bruxelles, ils ne vont jamais arriver ». Dans une culture d'épinards, Gil s'exclame « C'est la cata. On ne maîtrise plus l'enherbement ». Pour lui, ces épinards, trop serrés et trop touffus, sont un « vivier à futures maladies » car il n'y a « pas assez d'aération » et les plants restent humides en permanence. Les stratégies fusent et Gil envisage la destruction pure et simple d'une ligne. « Il y a trop d'épinards de toute façon et une ligne peut-être sacrifiée ».

Le tour permet à la semaine de prendre forme et de dégager les priorités dans le foisonnement d'un terrain d'un peu plus d'un hectare sur lequel prospèrent une cinquantaine d'espèces cultivées. Il se perpétue chaque semaine, s'insérant dans le rythme des saisons dont les subtiles variations semaine après semaine se manifestent par de légers changements dans les tâches hebdomadaires. Les semis des plants de tomates laissent place au repiquage de ceux-ci. Après le repiquage, vient le tuteurage et petit à petit, les récoltes se profilent, se font plus intenses, culminent mais déjà apparaît comme un parfum de mort annoncée. Les plants faiblissent. Les tomates rougissent moins vite. L'automne survient et les plants doivent être arrachés pour laisser la place aux cultures d'hiver. Dans toutes ces actions, le plan de culture n'est jamais loin pour guider l'action des maraîchers. Il sert de guide durant le tour mais également durant toute la saison. Mais plutôt que de le choisir comme guide, c'est vers un autre acteur que j'ai choisi de me tourner pour décrire la coopérative des « maraîchers unis » telle qu'elle m'a été donnée à voir durant mon terrain, principalement de juin 2016 à février 2017, à savoir la tomate.

Une tomate comme guide

Une tomate comme guide ? Oui car depuis les travaux de Philippe Descola (notamment Descola, 2015) et de Bruno Latour (notamment Latour, 1997), de multiples non-humains ont pu faire leur entrée dans le domaine des sciences sociales, en particulier la sociologie et l'anthropologie, afin de faire cesser les « extraordinaires jongleries » auxquelles les anthropologues étaient tenus :

« décrivant en ethnographes consciencieux les interactions quotidiennes entre les membres des peuples qu'ils étudiaient et la foule des non-humains avec lesquels ceux-ci nouaient un commerce, ils brossaient le tableau sans surprise d'un champ de relations continues entre les humains et les existants dont ils partageaient le monde, des animaux domestiques aux divinités en passant par les ancêtres et les outils. Mais, raisonnant ensuite en anthropologues, ils importaient des pans entiers de notre monde à nous afin de clairement distinguer l'économie de la religion, la société des humains de son environnement physique, l'ethnoscience des classifications symboliques » (Descola, 2011, p. 19)

Pour sortir de cette impasse, les non-humains furent introduits « comme des acteurs de plein droit sur la scène des analyses sociologiques en les faisant sortir de leur rôle habituel de poupées qu'un habile ventriloque manipule ». Et Philippe Descola de préciser qu'une des voies pour ce faire

« consiste à traiter le non-humain comme un « fait social total », c'est-à-dire à le transformer en une sorte de planète autour de laquelle gravitent de multiples satellites, le foyer de l'analyse devenant le système des interactions que l'objet ordonne du fait de la polarisation qu'il opère » (Descola, 2011, p. 19).

Les exemples dans la littérature ne manquent pas⁵². Le chercheur Marc Barbier étudie par exemple l'eau minérale sous cet angle. En focalisant l'attention sur celle-ci, l'auteur montre à quel point sa « pureté originelle » est dépendante d'« une intense activité de savoirs, d'actions techniques et d'« une coordination juridique des bonnes pratiques agricoles » (Barbier, 2011, p. 23). En effet, devant le risque d'une pollution aux nitrates de la nappe phréatique, l'entreprise d'exploitation de la source a mis en place un imposant programme pour maintenir la pureté de l'eau qui est, au final, garantie par un collectif composé de l'entreprise de gestion, de scientifiques mesurant la pureté et établissant des recommandations en matière de pratiques

⁵² Le paragraphe qui suit est une reprise d'un paragraphe réalisé dans un travail intitulé « Anthropologie de la tomate » (Loodts, 2016b) réalisé par moi-même dans le cadre du cours d'« Anthropologie de la Nature » (LANTR2090) dispensé par Charlotte Bréda durant l'année académique 2015-2016.

agricoles, des agriculteurs et d' «un ensemble d'entités (biologiques ou pas) faites de labours, de compost, de vaches au pâturage, de forêts, de machines agricoles » (Barbier, 2011, p. 29). De la même manière, plaçant l'igname au centre du jeu sur son terrain en Nouvelle-Calédonie chez les Abelams, Ludovic Coupaye met en évidence que l'igname intervient à la fois comme « une nourriture, une monnaie cérémonielle, un non-humain végétal et une image » (Coupaye, 2012, p. 354). Le chercheur mobilise la méthode de la *chaîne opératoire* qui vise à « tenter de déchiffrer la manière dont divers éléments (énergies, outils, gestes, connaissances, acteurs, matériaux) sont mis en relation au cours de processus qui modifient un système matériel » (Lemonnier, 2004, p. 1). Cette méthode permet de mettre en évidence que le statut d'un objet n'est pas donné mais est « le résultat de processus, de négociations, de controverses ou de relations mobilisant humains et non-humains dans des systèmes ou dans des réseaux » et que les propriétés des grandes ignames matérialisent les

« relations établies par le jardinier avec, notamment, des agents, humains comme non humains, des substances, des matières, d'autres objets en suivant des règles de socialité précises » Pour l'auteur, l'igname apparaît comme un processus sous forme stable, «un réseau qui traverse, en y mobilisant au passage des éléments appropriés, des domaines humains, non humains, tangibles, intangibles, visibles, invisibles » (Coupaye, 2012, p. 360).

Dans cette partie, c'est en suivant la tomate depuis son semis jusqu'à sa vente que je tâcherai de mettre en évidence les multiples acteurs, actions, savoir et savoir-faire qui permettent à cette tomate d'exister.

« Tétons de Vénus », « Rose de Berne », « Black Zebra » ou « Noires de Crimée », la tomate apparaît bien comme un hybride de nature et de culture. Mais qu'est-ce que la nature pour un maraîcher et qu'apporte-t-elle ? C'est la question à laquelle je répondrai au **chapitre III**. Au **chapitre IV**, notre guide se retrouve au cœur d'un foisonnement de savoirs et de savoir-faire et nous emmène les explorer. Il s'agira aussi d'interroger la manière dont « des dispositifs matériels peuvent prolonger des fonctions physiques humaines » (Descola, 2011, p. 20). Au **chapitre V**, la tomate quitte l'exploitation pour se rendre sur les marchés où elle se fait politique. Selon Bruno Latour, la politique n'est pas uniquement « une affaire d'humains « entre eux » » (Latour, 2011) mais les non humains sont également impliqués dans le champ politique. « Tout est politique » comme le dit Bruno Latour et la tomate bio n'échappe pas à ce constat. Derrière son prix se cache un grand nombre des canaux, réseaux, chaînes

d'acteurs humains et non humains qui ont permis d'aboutir à un prix faisant le compromis entre ce qui est souhaitable pour les maraîchers et ce qui est acceptable par les clients du marché.

Enfin, si la coopérative parvient à sortir des légumes de son sol, c'est aussi, au-delà des acteurs, des actions, des savoirs et des savoir-faire, en raison d'une circulation de différents éléments concrets, comme des intrants et plus abstraits comme des paroles franches ou « paroles cash » qui permettent aux collaborateurs de travailler dans la convivialité. Cette circulation sera abordée au **chapitre VI**.

III. De la pépinière à la mise en terre : Qu'est-ce que la nature pour une maraîcher ?

La couche chaude confectionnée, celle-ci peut accueillir les premiers semis de tomates. Ceux-ci sont réalisés en disposant une graine par alvéole d'une plaque de 77 alvéoles dans un terreau pas trop riche pour ne pas « brûler » la graine. La « plaque de 77 » est placée sur la couche chaude, recouverte d'une bâche blanche faisant office d'isolant. C'est dans ce milieu protégé que la graine va éclore et que va naître la petite plantule de tomates. Quand les semis de tomates ont éclos dans les alvéoles, ils vont rester dans celles-ci jusqu'à développer 4 feuilles et atteindre une petite dizaine de centimètres. Un petit mois après les semis, les plants vont être transplantés dans des « plaques de 24 », de 24 emplacements donc, plus grands, de 75 mm de diamètre, avec du terreau enrichi en engrais⁵³ de manière à ce que la plante puisse continuer à assurer sa croissance. Ces plaques restent confinées dans la couche chaude encore quelques semaines avant le repiquage dans le sol d'une serre vers la fin avril. Mais qu'est ce qui conditionne le nombre de plans de tomates à réaliser et comment le calculer ?



Figure 11 : La couche chaude en plein foisonnement. Photo prise par l'auteur dans la serre à couche de la coopérative le 28 mars 2017.

Plan de culture, nature et politique

Le nombre de plants de tomates est conditionné par le plan de culture, réalisé durant la préparation de la saison, à partir de l'expérience de la saison précédente et sur base des prévisions des besoins de la saison suivante. Ce plan de culture se présente sous la forme d'un tableau EXCEL dont les lignes vont schématiser les différentes planches de culture des différents jardins et serres de l'exploitation, et dont les colonnes vont symboliser la ligne du temps, chaque colonne faisant référence à une semaine de l'année, de la première à la 52^{ème}

⁵³ NPK : Azote, Phosphore et Potassium organique et bio.

(Figure 12). Les lignes, outre l'indication de l'espèce à planter sur la planche comportent également des notations indiquant l'espacement sur une ligne entre les plants à y disposer,

Une colonne « 2015 » indique ce qui occupait la planche durant la saison précédente, en 2015 et ce avec le but de prendre en compte la rotation des cultures. Les jardins font 50 mètres de longueur et sont divisés en deux à leur moitié. C'est ce que traduit, au niveau des dénominations des planches, les indices a et b. Les jardins et serres sont généralement divisés en 6 à 7 planches, elles-mêmes divisées en 2 sous-planches de 25 mètres de long. Comme évoqué plus haut, chaque planche porte l'indication de l'espèce qui doit être plantée ainsi que le nombre de lignes et l'espacement entre les plants. Dans l'exemple ci-dessous, on peut constater que le jardin 1 a été occupé par diverses variétés de choux à partir de la semaine 18, la première semaine du mois de mai 2016. Dans le jardin 2, la planche 1a, la première moitié de la planche 1, sera occupée par des épinards à partir de la semaine 12, qui débute lundi 21 mars 2016. La planche sera occupée par 3 lignes, avec un espacement de 20 cm entre les plants sur la ligne (3L/20cm). En semaine 23, les épinards seront remplacés par 5 lignes de carotte, avec un espacement de 5 cm. Enfin, les épinards feront leur retour durant la semaine 37 au mois de septembre. Dans la serre à couche, 3 planches sont mobilisées par la couche chaude à partir du début du mois de février. Après un nettoyage au mois de juin, ces 3 planches sont ensuite occupées par des tomates jusqu'à la fin octobre

L'espacement entre les lignes d'une même planche est quant à lui standardisé et rappelé par un mémo collé au tableau de la serre « planning ».

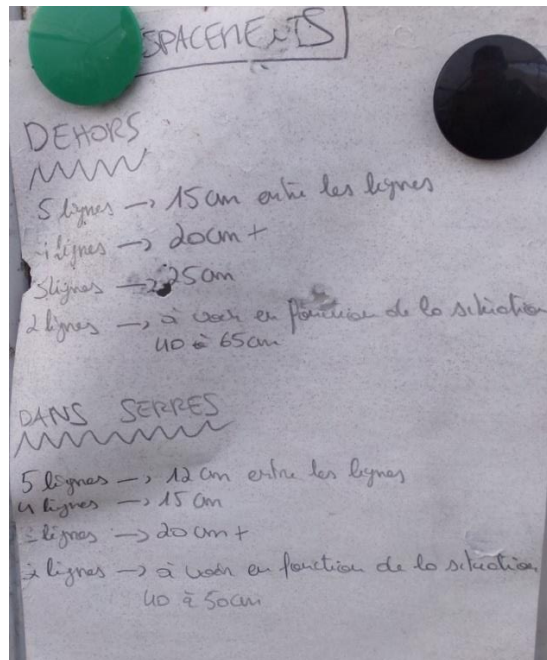


Figure 13 : le feuillet de standardisation des espacements tel qu'il se présente sur le tableau de la serre 1. Photo de l'auteur prise le 11 juillet 2016.

Le plan de culture est complété par une « feuille semis » qui va reprendre pour chaque semaine les différents semis qui doivent être réalisés directement en terre, et dont la semaine va alors recouper celle présentée dans le plan de culture, ou alors « en mottes », autrement dit en plaques alvéolées, auquel cas, la date de semis précède celle de la mise en terre dans le plan de culture. Enfin, une dernière feuille, dans la même logique, indique les semaines de livraisons de différents plants achetés à l'extérieur à un autre maraîcher.

Plusieurs éléments vont être pris en compte dans l'élaboration de ce plan de culture, à savoir le nombre d'équivalents temps plein chez les maraîchers-coopérateurs et, de manière secondaire, les besoins pour les ventes sur les marchés ou dans les paniers. De manière secondaire, car le principal facteur qui va déterminer l'étendue de la production est le nombre d'équivalents temps plein. L'idée est de caler la production sur le nombre d'heures prestées par les différents maraîchers. Comme l'explique Max, la production est callée sur leur temps de travail⁵⁴. Il y a donc une influence directe de la « culture », du politique, sur la forme que doivent prendre « les cultures » et donc in extenso sur l'environnement, le « monde naturel ». Par exemple, la prévision d'une diminution des heures de travail de plusieurs maraîchers-coopérateur durant la saison 2017 a conduit à diminuer la production et même à changer le mode de production, Gil

⁵⁴ Journal de terrain, 11 août 2016

expliquant qu'ils vont passer d'une culture intensive à une culture extensive⁵⁵. Stefan Dorondel a consacré une ethnographie très détaillée aux modifications des paysages occasionnés par la fin du communisme en Roumanie dans deux villages montagneux de ce pays. Comme l'écrit l'auteur « les humains mettent en forme le monde naturel à travers leurs pratiques sociales et leurs activités s'impriment sur le paysage (Dorondel, 2016, p. 7)⁵⁶. Dans mon cas, le plan de culture des maraîchers symbolise leur action sur leur environnement. Mais cette action se résume-t-elle à une pure projection d'un monde idéal dans le monde réel ? Est-ce que les cultures constituent uniquement le reflet d'une construction intellectuelle s'inscrivant ainsi dans la vision moderne qui prévaut depuis René Descartes ? Je ne le pense pas. Car si le « plan de culture » est construit sur base de savoirs théoriques, il s'élabore aussi à partir de sa confrontation avec le réel. L'espacement entre les plans peut-être modifié en fonction des observations d'une année à l'autre, et si Max a travaillé à partir de rendements théoriques la première année, il explique qu'ils fonctionnent aujourd'hui à partir d'adaptations du plan de culture de l'année précédente en fonction des résultats obtenus (en faut-il un peu plus, un peu moins ?)⁵⁷. Max concède cependant que « cela reste très théorique »⁵⁸, soulignant, à mon sens, l'importance de l'imprévu dans la planification des récoltes. Il est question également de s'ajuster à la fois au plus près des besoins de la plante, tout en tentant de maximiser les rendements.

Gil : « Tu imposes aux légumes de pousser d'une certaine manière, tu lui imposes de pousser tu vois avec un certain espace minimum. Il pourrait avoir plus d'espace encore, mais bon, nous on essaie de trouver l'espace qui lui permet d'avoir une croissance intéressante pour nous mais en même temps qui ne bouffe pas de l'espace qu'on pourrait utiliser pour autre chose, quoi. Donc c'est calculé (...). L'espacement de la mâche, c'est 8 cm. C'est pas 12. (...) Parce qu'on sait que là elle va se développer mais en même temps qu'elle a pas besoin des 12. Elle pourrait avoir... ptet qu'elle se sentirait encore mieux (...) avec 12, mais elle est pas là pour se développer de manière naturelle, elle est là pour se développer de manière productive, quoi, économique, et donc ça c'est quand même un rapport qu'il faut assumer dans le maraîchage. Mais on se pose souvent la question. On s'est encore posé la question en réunion dernièrement : jusqu'où on considère qu'on a un contrôle du vivant. On parlait d'itinéraire technique avec Phil l'autre jour. Itinéraire technique, ça fait vraiment penser tu ... tu contrôles de A à Z la croissance de ton légume en connaissant parfaitement justement cet itinéraire technique et tu dis je vais faire la phase A, B, C,D pour avoir, .. arriver à un développement maximum mais en réalité on sait que c'est le terroir

⁵⁵ Journal de terrain, 10 octobre 2016

⁵⁶ Traduction personnelle : « Humans shape the natural world through their social practices, and their activities make an impression on the landscape ».

⁵⁷ Journal de terrain, 28 octobre 2016

⁵⁸ Journal de terrain, 28 octobre 2016

auquel on doit s'adapter, et on sait aussi que c'est un peu une lubie de vouloir contrôler complètement le vivant. Une année ne sera jamais la même, justement parce que c'est vivant quoi. » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview).

Dans le même sens, le plan de culture ne peut pas toujours être appliqué tel quel sur les planches en fonction de différents paramètres. Si la terre d'une planche est trop humide, cette planche peut-être intervertie avec une autre planche du même jardin. La production peut subir des variations importantes par rapport à la planification comme lorsque les plants de courgettes sont dévorés par des limaces avant d'avoir pu émerger du paillage de miscanthus⁵⁹ ou lorsque Phil, dans le sens inverse, explique lors d'un tour des cultures qu'ils ont peur d'être perdu dans la masse d'épinards par rapport à la commercialisation⁶⁰. Que penser également de la « planche des rescapés » du jardin 9 pour laquelle Phil et Florian constatent, en plein été, qu'il ne devrait plus y avoir depuis longtemps des choux de printemps sur cette planche?⁶¹

Les cultures telles qu'elles se présentent dans les jardins et dans les serres émergent donc de la confrontation du plan de culture avec la réalité. Ce constat n'est pas sans lien avec les écrits de Matthew Crawford. Ce philosophe américain, également mécanicien et réparateur de moto, a construit sa pensée autour notamment d'une théorisation du travail manuel et de la rencontre du réel sous-jacent à celui-ci. Il se montre très critique de l'idéal de René Descartes qui « initie sa démarche à partir d'un doute radical quant à l'existence du monde extérieur et construit les principes de l'investigation scientifique sur les fondations d'un sujet radicalement autarcique » (Crawford, 2016, p. 30). Pour le philosophe américain, l'étude du monde naturel a d'abord eu lieu à travers les métiers artisanaux.

« Le travail manuel qualifié suppose un engagement systématique avec le monde matériel, soit justement le même type d'approche qui donne naissance aux sciences naturelles (...). C'est par l'exercice pratique de son art que le menuisier apprend à connaître les différentes espèces de bois, leur degré d'adaptation à tel ou tel usage, leur résistance physique aux solides et aux liquides, la stabilité de leur proportion face aux variations du climat et leur vulnérabilité à la putréfaction et aux parasites » (Crawford, 2016, pp.29-30).

C'est bien dans ce type de démarche scientifique, de rapport au monde et au réel que sont engagés les maraîchers de cette coopérative. C'est à travers la confrontation au réel qu'ils

⁵⁹ Journal de terrain, 24 juin 2016 ; 11 juillet 2016

⁶⁰ Journal de terrain, 10 octobre 2016

⁶¹ Journal de terrain, 8 août 2016

développent leurs savoirs et adaptent le plan de culture année après année. On n'est pas très loin de l'idée du « faire » présente chez Tim Ingold pour qui « celui qui fait » est

« quelqu'un qui agit dans un monde de matières actives. Ces matières sont ce avec quoi il doit travailler et le processus de fabrication consiste à « unir ses forces » aux leurs, les rassemblant ou les divisant, les synthétisant ou les distillant, en cherchant à anticiper sur ce qui pourrait émerger. (...) Bien que le fabricant ait une forme à l'esprit, ce n'est toutefois pas elle qui crée l'œuvre: cette dernière résulte plutôt de l'engagement du fabricant avec la matière elle-même» (Ingold, 2017, pp. 60-61).

Et si Ingold fait ce constat pour un fabricant travaillant avec de la matière inerte, il me semble d'autant plus valable pour un maraîcher travaillant avec le vivant. Catherine et Raphaël Larrère distinguent d'ailleurs les « arts du faire », que sont par exemple les « arts et métiers de l'artisanat, (...) des manufactures et de l'industrie » et les « arts du faire avec » qui consistent « à infléchir des processus naturels pour se procurer des biens » ou à « utiliser des animaux domestiqués ou des objets techniques mus par des forces naturelles » (Larrère et Larrère, 2015, p. 176). Pour eux, ces « arts du faire avec » relèvent du « pilotage », à savoir « une démarche attentive, empirique et précautionneuse, si sensible au contexte de production qu'elle doit toujours être adaptée et n'est guère reproductible à l'identique » (Larrère et Larrère, 2015, p. 183)

Cette idée d'une nature qui ne serait pas uniquement soumise à l'action humaine mais influencerait également sur celle-ci se retrouve également chez Stefan Dorondel. Celui-ci précise dès l'introduction de son livre, en suivant l'idée de Donald Worster, que cette relation qui lie humains et environnement n'est pas à sens unique mais est en réalité circulaire : « les humains influencent l'environnement à travers des relations économiques et politiques et l'environnement influence les relations sociales humaines » (Dorondel, 2016, p. 7 ;⁶² mobilisant Worster, 1990). Cependant,

« Examiner la relation circulaire entre les humains et leur environnement ne suppose pas une intensité égale dans l'action ni le même effet. L'environnement naturel possède certainement une agencéité dans le changement des relations sociales et économiques dans les zones rurales. Cependant, dans cette relation circulaire, (...) l'action humaine prévaut et marque le paysage de manière perturbatrice. Les effets de l'activité humaine sur l'environnement ont un impact plus dramatique et des conséquences plus visibles

⁶² Traduction personnelle de “humans influence the environment through economic and political relations and the environment influences human social relations”

que l'opposé. Donc, la relation circulaire n'est pas égale ni en intensité, ni en effets » (Doronde, 2016, p. 7⁶³).

De nombreux exemples attestent de cette rétroaction de l'environnement vers le monde humain dans l'organisation de la coopérative comme je l'ai déjà partiellement illustré plus haut. Mais il me semble important de revenir plus en détail sur l'influence de la météo sur l'organisation interne de la coopérative.

La météo : cette amie dont on se protège

Lors du repiquage en serre, les plants de tomate sont particulièrement sensibles aux variations des conditions climatiques.

Gil : « Mais il faut faire attention à la température du sol et la température de ta serre, si ça se choppe un 1 ° ou un 2 °, un vent de 1 ou 2 ° genre fin avril, ben ça crève quoi. Ça brûle. (...) Tu dois faire attention à fermer tes serres. (...) Il faut faire attention parfois on les a couvertes avec des voiles, avec un espèce de tunnel nantais parce que ça craint vraiment les dernières gelées fin avril début mai. S'il y a un vent frais, si tu laisses ta serre ouverte un courant d'air rentre, qu'un air glacé rentre beh ça brûle quoi. (...) Il faut toujours se méfier. Pas ouvrir la porte trop tôt le matin s'il fait... tu vois comme ce matin. Il faisait caillant ». (Journal de terrain, 28 mars 2017, interview)

Entrer dans une serre de tomates en été confirme l'importance d'une météo contrôlée pour ce type de production. Il ne suffit pas d'avoir une serre tunnel, encore faut-il réguler son atmosphère en ouvrant les pans latéraux en plein été pour ventiler et éviter la surchauffe, en fermant les portes le soir pour éviter un refroidissement fatal au printemps, sans oublier l'humidité qui mal régulée est porteuse de maladies. La météo est l'amie du maraîcher. Mais une amie dont on se protège des excès. La vie des parcelles est fortement influencée par la météo sur des échelles de temps allant de la plus courte (l'organisation du travail journalier) à la plus longue (la planification de la production à long terme et les investissements), en passant par une échelle moyenne, typiquement la saison.

⁶³ Traduction personnelle de « Examining the circular relationship between humans and their environment does not suppose an equal intensity in action nor the same effect. The natural environment certainly has agency in changing the social and economic relations in rural areas. However, in this circular relationship (...) human action prevails and marks the landscape in a disruptive way. The effects of humans' activity on the environment have more dramatic impact and more visible consequences than the opposite. Thus, the circular relationship is not equal in both intensity and effect.



Figure 14: la météo au fil du temps. Photos de l'auteur sur le terrain de la coopérative. Montage réalisé à l'aide du logiciel befunky.com

Sur une échelle journalière ou hebdomadaire, la météo reste prépondérante dans l'organisation du travail des maraîchers et aidants. Le temps influence directement l'organisation de la journée de travail et l'usage de certaines techniques. Comme ce lundi matin où le tour de culture, usuellement en matinée, est reporté l'après-midi pour permettre la réalisation du plus grand nombre de tâches avant la pluie et que le sol ne soit détrempé. Car comme l'explique Florian, il n'est pas possible de travailler correctement le sol lorsqu'il est trop humide et les travaux de désherbages à la rasette deviennent rapidement pénibles – la terre adhérant à l'outil, et inutiles – les mauvaises herbes arrachées s'enracinant à nouveau dans le sol⁶⁴. Dans le cas du nettoyage

⁶⁴ Journal de terrain, 8 aout 2016

de la salade dans l'espace prévu à cet effet, Gil explique qu'il faut laisser couler l'eau du tuyau quelques instants car celle-ci peut avoir chauffé sous l'effet du soleil et qu'une eau à 30° va dégrader fortement la salade⁶⁵. La météo s'est également invitée en janvier 2017 alors qu'une vague de froid avec des pics à -11°C compliquait l'organisation des récoltes de la semaine parce qu'il fallait impérativement attendre que la serre ne soit plus gelée avant de procéder à la cueillette, les effets du gel se marquant fortement sur une plante lorsqu'elle est récoltée⁶⁶. De la même manière, lors du marché du 21 janvier 2017, la température exceptionnellement basse avait impliqué la pose d'imposantes bâches autour du stand ainsi que l'utilisation d'un canon à chaleur pour tenter de limiter la dégradation des fruits et légumes par le froid sans pouvoir toutefois totalement empêcher celle-ci⁶⁷.



Figure 15: Photo de gauche : Halte au froid. Photo de droite: un anthropologue emballé sous vide. Photo réalisée par l'auteur (à gauche) et un membre de la coopérative le 21 janvier 2017 lors du marché de reprise.

Mais l'anticipation de la météo ne se fait pas que pour des raisons liées aux techniques ou à la protection des récoltes, parfois c'est le confort du travailleur qui est en jeu comme lors de cette journée d'août 2016 où l'égourmandage des tomates en serre est réalisé en groupe pour aller plus vite et ne pas devoir travailler dans une serre trop chaude dans l'après-midi⁶⁸. La serre permet aussi, dans la mesure du possible, de limiter l'inconfort dû à la pluie. Lors d'une petite averse, il reste possible de mettre temporairement de côté son activité extérieure pour aller travailler en serre⁶⁹. La météo va avoir une influence directe sur le ressenti du travailleur,

⁶⁵ Journal de terrain, 14 juillet 2016

⁶⁶ Journal de terrain, 16 janvier, 2017

⁶⁷ Journal de terrain, 21 janvier 2017

⁶⁸ Journal de terrain, 9 août 2016

⁶⁹ Journal de terrain, 10 août 2015

l'humidité, la chaleur ou le froid contraignant considérablement sa « zone de confort ». Je consacrerai une section spécifique sur le ressenti et la souffrance des corps par la suite.

L'anticipation est omniprésente et renforcée par l'accès facile, via les nouvelles technologies, à des services météo performants... mais jamais infaillibles. Si Gil mentionne sur le planning l'estimation des précipitations attendues de la semaine, il ne manque pas de s'exclamer « Je ne l'avais pas anticipé cette pluie-là », pestant sur une pluie arrivée trop tôt et qui allait, si elle se prolongeait, l'empêcher de passer le motoculteur⁷⁰. « Putain de météo. On ne peut vraiment pas compter sur eux » me dit-il lors d'une autre pluie inopinée⁷¹, estimant que le service météo en ligne qu'ils utilisaient n'était pas fiable. Il reste que le souci de la météo a un accent belgo-belge. Gaïa, la stagiaire originaire d'Italie explique en plaisantant que chez elle, la météo, généralement belle, est connue pour le mois complet⁷², soulignant les conditions d'instabilité de la météo en Belgique.

Sur une échelle moyenne, typiquement du mois ou de la saison, les conditions météorologiques vont également faire sentir leur influence sur la vie de la coopérative. L'année 2016 a été marquée par un printemps particulièrement pluvieux et les perturbations ont nécessité, chose exceptionnelle une adaptation conséquente du plan de culture durant la saison. Max m'expliqua par exemple qu'ils avaient dû réaliser à nouveau des semis de courges en cours de saison. Le « jardin 10 », grande surface totalement recouvert de paille de miscanthus, apparaît alors quasiment nu au mois de juin 2016, sans culture, les plants de courges ayant subi le gel, l'attaque de limaces et de grosses pluies⁷³.

⁷⁰ Journal de terrain, 12 juillet, 2016

⁷¹ Journal de terrain, 28 juillet 2016

⁷² Journal de terrain, 12 août 2016

⁷³ (Journal de terrain, 17 juin 2016.



Figure 16: Le jardin 10 au début du mois de juillet 2016. Les plantations de courges n'ont pas survécu au printemps humide. Photo de l'auteur prise le 11 juillet 2016.

Une configuration similaire se retrouve sur une autre parcelle où les maraîchers ont dû abandonner une partie du terrain car celui-ci était trop humide et que les courgettes n'avaient pas pris⁷⁴. Pour tenter de contrer les effets indirects d'une météo capricieuse, les maraîchers disposent de certains outils comme le Ferramol, une substance anti-limace, reconnue en agriculture biologique, qui se présente sous la forme de granules bleues dispersée sur le sol le long des cultures. Je n'avais pas remarqué son utilisation en 2015 ou en 2014 mais Max me confirme qu'ils utilisaient déjà cette substance, tout en me confirmant que « cette année c'est la blinde »⁷⁵.

Ma présence durant trois saisons successives m'a vraiment permis de juger de l'influence de la météo sur la production. Si mes notes et souvenirs de 2015 sont fortement marqués par les courgettes et courges qui étaient alors abondantes, celles-ci sont quasiment absentes de mes cahiers durant la saison 2016, alors que j'étais davantage présent sur le terrain. Les données météorologiques de l'IRM confirment un mois de juin 2016 particulièrement humide et sombre, ce qui a vraisemblablement permis la prolifération des limaces, tandis que l'automne 2016 est quant à lui particulièrement sec en comparaison aux années 2014 et 2015.

⁷⁴ Journal de terrain, 11 juillet 2016

⁷⁵ Journal de terrain, 24 juin 2016

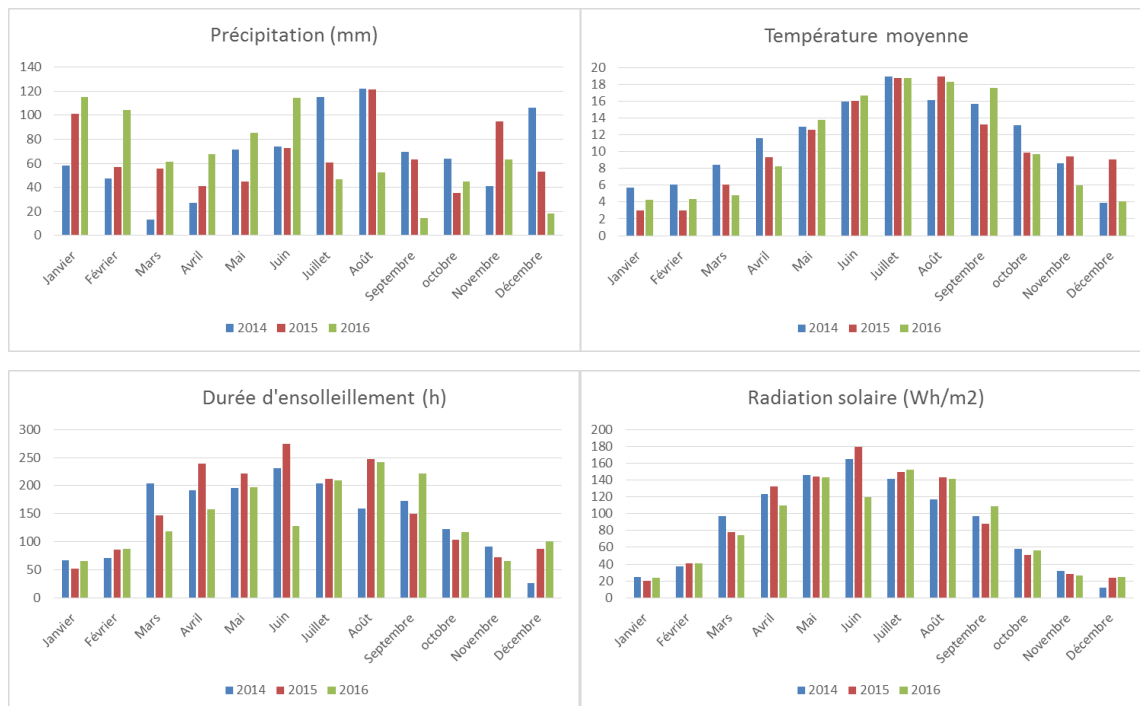


Figure 17 : L'année 2016 est marquée par d'importantes précipitations aux mois de mai et de juin par rapport aux années 2014 et 2015. Si les températures restent dans la moyenne, la durée d'ensoleillement et les précipitations du mois de juin 2016 indique un mois particulièrement sombre et pluvieux ce qui a vraisemblablement permis aux limaces de prospérer (Données météo aimablement communiquées par l'Institut Royal de Météorologie).

« J'aimerais regarder dans les 2 derniers mois ce qu'il a plus. Cela doit vraiment être ridicule » me dit Gil en octobre 2016⁷⁶.

Dans ce contexte météorologique, les serres constituent un refuge, une sécurité pour les maraîchers. J'ai déjà expliqué précédemment que celles-ci pouvaient être perçues comme un refuge au sens propre en cas de pluie en permettant aux maraîchers de travailler au sec. Mais au sens figuré, les serres constituent également une réelle sécurité financière pour l'exploitation. On investit dans l'achat de nouvelles serres en prévision de la météo changeante qui pourrait s'accroître avec le réchauffement climatique. C'est du moins le sentiment de Gil, qui ne s'étonne pas d'un récit entendu au sujet d'un couple de maraîchers investissant dans l'achat de nouvelles serres. « Avec le temps qui change, c'est la tendance. Ici aussi, c'est grâce aux serres qu'on a sauvé la saison »⁷⁷.

La météo est donc omniprésente et s'articule avec de nombreux aspects de la vie des maraîchers sur des échelles de temps variables. Elle semble presque être un acteur à part entière de la coopérative dont les actions doivent être anticipées, contrôlées, subies. Anticipée par les

⁷⁶ Journal de terrain, 10 octobre 2016

⁷⁷ Journal de terrain, 12 juillet 2016, quasi-verbatim

services météorologiques, réappropriée par les maraîchers, la météo ne se limite pas à un phénomène « naturel » mais doit être vue comme un de ces nombreux hybrides de nature et de culture qui ne peut pas être considéré comme sans influence sur la société et dans ce cas particulier sur la « coopérative des maraîchers unis » (Blok et Jensen, 2012, p. 64) vu son insertion dans les chaînes opératoires, et son influence sur le plan de culture ou la planification des récoltes. La météo est une amie/ennemie qui distribue ses bienfaits mais impose également ses règles. Le maraîcher travaille avec elle mais s'en protège également.

Il reste qu'au-delà de toutes ces considérations, la météo peut également apparaître comme une source d'émerveillement, comme quand se conjuguent une petite bruine automnale et un soleil matinal.



Figure 18: "La météo est au froid, au brouillard et au soleil. Avec la lumière, je vois les gouttes de bruine dans le brouillard. La lumière est vraiment très belle, très poétique » (Journal de terrain, 27 septembre 2016)

Travaillant usuellement dans un bureau, j'ai ressenti au bout de plusieurs semaines de terrain que mon rapport à la météo avait changé. J'en percevais beaucoup plus les variations, était capable de dire s'il avait plu ou non durant la journée, s'il avait fait chaud ou non, informations que je n'ignorais pas avant mais qui était considérablement filtrées par un job où ma perception de ces phénomènes se limitaient à ce que j'en voyais depuis ma fenêtre. Dans mon travail de bureau, je suis déconnecté de cette météo qui m'apparaît plus comme un film et qui se manifeste concrètement que lorsque je dois enfourcher mon vélo en fin de journée. Durant le reste de la journée, je n'y suis pas immergé.

Cette image de la fenêtre de bureau émerge en réalité d'une autre interrogation plus diffuse, difficilement conceptualisable que j'ai commencé à formuler sur mon terrain par cette question : « Pourquoi est-ce que je ne me sens pas seul lorsque je suis seul sur une parcelle à travailler ? » Question maladroite, mais qui traduisait l'incroyable sentiment que j'éprouvais

parfois que je pouvais passer ma journée au champ, même seul, sans éprouver sentiment de solitude ou d'ennui comme cela se produit parfois au bureau où je suis plongés dans des tâches qui ne me correspondent pas et pour lesquelles je n'éprouve que peu de plaisir intellectuel ou sensoriel.



Figure 19 : Bureau avec vue sur la nature

Cette question floue allait me conduire dans bien des directions en commençant par un petit voyage en pleine « nature ».

Qu'est-ce que la nature pour un maraîcher ?

Lorsque j'ai fait part de mes réflexions sur la solitude à Gaïa à la fin d'une journée d'été, celle-ci finit par me dire qu'elle ne se sentait jamais seule lorsqu'elle était dans la nature. Nature. Le mot était lancé. Nourri d'un cours passionnant d'anthropologie de la nature quelques semaines auparavant, j'étais sur les starting-blocks, prêt à critiquer sa prétendue universalité, avide de repérer un semblant d'animisme entre les maraîchers et leurs légumes. Mais ce n'était finalement pas dans ce registre là que j'allais être emmené, en tout cas pas exclusivement. « En règle générale, je ne me sens pas seule dans la nature »⁷⁸ pour reprendre les mots exacts de Gaïa. Si l'ontologie naturaliste garde toute sa place en occident malgré les critique qu'elle subit (Descola, 2015, p. 163), cette qualification de nature d'un champ cultivé par la main de l'homme allait petit à petit me travailler. Un champ pouvait-il être vu comme une partie de la

⁷⁸ Journal de terrain, 25 août 2016

nature ? Et pour reprendre mes chères tomates, des « Têtons de Venus » à la « Noire de Crimée » en passant par la « Cornue des Andes » ou même l'hybride F1, comment ne pas voir que la « Culture » était omniprésente et qu'elle avait façonné toutes ces variétés. En effet, la tomate telle que nous la connaissons est une hybride de « nature » et de « culture ».

Se rencontrant dans son état spontané sous la forme de tomates cerises notamment au Pérou, elle était prisée et cultivée par les Aztèques (Gibault, 2015, pp. 345-350) qui lui ont donné son nom « *tomatl* »⁷⁹. Ramenée des pillages de l'Amérique Latine par les Conquistadors espagnols au début du 16^{ème} siècle, elle fut rapidement utilisée culinairement par les Espagnols, les Portugais et les Italiens mais elle peina à s'implanter dans le Nord de l'Europe. Surnommée « pomme d'amour » ou « pomme malsaine » en fonction du caractère aphrodisiaque ou vénéneux qui lui est attribué, elle est adoptée beaucoup plus vite par les Italiens ou les Espagnols que par les Français qui l'ont considérée comme une plante ornementale et toxique jusqu'à la fin du 17^{ème} siècle (Vadrot, 2011). Rembert Dodoens, un médecin et botaniste malinois ayant vécu au 16^{ème} siècle écrit à son propos : « Cette herbe est une plante étrangère et ne se trouve point en ce país sinon ès jardins de quelques herboristes. Les feuilles sont semblables à celles de la mandragore, par conséquent il est dangereux d'en user » (cité par Gibault, 2015, p. 348,) Comme l'écrit Pierre Lieutaghi, « la distinction qui semble aujourd'hui clairement établie, dans nos sociétés, entre le comestible et l'immangeable n'est qu'un consensus implicite bien éloigné de la complexité des faits » (Lieutaghi, 2004a). Cet auteur montre dans ses travaux à quel point le champ culturel influence le caractère comestible d'un aliment. « L'ombre d'une vénéneuse peut donc s'étendre à des plantes inoffensives, ou presque, et perturber leur approche » (Lieutaghi, 2004b)⁸⁰.

C'est ainsi

« qu'on a longtemps écarté l'aubergine des tables chrétiennes (les Arabes, qui la tenaient de l'Asie, l'ont tôt cultivée en Espagne) : perçue, à juste titre, comme une représentante des « morelles » (nos Solanacées), elle héritait de l'aura funeste de la belladone, « *qui fait devenir furieux [...] et quelquefois dormir jusqu'à mourir* ». Au XVII^e siècle, on la nomme encore *mala insana*, « fruit fou ». (Lieutaghi, 2004b, citant en italique De Ville⁸¹).

⁷⁹ Ce paragraphe est repris et réécrit à partir d'une section d'un travail intitulé « Anthropologie de la tomate » réalisé dans le cadre du cours d' « Anthropologie de la Nature » dispensé par Charlotte Bréda durant l'année académique 2015-2016 et référencé dans cette bibliographie à (Loodts,2016b).

⁸⁰ L'auteur explique que, à l'opposé, la noix de muscade qui se retrouve dans toutes les étagères constitue un puissant psychotrope très recherché dans les années 1960-1970. En effet « L'absorption de (...) une à trois noix moyennes entraîne des troubles digestifs (douleurs, nausées, vomissements), des vertiges, des maux de tête, des hallucinations, parfois un état délirant, suivis de prostration. L'issue est parfois mortelle ».

⁸¹ La référence complète de De Ville ne se trouve pas dans l'article

La tomate est popularisée à Paris durant la révolution par des « sans culottes venus de la région de Marseille » (Vadrot, 2011). Les maraîchers de Paris commencent à la cultiver vers 1830 (Gibault, 2015, p. 348). Et c'est à Paris toujours que, dans les années 20, elle incarne le mécontentement des spectateurs lors de représentations théâtrales (Vadrot, 2011). Ailleurs dans le monde, la tomate est illustratrice de ce qui aurait constitué la première mondialisation vers le milieu du XVII^{ème} siècle (Attali, 2005, p. 25). Les Portugais vont la répandre, avec sa compagne la pomme de terre, en Afrique et en Asie. Elle va accompagner la colonisation anglaise de l'Océanie (FAO, 2008 ; AMC, 2016). Son usage se généralise aux Etats-Unis vers 1835 ou 1840 (Gibault, 2015, p. 348). Cette expansion s'accompagne de nouvelles variétés créées par hybridation surtout à partir du « dernier quart du XIX^e siècle » (Gibault, 2015, p. 350). De la variété unique et rampante à l'état sauvage, la tomate se déclinait en plus de 1500 variétés en 2015 (Vadrot, 2011). Elle se standardise alors dans les années 50, alors que « l'enjeu était de nourrir les populations d'Europe » à la sortie de la seconde guerre mondiale (de Tourdonnet et al., 2015) durant la modernisation de l'agriculture. La globalisation du marché alimentaire l'amène à devenir un produit déterritorialisé et standardisé, les tomates se retrouvant dans les supermarchés belges étant indifféremment cultivées en Belgique, en Hollande dans des serres chauffées, ou dans le sud de l'Espagne. Mais l'agriculture bio, en tout cas une partie de celle-ci, vient contrebalancer ce phénomène de standardisation en remettant les anciennes variétés au goût du jour.

Et une histoire du même acabit, faite de découverte, de rencontres, de diffusion, peut-être faite pour la plupart des légumes, même pour ceux dont la variété est restée stable depuis l'état sauvage et qui n'ont pas été modifiés par la main de l'Homme comme la Tétragone cornue, ce fameux épinard d'été, originaire de Nouvelle-Zélande et rapporté en Angleterre par le naturaliste Sir Joseph Banks lors du retour de l'expédition du capitaine Cook en 1772 (Gibault, 2015, p. 106). Mais dans un milieu aussi marqué culturellement, techniquement, d'où vient donc cette impression de nature ?

Quand je demande à Gil s'il se sent parfois seul, notre conversation nous ramène vite à la nature et à notre problématique:

Gil: « (...) Il y a ... Je me suis senti parfois beaucoup plus seul, c'était beaucoup plus difficile chez Gerald par exemple où tu es dans un champ à l'écart du village et dans des cultures, si tu veux, c'est très linéaire,

c'est sur la hauteur en plein vent, il y a pas de... Quand je travaillais on a planté des arbustes mais ils étaient pas encore développés donc, si tu veux t'es vraiment au milieu des champs où tu ne vois que des cultures traditionnelles, conventionnelles sur des hectares et puis les cultures de Gerald qui sont de grandes planches de 80 m. Beh là c'est autre chose qu'ici où c'est des petits espaces, tu vois, il y a tout... Moi je trouve qu'ici il y a le charme des petits espaces à gauche et à droite, il y a l'énergie de la ferme, moi je trouve qu'il y vraiment... (...), qu'il y a une énergie globale qui se dégage ici qui n'est pas uniquement le maraîchage. Et puis il y a tout... les arbres et tout quoi tu vois. C'est... il y a beaucoup plus de nature ici. Il y a beaucoup plus d'observations (...) d'insectes.

Nico : Tu te sens dans la nature toi quand tu es dans un champ ou t'es ... ou c'est parce que c'est ici que tu trouves que c'est la nature ?

Gil: Un champ, c'est pas forcément de la nature. Moi quand je passe, là, en Hesbaye, j'ai pas l'impression d'être dans la nature, quoi tu vois. J'ai l'impression d'être dans... Tu vois, je suis passé ce matin (...) j'ai pris la chaussée pour venir (...), quand je vois les champs où il y a plus de haies, je me fais à chaque fois la réflexion « Mais putain, qu'est-ce qu'ils ont glandé » quoi tu vois. C'est des grandes surfaces de champ sans fin. (...) Surtout maintenant. Il n'y a plus de culture. Beh tu te rends compte que c'est vraiment, un peu mortifère comme ça tu vois. Moi ça me parle pas justement. Ces champs-là, je serais pas bien quoi. Mais ici oui il y a ce côté global quoi, d'une ferme vivante en gros et puis moi je suis hyper fan... dans un futur projet c'est essentiel pour moi de planter des arbres, j'imagine pas du maraîchage sans forêt et fin tu vois autour... ça me parlerait pas du tout quoi. Il faut vraiment le mélange des deux je trouve. Mais c'est vrai, c'est rare mais on a quand même l'occasion de voir des hérissons, des ceci, des cela, c'est pas comme si on croisait de la faune tous les jours, mais tu sais qu'elle est là qu'elle est dans les petits bosquets. Elle vit sa vie. Ça, je trouve ça assez intéressant ». (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview)

La nature, ce n'est pas tant un champ, une parcelle cultivée que ce qui s'y cache à savoir la faune et ses représentants qui viennent parfois signaler leur présence comme ce serpent impressionnant qui défila devant nous durant l'été 2014, comme ces pies qui crient en volant d'arbres en arbres dans le petit bois qui entoure la parcelle, comme ces rapaces dont Gil a appris avec le temps à reconnaître le cri ou comme de ces machaons qui apparaissent sur les feuilles de fenouil, et dont il se réjouit de la présence qui témoigne de la biodiversité locale⁸².

⁸² Journal de terrain, 29 septembre 2016



Figure 20: *Machaon*. Sur une branche de fenouil. Photo prise par l'auteur le 29 septembre 2016 dans le jardin 5 de la coopérative.

Phil, de son côté, attribue aussi potentiellement le plaisir de travailler seul dans une parcelle à un sentiment de connexion avec les éléments naturels.

Phil: « (...) ça dépend un peu des sensibilités. Moi j'ai ce sentiment très fort de, de... connexion avec les éléments naturels, avec le vivant et donc peut-être que ça... ça pourrait expliquer un sentiment comme ça, que moi aussi je peux effectivement passer une demi-journée dans un champ et (...) bien, je ne me sens pas seul (...).

Nico : Et toi quand tu dis que tu te sens en interaction avec la nature, est-ce que pour toi c'est le fait de la disposition aussi de la ferme ici , parce que il y a des arbres, il y a un peu du sauvage ou c'est même un champ pour toi, tout autant cultivé qu'il soit...

Phil: Non c'est parce qu'il y a un peu du sauvage; Je ne me sens pas en particulière connexion avec les navets (rire) (...) et ici c'est pas encore le lieu (...) le plus génial moi je préférerais un truc beaucoup plus sauvage. Mais c'est sentir la force des arbres, le chant des oiseaux etc, même les insectes tu vois, je tombe sur une chenille là beh « Waw », ça me parle quoi. C'est un truc... Donc voilà c'est une vision ptet plus romantique ou asiatique, holistique tu vois du rapport à la nature, que moi j'ai (...) » (Interview, Journal de terrain, 8 décembre 2016)

Il est vrai que chacune de ces rencontres, qui rappellent au maraîcher qu'il travaille au sein d'une réalité cachée avec laquelle il doit composer, constitue un évènement à part entière. Evènement qui peut être joyeux, lorsqu'il ne s'agit pas de nuisibles, ou moins joyeux, lorsque,

par exemple, les choux sont envahis de chenilles voraces que Gaïa vient écraser de ses doigts⁸³ ou qu'un rat pénètre dans un caisson de chicons pour en dévorer la précieuse cargaison⁸⁴. Mais cette connexion avec la nature n'est pas commune chez tous les maraîchers. Si Camille apprécie aussi la présence du milieu naturel⁸⁵, cet aspect est loin d'être primordial pour Florian :

Florian : « Ce qui m'anime...Moi c'est des questions de sens qui m'ont amené dans ce truc-là. Avoir un métier qui a du sens, et puis qui se fasse de façon cohérente par rapport à un idéal de société en harmonie avec l'environnement(...). Donc c'est la finalité. Et les légumes, la finalité, c'est de proposer quelque chose de qualité à ceux qui vont les manger quoi. Mais... Moi j'ai (...) jamais eu d'amour pour les plantes ou pour les animaux. Tu vois moi, le débat du bien-être animal dans le bio, entre guillemets pour moi, je... je ne dis pas que c'est inutile ou que c'est ... mais pour moi ça ne doit pas être la priorité. Tu vois je m'en... je m'en tape que les cochons, entre guillemets on les... c'est pas des êtres humains, je m'en tape qu'on les asphyxie ou qu'on les assomme ou qu'on...Fin j'ai pas envie qu'on les caresse en les ... en les zigouillant. Je dis pas qu'il faut pas le faire (...) mais ça doit pas être la priorité ». (Journal de terrain, 15 décembre 2016, interview)

De la même manière, pour Max, l'environnement extérieur n'est pas primordial dans son métier.

Max: « Je sais pas exactement mais j'ai l'impression que c'est pas le plus important. Je crois que je serais au milieu d'un champ.... En fait , je vais dire ce qui m'anime le plus c'est le travail en lui-même quoi, tu vois, dans toute sa complexité et dans toute sa mise en œuvre et donc je te dirais , ouais, fin c'est un plus l'environnement qu'il y a ici et c'est vrai que de me dire je prendrais ma bagnole pour aller au milieu de nulle part planter , semer , ce serait sans doute pas du tout la même chose, fin ce serait moins plaisant, d'une certaine manière, mais je le ferais quand même et j'en retirerais la même satisfaction je pense ». (Journal de terrain, 29 mars 2017, interview).

Mais si la nature, caractérisée par ces phénomènes imprévisibles, cachés, détachés du contrôle de l'être humain, est présente dans l'environnement, est-elle complètement absente des cultures ? Je ne le pense pas. Car les cultures elles-mêmes sont caractérisées par une forme d'autonomie qui vient rappeler qu'elles s'insèrent également dans des processus qui relèvent du « naturel » malgré toute la technique qui les entoure. Florian souligne d'ailleurs qu'il éprouve tout de même une forme de respect pour la nature car celle-ci fait partie intégrante du processus de production.

⁸³ Journal de terrain, 9 août 2016

⁸⁴ Journal de terrain, 31 mars 2016

⁸⁵ Journal de terrain, 23 décembre 2016

Florian : « Je ne sais pas si je travaille dans la nature, par contre, ce qui est certain, surtout en bio, c'est qu'on travaille avec elle. On est toujours... Pour moi c'est une conversation entre les besoins d'une part de l'agriculteur pour pouvoir entre guillemets avoir des rendements et proposer des produits et pouvoir en vivre, et puis la limite de ne pas non plus agir pour mettre à mal ce que la nature en fait peut nous apporter de façon , de façon naturelle en limitant les interventions qu'on peut ...qu'on peut faire sur elle. » (Journal de terrain, 15 décembre 2016, interview)

On retrouve l'idée du « pilotage » développée par Catherine et Raphaël Larrère (Larrère et Larrère, 2015, p. 183). Les légumes ne sont pas exempts de « naturalité » car ils comportent également leur part d'imprévisible qui relèverait du domaine naturel. Comme ce chou rave dont l'aspect, suite à une maladie, rappelle furieusement celui d'un masque africain⁸⁶, ou ces carottes aux formes imprévisibles⁸⁷. Camille exprime son intérêt, devant une plante, de « comprendre comment elle pousse »⁸⁸. « Travailler avec des plantes te réserve toujours plein de surprises » me dit-elle⁸⁹. La nature, en tant que force de vie autonome, se retrouve, à mon sens, au sein même du légume,

Gil : « (...) C'est marrant parce que je me suis fait la réflexion hier, en faisant à manger pour la petite, euh , je me suis demandé si on lui donnait... Tu sais quand tu donnes de la viande tu donnes un animal mort. (...)Mais quand tu donnes un légume est ce que tu donnes un légume mort ? Tu vois. Je me suis fait la réflexion parce qu'il n'a plus de racine donc ... Ok je lui ai empêché sa croissance mais il a l'air quelque part beaucoup plus vivant encore je trouve que... il peut rester quand même comme une tomate qui continue à murir ou quoi, qu'un poulet (...)t'as l'impression que lui il va que dans, son..., sa désagrégation quoi si tu veux, alors que la tomate est encore ... peut encore avoir une phase de , pas de croissance, mais de développement quelque part. Et donc je me posais cette question-là » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview)

Que nous dit la vision de la nature présente au sein de la coopérative de manière plus large ? Philippe Descola a montré que le naturalisme, et le dualisme nature/culture qui en découlait, étaient loin d'être universels, constituant une ontologie parmi d'autres (Descola, 2015). Cette vision naturaliste est bien présente dans la coopérative. Le maraîcher travaille avec la nature ou peut se sentir en connexion avec celle-ci. Mais de quelle nature d'agit-il ? Et doit-on continuer à parler de nature alors que les limites du dualisme moderne ont été mis en évidence, notamment

⁸⁶ Journal de terrain, 11 juillet 2016

⁸⁷ Journal de terrain, 1^{er} septembre 2016

⁸⁸ Journal de terrain, 23 décembre 2016

⁸⁹ Journal de terrain, 1^{er} septembre 2016

dans les travaux de Bruno Latour pour qui la séparation entre nature et culture, entre nature et société, ne tient pas la route (Latour, 1997). Comme le mentionnent Catherine et Raphaël Larrère,

« Sans doute existe-t-il toujours des êtres naturels, sur lesquels nous n'avons pas de prise, mais on ne peut plus considérer la nature comme une entité existant en dehors de nous. La séparation ontologique entre deux substances distinctes - la nature et la société humaine - ne saurait plus tenir. » (Larrère et Larrère, 2015, p.6)

Mais ces auteurs estiment que cela ne veut pas dire qu'il faille cesser de parler de nature.

« Ne serait-ce que parce que l'on ne se débarrasse pas si facilement de la nature. La notion n'est pas universelle, mais c'est bien parce qu'il s'agit d'une catégorie occidentale que cela nous condamne, jusqu'à un certain point, à y rester attachés. On ne change pas d'ontologie, ni de façons de s'exprimer sur simple décision (...) » (Larrère et Larrère, 2015, p. 10)

La « nature », cependant, change de nature. Elle n'est plus « substance » mais constitue « un ensemble de relations, dans lequel les hommes sont inclus, un enchevêtrement de processus » (Larrère et Larrère, 2015, p.10), dont la vision est « incomplète si elle ignore le rôle qu'Homo sapiens a joué pratiquement partout » (Callicott, 1991, p. 349 ; cité par Larrère et Larrère, 2015, p. 76). Ces auteurs invitent à « sortir de la relation d'exclusion entre nature et société, trouver des formes de cohabitation » (Larrère et Larrère, 2015, p. 49) En ce sens, il me semble que cette coopérative de maraîchage a fait un pas dans cette direction. Les doutes, très présents dans les pratiques mises en place au sein de la coopérative comme lorsque Gil se demande « s'il n'y a pas plus de pétrole au m² ici que sur des grosses cultures conventionnelles »⁹⁰ ou que Gil et Phil questionnent l'impact du motoculteur sur la population des vers de terre de leurs jardins⁹¹, manifestant une attention particulière pour la biodiversité. Comme le mentionnent Catherine et Raphaël Larrère,

« l'adoption de la biodiversité comme norme invite tous ceux qui sont concernés par la conservation de la nature à sortir de la protection du « remarquable » et à se préoccuper de nature ordinaire, celle que les hommes côtoient au quotidien, mettent en valeur et parfois altèrent ou détruisent » (Larrère et Larrère, 2015, p. 100).

⁹⁰ Journal de terrain, 11 juillet 2016

⁹¹ 10 août 2015 et 8 août 2016

De plus, comme je l'ai montré ci-dessus, la cohabitation avec le vivant constitue un des attraits du métier. Denise Van Dam montre, dans ses recherches auprès d'agriculteurs alsaciens dans le bio, que la découverte de la biodiversité au sein de l'exploitation constitue une importante source d'émotions pour ceux-ci (Van Dam, 2011). « Ici, les maîtres mots ne sont pas « le défi » et « l'agir », mais bien « le lâcher-prise » et « l'émerveillement » face à la beauté de la nature et sa diversité » (Van Dam 2011, p. 46). Il me semble intéressant de constater que cet « émerveillement » mis en évidence par Van Dam comme le sentiment de connexion ressenti par Phil avec son environnement, ou la joie de voir apparaître des machaons, n'est pas totalement étranger à l'expérience romantique de la *wilderness* discutée par Catherine et Raphaël Larrère. La *wilderness* désigne « la nature sans l'homme », « libre », « laissée à elle-même » (Larrère et Larrère, 2015, p. 30) dont l'expérience peut s'avérer « véritablement religieuse » et « libératrice » (Larrère et Larrère, 2015, p. 49). Mon sentiment est qu'une expérience proche peut apparaître pour certains au contact de la « nature ordinaire » et que la pratique du maraîchage biologique telle que mise en place dans cette coopérative offre des pistes quant à des relations plus harmonieuses entre nature et société au-delà d'une vision purement utilitariste de la nature. Certes, la coopérative utilise la nature, travaille avec elle, la dirige, mais elle reste aussi une source d'épanouissement difficilement quantifiable dont l'origine se trouve peut-être dans sa non-intentionnalité. En effet, pour Alessandro Pignocchi, chercheur en sciences cognitives :

« (...)derrière chaque comportement, trace ou signe produits par des activités humaines (et d'autant plus intensément que ces signes dénotent une intention de communiquer, dans une publicité par exemple), nous reconstruisons automatiquement, irrésistiblement et, la plupart du temps, sans nous en rendre compte, des intentions, croyances, traits de caractères, émotions, etc. Au contraire, dans un environnement faiblement marqué par les intentions humaines, tous ces processus d'attribution d'état mentaux –qui se taillent la part du lion dans l'esprit humain– sont au repos ou, plutôt, laissés plus libres de générer leur activité de l'intérieur, sans détermination permanente par les propriétés perceptives du milieu. L'imagination peut alors se déployer en se nourrissant de façon active, et non plus subie, de l'environnement perceptif » (Pignocchi, 2016).

« Nous avons besoin qu'une part de l'environnement soit façonnée par des forces qui échappent à l'intentionnalité humaine » (Pignocchi, 2016) ajoute le chercheur. On retrouve derrière cette non intentionnalité libératrice, l'idée de « sagesse » développée par Michel Serres :

« Visitant les rives du Yang Tsé, en Chine, il y chercha en vain, ce qui, en France, fait « notre sagesse » : « dans le buisson, le lieu bas et humide où nous pataugeons mal, ce champ abandonné aux mauvaises herbes, ce bois d'arbustes bas, ces terrains délaissés. Si je peux respirer dans un champ, respirer large et libre, c'est qu'il est bordé de taillis où se disputent les oiseaux, c'est qu'il gît aux lisières d'une forêt, qu'il est délimité par des abandons, des lieux qu'on laisse ou qu'on cultive mal ». Dans cet « écart », nous trouvons ce qui nous permet de vivre bien : « notre sagesse est cette négation, ce débraillé, cette inculture » (Serres, 1983, pp. 15-16 ; cité par Larrère et Larrère, 2015, p. 82)

La coopérative nous invite donc à questionner tant le plaisir technique d'une production avec la nature que la joie d'une production dans la nature. Mais au fond, peut-on parler de production pour désigner l'activité de cette coopérative ?

Entre production et protection

Novembre 2016. C'est une journée grise et venteuse qui n'est pas particulièrement froide mais qui permet d'apprécier les serres à leur juste valeur. Je travaille dans la serre à couche en compagnie de Gil et d'un aidant. Nous prenons conscience en travaillant que c'est la dernière fois que nous cueillons des tomates cette saison. Celles-ci, encore vertes, vont mûrir dans des caisses laissées ci et là, dans les habitations des maraîchers, afin de tenter de les faire rougir un petit peu avant de les proposer sur le marché. Mon compagnon de récolte m'explique en plaisantant qu'il a été se chercher de l'eau pour boire, peut-être par effet placebo, parce que c'est en général dans la chaleur de l'été que se fait ce type de travaux. Une fois les dernières tomates cueillies, nous arrachons les plants et défaisons la corde « tuteur » du fil de fer auquel elle est suspendue d'un simple coup sec. Je réalise alors l'importance du choix du nœud quelques mois auparavant devant le gain de temps et la facilité avec laquelle cette tâche peut être effectuée. Je repense à ces plants de tomates depuis leur semis au mois de mars il y a plus de 6 mois à leur destruction aujourd'hui en passant par toutes les étapes traversées : la transplantation, le repiquage, le tuteurage, l'égourmandage, la surveillance, et bien sûr la cueillette des précieux fruits. On parle généralement de production – on produit des légumes - lorsqu'on souhaite qualifier une exploitation agricole de cet acabit mais est-ce le bon qualificatif ?

Philippe Descola établit six schèmes de relation, à savoir l'échange, la prédation, le don, la production, la protection et la transmission, constituant des idéaux-types permettant de penser « les rapports que les humains nouent entre eux et avec des éléments de leur environnement

non humain » (Descola, 2015, pp. 529-530). Si les trois premiers, à savoir l'échange, la prédation et le don, caractérisent « des relations potentiellement réversibles entre des termes qui se ressemblent », la production, la protection et la transmission désignent quant à eux « des relations univoques fondées sur la connexité entre des termes non équivalents » (Descola, 2015, p. 530). La production, pour Philippe Descola, implique une « hétérogénéité absolue » « entre le producteur et ce qu'il produit »,

« le créateur, l'artisan, le producteur possèdent en propre le plan de la chose à faire exister et se donnent les moyens techniques de réaliser leur intention en projetant leur volonté sur la matière qu'ils travaillent ». (Descola, 2014, p. 552).

Mentionnant le cas des « femmes achuars » qui « ne « produisent » pas les plantes qu'elles cultivent », mais entretenant avec celles-ci « un commerce de personne à personne » et « s'adressant à chacune pour toucher son âme et ainsi se la concilier, favoriser sa croissance et l'aider dans les écueils de la vie, tout comme le fait une mère avec ses enfants » (Descola, 2015, p. 552), l'anthropologue explique que « la production n'a donc rien d'universel ».

« Elle suppose l'existence d'un agent bien individualisé qui projette son intériorité sur une matière indéterminée afin de donner forme, et faire ainsi exister, une entité dont il est le seul responsable et qu'il pourra ensuite s'approprier pour son usage, ou échanger contre d'autres réalités du même type » (Descola, 2015, pp. 554-555).

Mais Philippe Descola estime lui-même que, par exemple, même si on utilise parfois le terme de production pour parler de l'élevage, « le terme paraît peu adéquat car l'action directe exercée sur lui est d'un tout autre ordre que le travail de l'artisan ou de l'ouvrier fabriquant un artefact à partir d'une matière inorganique » (Descola, 2015, p. 557). La même remarque peut être adressée à l'activité maraîchère. Durant l'essentiel de sa vie dans la coopérative, la tomate et son plant sont aussi inscrits dans une relation de « protection » avec les personnes travaillant au sein de la coopérative. « La protection implique (...) une domination non réversible de celui qui l'exerce sur celui qui en bénéficie » et dépend de « l'initiative de celui qui l'accorde » (Descola, 2015, pp. 555-556). Selon Philippe Descola,

Dans les rapports aux non-humains, la protection devient un schème dominant lorsqu'un ensemble de plantes et d'animaux est perçu tout à la fois comme tributaire des humains pour sa reproduction, son alimentation et sa survie et comme si étroitement lié à eux qu'il en devient une composante acceptée et authentique du collectif (Descola, 2015, p. 556)

Ce schème de relation me semble bien à propos pour penser ce qui se déroule avant la récolte de la tomate. Entre la germination dans la couche chaude, les transplantations et repiquages, l'égourmandage délicat, la protection contre le froid et la chaleur, il ne me semble pas exagéré de dire que les tomates et autres légumes ou plantes aromatiques sont les protégés des maraîchers. A ce titre, une exploitation maraîchère incarne bien le changement de relations entre l'homme et la « nature » qui survint selon André-Georges Haudricourt à partir du Néolithique où l'homme assiste, protège et « coexiste longuement avec les espèces qu'il a « domestiquées » » dans des rapports amicaux (Haudricourt, 1988, p. 277). La culture de la tomate s'apparente bien à ce qu'André-Georges Haudricourt nomme l'« action directe positive » qui requiert une « contact permanent avec l'être domestiqué ». Il est à noter que ce n'est pas le cas de toutes les variétés cultivées au sein de la coopérative, le topinambour, pour ne citer que lui, étant plutôt cultivé via l'« action indirecte négative » où « il n'y a jamais pour ainsi dire contact brutal dans l'espace ni simultanéité dans le temps avec l'être domestiqué » (Haudricourt, 1988, p. 278). Une fois plantée dans le sol, il n'y a presque plus de contact entre le maraîcher et la plante et son développement est très peu aiguillé. Doit-on pour autant abandonner l'idée de production ? Philippe Descola rappelle que « aucun schème de relation n'est hégémonique » et qu'il peut coexister avec d'autres (Descola, 2015, p. 539).

Si elle est dominante en tant que schème de relation durant la majorité de la vie de la coopérative, la protection me semble néanmoins assujettie à la « production » si celle-ci est perçue selon la théorie de Karl Marx comme étant

« à la fois une relation que les hommes tissent entre eux selon des formes définies afin de se procurer conjointement des moyens d'existence (les « rapports de production »), et une relation spécifique à un objet que l'on crée dans un dessein particulier » (Descola, 2015, p. 548, présentant Marx, 1965 [1857], p. 243).

Philippe Descola précise que

« La position de Marx est indicative d'une tendance plus générale de la pensée moderne à privilégier la production comme l'élément déterminant des conditions matérielles de la vie sociale, comme la voie principale permettant aux humains de transformer la nature et, ce faisant, de se transformer eux-mêmes » (Descola, 2015, p. 549).

Ces deux définitions ne me semblent pas étrangères à ce qui se joue dans la coopérative où les cultures de légumes permettent de se procurer des « moyens d'existence » aux maraîchers, et transforment leur environnement. Néanmoins, cette idée est fortement marquée par la logique cartésienne envisageant l'objet comme une projection dans le réel d'une conception issue du monde idéal. Mais comme je l'ai montré précédemment, cette conception symbolisée par le plan de culture se heurte au monde, s'hybride avec celui-ci.

Et donc, si j'envisage que la « protection » est assujettie à un autre schème de relation, il me plus opportun de parler de coproduction (Douwe van der Ploeg, 2014) plutôt que de production. C'est avec la « nature » que les maraîchers produisent leurs légumes. C'est en canalisant les processus naturels qu'ils parviennent à générer leurs moyens d'existence. C'est l'idée du « faire-avec » ou du pilotage de Catherine et Raphaël Larrère (Larrère et Larrère, 2015, p. 15). Gil exprime la complexité de se trouver dans une hybridation entre production et protection.

Nico : Et « itinéraire technique », c'est un terme...

Gil : C'est le terme général en maraîchage, en agronomie on va dire, pour parler de (...) de ce que tu vas mettre en place pour arriver à un rendement maximum quoi. (...) Ca concerne l'arrosage, le nombre de litres à l'hectare, la fumure à l'hectare, tu vois tous des trucs comme ça. La manière dont tu vas le planter, la manière dont tu vas l'égourmander, il y a toute une série de choses à prendre en compte. C'est clair que voilà, c'est toujours un petit peu un compromis entre l'idée que tu travailles avec du vivant et que, en tant que maraîcher bio en tout cas c'est important pour nous d'avoir du respect pour le vivant que ce soit la terre ou que ce soit les légumes qui poussent dessus mais d'un autre côté, on est là dans la production. Qui dit production dit "Ils sont là pas pour vivre leur vie tranquille". L'égourmandage, un plant de tomate, il fait des gourmands naturellement quoi tu vois. Nous on vient lui retirer pour lui forcer à se concentrer sur une partie de... de sa production. Et donc ... Mais moi par contre j'aime bien travailler soigneusement aussi pour le légume quoi. je ne sais pas si ça tient plus au côté que j'aime bien que le travail soit soigné ou [que] j'aime bien (...) Ben tu vois si on retirait par exemple les gourmands et qu'à chaque fois on fait une blessure sur le plant, je ne sais pas ce qui m'énerve. Je ne sais pas si c'est parce que je me dis « il va se chopper des maladies » et c'est moins bon pour la production ou si je me dis « quand même, faut faire attention, c'est une plante quoi. » C'est toujours cet équilibre. je te disais... Gagner sa vie avec la production et en même temps c'est dire c'est pas que un gagne-pain, on est là aussi pour soigner le vivant, pour lui apporter quelque chose de nouveau, pour que l'équilibre avec la nature soit respecté, et donc voilà... C'est toujours trouver ce compromis et cet équilibre entre les deux. » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview).

Phil va dans le même sens que Gil quant à un équilibre à trouver entre les impératifs de la production et la volonté de soigner les plantes.

Phil: Néanmoins moi je suis dans la conviction que si tu traites bien tes légumes, vraiment avec soin, comme tu traiterais un bébé ou quoi, les légumes te le rendent, ils seront en meilleure santé. Donc je ne néglige pas... pour moi c'est pas juste de la nourriture, c'est pas des stocks de nourriture, quoi, c'est aussi des êtres vivants et moi je suis convaincu de l'intérêt qu'il y a à les soigner en tant que tel quoi.(...) Après t'as, voilà , t'es dans un taf, tu peux pas juste aller jouer de la musique classique à tes plantes quoi tu dois penser rentabilité, mais je suis certain que le soin et j'ose le dire même l'amour que tu donnes à tes plantes et à ton sol aussi , pour moi , parce que le sol c'est pas rien qu'un... c'est plein d'êtres vivants quoi et la façon dont tu le traites, je suis sûr que tu , c'est du retour assuré quoi ... Ça vaut la peine » (Journal de terrain, 8 décembre 2016, interview).

Mais le vécu de l'hybridité entre protection et production est marqué par la subjectivité de chacun. Max se situe plus dans une relation de production avec ses légumes, motivé par l'idée d'augmenter les rendements, de rechercher la performance dans son activité. Il reste que, marqué par une saison entre protection et production, l'arrachage des derniers plants amène Gil à ses sentiments complexes. Même s'il se reconnaît comme plus sensible au bien-être animal qu'au bien-être végétal, l'arrachage des plants n'en constitue pas pour autant une tâche anodine.

Gil : « Ca m'est arrivé pour les plants de tomates (...) de me dire bon quand même, je vais le faire en conscience , j'arrache les plants de tomates, mais je me mettais dans une posture euh,...disons de remerciement de ce qu'ils avaient donné, quoi tu vois. Je voulais pas juste arracher les plants, les balancer. Bon maintenant je ne fais pas une prière à chacun mais je me dis...je suis venu dans cette serre avec ... en essayant qu'émane de moi quelque chose de reconnaissant par rapport à ce qu'ils ont fait parce que je pense que quelque part ça peut jouer aussi... Il y en a qui pensent qu'il y a une mémoire des plantes. Je suis pas à fond là-dedans mais je me dis [que] le minimum c'est quand même d'avoir du respect pour un plant de tomate qui a bossé pour toi X temps. Et en effet je vais les arracher du sol et faire ça très vite fait, mais je ne me mets pas dans une perspective "Allez je les dégage". Je travaille, je fais mon boulot, mais je suis reconnaissant. Je me dis que c'est un peu le minimum » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview).

Il me semble intéressant de constater que les mêmes sentiments ambivalents, issus de l'hybridation de la production et de la protection, se retrouvent chez les producteurs laitiers avec lesquels travaille Séverine Lagneaux lorsque que l'un d'entre eux déclare au sujet de ses vaches :

« Là, cela devient une unité de production mais les bêtes qui sont ici, je les respecte. J'aime mes bêtes mais quand il faut les vendre, il faut les vendre. Il y a des fermiers qui ont gardé des bêtes même si elles n'étaient pas pleines, qui ont gardé parce qu'ils aimaient bien leurs vaches, parce qu'elles étaient belles, parce que ceci, parce que cela. Ils sont tombés en faillite. C'est pas un petit chien qu'on a comme ça. Il faut en vivre » (Lagneaux, 2015, p. 230).

Last but not least, Jean-Benoit de son côté, initié au chamanisme, en réponse à ma question sur la solitude, estima qu'un tel lieu était aussi habité par l'esprit des plantes. Au fond, à travers les différentes visions du monde naturel qui cohabitent sur le terrain, on retrouve peut-être l'idée de William Cronon pour qui la « nature » est une « construction humaine du monde non humain » (Dorondel, 2016, p. 7, mobilisant Cronon, 1995). Cependant, cette construction n'émerge pas du néant ou de la raison pure du sujet observateur. Si les perceptions peuvent varier en fonction du vécu de chacun, un socle commun de représentations émerge de la pratique du maraîchage et des fortes imbrications entre protection et production, entre nature et culture qui sont au cœur de ce métier.

IV. Au cœur des savoirs, des savoir-faire et des pratiques

A l'origine des savoirs et des savoir-faire

Alors que les plants de tomates ont été repiqués dans les serres, ceux-ci vont devoir être tuteurés. Par une journée légèrement pluvieuse mais globalement chaude, surtout sous la serre, en raison de belle éclaircies, Gil m'explique la technique du tuteurage d'un plant de tomate. Une corde doit tout d'abord être déroulée depuis le fil de fer qui surplombe la planche et qui court tout le long de la serre.



Figure 21: Les plants de tomates attendent leur tuteur. Photo prise par l'auteur le 12 juillet 2017 dans la « serre à couche » de la coopérative.

La corde est attachée au fil de fer avec un nœud simple amélioré, dont le bout n'est pas sorti, de manière à pouvoir défaire le tuteur d'une simple traction en fin de saison. A la base, la corde est coupée, à l'opinel, au niveau du sol avec une marge de 15 à 20 cm. La base du plant est attachée à l'aide d'un nœud de chaise. Ni trop serré, pour ne pas gêner la plante dans sa croissance, ni trop lâche. Ensuite, la corde est légèrement enroulée dans le sens des aiguilles d'une montre autour de la plante sans l'enserrer. Comme le rappelle Gil, il s'agit simplement de la soutenir.

Pourquoi dans le sens des aiguilles d'une montre ? Gil l'ignore mais l'instruction vient d'un maraîcher très reconnu de la région qui totalise 30 années d'expérience. Le « maître

Yoda », selon Gil, du maraîchage biologique.



Figure 22: Réalisation d'un nœud de chaise à la base du plant de tomate. Capture d'écran d'une séquence filmée réalisée par l'auteur le 12 juillet 2016.

Cette technique fait partie d'un panel impressionnant de techniques et de savoirs nécessaires à l'activité maraîchère. Avec 50 variétés de légumes et d'herbes aromatiques et en considérant que chaque phase de la plante peut nécessiter une technique particulière, du semis à la cueillette, en passant par l'entretien, cela donne une idée du grand nombre de savoirs et savoir-faire qui doivent être mobilisés quasiment quotidiennement. La complexité du métier est grande, d'autant que les savoir-faire et techniques reposent souvent sur des savoirs. Ceux-ci ont de multiples origines. Il y a tout d'abord les savoirs d'origine exogène. Il s'agit des savoirs informels, glanés auprès de pairs, comme la technique du tuteurage que je viens d'aborder, sur internet via un forum d'échanges et enfin les savoirs issus des sciences agronomiques. Ceux-ci sont omniprésents que ce soit à travers la formation d'agronome de Max, la formation de maraîcher de Florian, de Camille ou de Gaïa, la formation en permaculture de Jean-Benoit, l'usage de livres techniques sur le sujet ou, à nouveau, via les échanges avec des pairs.

Gil : « (...) c'est clair qu'on travaille beaucoup de manière manuelle mais quand tu vois la science que maîtrise Max par rapport à une fermier c'est ... Un fermier il maîtrise sur le plan pratico-technologique l'utilisation d'un tracteur, d'un ... mais va lui demander de t'expliquer la vie d'un sol ,euh va lui demander de t'expliquer la dégradation des engrais etc , beh à côté de Max il ne touche rien quoi . Fin je trouve, de manière générale. Il y en a qui comprennent (...) mais les vieux agriculteurs ils ont pas du tout une connaissance précise du fonctionnement biologique, du fonctionnement chimique des sols. Donc moi je pense qu'il y a beaucoup de sciences dans la paysannerie (...) » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview).

Je reviendrai au **chapitre VII** sur la question de la paysannerie. Les savoirs scientifiques sont omniprésents dans la pratique et concernent de multiples domaines de l'activité que ce soit en ce qui concerne l'arrosage, le moment auquel il faut mettre de l'engrais, la confection d'un tas de fumier pour permettre une bonne dégradation de celui-ci, le connaissance du cycle de vie de

certaines insectes nuisibles et bien sûr la reconnaissance des différentes maladies qui peuvent frapper les cultures.

Il y a enfin les savoirs et savoir-faire d'origine endogène. Les maraîchers sont dans des pratiques régulières d'expérimentation. Il s'agit par exemple de l'essai d'un semis direct d'une ligne de clayton à l'extérieur ⁹²ou encore du test d'une nouvelle manière de récolter la tétragone, cet épinard de Nouvelle-Zélande. Les tétragones sont constituées de longues tiges qui courent au sol. La technique de récolte consiste à cueillir les têtes de ces tiges sur une longueur de 3 ou 4 cm parce que la tige en elle-même est assez filandreuse et d'y ajouter quelques feuilles. De nouvelles têtes vont repousser aux « aisselles » des tiges.



Figure 23 : Les nouvelles têtes repoussent aux « aisselles » des tiges. Capture d'écran d'une séquence filmée par l'auteur le 28 juillet 2016.

Mais cette semaine-là, Gil m'explique qu'ils ont décidé de tenter une expérience et m'invite à couper l'entièreté des tiges des différents plants à quelques centimètres de la base de ceux-ci. L'idée, selon Gil, est que le plan ainsi coupé constituera peut-être un petit buisson⁹³.

Pour Phil, cette pratique de l'expérimentation, du test, est au cœur du métier. Il cite en exemple le maraîcher expérimenté, « maître Yoda », qui pratiquait autrefois dans la région.

Phil : «. Le gars il a appris en faisant en fait. Il faisait des tests, il obser...C'est vrai qu'il était agronome de base mais je crois pas qu'il a appris quoi que ce soit en agronomie par rapport à son métier sauf peut-être des clés de compréhension générales. Ce qu'il dit surtout c'est qu'il a , qu'il a observé , pris note, observé, pris note , fait des essais , des erreurs , modifié , etc et qu'au final il avait développé sa propre pratique sur son terrain avec le biotope dans lequel il était et qui fonctionnait super bien et ça je crois que c'est quelqu'un qui aime le métier et qui est observateur et c'est déjà ça de gagné quoi » (Journal de terrain, 8 décembre 2016, interview).

⁹² Journal de terrain, 10 octobre 2016

⁹³ Journal de terrain, 28 juillet 2016

Les expérimentations ne reposent pas sur du vide et ne sont pas sans lien avec les savoirs exogènes précédemment cités. Outre l'expérimentation à partir des observations du terrain, il peut donc s'agir du test d'un conseil extérieur ou de la mise en application de nouveaux savoirs scientifiques et agronomiques. Mais au-delà d'une approche expérimentale, le terrain peut également dicter gestes et savoir-faire.

Quand la terre dicte les gestes...

C'est au contact du réel que de nombreuses actions vont se façonner. Pour revenir à l'égurmandage, la tomate nous servant toujours de guide, si cette action est relativement facile à expliquer, c'est bien le contact avec le plant de tomate, en fonction de sa forme, de sa densité de feuilles, de son âge, qui va imprimer à l'action son rythme et l'attitude de concentration plus ou moins légère de l'opérateur va s'ajuster en fonction de l'état de la plante – subit-elle son premier égourmandage ou s'inscrit-elle régulièrement dans cette pratique. Je reviendrai sur ce point dans la suite de ce chapitre. De la même manière, le choix des outils, loin d'être désincarné, s'inscrit souvent dans la confrontation avec le réel. On retrouve l'idée de Matthew Crawford ou de Tim Ingold présentée dans le **chapitre III** où c'est à partir du contact avec la matière que naît la connaissance ou l'œuvre. Alors que nous devions aller désherber entre des lignes de carottes, Gaïa et Gil se demandaient quel était l'outil le plus adéquat pour ce faire. Gil expliqua que le meilleur moyen de le savoir était d'en essayer plusieurs. Après un jeu d'essais-erreurs, c'est finalement la fraiseuse-sarcleuse qui s'avéra être l'outil le plus adapté⁹⁴.

⁹⁴ Journal de terrain, 11 juillet 2016. La fraiseuse-sarcleuse est un instrument posé sur un manche et composé d'une lame de métal, la sarcleuse, qui va passer sous une fine couche superficielle du sol en y arrachant plantes et racines, et d'une fraiseuse, une roue composée de plusieurs étoiles piquantes disposées côte à côte qui va casser les mottes de terres détachées par la fraiseuse



Figure 24 : photo de gauche : le juste choix de l'outil. Photo prise dans le dépôt d'outils de la coopérative le 12 juillet 2016. Photo de droite : la fraiseuse-sarcleuse. Photo prise le 11 juillet 2017.

Des savoirs et des connaissances vont donc émerger petit à petit de la pratique du métier et de la confrontation au travail de la terre.

...et que le terrain se peuple

Petit à petit, alors que les savoirs, tant exogènes qu'endogènes sont incorporés et que le métier entre, la perception du champ, du terrain, de ses cultures va s'en trouver modifiée. La notion d' « affordance » peut éclairer ce qui se joue sur le terrain. Le psychologue James Gibson est à l'origine de cette notion qui traduit selon lui le fait que

« dans la vie quotidienne, nous ne percevons pas de purs objets comme le ferait un observateur désintéressé, mais plutôt ce qu'on appelle des « affordances ». Les affordances de l'environnement sont « ce que cet environnement offre à l'animal, ce qu'il lui fournit ou met à sa disposition, en bien ou en mal ». Les affordances suscitent et orientent l'action. Pour Gibson, elles organisent également la perception. Les objets de notre environnement se manifestent de façon saillante sous les espèces du bon (pour un motard, par exemple, une plate-bande centrale suffisamment basse pour servir de sortie de secours s'il repère un obstacle vraiment dangereux en face de lui) et du mauvais (les taches d'huile au milieu de la chaussée à un carrefour, où les voitures à l'arrêt ont tendance à laisser fuir divers liquides). Comme l'explique Alva Noë, « notre perception s'exprime dans le langage des potentialités motrices ». Notre perception de ces potentialités ne dépend pas seulement de notre situation environnementale, mais aussi de la gamme de compétences pratiques que nous possédons » (Gibson, 2014 et Noë, 2004 ; cités et mobilisés par Crawford, 2016b, p. 79).

« Les affordances résident dans l'espace d'ajustement entre un acteur et son environnement » (Crawford, 2016b, p. 80). Dans le cas du maraîchage, l'œil du maraîcher en apprentissage va petit à petit percevoir son terrain différemment. En janvier dernier, participant au « tour des cultures » un lundi matin, et passant au milieu d'une planche de « clayton », le pourpier d'hiver

, je m'étonnais toujours de voir à quelle vitesse Gil et Max identifiaient une plante en souffrance au milieu de la planche. La plante apparaissait comme « fondue » et Max identifia l'action de pucerons mais ceux-ci restaient imperceptibles⁹⁵.



Figure 25: la "Clayton" fondue. Photo prise par l'auteur le 16 janvier 2017.

Pourtant, avant qu'ils me montrent la plante en souffrance, la planche m'apparaissait homogène et je ne parvenais pas à en percevoir les défauts. Matthew Crawford mentionne une expérience similaire au sujet de son travail de mécanicien.

« (...) il m'est arrivé un nombre incalculable de fois qu'un mécanicien plus expérimenté me montre du doigt quelque chose que j'avais littéralement sous le nez, mais que j'étais incapable de voir. C'est là une expérience tout à fait perturbante : les données visuelles brutes sont les mêmes avant et après l'intervention de mon collègue, mais en l'absence d'un cadre d'interprétation adéquat, les symptômes pertinents restent invisibles. Pourtant, une fois qu'on me les a signalés, il me semble impossible que je n'aie pas su les identifier par moi-même. » (Crawford, 2016b, p. 110)

Le terrain se peuple petit à petit, par l'expérience ou l'acquisition de savoirs, de ces invisibles qui se révèlent et avec lesquels les maraîchers vont composer. C'est en raison de potentielles maladies que les couches à chicons doivent être déménagées de la serre 3 à la serre 4 durant l'été car elles occupent la même serre depuis 3 saisons⁹⁶. C'est pour permettre l'action de micro-organismes et une fermentation aérobie que le tas de fumier ne doit pas être trop épais. C'est pour empêcher un vent glacial qui viendrait « brûler » les cultures que les portes des serres doivent être précautionneusement fermées. Ce sont les mouches de la carotte ou du panais qui justifient la pose d'imposants filets de protection sur ces cultures ou les limaces qui imposent la présence d'un « No Sluck land » au bord du jardin 5. Le maraîcher perçoit dans son milieu de nouvelles affordances bonnes ou mauvaises comme lorsque Gil s'inquiète de lignes

⁹⁵ Journal de terrain, 16 janvier 2017

⁹⁶ Journal de terrain, 8 août 2016

d'épinards trop serrées et humides dans lesquelles il perçoit un vivier de maladies⁹⁷ ou lorsque du mildiou ou de l'oïdium apparaissent, indiquant qu'un équilibre agroécologique s'est rompu et qu'un traitement doit être opéré ?



Figure 26: De l'Oidium sur une tomate. Un équilibre (agroécologique) a été rompu. Photo prise par l'auteur le 8 août 2016.

De la même manière, quand Gil arrache comme par réflexe une plante invasive, c'est parce qu'il perçoit d'un simple regard les milliers de graines que celle-ci va occasionner si elle parvient à maturité.

Gil: « Oui ça devient automatique. (...) Si je vois une mauvaise herbe qui est à portée de main, ce qu'on appelle une mauvaise herbe, (...) qui au sein de notre système de fonctionnement et de production devient une mauvaise herbe, (...) je vais l'arracher si je la vois, si je vois qu'elle est en graine. (...) et que je suis à côté. C'est vrai (...) de manière quasi automatique, parce ce que je sais à quel point les tout petits gestes dans le maraîchage [comptent]. (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview).

Les exemples de ce type peuvent se multiplier à l'envi. Marcher entre les lignes d'une planche d'épinards alors qu'il fait humide, évoque directement à Gil des problèmes d'enherbement lié au tassement⁹⁸ tandis que Max me voyant passer la rasette entre des lignes de scaroles me rappelle avec insistance de faire attention à ne pas mettre de la terre dans le collet de ces plantes car cela constitue une source importante de maladies⁹⁹. Il voit dans mes gestes et dans les conséquences de ceux-ci des affordances qu'il ne m'est pas possible de percevoir.

⁹⁷ Journal de terrain, 10 octobre 2016

⁹⁸ Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview

⁹⁹ Journal de terrain, 8 août 2016

Gil m'expliqua que son regard avait changé et qu'il se sentait maintenant un « homme de la terre », sachant par exemple reconnaître quand une terre peut-être travaillée à l'aide d'un motoculteur sans abimer le sol. « Le sol me parle beaucoup plus » et il attribue cette progression à son apprentissage et à ses lectures régulières qui l'aident à faire des liens avec le terrain¹⁰⁰.

Les « gourmands » d'un plant de tomate, à savoir ces nouvelles têtes de la plante que celle-ci développe mais qui doivent être enlevées car mobilisant une importante partie des ressources, constituent également pour l'œil averti de nouvelles affordances. Ces « gourmands » doivent alors être retirés d'un geste précis et sec. Au-delà de leur utilité technique ou agronomique, les gestes techniques donnent à penser sur les liens entre une action, le rythme de celle-ci, les processus cognitifs en place pour que celle-ci prenne place, et la capacité ou non d'exécuter une autre tâche durant celle-ci.

Au-delà du geste technique...

Le rythme de la carotte

Loin d'être purement et simplement des techniques à appliquer sans réflexion, la plupart des savoir-faire vont être associés à des savoirs, à des observations et à des normes guidant l'exécution de l'action technique. Par exemple, une fois les plants de tomates tuteurés, ceux-ci vont faire l'objet d'un «égourmandage » régulier, généralement une fois par semaine le lundi. Cette action consiste à repérer les « gourmands » de la plante et à les arracher d'un geste sec et précis afin de ne pas blesser celle-ci. Mais chaque action porte en elle son rythme propre (même si le débutant est souvent plus lent que le praticien expérimenté). L'égourmandage m'a semblé être une action relativement lente, nécessitant une observation précise et attentive du plant de tomate, ainsi qu'une exécution également précise pour ne pas, lors de l'ablation du gourmand, arracher par mégarde une longue bande de peau de la plante et lui faire courir le risque d'une infection.

¹⁰⁰ Journal de terrain, 28 octobre 2016



Figure 27: un plant de tomate présentant un gourmand. Photo prise par l'auteur le 11 juillet 2016.

Si l'égourmandage m'a semblé être une action relativement lente, nécessitant une observation attentive de la plante, il peut laisser la place à l'échange de parole si cette tâche est réalisée à plusieurs. Je reviendrai sur cette circulation de la parole au **chapitre VI**. D'autres tâches vont plonger le pratiquant dans un état qualifié de « méditatif »

Camille : "C'est hyper méditatif ! Tu vois d'avoir les mains occupées et, d'être concentrée à ce que tu fais. Du coup tu ne penses pas à ce que tu dois faire ce soir. Enfin pour moi en tout cas c'est comme ça. Je trouve que c'est vraiment une forme de méditation. Là où je n'arrive pas à me poser une demi-heure par jour, pour faire ma méditation assise, à ne penser à rien, ça me donne l'occasion de le faire parce que quand tu commences à avoir un peu les gestes, tu réfléchis plus trop aux gestes que tu fais. Enfin si tu le fais, mais tu ne penses qu'à ça et ça te vide la tête de toutes les autres choses que t'as dans la tête habituellement et qui te plombent un peu» (Journal de terrain, 23 décembre 2016, quasi-verbatim).

A mon sens, le désherbage des jeunes lignes de carottes, la cueillette des tomates ou la récolte de la mâche peuvent permettre cette unité entre l'attention de l'esprit et l'action du corps. Mais il s'agit aussi d'une question de volonté de se placer dans cet état d'esprit. Florian m'explique que lorsqu'il récolte de la roquette par exemple, il peut aussi se retrouver à « ruminer », à être « dans le même genre d'agacement » que quand la concentration n'est pas au rendez-vous lors d'une journée de bureau. Mais il reconnaît qu'un travail manuel peut favoriser une certaine forme de concentration.

Florian : « Je sais qu'il y en a qui méditent (...). Bon moi ça n'a jamais vraiment été mon cas, je n'ai jamais médité en... mais il y a une forme, quand même, je trouve d'évasion, d'avoir un esprit focaliser sur quelque

chose de concret, qui a du sens quoi, là en l'occurrence pour moi, pour la personne qui le fait. (Journal de terrain, 15 décembre 2016, interview)

Enfin, Max estime que cette capacité d'être plongé dans le travail peut se retrouver dans certains travaux intellectuels.

Max : »Ben tu vois, quand j'étais occupé à faire des stats dans mon bureau, quand j'étais au centre de recherche, je me sentais pas seul parce que j'étais pris dans mon travail, par contre là où je me sens seul c'est par exemple si je fais un rapport chiant qui me prend des plombes et que je ne vois pas le temps passer. Et là pfff.... J'ai l'impression que c'est plus lié à la nature du travail (...). (Journal de terrain, 29 mars 2017, interview)

Mais il reconnaît le caractère « méditatif » de « gestes répétitifs (...), simples et basiques » même s'il estime qu'il ne pourrait pas faire que ça. Je reviendrai sur ce point par la suite. Mais ces activités répétitives, ces gestes « simples et basiques » ont encore bien des choses à nous dire, en particulier sur la manière dont une norme peut être intériorisée.

Cueillette, norme et cognition : La jaunitude des choses

Les normes sont omniprésentes dans la récolte et la cueillette des légumes et autres herbes aromatiques. Typiquement, lors d'une cueillette, un des maraîchers responsables donne des instructions quant à la taille ou l'état de murissement demandés. Dans le cas de nos tomates, le critère porte généralement sur leur couleur, le rouge indiquant, pour de nombreuses sous-variétés, l'état de maturité. Sachant que les récoltes n'ont lieu qu'en fin de semaine en prévision des marchés ou de la confection des paniers, il est généralement demandé de cueillir les tomates déjà à partir du stade d'orange foncé. Les laisser sur le plant fait courir le risque que celles-ci soient trop mûres lors de la récolte suivante. Mais dans les multiples variations d'orange, comment distinguer la tomate suffisamment orange pour être cueillie et tirant suffisamment vers le rouge, de celle encore trop claire ? La nuance est parfois fine. Travaillant avec Camille dans une serre, celle-ci résume bien la situation

Camille : « Celle-là, elle est bien rouge, tu prends, celle-là, plus orange, aussi, et celle-là (hésitation), tu prends une fois sur deux (rire) » (Journal de terrain, 15 juillet 2016).

Ce type de cueillette implique en permanence de jauger le fruit par rapport à un étalon d'abord extérieur, le légume montré par le maraîcher, qui est par la suite intériorisé. Cette comparaison est hautement subjective et soumise à l'appréciation de chacun mais repose néanmoins sur la

tentative de construction d'une norme commune. Parfois, l'aidant peut également se retrouver au centre de deux appréciations, deux normes, lorsque deux maraîchers lui donnent à quelques minutes d'intervalle des instructions divergentes¹⁰¹ et cette plurinormativité, qui résulte du caractère hautement subjectif de ces normes, peut se montrer légèrement insécurisante. Tant la norme du maraîcher qui donne l'instruction que celle de l'aidant qui la suit sont des normes intériorisées, subjectivisées et ce qui est recherché est plus un accommodement raisonnable entre les deux normes qu'une correspondance parfaite et totale.



Figure 28: le rouge de la tomate. Photo prise par l'auteur le 15 juillet 2016.

Le même type d'évaluation, de comparaison à une norme a lieu pour la plupart des fruits, légumes et herbes aromatiques récoltés sur place. Pour les fraises, outre les belles fraises bien rouges et sans accrocs, il s'agit de récolter aussi celles qui ne sont pas trop abîmées et qui restent présentables ou encore celle pas encore tout à fait rouge mais qui ont déjà un goût sucré (ce qui implique de les goûter)¹⁰². Pour les courgettes, il s'agit de récolter celle de la taille adéquate mais également celles plus petites qui dépasseront cette taille adéquate si on les laisse sur le plant en prenant en compte leur croissance supposée durant la semaine à venir¹⁰³. La confection d'une botte de chou Kale implique le prélèvement de 15 feuilles de bonne taille. N'ayant jamais réalisé cette cueillette, ce sont mes manipulations de ces mêmes bottes lors de la vente sur les marchés qui ont orienté mes choix vers les feuilles de bonne taille¹⁰⁴. Dans le cas des épinards, Max explique tout d'abord qu'il faut les cueillir à la base de la tige et ne laisser que quelques petites feuilles pour la repousse. Les feuilles jaunes doivent être cueillies aussi mais jetées sur le chemin entre les planches. Max termine par ces termes qui résument bien l'idée de

¹⁰¹ Journal de terrain, 9 septembre 2016

¹⁰² Journal de terrain, 17 juin 2016

¹⁰³ Journal de terrain, 11 juillet 2016

¹⁰⁴ Journal de terrain, 29 septembre 2016

ce paragraphe « Je vous laisse juges sur la jaunitude, mais sachez que les feuilles jaunissent encore dans le bac »¹⁰⁵.

Enfin, le critère de taille de cueillette des haricots varie d'une semaine à l'autre en fonction des besoins et du plan de culture. En fin de vie du plant, la consigne peut-être de tout cueillir mais généralement cette cueillette est associée à une norme de taille en focalisant l'attention sur « les plus grands ». Un aidant me confia qu'il avait parfois le sentiment de voir flou en fin de journée « à chercher du vert sur du vert » mais il m'expliqua également quelques trucs et astuces au sujet de cette cueillette que Max lui avait confiés.

« Soit, si tu as la main dessus, et bien tu le prends. » « Soit si ton regard est attiré par un plant, et bien tu y vas aussi franchement, pour ne pas perdre ton temps ». (Journal de terrain, 24 juin 2016, quasi-verbatim)

Mais au-delà de la simple idée d'efficacité, il me semble que cette citation comporte une autre dimension intéressante, à savoir l'idée qu'à un certain stade la norme est totalement intériorisée, incorporée par l'exécutant qui n'y pense plus consciemment. Cela saute d'autant plus aux yeux dans le cas de récoltes qui peuvent être rapides comme celle des haricots. Mais derrière la rapidité d'exécution et son caractère presque hypnotique, se cache le fait que la norme ne me semble plus mobilisée au niveau de la conscience mais est totalement incorporée. La pensée de Matthew Crawford peut peut-être m'aider à théoriser ce ressenti. Parlant de son expérience de conducteur de moto, il estime que « lorsque les choses vont très vite », les

« jugements (...) doivent eux aussi être très rapides. Ils ne peuvent pas être le fruit d'un processus d'inférence conscient (pas plus que lorsque nous courons pour attraper une balle au vol), parce que l'inférence est une activité lente et coûteuse sur le plan cognitif. L'intégration subconsciente des données sensorimotrices que l'on effectue lorsqu'on conduit une moto à grande vitesse exige beaucoup de concentration, mais peu de réflexion articulée » (Crawford, 2016b, p. 81)

Le philosophe estime que des circuits reliant perception et action se mettent en place et que ceux-ci sont eux-mêmes « liés à des affects, à savoir le type de réaction déclenché par quelque chose d'appétissant ou de dangereux ».

« Dans le cas d'une compétence acquise, ces circuits de perception-action-affects constituent une forme d'intégration accomplie et servent de base à des performances fluides et relativement aisées (Crawford, 2016b, p.86).

¹⁰⁵ Journal de terrain, 6 octobre 2016

Matthew Crawford met par exemple en évidence que le traumatisme lié à un accident de moto est très puissant. Si par exemple un soleil couchant aveugle un automobiliste et le conduit à venir heurter un motard venant à contre-sens, celui-ci ne percevra plus jamais son ombre projetée devant lui de la même manière.

« la notion de DANGER reste à jamais imprimée dans les circuits de cognition incarnée qui orientent votre conduite. Supposons qu'une de ces caractéristiques soit la perception de votre propre ombre en face de vous : une fois que vous avez frôlé l'accident, l'association entre cette perception et le risque physique besoin de raisonner par inférence. Il me semble toutefois que cette intégration intime n'a lieu que si vous disposez d'un savoir propositionnel préalable qui vous permet d'identifier la perception de votre propre ombre en face de vous comme un élément pertinent de la « situation » (Crawford, 2016b, pp. 88-89)

Ce sont, pour Matthew Crawford, les instructions qui vont constituer « un préalable important à la mise en place des circuits de perception-action-affects qui, une fois intégrés, rendent possible une performance de haut niveau (Crawford, 2016b, p.89). Dans bien des tâches, j'imagine que la douleur corporelle pourrait aussi jouer le rôle d'affect qui va petit à petit permettre l'incorporation des bons gestes et des bonnes positions. Je reviens sur la question du confort corporel par la suite. Dans le cas de la cueillette des haricots, j'ignore quels sont les affects mobilisés pour faciliter l'incorporation de la norme. Peut-être s'agit-il justement de l'attrait d'un moment d'évasion ou de méditation car la tâche n'est pas particulièrement dangereuse. Néanmoins, j'émet l'hypothèse que la norme de récolte est intégrée, incorporée par le pratiquant et qu'un lien direct « action-perception » apparaît, évitant au pratiquant d'être plongé dans une évaluation permanente.

Mais il existe d'autres manières d'éviter cette évaluation permanente à travers par exemple l'usage de gabarits.

De l'usage du gabarit

Le repiquage des jeunes plants de basilic dans une planche est riche d'enseignements. Celui-ci va nécessiter l'utilisation d'un gabarit, un mètre, afin de disposer les plants tous les 25 cm sur la ligne centrale de la planche qui en comporte trois¹⁰⁶.

¹⁰⁶ Journal de terrain, 13 juillet 2016.



Figure 29 : une ligne primaire est réalisée à l'aide d'un gabarit physique, un double décamètre. Les deux autres lignes sont réalisées en utilisant la ligne initiale comme gabarit. Il suffit alors de positionner les plants des lignes secondaires approximativement au milieu de deux plants de la ligne primaire. Photo prise par l'auteur le 13 juillet 2016 dans une serre de la coopérative.

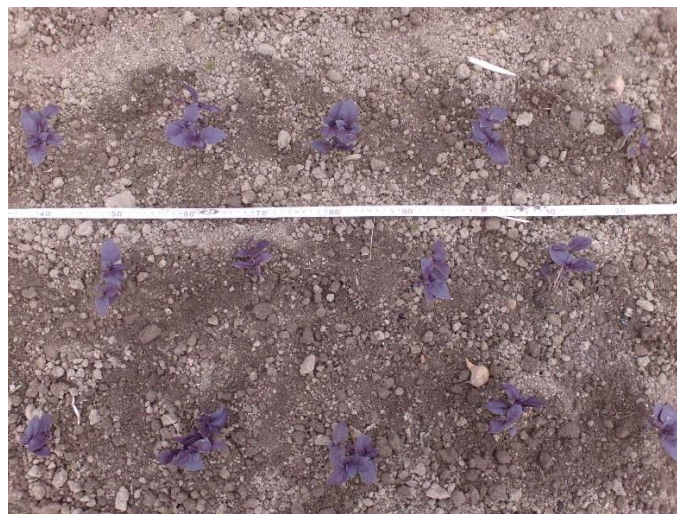


Figure 30 : La ligne primaire court au centre le long du double décamètre. Les deux autres lignes sont réalisées en positionnant les plants dans leur sillon respectif entre deux plants de la ligne primaire. Photo prise par l'auteur le 13 juillet 2016 dans une serre de la coopérative.

Les trois sillons sont tracés à l'avance et en un passage à l'aide d'une sorte de grand râteau à 3 pics dont l'espacement peut être réglé par l'utilisateur.

Une première ligne réalisée à l'aide du double décamètre va permettre d'utiliser ensuite la ligne centrale comme gabarit pour les deux autres lignes où les jeunes plants vont être disposés en quiconce. Si la réalisation de la ligne primaire est plus fastidieuse, nécessitant de vérifier régulièrement si le métré est correct, la mise en place des deux lignes secondaires est réalisée

très facilement. C'est encore vers Matthew Crawford que je me tourne pour nourrir mon interprétation de cette expérience. Celui-ci écrit :

« D'après Kirsh, un praticien expert « réorganise constamment les objets de son art pour 1. faciliter le suivi de sa tâche; 2. mieux deviner, mémoriser ou percevoir les propriétés qui lui indiqueront la marche à suivre; 3. mieux prédire les effets des actions engagées ». Il observe par exemple que tel cuisinier posera un couteau ou un autre ustensile à côté du prochain ingrédient à utiliser, marquant ainsi sa place dans son plan d'action. Il n'aura dès lors pas besoin de se livrer au type de délibération hésitante qui on remarque au premier coup d'œil dans les mouvements d'un débutant qui a recours à des processus analytiques conscients. Les praticiens experts se facilitent les choses «en structurant leur environnement sur le plan informationnel - à l'aide d'une sorte de gabarit mental - au fur et à mesure qu'ils progressent dans leur tâche. » (Crawford, 2016b, p. 47, citant Kirsh, 1995, pp. 35-36)

C'est bien ce qui est observé dans la mise en place des basilics. L'esprit se décharge par l'utilisation d'un « gabarit mental » que constitue la ligne primaire de basilics. Si Matthew Crawford lie cette « cognition étendue », aux « performances de haut niveau », je reviendrai sur ce point au **chapitre I** consacré au marché, elle ne me semble pas étrangère à ce qui se joue dans ce type de pratique. Pour le philosophe,

« nous «déchargeons» une partie de notre processus mental sur notre environnement, ou bien nous incorporons certains objets de telle sorte qu'ils finissent par fonctionner comme de véritables prothèses. L'essentiel, c'est que, pour comprendre la cognition humaine, on ne doit pas se concentrer uniquement sur ce qui se passe à l'intérieur de notre boîte crânienne, parce que nos facultés mentales s'appuient sur un véritable «échafaudage» de points d'appui environnementaux, qu'il s'agisse de technologies ou de pratiques culturelles, lesquelles deviennent une partie intégrante de notre système cognitif » (Crawford, 2016b, pp. 50-51)

Si je viens de montrer que l'exécution de certaines tâches n'était pas sans conséquence sur l'état d'esprit des pratiquants, les corps ne sont pas en reste et sont également soumis à de multiples sollicitations.

Corps, douleur et confort

Quand vous commencez à pratiquer le maraîchage sur petite surface, avec le lot de travaux manuels que cela implique, vous allez petit à petit prendre conscience de muscles et d'articulations dont vous ignoriez l'existence. Gil évoque d'ailleurs des pratiques d'échauffement, tel un sportif, alors que je viens le retrouver fin mars pour une ultime

interview¹⁰⁷. Chaque nouvelle tâche sollicite votre corps de manière différente. La récolte des pommes de terre à la fourche-bêche vous laisse des traces dans les abdos le lendemain, la cueillette des courgettes, plié en deux, n'épargnera pas vos cuisses tandis que la taille et le nettoyage des plants d'ail séchés à l'aide d'une pince peut vous conduire à une tendinite de la main. Mais les sensations sont loin d'être uniquement musculaires. Passer une bonne heure en short et T-shirt à manches courtes dans une planche de courgettes, et vous réalisez alors que ces plants piquant sont légèrement irritant. A contrario, le repiquage d'une ligne de basilic pieds nus dans la terre fraîchement travaillé est loin d'être une expérience désagréable. La douleur physique n'est sans doute pas sans lien avec les mécanismes d'apprentissages action-perception que j'ai décrit plus haut et peut à mon sens corriger les positions et amener le travailleur à se positionner selon la configuration la moins douloureuse ou entraînant le moins de douleurs le lendemain sans vraiment y réfléchir.

En fonction des tâches, le pratiquant tente toujours de s'aménager une zone de confort. Lors d'une cueillette ou d'une tâche répétitive comme le désherbage, il va changer régulièrement de position. Par exemple, la cueillette des fraises peut se réaliser debout, le corps penché en avant, ou en avançant à genoux entre les planches ou encore accroupi¹⁰⁸. Aucune position n'est parfaite, et même si je préférerais travailler à genoux, la pratique invite à devoir osciller entre diverses positions pour tenter de se maintenir dans une zone de confort. Celle-ci, parfois déjà restreinte pour certaines actions, s'amenuise encore lorsque les conditions météorologiques ne sont pas favorables. Lors de la récolte des fraises en juin 2016, une pluie fit son apparition, perça mon imperméable et rendit le sol boueux de telle manière qu'il ne m'était plus possible d'avancer selon ma position préférée, les genoux au sol¹⁰⁹. Comme le dit Gil au sujet des fraises : « C'est déjà difficile de trouver une position, on doit changer, mais la pluie enlève encore des possibilités »¹¹⁰. On retrouve encore derrière le positionnement du corps, cette construction d'un savoir ou d'un savoir-faire au contact du réel que j'ai plusieurs fois évoqué dans ce travail. Malgré toutes les bonnes idées imprégnées d'ergonomie que l'on peut avoir en tête, c'est souvent au contact du terrain que la zone de confort corporelle va se dessiner, dans une sorte d'hybridation entre ce que l'on souhaite et ce qui est possible. Comme je l'ai mentionnée dans la section consacrée aux conditions météorologiques, les serres permettent,

¹⁰⁷ Journal de terrain, 28 mars 2017

¹⁰⁸ Journal de terrain, 17 juin 2016.

¹⁰⁹ Journal de Terrain, 17 juin 2016

¹¹⁰ Journal de terrain, 17 juin 2016, Quasi-verbatim

dans la mesure du possible, de limiter l'inconfort dû à la pluie en offrant un abri le temps d'une averse¹¹¹. Il reste cependant des cas où il n'y a pas d'échappatoire aux conditions météorologiques comme lors de cette après-midi caniculaire où j'ai dû planter 1200 poreaux sous un soleil de plomb avec une aidante. Le corps est pleinement plongé dans les conditions météorologiques et les ressent fortement. L'expérience est cependant loin d'être négative. Le 17 juin 2016, alors que je débutais mon terrain par une journée maussade et pluvieuse, j'inscris ce soir-là dans mon journal

« J'ai vraiment ressenti ce jour le travail dans mon corps, sous la pluie, les intempéries, mais à la fois des moments où tu respirez aussi. » (Journal de terrain, 17 juin 2016)

Si la météo reste très présente dans les préoccupations du maraîcher, comme j'ai pu le montrer au chapitre précédent, travailler à l'extérieur permet aussi de développer un sentiment d'acceptation des conditions météorologiques. Travaillant dans un bureau, j'ai parfois le sentiment de ne réellement sortir et profiter du dehors que lorsque les conditions météorologiques sont optimales. Dans le cas d'un métier d'extérieur, si un beau soleil reste plus qu'apprécié, la pluie me semble moins perturbante au fur et à mesure que se développe ce que je pourrais nommer cette « habitude ou aptitude du dehors ».

Enfin, si on soulève la question du corps, il me semble impossible de ne pas soulever celle des outils qui habitent la pratique du maraîchage sur petite surface. Binette, fourche-bêche, fraiseuse-sarcluse, pousse-pousse, houe, pelle, bêche, plantoir mais aussi, du côté des appareils motorisés, tondeuse, motoculteur ou la légendaire biobuteuse sont autant d'outils et appareils que le maraîcher est appelé à maîtriser dans sa pratique. Chacun de ces instruments va amener son lot de contraintes auquel le corps doit s'adapter : on ne manipule pas une fraiseuse-sarcluse, une binette ou un pousse-pousse de la même manière. Le corps doit à chaque fois trouver un équilibre pour s'adapter à l'instrument et l'utiliser selon son modus-operandi. Le constat vaut aussi pour les outils plus mécanisés comme par exemple le motoculteur dont la pratique demande une certaine maîtrise. Ce n'est que sur le tard que je me suis intéressé à l'incorporation de ces outils. Certains sont-ils tellement appropriés par les utilisateurs qu'ils en deviennent de véritables prothèses ? Matthew Crawford explique que les crosses des joueurs de hockey deviennent de véritables prolongements de leur corps en raison de leur utilisation soutenue.

¹¹¹ Journal de terrain, 10 août 2015

« On dit parfois que, pour celui qui s'en sert de manière optimale, un outil finit par devenir une extension de son propre corps. Il ne faut pas y voir une simple métaphore. Un nombre croissant d'études illustrent cette notion d' « extension cognitive » ; dans la manière dont elles sont gérées par le cerveau qui organise nos actions et nos perceptions, on ne peut pas distinguer les nouvelles aptitudes permises par les outils et les prothèses de celles du corps humain organique » (Crawford, 2016b, pp. 65-66).

La question mériterait d'être creusée d'avantage et questionnée dans le cas du maraîchage. La diversité des outils est peut-être trop importante pour que ceux-ci soient totalement incorporés. Dans mon cas, mon terrain ne m'a pas permis de développer ce sentiment d'incorporation pour la plupart des outils, simplement une maîtrise plus ou moins grande de ceux-ci. Sauf peut-être dans un cas pour un outil quasiment inséparable du maraîcher, le suivant du champ à la table de midi et de celle-ci au marché. Il s'agit de l'opinel. Généralement porté en poche, celui-ci quitte rarement le maraîcher ou l'aidant. C'est un des premiers outils qui m'a été demandé d'emporter. Très personnel, tout à chacun possède généralement le sien, il est utilisé dans de multiples tâches que ce soit au niveau des récoltes de courgettes, des tomates si certaines sont récalcitrantes, de la mâche, de la salade, du fenouil ou de la roquette, et j'en passe. La récolte du fenouil me semble particulièrement évocatrice de la maîtrise et peut-être de l'incorporation de ce couteau. Pour cueillir un fenouil, la lame du couteau doit tout d'abord être glissée en juste en dessous de la base de celui-ci afin de le séparer de sa racine. Ensuite, les longues branches du fenouil qui le chapeautent sont coupées en un ou plusieurs coups de couteau. Je tenais généralement le fenouil de la main droite et assenait un large coup horizontal de la main gauche. Ce même couteau va être utilisé sur les marchés pour nettoyer un légume à la demande d'un client. Il est omniprésent et reste généralement l'objet d'un seul et même maraîcher qui sait l'identifier à l'aide de quelques marques distinctives. Comme bien souvent, c'est parce que je l'avais oublié chez moi à l'une ou l'autre occasion que je me suis rendu compte du manque de ne pas avoir cet instrument sur moi. Certes, je pouvais alors emprunter un autre couteau ou prendre le canif de rechange que j'avais généralement dans mon sac mais la sensation n'était pas la même, je me sentais incomplet. De la même manière, j'ai le sentiment de sortir ce couteau de ma poche sans même y penser et mes souvenirs relatifs à son usage m'évoquent beaucoup plus une utilisation naturelle que lorsque j'étais confronté à l'usage de nouveaux outils qui m'apparaissent beaucoup plus extérieurs. La question de l'incorporation mériterait d'être davantage creusée.

Les richesses d'un métier

J'ai évoqué dans les lignes qui précèdent les multiples connaissances techniques, les multiples savoirs en relation avec le vivant et les sciences agronomiques et les multiples savoir-faire gravitant autour du soin et de la gestion des cultures. Mais les savoirs et savoir-faire mobilisés dans ce métier sont bien plus larges que ceux présentés précédemment. Il s'agit par exemple de mécanique de base, quand il faut jeter un œil au frein du tracteur, de maçonnerie quand il est nécessaire de couler une nouvelle dalle de béton devant le frigo, et de petite menuiserie quand il s'agit de déplacer et de réassembler les caisses destinées à accueillir les chicons durant l'hiver. Mais d'autres compétences sont également nécessaires comme les compétences commerciales et relationnelles liées à la vente sur les marchés. Il y a l'immense savoir-faire logistique permettant de récolter au plus juste des besoins, d'écouler les surplus de récoltes vers des partenaires moins habituels et de passer les commandes, toujours au plus près des besoins, des fruits et légumes nécessaires à la diversification de l'offre sur les marchés. Le métier comporte également un volet pédagogique qui s'illustre à travers les apprentissages qui sont transmis entre maraîchers-coopérateurs ou vers les aidants. Enfin, et j'en oublie sans doute, il y a la maîtrise des aspects comptables, juridiques, administratifs, et même ceux liés à la communication à travers le site web et les réponses aux sollicitations multiples que cette activité occasionne. Cette diversité est au cœur du métier.

Max " Je ne pourrais pas travailler pour quelqu'un qui me dirait "Ah ben là ce matin tu vas aller récolter les choux de Bruxelles " et pendant 4 heures je vais aller récolter les choux de Bruxelles. Ca je n'y arriverais pas. Parce qu'au bout d'une heure j'en aurais marre, et que je me dirais que j'ai envie de passer à autre chose. Donc ici, comme c'est une activité que je gère moi-même, je peux m'organiser pour switcher d'une activité à une autre quand je commence à en avoir marre. Bon, c'est pas toujours le cas, il y a quand même des contraintes et parfois je suis là, « putain, fait chier les épinards » (...) mais souvent j'ai le choix, (...) [entre] 3 ou 4 activités et si il fait dégueu et froid et que j'ai froid, je rentre répondre un peu aux mails et puis je ressors, tu vois. (...) (Journal de terrain, 29 mars 2016, interview)

Le maraîchage n'apparaît donc pas uniquement comme un métier manuel et comporte de nombreux aspects intellectuels. Mais n'est pas le cas, en réalité, de tous les métiers prétendument manuels où l'artisan garde un contrôle de son travail. Matthew Crawford estime qu'il a

« toujours éprouvé un sentiment de créativité et de compétence beaucoup plus aigu dans l'exercice d'une tâche manuelle que dans bien des emplois officiellement définis comme « travail intellectuel » plus étonnant encore » il a « souvent eu la sensation que le travail manuel était plus captivant d'un point de vue intellectuel » (Crawford, 2016, p. 11).

L'auteur explique que c'est le taylorisme qui a vidé les métiers manuels de leur qualification, « l'activité du travail autonome, maîtrisé par le travailleur lui-même » étant « dissoute ou démembrée en plusieurs parties et reconstituée en tant que *procès de travail* hétéronome contrôlé par le management en vertu d'un véritable saucissonnage » (Crawford, 2016, p. 51).

L'autonomie conséquente de la coopérative conduit à la grande diversité de savoirs et de savoir-faire que j'ai pu observer.

Comme j'en ai discuté, ces savoirs et savoir-faire sont ancrés dans des relations complexes qui lient le corps, l'intellect et l'environnement. Certains gestes vont par exemple naître du contact avec l'environnement, et ces gestes vont ensuite avoir des répercussions sur les états d'esprit du pratiquant. Cette complexité mériterait d'être davantage questionnée mais l'épanouissement ressenti met à mal l'idée que les métiers dits de la connaissance constitueraient le summum de l'épanouissement social et professionnel. A l'heure où les filières techniques sont sous-financées, il me semble bon de le rappeler. Mais le fil de ce chapitre m'a petit à petit éloigné de mon guide, la tomate, et il est temps de la retrouver alors quelle celle-ci quitte la coopérative dans de grande caisses bleues de plastique pour entrer dans les voies de commercialisation.

V. Le Marché et les marchés

Un marché... ¹¹²

Six heures du matin. La petite camionnette tractant une imposante remorque pénètre sur une petite place citadine encore plongée dans l'obscurité. Elle zigzague entre d'autres camions et remorques, que d'autres exposants sont en train de décharger, avant de stopper. Max descend de la voiture, détache la remorque et la déplace un peu plus loin. Sophie le retrouve vers 6h30, ouvre le coffre de la camionnette et commence à décharger, ici l'armature des tables tréteaux, là les balances nécessaires pour la pesée des légumes. Pendant ce temps, Max détache du toit de la camionnette les deux imposants parasols qui serviront à abriter le stand. Un deuxième aidant, Jean-Benoit, arrive et commence le déchargement, suivi par Camille, vers 7h00 du matin. Très vite, le stand commence à se former. Les gestes sont précis. L'armature métallique des tables se déplie, pour celui qui en a l'habitude, en quelques gestes élégants. De même, la pose du parasol, de l'enlèvement de sa protection à son déploiement peut prendre quelques secondes pour celui qui en a l'expérience. Une fois les planches de bois posées sur l'armature métallique, on y dispose une épaisse nappe orange. Les légumes font enfin leur apparition. Les piles de caisses bleues, posées sur un cadre à roulettes, sont sorties de la remorque bâchée. Gare à l'accident, la passerelle qui relie la remorque au sol, une simple planche, est assez raide et il faut accompagner la fin de la descente en soulevant la pile de son pied pour éviter tout risque de chute. Les légumes sont disposés sur les tables dans la lumière orangée des néons urbains. Les tomates sont délicatement placées au centre du stand, bien en vue. Sophie, plaçant les salades, s'exclame « Oh, elles sont belles les salades ». Les légumes s'entassent et créent une impression d'abondance totalement volontaire. « J'aime les gros tas » explique Max, « créer de l'abondance ». Pour lui, « chaque étalage est une œuvre d'art ». Et c'est vrai que l'impression d'abondance est bien réelle, surtout en été où les caisses de tomates maison occupent une place centrale dans l'étalage. Partout, autour du stand, les autres exposants s'affairent, achalandent, disposent. Un boucher positionne sa remorque, d'autres vendeurs de fruits étalent leurs caisses. Vers 7h, les premiers badauds pointent leur nez. « Encore un petit quart d'heure. Les caisses ne sont pas encore branchées » explique Sophie. Petit à petit, le marché démarre crescendo. 7h30.

¹¹² Cette séquence est réalisée à partir de mes observations des marchés du 20 août 2016, du 10 septembre 2016, du 16 septembre 2016, du 15 octobre 2016, du 22 octobre 2016, du 9 décembre 2016, du 24 décembre 2016 et du 21 janvier 2017.

Nous sommes prêts. Les premiers clients se présentent parcimonieusement alors que Max nous ramène du café, en tasse, d'un bistro voisin et des viennoiseries d'une petite boulangerie.



Figure 31: Créer de l'abondance...Photo prise par l'auteur le 22 octobre 2016 lors du marché hebdomadaire du samedi matin.

La nuit cède le pas au jour et le ciel bleu est bien au rendez-vous. Petit à petit, le rythme se fait plus intense. Les clients, matinaux en cette fin d'été, commencent à s'amasser devant le stand. Une légère file se crée. Si le premier café peut être avalé chaud, le deuxième est généralement bu tiédasse quand une mini-pause se dégage, si elle se dégage, entre deux clients. Derrière le comptoir, c'est la danse des maraîchers. On passe d'une caisse enregistreuse à l'autre, on virevolte d'un légume à l'autre, on manque de se bousculer, mais on s'évite toujours de justesse, ou on en sourit si cela arrive. « Une demi-livre de carottes », « un kilo de tomates ». Certains clients insistent pour choisir eux-mêmes leurs légumes. Les plus matinaux sont pour beaucoup des habitués. Il s'agit de ce couple avec son bébé, de cet homme en vélo, ou de cette femme un peu distraite qui revient plusieurs fois, dépose ses sacs de marchandises derrière le comptoir, en amène un à sa voiture, revient ne sachant plus ce qu'il lui reste à reprendre, vérifie ses sacs, repart avec la fin de ses achats, et finit par revenir encore un peu plus tard pour acheter un légume qu'elle avait oublié. Certains clients sont des amis. « Tu as des petits yeux » dit Sophie à une amie qui avait visiblement eu un vendredi soir chargé. Beaucoup de clients ramènent les sachets en papier de leurs derniers achats ou des sachets de pain dont on se servira pour emballer leurs légumes. « Ces pommes sont-elles bonnes pour le jus ? » « Comment conserver ces haricots ? » Les clients sont demandeurs de conseils et se les échangent également entre eux. Le maraîcher est également mis à contribution comme référent pour le potager de certains. Ici,

on ne vient pas que pour les légumes. Le rush se termine vers 11h00 quand une des personnes derrière le comptoir parvient à prendre quelques secondes pour se poser avant son prochain client. En fin de marché, Jean-Benoit va acheter un saucisson qu'il coupe et met à disposition. Max revient avec quelques olives. L'ambiance est conviviale. Les vendeurs réalisent leurs propres achats. Vers 12h30, le démontage commence. Un ou l'autre client tardif parvient à passer commande juste avant que la caisse ne soit débranchée. Les caisses bleues, vides cette fois, sont empilées avant de reprendre le chemin de la remorque. Les armatures sont repliées à grands frais pour le novice, en quelques secondes pour l'habitué. Max propose les invendus frais qui ne pourront pas être conservés et qui sont partagés entre les vendeurs. Max et Sophie remontent vers 13h30. Ils devront encore décharger ce qui doit être remis dans le « frigo » et faire les comptes du marché avant de terminer leur journée vers 15 h.

L'art de l'achalandage

La mise en place de l'échoppe du marché constitue tout d'abord un enchaînement précis et rôdé. Si le débutant peut se sentir gauche et apprécie les instructions, les personnes aguerries me semblent agir dans le cadre d'une chorégraphie bien construite. Quand Sophie, Camille, Max, Gil ou Jean-Benoit montent ou démontent le stand, leurs gestes sont précis et économes, les actions sont agencées dans un ordre défini, chaque objet a sa place. Alors que je disposais une nappe orange sur une table en m'inquiétant du sens de la disposition, Sophie déclare « Ce n'est pas très important... et à la fois, tout est important »¹¹³. Chaque petit élément du stand, comme les petites perches qui lestent les parasols à des poids pour les empêcher de s'envoler ou les tréteaux métalliques, sont dotés d'un « truc » pour rendre leur utilisation plus facile, plus rapide, plus efficace lors du montage ou du démontage. Me voyant me démener avec un tréteau métallique multiarticulé, Camille me montra comment, en le soulevant simplement au centre, celui-ci pouvait être replié en quelques mouvements précis¹¹⁴. Le chargement de la remorque des piles de caisses de légumes, tâche qui peut paraître évidente pour le non-initié, répond à une logique à la fois d'efficacité de gestion de l'espace (comment placer la totalité des caisses), d'efficacité temporelle (quels sont les caisses qui doivent être déchargées en premier pour être remplacées en vue du deuxième marché de la semaine) et d'efficacité ergonomique (comment monter les caisses efficacement sans prendre le risque de les renverser). En quelques semaines, Jean-Benoit qui avait fait tombé à l'occasion de son premier marché une pile de caisses bleues en la déchargeant de la camionnette lors de la descente délicate de la petite passerelle, répandant

¹¹³ Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹¹⁴ Journal de terrain, 9 décembre 2016

sur le sol champignons et navets¹¹⁵, semble avoir totalement acquis une routine mélangeant réflexion et automatismes, savoirs et savoir-faire qui lui permettent de charger et décharger rapidement la remorque¹¹⁶. Difficile de savoir, dans certaines phases, où se termine l'action réfléchie et où commence l'action incorporée. Lors d'un démontage nocturne, alors que nous nous activions avec Jean-Benoit et Camille à ranger le matériel, nous entrecroisant joyeusement et rapidement sous les spots de la petite place abritant le marché, cette dernière s'exclama que nous étions vraiment « dans le Move »¹¹⁷.

L'anicroche peut parfois survenir comme lorsque une lampe éclairant le stand clignote bizarrement, avec des effets stroboscopiques. Appelant le voisin boucher à la rescousse, la référence en cas de problème électromécanique, celui-ci expliqua qu'il s'agissait sûrement d'un accumulateur défaillant, soulignant encore une fois la diversité des savoirs mobilisés dans les métiers soi-disant manuels¹¹⁸.

Lors du montage, le maraîcher en charge agit en véritable chef d'orchestre qui va orienter l'organisation du stand, imposant sa griffe sur l'achalandage qu'un œil averti peut à mon sens discerner. Si ces arrangements portent aussi sur des questions pratiques – à partir de quelle intensité de vent faut-il lester les parasols – ils sont principalement liés à l'achalandage. Si Max place en général les légumes-racines sur une table située à l'arrière-plan, Gil y déposera lui les salades¹¹⁹. Sens pratique ou pure esthétique ? Sans doute un peu des deux. Mais on retrouve certainement l'idée de David Kirsh développée au **chapitre IV** selon laquelle un praticien opère constamment une réorganisation des objets de son art à la fois pour faciliter « le suivi de sa tâche » mais également guider ses actions (Kirsh, 1995, pp. 35-36 ; cité par Crawford, 2016b, p. 47). Le stand du marché est structuré pour faciliter le travail des vendeurs.

Le maraîcher agit en chef d'orchestre donc, mais dont les instructions vont aller en diminuant alors que l'expérience des autres augmente. Si l'arrivé d'un nouveau comme moi ou Jean-Benoit nécessite de longues explications, Sophie et Camille connaissent la musique agissent sans besoin de précision importantes. Mais outre l'aspect pratique, la disposition des légumes sur l'établi est une forme d'art visant à créer une abondance visuelle totalement assumée par Max. Lors de l'agencement de la mâche, Max place une petite caisse bleue déjà remplie de la précieuse salade d'hiver sur la table et vient y rajouter à la main, saisissant de ses deux bras la

¹¹⁵ Journal de terrain, 5 novembre 2016

¹¹⁶ Journal de terrain, 9 décembre 2016

¹¹⁷ Journal de terrain, 9 décembre 2016

¹¹⁸ Journal de terrain, 5 novembre 2016

¹¹⁹ Journal de terrain, 10 septembre 2016

totalité du contenu d'une autre caisse, une deuxième couche, dépassant largement la caisse et créant cette abondance. Alors que je tente de reproduire son mouvement et que j'hésite à ajouter encore de la mâche, il me dit « En matière de tas, fais-toi plaisir »¹²⁰. Max se plaît à dire que « Chaque échoppe est une œuvre d'art »¹²¹ et il est vrai que le résultat final est magnifique. L'échoppe est débordante de couleurs, chargée et colorée par ses multiples légumes dont nos tomates qui s'apprêtent alors à devenir objets d'échange économique.

Convivialité et familiarité

Le début du marché, entre la fin du montage et le début du rush est convivial et propice à la discussion comme lorsque Camille montre ses photos de ses vacances aux antipodes¹²² ou que Sophie explique que l'odeur d'urine sentie ce matin-là est probablement due à une soirée dans un café tout proche qu'elle avait l'habitude de fréquenter comme étudiante¹²³. Comme il n'y a pas encore trop de clients, les vendeurs en profitent parfois pour faire leurs propres courses ou réaliser des commandes pour des amis. Quand tous les vendeurs le font en même temps, cela donne l'impression saugrenue d'un rush d'activités alors qu'il n'y a aucun client devant l'échoppe¹²⁴. On discute de l'actualité, on plaisante. Un petit problème technique- la caisse bloquée – est l'occasion pour moi d'aller demander un petit coup de main au boucher qui plaisante, du moins je l'espère, en me répondant « Tu veux vraiment me pourrir la journée toi ! »¹²⁵. Le jour de Noël, on ironise sur les bonnets de Noël que nous sommes « forcés » de



Figure 32 : Le dernier marché de l'année 2016 avant la trêve. Photo prise par l'auteur le 24 décembre 2016.

mettre.

L'ambiance me semble euphorique en cette veille de trêve de trois semaines qui se prépare¹²⁶. Les vendeuses se connaissent bien et aiment travailler ensemble. Une fromagère d'une autre échoppe vient pour acheter quelques légumes. Elle a emporté une caisse bleue à elle pour y placer ses courses. Alors que je la sers, Camille me rappelle de lui faire 10% car c'est quelqu'un du marché. C'est la règle informelle qui règne entre les exposants. Quand quelqu'un doit se rendre aux toilettes, les commentaires vont bon train sur celles du seul bistro, un

¹²⁰ Journal de terrain, 5 novembre 2016

¹²¹ Journal de terrain, 5 novembre 2016

¹²² Journal de terrain, 21 janvier 2017

¹²³ Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹²⁴ Journal de terrain, 5 novembre 2016

¹²⁵ Journal de terrain, 24 décembre 2016

¹²⁶ Journal de terrain, 24 décembre 2016

café d'étudiant qui fleure bon la guindaille, qui accepte les exposants sans demander de consommation. Un « risque bactériologique » est évoqué en plaisantant¹²⁷. L'atmosphère est chaleureuse et les vendeurs apprécient généralement les marchés. Camille explique qu'elle est tombée sous le charme lorsqu'elle a eu l'occasion d'essayer. Elle apprécie le dynamisme qu'il y a durant la belle saison, un peu moins lorsqu'il fait froid. Sophie rajoute qu'il y a aussi une convivialité. Elles acquiescent mutuellement¹²⁸. Et il est vrai que pour moi, le marché constituait à chaque fois un moment dont je revenais fatigué mais avec le sourire. Bien sûr la dynamique peut être épuisante comme lorsque Sophie se réjouit d'être en week-end après avoir enchaîné deux marchés le vendredi et le samedi¹²⁹, mais globalement, c'est un travail apprécié. C'est un lieu qui, loin d'être consacré uniquement à l'échange économique, se remplit de souvenirs et d'anecdotes comme tout lieu de vie. Sophie évoque le fait que l'emplacement de Max était avant celui de ses parents¹³⁰. Max évoque, alors que nous quittons le marché en voiture, tous les souvenirs que lui inspirent les différentes personnes qui quittent aussi le marché dans des voitures chargées comme cet ami qui avait commencé les marchés en même temps que lui¹³¹. Et puis, il y a les clients avec lesquels les relations vont bien au-delà d'un simple échange économique.

Les premiers clients se présentent parfois très tôt avant le début officiel du marché comme ce couple de personnes âgées dont la femme explique « Plus on vit moins on a de temps »¹³². En 2015, bien avant que je ne fréquente les marchés, Camille m'avait expliqué, alors que je passais à la coopérative, sa propre catégorisation des clients qui me semble assez opportune, fruit de plusieurs années d'observations.

Camille : « Il y a différents types de clients. On a les personnes plus âgées qui faisaient un potager avant et qui apprécient toujours de manger de bons légumes, les occasionnels, les gens qui viennent pour la panade du bébé, les gens qui viennent spécifiquement car ils préparent un bon repas pour les invités et qui veulent leur faire découvrir de bons produits. Il y a pas mal de gens qui regardent si Max est là afin de lui demander conseil pour leur potager. En été, il y a aussi les habitués qui papotent devant. Il y a un couple qui vient toujours au début du marché avec de la monnaie qu'ils ont rassemblés pendant la semaine. Il y a les « people ». Il y a des gens qui amènent leurs sacs à pain vide pour qu'on puisse les réutiliser

¹²⁷ Journal de terrain, 21 janvier 2017

¹²⁸ Journal de terrain, 21 janvier 2017

¹²⁹ Journal de terrain, 5 novembre 2016

¹³⁰ Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹³¹ Journal de terrain, 5 novembre 2016

¹³² Journal de terrain, 22 octobre 2016

pour emballer les légumes (...) Et puis il y a les gens qui viennent par conviction, parce qu'ils veulent manger bio ou local. »(Journal de terrain, 24 juillet 2015, quasi-verbatim)

Loin d'entrer dans de simples catégories commerciales, le lien avec les clients relève surtout de la familiarité et de la convivialité. Les échanges ne sont pas caractérisés uniquement par de simples échanges commerciaux. Comme vu précédemment, outre le fait de ramener leurs sacs en papier, beaucoup viennent demander conseils notamment sur l'utilisation des fruits et légumes : « Comment préparer ce légume ? » « Combien en faut-il pour 5 ou 6 personnes » ? La convivialité ne se niche pas que du côté des vendeurs. Certains clients se saluent, se connaissent et parfois des anonymes échangent sur l'utilisation de tel ou tel légume : « Celui-là est super bon en salade »¹³³. Les vendeurs répondent directement ou se tournent rapidement vers celui ou celle qui a l'information, qui a déjà goûté et préparé le légume ou qui a été impliqué dans sa production. Sophie se montre très franche sur ce qu'elle pense de certains légumes. Quand un client lui demande si les tomates sont bonnes, des tomates de fin de saison que les maraîchers laissent murir en caisse et qui sont encore très fermes – elle répond clairement que non, mais que ce sont les dernières d'ici alors il faut en profiter. Elle précise qu'elles sont du même niveau que celles des grandes surfaces. N'appréciant pas le goût du rutabaga, elle explique à un client que c'était de la nourriture pour les cochons par le passé. Alors que je plaisante avec elle de sa manière franche de vendre les produits, Elle me répond qu'elle ne va pas leur dire n'importe quoi¹³⁴. Cette sincérité n'est pas sans lien avec la « parole franche » qui s'échange entre les maraîchers et que j'expose au **chapitre VI**. Le maraîcher est aussi mis à contribution pour donner ci et là des conseils pour le potager¹³⁵. Loin d'être une relation client-vendeur anonyme, celle-ci peut-être multiple. Il y a les amis qui viennent faire leurs courses comme cette amie à qui Camille demande ce qu'elle fait ce soir¹³⁶, il y a les clients devenus des amis et à qui on fait la bise et qui peuvent remplir eux-mêmes leurs sachets de légumes¹³⁷. Il y a les clients dont on rit gentiment des petites manies comme cette madame un peu confuse que j'ai présentée durant l'introduction de ce chapitre.

Au fil des marchés, les clients ne sont plus des inconnus et je me surprends parfois à reconnaître un visage en rue et à réaliser que c'est une connaissance rencontrée sur le marché. Je ne dirais

¹³³ Journal de terrain, 10 septembre 2016

¹³⁴ Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹³⁵ (Journal de terrain 10 septembre 2016

¹³⁶ Journal de terrain, 15 octobre 2016

¹³⁷ Journal de terrain, 16 septembre 2016

pas que ce type de familiarité ne peut pas se jouer dans un supermarché de quartier mais il est fortement contraint par la rigidité de la structure – impossible de passer derrière la caisse d’un supermarché – et peut-être par la standardisation des produits qui les rendent anonymes et étrangers à la fois aux personnes qui les vendent et aux personnes qui les achètent. Ici acheter c’est aussi soutenir. Au-delà de l’achat de nourriture, des clients viennent pour soutenir le projet, l’agriculture locale. Et puis il y a bien sûr la qualité gustative. Une cliente originaire d’Afrique centrale est servie par Sophie. Elle engage la conversation et nous rejoint derrière le comptoir pour choisir elle-même ses carottes. « En Belgique » dit-elle, « c’est le règne des apparences, pour les légumes comme pour les gens ». « C’est le règne du plastique » rajoute-elle. Elle explique que ce qu’elle aime bien ici c’est que ça lui rappelle le marché en Afrique. « Ce n’est pas l’apparence qui compte ». Elle ajoute qu’elle utilise tout ce qu’elle achète ici, « jusqu’à la dernière feuille » « et cela reste toujours bon ». Encaissant son compte, elle me paie et me dit de garder la monnaie, de quelques cents « Je vous souhaite de devenir riche » ajoute-elle en riant¹³⁸.

Les légumes, hors de leur standardisation moderne – disponibles en toute saison et en tous lieux – retrouvent un rôle de marqueur temporel comme lorsque cet homme de la cinquantaine s’exclame heureux « Ah, les légumes d’hiver sont de retour »¹³⁹. L’échoppe même révèle ce marquage temporel. Abondante et très étendue durant la belle saison, elle semble plus restreinte, moins colorée durant l’hiver¹⁴⁰. Marqueur temporel des saisons donc mais aussi des époques. Entendant que les pommes vendues cette semaine sont des « Grises de Bréban », une femme d’une soixantaine d’année explique qu’elle entendait ce nom de sa mère lorsqu’elle était petite¹⁴¹. Une autre cliente estime de son côté qu’il y avait moins de variétés de légumes avant. Cette déclaration donne à méditer. Alors que la coopérative propose de nombreuses variétés anciennes, celles-ci sont perçues pour des nouveautés alors que nous sortons d’une longue phase de modernisation et de standardisation de l’agriculture. Le maraîcher et ses légumes apparaissent également comme des marqueurs de la localité. Lors du choix des légumes, des clients s’inquiètent régulièrement de savoir s’il s’agit des légumes issus de la coopérative ou d’un partenaire¹⁴².

¹³⁸ Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹³⁹ Journal de terrain, 5 novembre 2016

¹⁴⁰ Journal de terrain, 21 janvier 2017

¹⁴¹ Journal de terrain, 5 novembre

¹⁴² J’en discute avec un des maraîchers le 25 août 2016 et je l’écris dans mon Journal de terrain. Cependant, si j’ai observé cette pratique lors des marchés auxquels j’ai participé, je ne l’ai pas indiqué dans Journal de terrain.

Drôle de relation qui unit le maraîcher et ses clients. Elle mériterait d'être davantage explorée. Les regrets et les souhaits de repos des clients me semblent sincères alors que Camille explique qu'ils ne seront pas présents durant trois semaines sur les marchés, durant la « trêve ». Et je m'interrogeais sincèrement sur la présence d'une habituée assez attachante alors qu'elle ne s'était pas encore présentée lors d'un marché de janvier. De plus, la relation maraîcher-client influence vraisemblablement les conditions mêmes de production. A l'occasion d'une récolte de poireaux, Max m'expliqua en rigolant qu'il fallait être attentif à ne pas mettre des poireaux montés en fleur dans les bottes car il avait déjà eu des clients qui le ramenaient la semaine suivante¹⁴³. Matthew Crawford écrit que « quand l'activité du fabricant (ou du réparateur) s'inscrit de façon immédiate dans une communauté d'utilisateurs, elle peut être enrichie par » les interactions avec ceux-ci.

« Dans ces conditions, le caractère social du travail n'est pas séparé de ses normes intrinsèques ou de son aspect technique ; le travail s'améliore par le biais des relations avec autrui. Il est même possible que la nature de ces normes, les critères mêmes de sa perfection ne puissent émerger qu'à travers ces échanges répétés avec les utilisateurs et avec les autres artisans de la même branche. Quand un travail possède ce caractère social, il est susceptible de mettre en lumière une conception partagée du bien et de la rendre plus concrète » (Crawford, 2016, pp. 216-217).

Cette relation entre un praticien et sa communauté d'utilisateur mériterait d'être davantage interrogée dans le cadre de cette coopérative.

La chorégraphie du maraîcher

Marché du 24 décembre 2016. Une discussion anime différents exposants sur le fait qu'il n'y a pas grand monde. Il se murmure que les gens sont soit déjà en train de cuisiner, soit ont déjà fait leurs courses. Quel que soit l'hypothèse, la foule est éparse, très éparse. Il est 9 heures et j'ai toujours l'occasion de discuter avec les autres vendeurs. Cela dénote d'autres marchés que j'ai pu faire surtout durant la belle saison où le rush peut durer 2 à 3h durant lesquelles même se désaltérer relève de la gageure. Ce rush me manque. Le marché me semble plus lent, plus ennuyant. D'habitude, à partir de 9h00 voire même de 8h30, il n'est pas rare que la totalité des 3 ou 4 vendeurs présents derrière le comptoir d'approximativement 6 mètres de long servent en

¹⁴³ Journal de terrain, 10 octobre 2016.

même temps les clients qui se présentent sans qu’aucune pause ne soit réellement possible entre deux demandes.

Les actions à exécuter par les vendeurs sont simples et sembleraient ne nécessiter aucune digression : Prendre les instructions du client – « une demi livre de carottes s’il vous plaît », se diriger vers le légume demandé avec un sac en papier, remplir le sachet, vérifier à la balance si le poids correspond bien, rajouter ou enlever des légumes si besoin, vérifier à nouveau le poids à la balance, encoder alors le prix au kilo ainsi que le code du vendeur, disposer le sachet de légumes dans le panier du client qui est généralement posé derrière le comptoir, et retourner vers le client pour s’informer de sa demande suivante avant de terminer par l’impression du ticket de caisse reprenant le total des achats. De l’extérieur pourtant, durant un rush, ces actions simples et pas particulièrement poétiques ressemblent à une chorégraphie de danse expérimentale. Les vendeurs et vendeuses se croisent, s’évitent joyeusement, prennent vigoureusement quelques poignées de légumes, sautillent en deux petits pas jusqu’à une des deux balances, temporisent si un de leur collègue y est déjà, pestent si la balance bug, rajoutent quelques légumes, pèsent, introduisent le prix sur la balance électronique et le code du vendeur, se bousculent doucement et se sourient avant de repartir vers leur client ou un autre légume. Je mentionne l’expérience sous l’appellation du « grand bal » dans mon journal de terrain¹⁴⁴.

Véçu de l’intérieur, cette expérience présente une dimension supplémentaire. Le temps semble se contracter, les mouvements se font de plus en plus de manière automatique, de moins en moins intellectualisés tout en étant de plus en plus efficaces. Le vendeur est tout entier plongé dans son activité. Quelques exemples me semblent nécessaires. Après quelques marchés, il n’était pas rare que, sans vraiment y réfléchir, j’arrête de remplir un sachet, mettons de carottes ou de pommes de terres, et que le poids indiqué à la balance soit, parfois au gramme près, le poids demandé par le ou la cliente¹⁴⁵. C’est alors le moment de l’encodage du prix et du code vendeur et encore une fois, pour les légumes dont j’avais l’habitude, je n’avais plus vraiment le sentiment de réfléchir à mon encodage mais l’exécutais de façon à la fois automatique et consciente. Enfin, mes mouvements au sein de l’échoppe, au fur et à mesure que mon expérience des marchés grandissait, s’en trouvaient plus fluide, attrapant un sachet de papier attaché au piquet du parasol avant de me tourner vers le légume désiré pour ensuite me retourner et atteindre en quelques pas la caisse enregistreuse. Une musique jazzy ajoute encore une

¹⁴⁴ Journal de terrain, 15 octobre 2016

¹⁴⁵ Journal de terrain, 22 octobre 2016

dimension supplémentaire à l'expérience¹⁴⁶. Celle-ci, agréable, contracte le temps du rush qui passe très vite. La faim, la soif, le froid ou d'autres besoins naturels, s'amenuisent, disparaissent à mesure que l'on se plonge corps et âme dans l'activité du rush.

L'exaltation du rush me semble liée à la « cognition étendue » que j'ai présentée au **chapitre IV**. Pour Matthew Crawford, un cuisinier professionnel plongé dans le rush de l'heure de table, jonglant entre de multiples tâches au sein de la « structure imposée par sa cuisine » peut éprouver de l'exaltation et du plaisir devant cette « forme d'excellence typiquement humaine ». Cette modalité de l'épanouissement humain « où nous sommes totalement absorbés par l'activité qui nous relie au monde et à autrui » (Crawford, 2016b, pp. 62-63) me semble être ce qui se joue dans le rush du marché où les vendeurs improvisent au milieu de la structure donnée par l'échoppe.

Sans le rush, l'expérience du marché reste agréable, meublée de moments conviviaux mais reste plus marquée par la confrontation à ses propres sensations. Sans aucun doute, le marché du 21 janvier m'aurait semblé moins froid, il faisait -11° en arrivant le matin, si un rush clientèle avait eu lieu mais l'absence de celui-ci a mis à l'avant plan cette sensation de froid, qui de plus était accompagné par l'urgence de protéger également les légumes de cette météo glaciale qui pouvait fortement les endommager¹⁴⁷.

Lutte économique : la politique de la tomate

Avant l'assiette, la tomate va jouer un dernier rôle en tant qu'élément d'échange économique. Elle devient alors un objet politique (Latour, 2011). Derrière le prix, anodin de la tomate, se cache de multiples tensions. Son prix incarne la lutte du maraîcher dans la société globalisée. Le prix de la tomate constitue le lien entre les marchés auxquelles participent le maraîcher et le Marché qui ne peut jamais totalement être mis à distance. Outre une variabilité en fonction de la saison, le prix des légumes dépend aussi des sous-catégories en présence. Gil, au mois de juillet 2016, m'expliquait les différents prix au kilo pratiqués sur leurs marchés concernant les tomates, à savoir 2,80 € pour les tomates hybrides classiques achetées à l'extérieur, 3,80 € pour les tomates rouges non-hybrides produites chez eux et 5,80 € pour les variétés anciennes¹⁴⁸

¹⁴⁶ Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹⁴⁷ Journal de terrain, 21 janvier 2017

¹⁴⁸ Journal de terrain, 15 juillet 2016

Gil : « La semaine dernière, on avait tout fait à 4,80 € du kilo mais alors il ne reste que les classiques à la fin ce qui fait cher à 4,80. Mais c'est en débat » (Journal de terrain, 15 juillet 2016, quasi-verbatim)

Plus tard, les prix que j'observerai sur le marché dans le courant de l'été seront de 3,80 € pour les tomates classiques (le hybrides rondes telles que celles trouvées au supermarché), 4,80 € pour des variétés non-hybrides à l'aspect relativement classiques (comme la marmande et la cornue des andes) et enfin 5,80 € pour des variétés anciennes¹⁴⁹. En fin de saison, les tomates vertes laissées murir en caisse seront toutes vendues au même prix de 3,80 € du kilo. Mais qu'est ce qui se cache précisément derrière le prix d'une tomate et plus généralement d'un légume vendu sur le marché ?

Dans son article *Nomad's Land* (Singleton, 2005) mobilisant son terrain chez les Wakonongos, Michael Singleton explique que « l'espace social konongo, intrinsèquement inégal, aboutit aux quatre points cardinaux, à une frontière absolument infranchissable » et qui peut être représentée sous la forme d'une spirale où les « rapports entre ego et les siens vont en diminuant d'intensité qualitative et d'extension quantitative, jusqu'à devenir évanescents » (Singleton, 2005, p. 92).

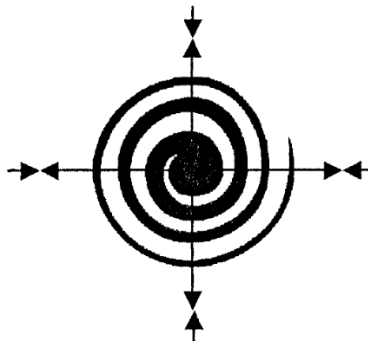


Figure 33 : Illustration de l'espace social konongo

Les quatre points cardinaux sont autant de frontières, de contraintes au centre desquelles évoluent les Wakonongos.

« (...) en haut du dessin, le lieu du dernier esprit à qui on peut sacrifier quelque chose et de qui, en retour, on peut recevoir quelque chose. (...) A gauche, l'Ennemi du dehors prend tout et ne ristourne rien ; à droite l'Ennemi du dedans, la Sorcière, dévore les siens sans compensation aucune. En bas, des choses auxquelles on ne doit rien. A chaque extrémité, une limite infranchissable en direction de ce qui est totalement hors limite. Le problème pour le Primitif c'est qu'il aura beau veiller aux frontières, l'insolite

¹⁴⁹ Journal de terrain, 12 août 2016

surgira du dehors et l'inédit émergera du dedans pour se moquer de ses interdits – à l'instar de nos pluies acides et de nos mutants marginaux ! Au-delà de tout cosmos bien ordonné se trouve un chaos (re)créateur. En amont de la séparation des sexes, l'androgynie ne cesse d'interpeller » (Singleton, 2005, p. 93).

Il me semble que cette image peut être opportune pour tenter de décrire les tensions du maraîcher qui se manifestent à travers le prix des tomates.

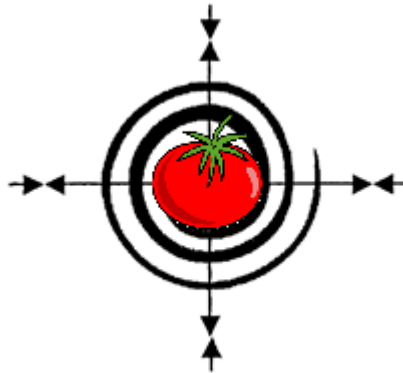


Figure 34 : Les contraintes sur le prix des tomates¹⁵⁰

Les contraintes apparaissent dans ce cas bien différentes. En haut, le Marché global, dont on ne peut totalement se détacher en raison de différents mécanismes et qui impose une limite supérieure sur les prix. En bas, la terre et le travail de celle-ci qui impliquent qu'une tomate ne peut pas être gratuite vu qu'elle est aussi le fruit d'une certaine quantité de travail injectée dans la production. A gauche, l'identité du maraîcher et les tensions inhérentes à celle-ci. Est-il producteur ou revendeur ? Veut-il travailler dans une petite ou une grosse entreprise ? Veut-il produire pour tous ou pour une niche aisée ? Et enfin à droite son background personnel comme ses aspirations quant à son niveau de vie par exemple, mais également la place de sa famille dans l'exploitation ou son capital économique personnel. Je vais tenter d'explorer ces différentes dimensions et mettre en évidence les différentes tensions présentes dans le métier et qui se cristallisent dans la fixation du prix d'une tomate.

En haut : La toute-puissance du Marché

Alors même qu'elle se revendique de l'agroécologie et tentent de s'insérer dans une économie alternative et locale, la coopérative reste fortement influencée par le Marché via au moins trois mécanismes. Premièrement, les prix du Marché sont objectivement intégrés lors de la fixation

¹⁵⁰ Le cartoon de la tomate a été téléchargé à l'adresse <http://www.how-to-draw-funny-cartoons.com/cartoon-tomato.html>

des prix de vente des différents légumes. En effet, pour ce faire, les prix sont basés sur les prix proposés par un revendeur de légumes bio produits selon des normes industrielles (grandes surfaces de cultures, agriculture hautement mécanisée,...) qui vont être multipliés par un facteur de pondération de 1,6 à 1,8¹⁵¹. Il est difficile de prendre une marge plus grande car, par exemple, d'autres vendeurs sur le marché se fournissent dans la même plateforme de revente de légumes bio et utilisent une marge semblable. Par ce référencement à ce prix, le coût du travail du jardinier-maraîcher indépendant, avec ses petites surfaces et sa faible mécanisation, est mis en compétition avec celui d'acteurs plus importants avec des machines lourdes et une utilisation de main d'œuvre à bas coût dont le salaire est fixé via une commission paritaire.

En Belgique, les commissions paritaires sont chargées de négocier de conventions collectives de travail entre les partenaires sociaux dans chaque secteur d'activité (SPF emploi, travail et concertation sociale, 2017a). Les travaux de la commission paritaire 1450006 relative aux cultures maraîchères ont abouti à un salaire horaire de 8,65 € pour un employé saisonnier d'au moins 18 ans et à un salaire horaire brute oscillant entre 9,65 € et 10,64 € pour un travailleur régulier en fonction de sa qualification (SPF emploi, travail et concertation sociale, 2017b).

Sans compter le travail en noir qui peut descendre jusqu'à 7 € de l'heure. « C'est pour cela que tu as des fraises à 1,5 euro » me dit Max¹⁵². Le salaire des maraîchers-coopérateurs subit donc une pression via la commission paritaire car ils entrent en compétition à la fois avec des acteurs agricoles importants et avec leurs employés. Double compétition car d'une part les petits indépendants ont plus de difficultés à payer les charges patronales, les congés payés et autres avantages légaux de leurs employés que des grands patrons, et d'autre part parce que leur travail même entre en compétition avec celui des travailleurs saisonniers vu la polyvalence du métier de maraîcher qui est tant dans la gestion que dans le travail au champ proprement dit. Max estime que les salaires établis par la commission paritaire sont injustes et qu'il entre en compétition avec des gens qui sont mal payés. « Je ne suis pas d'accord avec ça » explique Max qui met beaucoup d'énergie à trouver des mécanismes pour augmenter son salaire horaire avec un objectif de 20 € à l'heure¹⁵³ même s'il reconnaît qu'un ancien maraîcher de la région, le « maître Yoda » des maraîchers selon Gil, l'avait prévenu en résumant le métier par l'adage « Tu veux travailler comme un arraché et être payé comme un étudiant, fais du maraîchage »¹⁵⁴. Le cas de Gil parle de lui-même. L'année dernière, explique-t-il, il a gagné un peu plus de

¹⁵¹ Journal de terrain, 1^{er} septembre 2016

¹⁵² Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹⁵³ Journal de terrain, 6 octobre 2016

¹⁵⁴ Journal de terrain, 22 octobre 2016

17.000 € pour plus de 1700 heures de travail sur lesquels il avait dû repayer 6500 €, ce qui conduit à un peu plus de 10.000 € nets sur l'année. « En Belgique, la base minimale de taxation, est de 7000 €. C'est vraiment rien » explique Max¹⁵⁵.

« Tu veux régler le problème ? Tu multiplies le prix des légumes par 1,5 et c'est réglé »¹⁵⁶. Les deux verrous pour un salaire juste, selon Max, plus représentatif des responsabilités du maraîcher et de la complexité de son travail, sont donc le coût des légumes et le coût du travail. Mais le coût du légume est également contraint par le marché via la perception qu'on les clients et la société en général du juste coût d'une tomate. Pour Florian, tant qu'il y a des tomates à 59 centimes du kilo dans la grande distribution, le problème est insoluble¹⁵⁷. Selon Gil, le fait que des gens viennent chez eux sur le marché pour leur acheter des abricots à 7€50 du kilo alors qu'il y en a sur le stand d'à côté à 2€ du kilo relève du miracle. Il se demande comment des gens peuvent venir chez eux¹⁵⁸. Max mentionne qu'ils augmentent les prix chaque année mais qu'il n'aime pas ça¹⁵⁹. Florian estime d'ailleurs que cette question du juste prix ne se reflète pas toujours dans le milieu militant qui ignore souvent les réalités des producteurs. Parlant de coopératives bios, il explique que leur créneau est surtout la production de nourriture bio accessible pour le plus grand nombre mais qu'ils n'incluent pas totalement les producteurs dans leur réflexion¹⁶⁰. Selon Max, tous ces groupes arrêtent souvent leur réflexion à la frontière du producteur et il se demande pourquoi ils n'envisageraient pas d'avoir des producteurs salariés dans ces coopératives avec un salaire décent¹⁶¹. Phil et Gil amenèrent la même réflexion quelques semaines plus tard, se disant que les activités de maraîchage pourraient être intégrées dans des structures collaboratives plus vastes, avec d'autres activités plus rentables, dont les différents travailleurs seraient des salariés¹⁶². Ces réflexions traduisent à la fois, à mon sens, leur vécu d'un métier passionnant mais qui reste peu rémunérateur dans leur situation actuelle ainsi qu'une certaine nostalgie du salariat qui n'est sans doute pas étrangère au fait que tous les maraîchers-coopérateurs ont expérimentés le statut de salarié par le passé et que celui-ci reste pour eux une forme de référence en la matière.

¹⁵⁵ Journal de terrain, 6 octobre 2016

¹⁵⁶ Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹⁵⁷ Journal de terrain, 31 mars 2017, interview

¹⁵⁸ Journal de terrain, 6 octobre 2016

¹⁵⁹ Journal de terrain, 22 octobre 2016

¹⁶⁰ Journal de terrain, 27 octobre 2016

¹⁶¹ Journal de terrain, 27 octobre 2016

¹⁶² Journal de terrain, 21 février 2017

Enfin, les aides publiques constituent un paramètre qui a une influence conséquente sur la compétition qui se joue entre les maraîchers sur petite surface et des acteurs plus importants du secteur, l'aide de la Politique Agricole Commune (PAC) étant proportionnelle à la surface d'exploitation. Comme le mentionnent les sociologues Pierre Bitoun et Yves Dupont,

« la rentabilité des grandes « entreprises » agricoles, céréalières en particulier, est illusoire (...) elles ne peuvent fonctionner que grâce aux sommes colossales - elles reçoivent 80% des aides alors qu'elles ne représentent que 20% des exploitations – qui leur sont versées et sans lesquelles elles seraient (...) en faillite » (Bitoun et Dupont, 2016, p.8)

Dans le cas du maraîchage sur petite surface que pratique la coopérative, cette aide est négligeable.

Florian : « Ici le montant permet juste de payer la certification. On reçoit combien Max ? »

Max : « Plus ou moins 700 €. Et la certification coûte plus ou moins 690 € par an ». (Journal de terrain, 6 octobre 2016, quasi-verbatim)

Me demandant alors si il ne serait pas possible que les jardiniers-maraîchers s'unissent et augmentent collectivement leur prix, Florian m'explique que ce serait compliqué de tous les mettre d'accord car ils n'ont pas les mêmes coûts de production et certains veulent que leurs légumes restent accessibles au plus grand nombre¹⁶³.

En bas : les coûts de production

Plusieurs fois, alors que je travaillais sur la parcelle, j'ai eu le sentiment un peu flou que ce métier consistait à injecter, au-delà des intrants et des semences, du travail manuel, de la force humaine dans le sol afin de faire pousser des légumes. Comme me l'explique Max sur une exploitation comme la leur, « 50% des coûts en maraîchage biologique, c'est la main d'œuvre »¹⁶⁴. Leur demandant s'il n'était pas possible de réduire leur dépendance à des intrants extérieurs afin de diminuer les coûts, Florian estima que cela ne serait pas globalement avantageux car il faudrait alors travailler plus pour produire ces ressources¹⁶⁵.

Les coûts de production apparaissent comme un seuil minimal, un socle qui va contraindre le prix de vente en dessous duquel on ne peut pas descendre. On ne brade pas sur les marchés de

¹⁶³ Journal de terrain, 6 octobre 2016

¹⁶⁴ Journal de terrain, 6 octobre 2016

¹⁶⁵ Journal de terrain, 6 octobre 2016

la coopérative comme cela peut se voir dans d'autres échoppes de revendeurs où la fin de marché s'accompagne d'une forme de liquidation des marchandises « tout doit partir ». Rien de tel sur les marchés auxquels j'ai participé. Une fois, alors qu'un couple tentait de négocier une caisse de légumes à bas prix, Max rejeta l'offre en expliquant que ce prix ne lui permettait pas de payer son travail¹⁶⁶.

Des solutions techniques existantes ou en développement permettraient-elles de diminuer le coût ? Ce n'est pas impossible mais le problème c'est que celles-ci sont fortement liées à l'identité du maraîcher et que tout changement technique résulte en un changement de profil du métier.

A gauche : l'identité du producteur

J'ai évoqué avec Max l'idée de la robotisation dont on m'avait parlé et qui était présentée comme une solution pour diminuer les coûts de production. Mais Max ne partage pas cet avis car pour lui, de la même manière que l'achat d'un tracteur implique une importante surface en monoculture, la robotisation impliquerait la spécialisation dans un type de légumes pour rentabiliser l'investissement et conduirait donc à moins de variétés que la cinquantaine produite dans la coopérative¹⁶⁷. « C'est un peu comme acheter un pousse-pousse pour un jardin ». Max estime que c'est un retour vers la culture traditionnelle, classique qui consiste à se spécialiser dans un domaine¹⁶⁸.

Mais au-delà de cette dimension purement économique, d'autres aspects me semblent intéressants à mobiliser. Une solution technique implique des choix économiques qui impliquent des choix de production qui impactent l'identité du maraîcher. Nous ne sommes pas loin, me semble-t-il même si le contexte est très différent, du questionnement de Philippe Descola s'interrogeant sur le fait que les indiens Ashuars chez qui il vivait n'avaient pas domestiqué le Pecari. L'auteur montre que c'est parce qu'ils considéraient cet animal comme déjà domestiqué par le « Maître des Animaux » (Descola, 1994), qu'il n'était pas envisageable pour eux de domestiquer cet animal. Par contre, explique-t-il, ces indiens n'ont eu aucune difficulté à adopter le moteur à explosion pour leurs bateaux ou le fusil pour la chasse parce que les relations entre l'homme et la matière soutenues par ces techniques pouvaient être

¹⁶⁶ Journal de terrain, 20 août 2016

¹⁶⁷ journal de terrain, 22 octobre 2016

¹⁶⁸ Journal de terrain, 22 octobre 2016

représentées « à partir du stock préexistant de relations considérées comme logiquement possibles » au sein de leur société (Descola, 1994). De la même manière, Lionel Simon a montré que les indiens wayùus de Colombie s'approprièrent les artefacts de modernité avec d'autant plus de créativité que la base sociale et culturelle de leur société, leur identité, était solide (Simon, 2012). De son côté, Anne-Marie Vuillemenot constate que les téléphones portables s'insèrent encore dans les circuits de circulation de biens traditionnels entre hôtes et invités sans être investis du caractère individualiste que ces objets prennent en occident (Vuillemenot, 2012).

Mais cela ne signifie pas que l'utilisation d'une technique, même si elle est acceptée dans la cosmologie, a des effets neutres. Comme le mentionne l'anthropologue Shirley Turkle « nous construisons nos technologies, et celles-ci, en retour, nous façonnent » (Turkle, 2015, p. 47). Ce qui n'est pas totalement étranger à l'adage de Mike Singleton « Tout changement de mentalité implique un changement de milieu » (Singleton, 2010, p. 252).

Loin de moi l'idée de vouloir me lancer dans une comparaison des cosmologies achuars, wayùus ou kazhaks avec la « cosmologie maraîchère », mais de simplement montrer que les choix techniques doivent pouvoir s'insérer dans la culture d'un lieu pour pouvoir être appropriés. Comme l'explique Camille, «Le jour où tu as un appareil pour désherber couché, moi je ne viens plus »¹⁶⁹. De son côté, Phil associe le robot à une identité totalement différente du maraîcher.

Phil : (...) Tu peux très bien produire des légumes de façon tout à fait presque automatisée où tu réfléchis plus trop où effectivement tu détaches les choses du vivant donc tu simplifies de cette façon-là mais d'une mauvaise façon pour moi et donc tu n'as plus besoin des masses de compétence, quoi , sauf d'avoir des bons fournisseurs et avoir .. Quand je vois (...) [qu'] ils ont inventé un robot pour désherber des planches (...) . Et tu vois le petit truc , quatre roues (...) guidé par GPS (...). Mais là par exemple c'est pas assez droit

[il désigne une ligne de la planche]

(...) [et donc] bientôt t'auras le robot pour semer droit pour que l'autre robot puisse passer etc... et là t'es plus là (...),t'es dans un truc où tu segmentes le travail, tu le ... (...) pas l'objectives, mais tu le rationalises au maximum et donc là , il y a moins de réflexif, c'est plus mettre en place. Acheter avoir le fric, avec les bons rapports avec la banque, avoir le fric pour acheter les machines et organiser le truc une fois puis à la

¹⁶⁹ Journal de terrain, 22 octobre 2016

limite tu le soustraites à quelqu'un si toi tu ne sais pas y réfléchir (...).Tu pourrais avoir juste des entrepreneurs un peu cons qui feraient des légumes sans cette approche-là » [i.e. l'approche qu'ils développent chez eux] (Journal de terrain, interview du 8 décembre).

Mais le débat ne tourne pas qu'autour des choix techniques. Les choix économiques comme le modèle d'entreprise impactent fortement l'identité et mettent celle-ci en tension. Durant l'été, alors que Max discutait avec Lorraine, son amie expatriée au Brésil, d'un marché dont les revenus avaient été plus importants en raison des vacances de son « concurrent », Lorraine estima que c'était une bonne chose et que des nouveaux clients allaient peut-être continuer à venir chez eux. Mais Max répondit qu'il n'est pas intéressé par un chiffre d'affaire beaucoup plus important que ce qu'ils font actuellement sur le marché car, leur production étant calée sur leur temps de travail, cela impliquerait des heures en plus et donc l'engagement d'une personne supplémentaire. Max expliqua qu'il n'avait pas envie de grossir comme ça. Cela ne l'intéressait pas¹⁷⁰.

Une autre solution pourrait être de faire plus d'achat/revente, à savoir la pratique qui consiste à se fournir en légumes chez un autre maraîcher, chez un grossiste ou dans une coopérative plus importante et de revendre ces produits, avec une marge suffisante, sur les marchés. Les « maraîchers unis » sont déjà impliqués dans de l'achat/revente d'une partie des produits présents sur les marchés comme des fruits mais aussi certains légumes que la coopérative ne produit pas en quantité suffisante. Mais là aussi, ce choix n'est pas sans tension. Car faire plus d'achat/revente n'est-ce pas changer d'identité et mettre en retrait sa casquette de producteur ?¹⁷¹. Et à la fois, la revente s'avère nécessaire pour obtenir une base de revenus fixe tout au long de l'année en permettant de conserver une présence et une offre conséquente durant les marchés hebdomadaires¹⁷².

Un modèle économique alternatif pourrait consister en la production de légumes pour une niche, comme dans le cas d'un contrat entre un agriculteur et un groupe de personnes pour lesquelles l'agriculteur travaille exclusivement mais avec la négociation d'un juste salaire pour l'agriculteur. Mais ce modèle n'est pas assez ouvert pour Max. « Ce que j'aime dans le marché » dit-il, « c'est qu'il est ouvert à tous »¹⁷³. Cependant, l'identité du métier n'est pas fixe. Max est

¹⁷⁰ Journal de terrain, 11 août 2016

¹⁷¹ Journal de terrain, 25 août 2016 ; 16 septembre 2016

¹⁷² Journal de terrain, 31 mars 2016

¹⁷³ Journal de terrain, 10 octobre 2016, quasi-verbatim

en recherche, en particulier en recherche d'une certaine rentabilité économique. Sur la production pour une niche, Max conclut la conversation en disant :

« Mais Peut-être que j'en arriverai à ça, à me dire que c'est mieux de faire ça, en vivant mieux, que de ne rien faire du tout » (Journal de terrain 10 octobre 2016, quasi-verbatim).

Car une dernière dimension intervient dans la fixation du prix de notre chère tomate, à savoir ce que j'ai nommé la « situation personnelle » et qui traduit à la fois les ambitions personnelles, le capital économique et la situation familiale des maraîchers-coopérateurs.

A droite : la situation personnelle

La fixation des prix et de manière moins abstraite les revenus en découlent rentrent en tension avec la situation personnelle des maraîchers. Dans un tel contexte, il y a évidemment des vécus très différents en fonction des aspirations de ces derniers. Si Max a fait de l'objectif d'atteindre un gain horaire de 20 euros de l'heure, c'est avant tout pour tenter de concilier ses projets personnels et ce métier qu'il aime. Et c'est aussi cet objectif qui l'amènera durant mon terrain à réduire son temps de travail dans la coopérative pour prendre un job à temps partiel à l'extérieur. Quand il était venu au métier, Max avait commencé à le vivre à temps partiel et n'avait par la suite pas tenté de renouveler son contrat de chercheur.

Max : « Là je fais un peu le chemin inverse. Je n'ai pas su trouver l'équilibre et donc je reviens vers une vision du maraîchage à temps partiel ». Car « Peut-être que prendre un job à l'extérieur est une des solutions pour augmenter le salaire horaire ». (Journal de terrain, 10 octobre 2016, quasi-verbatim).

Si le métier lui plaît toujours, il ne veut pas y sacrifier d'autres aspects de sa vie.

Max : « En tout cas, je ne peux pas sacrifier ma qualité de vie pour faire une activité qui me plaît. Je ne sais pas comment font les autres [dans d'autres exploitations] mais moi je ne peux pas. J'ai peut-être des besoins trop importants. Mais je ne peux pas faire ça à long terme si quand je reviens ma femme n'est pas contente parce que je travaille trop, et qu'on est obligé de rester (...) [en location] parce que je ne peux pas m'acheter de maison » (Journal de terrain, 10 octobre 2016).

Florian, de son côté, a fait assez rapidement le choix de travailler à temps partiel. Après avoir travaillé une demi-saison à temps plein, il avait annoncé aux autres coopérateurs sa volonté de réduire son temps de travail à partir de la saison suivante. Par la suite, alors qu'il travaillait à mi-temps dans le cadre d'une recherche-action dans le domaine alimentaire, il a décidé de

quitter la coopérative. « Je ne suis pas d'accord que les maraîchers soient des crève-la-faim »¹⁷⁴. Même s'il nuança par la suite en expliquant qu'il n'en était pas vraiment un, il expliqua qu'il ne voulait pas vivre en marge du reste de la population et que le métier était vraiment trop prenant à temps-plein et pas assez rémunérateur. D'autant plus qu'il était dans une situation particulière puisqu'il faisait tous les tours les trajets vers Bruxelles. Enfin, le fait de devenir papa et d'acheter sa maison alors qu'il commençait son activité d'indépendant lui a fait changer sa vision des choses. Il était jeune papa et sa compagne payait les traites de la maison.

Florian : « quand j'ai commencé la formation, on n'avait pas encore d'enfant , on n'avait pas acheté de maison, donc ces choses-là font aussi que le temps que le métier prend sur le temps que je peux passer avec la famille ... la première année ça a été assez dur à accepter. Surtout quand on met dans la balance ce que ça peut rapporter au niveau financier. (...)Je trouve que c'est beaucoup de sacrifice pour ne pas en vivre bien » (Journal de terrain, 15 décembre 2016, interview).

Mais cette tension liée au financement ne se retrouve pas chez Phil qui apprécie la location qu'il a pour le moment et la qualité de vie liée à son mi-temps et à son lieu de vie, même s'il comprend les motivations de Max.

Phil: Je ne suis pas dans une recherche comme Max de 20 euros de l'heure (...). Je préfère faire certains choix écologiques qui ne sont pas du tout rémunérateur ou bien tu vois avoir une qualité de vie qui est celle que j'ai maintenant que d'essayer d'atteindre ces 20 euros de l'heure. Après je trouve que d'un point de vue voilà, politique global, sa réflexion est intéressante. Pourquoi est-ce que les maraîchers devraient gagner moins que la moyenne nationale, parce que c'est un peu ça sa démarche, et puis en général, si tu veux attirer au-delà des gens qui soit ont de l'argent de côté, soit sont tout à fait militants et sont prêts à avoir une vie un peu... parfois difficile, à gagner très peu, si tu veux vraiment qu'il y ait une multiplication des petits paysans, il faut que la rémunération soit meilleure qu'actuellement. Ça c'est ... mais dans mon cas personnel, ce n'est pas un combat que je mène dans mon quotidien. Mais je comprends la réflexion. C'est important mais à mon avis .. pour moi, c'est impossible que ça se fasse sans les pouvoirs publics, ça doit passer par des subsides... une meilleure rémunération des paysans (Journal de terrain, 8 décembre 2016)

La question de la famille vient également bouleverser la donne de l'équilibre économique qui peut être trouvé. Comme le dit Phil, beaucoup de personnes attirées par le métier ont soit de l'argent, soit sont des militants prêts à des sacrifices pour le métier. La pérennisation d'un projet tient aussi de l'apport initial en capital économique ou familial. Comme l'explique Max,

¹⁷⁴ Journal de terrain, 8 août, quasi-verbatim

sa situation aurait pu être différente s'il avait eu l'héritage d'une grand-mère ou si son épouse avait souhaité faire le même métier que lui¹⁷⁵. Au sujet de la pérennisation de l'exploitation du « maître Yoda » des maraîchers qui avait travaillé durant 30 ans dans la région, il m'explique : « Il travaillait beaucoup. Et sa femme travaillait avec lui. L'équilibre de la famille tournait donc autour de l'exploitation »¹⁷⁶. L'équilibre économique dépend donc des nombreux paramètres personnels comme ce qu'on considère comme un salaire juste, ses besoins familiaux et ses capitaux initiaux. Gil, par exemple, avait travaillé chez un autre maraîcher débutant mais qui avait pu investir, en raison du capital familial, dans l'achat de 10 hectares de terre à 50.000 € l'hectare¹⁷⁷. Derrière tous ces témoignages, on retrouve le constat, pointé par Antoinette Dumont dans une son étude des producteurs de légumes biologiques en Wallonie, de la difficile articulation entre cette activité professionnelle et sa famille d'un point de vue financier ou du temps de travail (Dumont et Baret, 2016).

¹⁷⁵ Journal de terrain, 10 octobre 2016

¹⁷⁶ Journal de terrain, 10 octobre 2016

¹⁷⁷ Journal de terrain, 6 octobre 2016

VI. Au-delà des légumes : qu'est ce qui circule dans une coopérative en agroécologie ? ¹⁷⁸

a. Quand la tomate s'invite à table

Quelques tomates qui il y a peu étaient encore en serre, se retrouvent emportées vers un autre lieu alors que le soleil brille haut dans le ciel d'été. Pour celles-ci, parfois abimées, invendables ou invendues, un autre projet domine. Objet de soin, objet d'art, élément d'échange commercial, la tomate se retrouve ici comme nourriture à partager lors d'un repas de midi de la coopérative.

Sans qu'il n'y ait aucune règle écrite ou tacite sur le sujet, c'est souvent vers 12h45 que nous allons manger en semaine lorsque je travaille à la production. Nous sommes généralement quatre ou cinq à table mais le jeudi ou vendredi, avec la présence de Sophie ou de Camille, de Jean-Benoit, des quatre maraîchers-coopérateurs et entre les visites de Géraldine, la venue des stagiaires ou la présence des compagnes, il n'est pas rare d'être 8 ou 9 à table. Sans compter la visite occasionnelle, principalement en été, de l'un ou l'autre ami de passage et qui partage le repas de midi. La pause de midi est un moment que j'attends généralement avec impatience. Matthew B. Crawford, citant Marx, écrit que « dans les conditions du travail aliéné, l'être humain "ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales" » (Crawford, 2016, pp. 163-164). Ce n'est certainement pas le cas ici. Mon envie de passer à table n'est pas dû à un quelconque ennui, au sentiment de ne pas être pleinement acteur, mais à une faim réelle provoquée par un travail physique, souvent prenant, mais surtout parce que ce temps de midi constitue un temps fort de la convivialité que je ressens dans cette coopérative. Le repas a lieu soit dehors durant les beaux jours, dans la cour intérieure de la ferme, soit dans la salle commune de l'habitat groupé qui occupe les lieux. Généralement, une personne va chercher le bac rempli de fromages, beurre, miel et tapenades qui est stocké dans le frigo de la petite épicerie de l'habitat groupé tandis qu'un autre va chercher, un pain frais à la boulangerie située également dans la cour intérieure. Il y a aussi, durant la belle-saison quelques tomates, toujours elles, parfois celles abimées et qui ne pourront pas être vendues ou alors cueillies pour l'occasion, qui viennent agrémenter le repas et y apportent un regain de fraîcheur. Après avoir coupé quelques tranches de pain, on mange de bon appétit, chacun tartinant son pain ou coupant son fromage à l'aide de son propre opinel. La conversation est généralement joyeuse même si elle peut dévier

¹⁷⁸ Ce chapitre a fait l'objet d'une présentation lors de la chaire Singleton 2017 qui a pris place à Louvain-La-Neuve du 3 au 5 mai 2017.

sur des sujets plus engagés, des partages d'expérience. On se raconte les événements marquants, on rit d'une anecdote du dernier marché, on parle de ses souvenirs que nous évoque la météo du jour, on revient sur l'actualité joyeuse et moins joyeuse, du mondial de football à l'élection de Donald Trump en passant par l'actualité proche de tel ou tel maraîcher qui se lance. Les discussions balayaient des sujets légers et des interrogations récurrentes sur le métier comme sa rentabilité économique. Spontanément, j'ai baptisé ces temps de midi les « tables paysannes » dans mon cahier de terrain, tout en étant totalement conscient que cette image renvoyait chez moi à une dimension romantique de tables en bois lourdes garnies de victuailles, sous un soleil éclatant et sur un fond musical de gigues et de rires. En bref, une fête de Hobbits¹⁷⁹. Mais cette caractérisation avait une double portée. A la fois, elle mettait en évidence une convivialité réelle que je percevais, au-delà de tous les statuts présents à ces tables, des maraîchers-coopérateurs aux stagiaires en passant par les employés. Je n'y descellais aucun autoritarisme, aucune supériorité des statuts, aucune tension apparente entre les personnes à table malgré les différents rôles portés dans la coopérative et aucune médisance pour l'un ou l'autre absent. Pas de regard complice échangé entre « employés » quand le « chef de service » vient s'asseoir parmi eux, pas de ragots sur l'un ou l'autre absent comme j'ai pu l'observer dans d'autres lieux. Et d'autre part, cette appellation m'invitait à me décentrer plus encore afin d'interroger en profondeur cette convivialité pour tenter d'y desceller mes propres projections et m'inviter à évaluer si, au fond, je ne l'exagérais pas.

b. A l'origine de la convivialité

J'en suis venu à la conclusion que la convivialité ressentie n'était pas factice ce qui m'amena à m'interroger sur le substrat sur lequel cette convivialité reposait. Comment ne pas laisser déborder les tensions entre gestionnaires dans l'espace de travail ? Comment ne pas se sentir dans une relation hiérarchique malgré la différence de statut. Car, durant cette recherche, je n'ai jamais eu le sentiment qu'on m'imposait une tâche aussi ingrate puisse-elle paraître de

¹⁷⁹ Les Hobbits de John Ronald Tolkien sont ces personnes semi-hommes de la taille d'un enfant de 7-8 ans qui vivent de la culture de la terre et qui apprécient la fête, la bonne nourriture et la bière. Pour John Ronald Tolkien lui-même, ses hobbits désignent les ruraux qu'il a pu côtoyer notamment durant son enfance dans le village de Sarehole où il habita de ses 4 ans à ses 8 ans ou dans les tranchées durant la première guerre mondiale. « Les hobbits sont simplement les anglais de la campagne rapetissés pour indiquer l'étroitesse habituelle de leur imagination – ce qui n'est pas un manque de courage ni de puissance latente » indique-t-il (Carpenter, 2004 pp. 192-193). La campagne de son enfance restera emprunte d'une nostalgie forte notamment lié à la mort de sa mère alors qu'il entrait dans l'adolescence. Comme le note Humphrey Carpenter, « ses sentiments envers le paysage champêtre, déjà très forts au temps de la première séparation qui l'avait éloigné de Sarehole, reçurent de son deuil une charge émotionnelle. Cet attachement aux souvenirs juvéniles de la vie rurale devait plus tard se trouver au centre de ses écrits ; il était intimement lié à la mémoire de sa mère » (Carpenter, 2004, p. 44).

l'extérieur. Du plaisir de densifier un tas de fumier de chèvre à celui de désherber des carottes, en passant par la cueillette d'épinards glacées, je n'ai jamais eu le sentiment de faire un tâche pour l'unique raison qu'on me l'avait demandé.

J'ai pu également acquérir le sentiment que cette convivialité était partagée et vécue par d'autres, tout d'abord du côté des aidants. Comme lorsque Gaia m'expliqua un jour qu'elle avait travaillé la veille jusque 19h parce qu'elle savait qu'elle ne devait pas rentrer chez elle, pour ensuite ajouter qu'elle aimait ce lieu et que c'était toujours difficile de rentrer chez elle après et de retrouver la réalité¹⁸⁰. Un autre aidant m'expliqua quant à lui qu'il n'avait parfois pas envie de venir le matin mais que c'était plus lié à des problèmes personnels car une fois qu'il était ici, il était content d'y être¹⁸¹ appréciant leur manière de travailler et la belle énergie qu'il y avait ici¹⁸².

Tâche difficile que d'illustrer la convivialité. Elle se traduit par des conversations amicales, des dialogues attentifs, des prises de nouvelles, et par d'autres petites choses qui prennent sens dans une vue d'ensemble. Gaïa et Camille entonnent ensemble une chanson en Italien en travaillant dans une serre¹⁸³. Alors qu'un maraîcher nous laisse, moi et un aidant, à notre tâche de mise en forme d'un tas de fumier de chèvre, nous le charrions joyeusement en le traitant de fumier. « Tu nous laisses dans la merde ! ». La blague est facile. Le ton amusé. Lorsque Gaia la stagiaire nous rejoint dans cette tâche, une légère pluie commence mais nous travaillons joyeusement, en discutant de multiples sujets, philosophiques ou non. Ce jour-là, alors que je quittais la parcelle et que je jetais un regard sur le tas de fumier presque doré par la paille que nous lui avons rajouté en couverture, j'ai noté dans mon cahier de terrain à quel point la situation me paraît incongrue. Nous étions enjoués de travailler dans ce fumier et je me sentais réellement heureux de le faire. J'appréciais ce travail et j'avais envie qu'il soit bien fait¹⁸⁴. Mais d'autres exemples peuvent illustrer le plaisir qu'on les gens de venir ici comme cette bruxelloise de passage qui a simplement souhaité cueillir quelques haricots durant une heure pour le plaisir, sans rien demander en retour si ce n'est la conversation partagée¹⁸⁵. Ou ces gens, issus d'horizon multiples, qui apprécient de passer observer le métier et de partager le repas de

¹⁸⁰ Journal de terrain, 12 juillet 2016

¹⁸¹ Journal de terrain, 29 juillet 2016

¹⁸² Journal de terrain, 24 juin 2016

¹⁸³ Journal de terrain, 9 août 2016

¹⁸⁴ Journal de terrain, 11 août 2016

¹⁸⁵ Journal de terrain, 15 juillet 2016

midi. Ou encore cette situation où deux aidants nettoient des poireaux en discutant de leurs goûts musicaux¹⁸⁶. Pour Gaia, les maraîchers « sont conscients que les gens aiment venir ici », « qu'il se passe quelque chose »¹⁸⁷.

Au fur et à mesure de mon terrain, je me suis demandé comment tout cela tenait. Comment un monde de travailleurs pouvait me sembler si convivial et tant gommer les différences de statut. **J'é mets l'hypothèse que cette convivialité résulte d'un échange de paroles franches ou « paroles cash » dans des espaces de paroles dédiés qui permettent de maintenir les tensions à un niveau tel qu'elles restent cantonnées à ces espaces de discussion et ne débordent pas dans les espaces de «production ».**

Pour étayer cette hypothèse, il me faut tout d'abord identifier ce qui circule dans une coopérative maraîchère ?

c. Ce qui circule

Les légumes

Il s'agit d'une évidence mais qui mérite tout de même d'être détaillée. Les légumes circulent des champs aux clients directs de la coopérative que ce soit via les marchés ou le système de paniers. De plus, si cette coopérative est caractérisée par ses propres productions, elle vit également de multiples échanges de légumes avec d'autres producteurs via des contacts directs, par l'intermédiaire de coopératives régionales (qui permettent par exemple de proposer des légumes à la vente via une plateforme virtuelle), ou à l'aide d'un grossiste en légumes biologiques. L'offre des marchés est complétée via ces interlocuteurs mais la coopérative vend également ses légumes à d'autres producteurs directement ou à travers des coopératives régionales. Certaines productions sont également vendues à un supermarché biologique local. Les caisses bleues constituent la matérialisation la plus évidente de ces échanges. Présentes en masse dans la coopérative, ces caisses, que l'on retrouve très fréquemment chez les producteurs et vendeurs de fruit et légumes, sont louées à une firme par les différents producteurs.

Gil : « Ca circule Ouais. C'est un système de location, que la société productrice met en place. Et donc si tu veux, c'est pas facturable.. »

¹⁸⁶ Journal de terrain, 29 juillet 2016

¹⁸⁷ Journal de terrain, 8 août 2016, quasi-verbatim

Nico : « C'est quoi ? »

Gil : « Tu ne peux pas les vendre, tu ne peux pas les facturer. Et donc tu paies à chaque fois une caution. Tu vois on a un stock de cautions chez nous quoi». (Journal de terrain, 10 novembre 2016)



Figure 35: Les caisses bleues sont illustratives de la circulation des légumes entre différentes exploitation. Photo prise par l'auteur le 14 juillet 2016 dans les locaux de la coopérative.

L'examen de la pile de caisses bleues indique des lieux de provenance multiples qui rendent compte des nombreux échanges auxquels participe la coopérative. Gil, en cours d'année, a d'ailleurs du équilibrer les comptes avec une coopérative régionale car les « maraîchers réunis » accumulaient des caisses en provenance de chez eux.

Les semis, les intrants et les invisibles

Deuxièmement, les légumes ne poussent pas à partir du vide. Des graines pour les semis ou des plants sont achetés à l'extérieur, par exemple chez un autre maraîcher producteur, mais l'activité nécessite de nombreux autres apports comme des intrants biologiques, des produits de lutte contre les limaces, du fumier de chèvre ou de cheval, des ballots de pailles, du cordage, des revêtements de sol, etc. Bref, il y a toute l'infrastructure nécessaire à l'activité qui demande une entrée régulière d'éléments extérieurs. Enfin, les légumes et les plantes sont affectés, positivement ou négativement, par des organismes extérieurs, des invisibles comme la matière organique du sol, mais surtout des maladies, des parasites qui circulent entre les serres, entre les plants, entre les parcelles et qui peuvent nuire à l'activité.

Des systèmes matériels

Dans la coopérative, des systèmes matériels (du pot de semis au champ en passant par le tas de fumier) circulent virtuellement au sein de différentes « chaînes opératoires ». Le concept de « chaîne opératoire » vise à « tenter de déchiffrer la manière dont divers éléments (énergies, outils, gestes, connaissances, acteurs, matériaux) sont mis en relation au cours de processus qui modifient un système matériel » (Lemonnier, 2004). Dans notre cas, ces chaînes vont impliquer l'action tant d'humains, les maraîchers et les aidants, que de non-humains. Un tas de fumier par exemple, est mis en forme par l'action humaine afin de le rendre bien compact, ni trop haut, ni trop large, pour permettre une bonne circulation de l'air jusqu'au centre de celui-ci. Une fois cette opération réalisée, des micro-organismes vont prendre le relais pendant plusieurs mois et une fermentation aérobie¹⁸⁸ va prendre place et transformer le tas de fumier. Le maraîcher reprend le relais au printemps lorsqu'il incorpore ce tas de fumier à ses champs. Ce processus est illustratif de l'idée de coproduction avec la nature (Douwe van der Ploeg, 2014) ou du pilotage présenté au **chapitre III** et de nombreux exemples sur le terrain peuvent s'inscrire dans ce schéma.



Figure 36: Le tas de fumier circule au sein d'une chaîne opératoire dans laquelle il est soumis aux actions d'humains et de non-humains.

¹⁸⁸ C'est-à-dire qui nécessite la présence de molécule d'oxygène O₂.

Les savoirs et les savoir-faire

Les savoirs circulent en nombre dans la coopérative. Il y a évidemment les savoirs liés à la production. Comme je l'ai mentionné précédemment, la production d'une cinquantaine de légumes et herbes aromatiques implique une multitude de savoirs et de savoir-faire. Du semis à la récolte en passant par le repiquage, l'entretien et l'arrosage, les techniques et savoirs sont multiples et s'insèrent dans des schémas de circulation qui vont toucher tant les maraîchers-coopérateurs que les aidants. La récolte par exemple d'un nouveau légume va s'accompagner d'une démonstration par une autre personne déjà formée à cette technique, qu'elle soit aidant ou coopérateur. Les aidants participent activement à cette circulation des savoirs comme lorsque l'un d'entre eux m'explique la technique de l'égourmandage des tomates qu'elle a appris dans ses cours, profitant de l'occasion pour la comparer à celle qui se pratique dans la coopérative¹⁸⁹ ou qu'un autre me détaille le nombre de graines d'une plante indésirable et souligne la capacité de nuisance et de propagation de cette plante¹⁹⁰. Comme les autres, j'ai également participé à cette diffusion du savoir et des connaissances comme lors de la cueillette des fraises avec un aidant fraîchement arrivé. Gil explique qu'ils aimeraient d'ailleurs rédiger quelques fiches quant aux techniques sur lesquelles les maraîchers-coopérateurs sont d'accord. Une sorte de guide de bonnes pratiques¹⁹¹.

Max, le maraîcher à l'origine du projet, a été particulièrement impliqué dans la formation de Gil qui maintenant transmet son savoir à Phil.

Phil: « Clairement oui moi je suis arrivé ici en disant que je n'avais pas d'expérience en maraîchage, je n'avais pas de formation en tant que telle. J'avais fait une formation en planification des cultures mais c'était une formation courte. J'avais un peu d'expérience chez des amis maraîchers, tu vois, à qui je donnais un coup de main. J'avais une bonne expérience de jardinage. Et donc clairement je me forme ici. Oui, fin j'apprends. J'apprends une certaine façon de faire » (Journal de terrain, 8 décembre 2016, interview).

Comme discuté au **chapitre IV**, la reconnaissance des maladies est également un savoir spécifique à transmettre. Durant le tour des cultures, la présence de tel parasite ou de telle maladie, souvent indiscernable pour l'œil non-averti est l'occasion d'échanges et de transmissions de savoirs. Cet apprentissage porte ses fruits et Gil, qui a entamé son travail

¹⁸⁹ Journal de terrain, 9 août 2016

¹⁹⁰ Journal de terrain, 29 juillet 2016

¹⁹¹ Journal de terrain, 28 octobre 2016

avec Max il y a maintenant 4 ans, se sent aujourd'hui « un homme de la terre » comme je l'ai expliqué précédemment.

Au-delà de la production, les apprentissages concernent tous les aspects de la coopérative de la vente sur les marchés, qui implique la connaissance des spécificités du montage de l'échoppe, de l'ordre dans lequel les différents éléments doivent être rangés, mais également la connaissance des prix, du fonctionnement des balances ou des habitudes des clients. Il s'agit aussi de connaître les filières de commande de matériel (intrants,...), savoirs qui sont par exemples transmis lorsque Max met les autres maraîchers en copie des commandes sur leur demande.

Comme je l'ai montré au **chapitre IV**, loin d'être limitée à la sphère de la coopérative, la circulation des savoirs est interconnectée au monde extérieur que ce soit à travers les formations dont sont porteurs les membres de la coopérative, les conseils de pairs, les forums de discussions en ligne, la littérature spécialisée et j'en passe.

Enfin, cette transmission de savoirs se prolonge vers le marché avec les conseils, culinaires et agricoles, qui s'échangent avec les clients et que j'ai déjà mentionnés au **chapitre V**.

De l'argent et des documents

L'activité maraîchère implique une circulation de devises importante à travers les marchés où l'argent liquide est le seul moyen de paiement. Les fonds sont transférés à la banque de manière hebdomadaire. Au-delà de l'argent, l'activité agricole et la certification bio impliquent un suivi administratif conséquent et une circulation de documents. Les feuillets reprenant les tâches hebdomadaires, même s'ils apparaissent comme des documents informels, doivent être conservés en vue d'un examen par le certificateur de l'organisme de contrôle du label bio.

Des histoires et des affects

Enfin, comme j'espère l'avoir déjà fait sentir, ce métier est propice à la discussion comme lors de l'égourmandage des tomates, lors d'une cueillette ou à l'occasion d'un semis. Les mains sont occupées mais la parole est libre et c'est souvent l'occasion d'échanger des anecdotes, des commentaires sur l'actualité, de la plus futile à la plus dramatique, des blagues, des histoires personnelles sur son vécu, comme ses histoires familiales, certaines de ses souffrances, son état d'esprit et ses affects. Avec trois jeunes papas, les conversations portaient inévitablement sur

la fatigue des premiers mois, les nuits des bébés et le moral des compagnes. La vie privée ne reste pas à la maison et elle est partagée, discutée, confiée et ce bien sûr en fonction des affinités et des tempéraments. Les discussions peuvent également se faire philosophiques, discutant de la poussière d'étoiles d'Hubert Reeves en répartissant du fumier de chèvre dans une serre¹⁹². Le petit plus, peut-être lié à la fonction dans un monde où, selon Matthew Crawford, notre attention devient une ressource que s'arrachent publicistes et autres multinationales (Crawford, 2016b, pp. 11-42 notamment), est une présence forte à l'autre et à son discours, l'attention n'étant pas happée par un écran ou une autre sollicitation. Il faut certes relativiser la capacité de discuter en travaillant. Max souligne d'ailleurs en plaisantant qu'il ne faudrait peut-être pas mettre deux aidants ensemble car ils ont tous les deux tendances à discuter beaucoup. Certaines activités sont addictives comme le souligne Max alors qu'il cueille des haricots¹⁹³ et on peut éprouver le besoin de faire silence et de plonger totalement dans la tâche mais d'autres activités laissent vraiment la parole plus libre comme le désherbage, certaines cueillettes moins répétitives qui laissent des poses entre les plants, ou des travaux physiques comme la mise en forme d'un tas de fumier.

La parole franche ou parole « Cash »

Par parole franche ou parole « cash », j'entends une parole reflétant au plus proche les pensées de l'orateur sans ménagement ou filtre mais néanmoins emprunte du respect des autres interlocuteurs à qui cette parole est adressée.

C'est un cheminement qui m'a amené à distinguer cette parole dans le flux des échanges. C'est peut-être quand j'y ai été confronté, alors que je tentais d'annuler ma présence sur un marché après une nuit difficile, que j'ai entrevu qu'il y avait peut-être là quelque chose à creuser. Pour rappel, ce matin-là, alors que nous échangeons au téléphone vers 5h30 du matin et que j'essayais d'annuler ma présence sur le marché en raison d'une très mauvaise nuit, Gil m'avait dit clairement qu'il devait y avoir 3 personnes derrière le comptoir du marché et qu'il n'était pas en mesure de me trouver un remplaçant en aussi peu de temps. Dans un échange sincèrement cordial mais franc, nous en étions venus à l'idée qu'il resterait jusque 8h30 et que je pouvais donc venir un peu plus tard et repartir après le rush¹⁹⁴. Cet échange m'avait marqué parce qu'il y avait une compréhension mutuelle des besoins de l'autre tout en conservant à l'esprit les contraintes et engagements à respecter.

¹⁹² Journal de terrain, 12 décembre 2016

¹⁹³ Journal de Terrain, 6 octobre 2016

¹⁹⁴ Journal de terrain, 15 octobre 2016

Par la suite, mon œil, ou plutôt mon oreille, a souvent été frappée par certains échanges. Comme cette fois où, alors que Max demandait qui pouvait être présent en renfort le lundi du 15 août alors que Gil était en vacances, Florian lui avait répondu du tac-o-tac un non franc que Max accepta totalement tout en restant préoccupé par l'organisation pratique de la semaine qui se présentait¹⁹⁵. Je souligne cet échange dans mon cahier de terrain tant il me semble clair que dans la même situation, j'aurais sans doute eu tendance à postposer ma réponse et à ne pas donner immédiatement un « non » si ferme. De la même manière, Florian m'explique qu'il avait confié sa décision de travailler à temps partiel la saison suivante dès qu'il en avait pris la décision¹⁹⁶.

Par la suite, j'ai eu l'occasion de participer à quelques réunions de la coopérative. Celles-ci commencent toujours par une météo intérieure, chacun détaillant son état d'esprit et comment il se sent. Là aussi il n'y a pas de fioriture. A la réunion de reprise après la trêve de janvier, Gil expliqua qu'il avait apprécié ses vacances mais qu'il n'avait pas la gnac pour le travail de janvier « mais l'appétit vient en mangeant ». Florian expliqua qu'il allait bien mais qu'il souhaitait faire l'agenda des 2-3 prochains mois afin de donner une info claire aux GASAP pour que la transition liée à son départ fin mars se fasse sereinement. Phil, quant à lui, expliqua que cette trêve n'avait pas été un « break ressourçant » en raison de douleurs au poignet. « Ca me fout de mauvaise humeur », « pour que vous le sachiez ». Phil expliqua aussi qu'un échange de mail de fin d'année n'était pas bien passé d'un point de vue émotionnel¹⁹⁷. Max, de son côté, entama cette reprise de l'année en disant qu'il se sentait préoccupé par sa place et tangent entre deux attitudes, soit poursuivre sa ligne de conduite, soit aller vers quelque chose de différent où il reprendrait une certaine autonomie quant à la production et où il faudrait réenvisager ce qui est commun ou non dans la coopérative. Max expliqua qu'il avait envie d'être plus autonome parce qu'il trouve beaucoup de choses pesantes et en même temps il nuança en disant :

Max : « je ne sais pas si j'ai envie de prendre tout ça sur mon dos » (Journal de terrain, 16 janvier 2017, quasi-verbatim).

Les autres l'écoutèrent sans réaction directe mais Phil dit tout de même à l'occasion de sa météo

¹⁹⁵ Journal de terrain, 12 août 2016

¹⁹⁶ Journal de terrain, 31 mars 2017

¹⁹⁷ Journal de terrain, 16 janvier 2017

Phil : « Sans te mettre pression Max, je serai content quand ce sera clarifié par rapport à ton autonomie » (Journal de terrain, 16 janvier 2017, quasi-verbatim).

Il faut, pour comprendre la franchise de la déclaration de Max, se réinsérer dans la ligne du temps de la coopérative. Nous sommes en janvier 2017 et celle-ci n'est officialisée par un acte notarié que depuis quelques semaines, et ce après l'obtention d'un financement régional (avec tout ce qu'il coûte en préparation et défense) et de multiples réunions de discussion des statuts et d'autres documents. Et c'est donc dans ce contexte que Max, sans savoir exactement ce qu'il souhaite, vient signaler qu'il ne se sent pas confortable dans la structure telle qu'elle est et qu'il envisage de reprendre une forme d'autonomie. Des exemples peuvent être multipliés et ne concernent pas que les coopérateurs. Durant la réunion de la reprise, une longue discussion concernait un différend sur la valeur d'un poste dans la comptabilité. Florian et Max avaient des avis diamétralement opposés mais à force de discussions, entrecoupées par des prises de position ou des médiations de Phil et de Gil, ils ont fini par aboutir à un consensus.

Les sujets abordés sont variés mais la caractéristique principale est que cette « parole cash » tente d'être aussi proche que possible de sa pensée. Comme le dit Florian, « le sentiment que j'ai c'est d'avoir toujours dit ce que je pensais »¹⁹⁸. Cela ne va cependant pas de soi pour tout le monde et peut demander un apprentissage.

Gil : « (...)moi je trouve que c'est un super bon enseignement pour moi notamment qui ait tendance à prendre soin des autres au point de ne pas dire des choses qui me... , qui m'embêtent moi quoi, tu vois, mais maintenant je les dis beaucoup plus parce que , je trouve que c'est vraiment très équilibré et que de leur part, il y a une ouverture à la critique, à la remarque. » (Journal de terrain, 28 mars 2016, interview)

Une autre difficulté réside dans la capacité même à savoir exactement où on veut en venir.

Max : « J'ai pas de difficulté à dire ce que je pense, maintenant j'ai difficile à savoir ce que je pense (rire). Donc ça me prend du temps de réflexions pour ,euh, quand il y a un truc qui ne va pas, arriver à identifier exactement qu'est ce qui ne me va pas et à trouver les mots justes pour pouvoir l'exprimer justement. Mais après une fois que je l'ai trouvé, je n'ai pas de soucis pour l'exprimer mais c'est vrai que ça me prend du temps de... quand il y a un truc où je sens que je suis tendu je n'arrive pas à bien... à voir directement la raison quoi. C'est plutôt ça quoi. Oui. » (Journal de terrain, 29 mars 2017, interview)

¹⁹⁸ Journal de terrain, 31 mars 2017, interview

d. La parole « Cash » comme solution pour le maintien de l'harmonie

Dans son terrain au Kazakhstan auprès de bergers nomades, Anne-Marie Vuillemenot met en évidence que la circulation de la parole et plus particulièrement de la « belle parole » a pour but de

« participer au maintien des équilibres sociaux pour éviter le courroux des figures d'esprits ou des divinités. A la fin des repas festifs, chaque invité d'honneur, ainsi que les anciens et le maître de maison portent un toast qui peut durer quelques minutes, et qui n'est pas forcément accompagné de vodka, le *kymiz* (lait de jument fermenté) tenant lieu d'alcool. Quel que soit l'objet du toast, chacun présente d'abord ses excuses à la communauté pour les mauvaises ou vilaines paroles qu'il aurait pu prononcer, ou pour les actions qui auraient offensé ou gêné d'autres membres de l'*aul*. Par ces confessions publiques, la parole est rendue à son statut initial de communication et d'échange avec les au-delà, elle est belle parole pour tous, autour de tous » (Vuillemenot, 2009, p. 199).

De la même manière, « les rites de passage se construisent aussi autour de la circulation de la belle parole, première protectrice contre l'influence de djinns maléfiques » (Vuillemenot, 2009, p. 210).

Dans le cas de mon terrain, j'émet l'hypothèse que c'est non pas la « belle parole » mais la « parole cash » qui constitue le pilier qui assure la convivialité dans l'espace de travail en le vidant de ses conflits et participe, pour reprendre la formule d'Anne-Marie Vuillemenot, « au maintien des équilibres sociaux » (Vuillemenot, 2009, p. 199).

Les maraîchers-coopérateurs s'accordent sur l'importance des espaces de dialogue dans le fonctionnement de la coopérative. Le weekend de mise au vert, un weekend que les maraîchers-coopérateurs tiennent une fois par an ensemble pour faire le bilan de l'année écoulée et préparer la saison suivante, symbolise l'importance des espaces de dialogue. Ce matin-là, alors que j'arrive à la coopérative, Gil travaille dans les épinards. Fatigué, il m'explique qu'il n'a dormi que 2 heures cette nuit, sa petite fille de 8 mois faisant des dents et sa femme étant malade. « J'ai peur de tomber malade » explique Gil, et le weekend de mise au vert approche et il veut absolument y participer : « C'est super important »¹⁹⁹. Précédemment, Gil, mentionnant ce weekend, avait souligné à un aidant l'importance de leurs réunions et « de se dire les choses », pour désamorcer les incompréhensions et les tensions²⁰⁰, à l'image du « tour des cultures » qui permet d'anticiper l'apparition des maladies par une attention permanente

¹⁹⁹ Journal de terrain, 6 octobre 2016

²⁰⁰ Journal de terrain, 10 septembre 2016

aux cultures. L'approche agroécologique de gestion des cultures se retrouve donc en miroir dans la gestion des tensions. Tant l'épidémie généralisée d'une maladie que le conflit ouvert sont évités par la pratique d'une attention permanente. Le tour des cultures dans le domaine agronomique a pour corollaire le tour de table dans les réunions des coopérateurs. Sans ce dialogue, sans cette « parole cash », la simple confrontation à l'autre peut aboutir à des malaises ou des incompréhensions.

Gil : « « L'autre jour, j'avais l'impression que Max avait un problème, un truc à dire qui n'allait pas. On en a finalement discuté. « Non, je suis juste fatigué » (Journal de terrain, 10 septembre 2016, quasi-verbatim)

La parole franche qui circule durant les réunions permet de contenir autant que possible les tensions dans les espaces dédiés pour laisser la convivialité prendre place sur l'espace de production, de créer une séparation relative, imparfaite mais néanmoins existante entre ces espaces.

Florian : « (...) il y a eu des moments où il y avait des tensions, et on savait que les uns ou les autres vivaient les choses un peu plus mal (...) et c'est clair que ça s'est senti dans ... parfois dans l'ambiance de travail, mais pas de façon récurrente, régulière et tout ça. Donc j'aurais tendance à dire que c'est quand même assez séparé ». (Journal de terrain, 31 mars 2017, interview).

e. L'émergence de la « parole cash »

Si la « parole cash » me semble être à l'origine de la convivialité qui règne dans l'espace de travail de la coopérative, cet espace étant vidé de ses conflits et ses tensions, l'émergence de cette parole me semble liée à un mélange de confiance réciproque dans l'autre, de capacité à temporiser l'accession à une demande personnelle et d'indépendance. Max souligne bien l'importance de la confiance et de la temporisation des discussions pour vider les tensions et les empêcher d'exploser en conflit.

Max: « C'est une question de confiance tu vois. Quand on discute entre nous, on a hyper confiance dans le fait que l'autre, il ne va pas... il n'est pas là pour te faire chier quoi tu vois. Donc tu viens avec ton truc, ta demande et tu sais qu'on va réfléchir ensemble à une solution, pour tout le monde et pour toi y compris et que si il y en a un qui dit « non ça ne va pas », il ne va pas juste dire « non » parce que « Max me crispe » par exemple. Effectivement ça peut le déranger. Il va dire « non ça va pas », et puis on va discuter, et on va discuter jusqu'à ce qu'on trouve une solution. Avec du temps aussi pour que chacun

puisse réfléchir à ça. On va poursuivre cette discussion la fois suivante et du coup on va vraiment au fond des choses et ça pour moi c'est... ça vaut de l'or parce que tu n'as pas un truc qui traîne là pendant des mois, une frustration qui reste » (Journal de terrain, 22 décembre 2016, quasi-verbatim).

De réunions en réunions un sujet peut être remis sur la table plusieurs fois pour faire évoluer les points de vue, pour que chacun puisse réellement savoir où il se situe par rapport à une problématique. Mais la totalité de ce processus repose sur la certitude que l'Autre ne va pas prendre les choses pour lui comme le précise Max²⁰¹. On est bien loin, me semble-t-il, de la ruse observée par Pierre-Joseph Laurent dans les rapports que les villageois mossier entretiennent entre eux ou avec l'extérieur et qui consiste à saisir les occasions qui se présentent pour faire avancer ses propres intérêts quand aucun dialogue n'est possible. Pierre-Joseph Laurent, au sujet de la rencontre entre des villageois et des coopérants, estime par ailleurs qu'il s'agit du degré 0 de la rencontre tant l'Autre n'est rencontré qu'à travers les projections que l'on se fait de lui (Laurent, 2015). Pour Max, c'est la peur qu'un interlocuteur refuse d'emblée une demande qui implique de « chnetter », ruser, de présenter les choses de manière détournée, tandis que la confiance permet l'émergence d'un véritable dialogue où chacun peut exprimer comment il se situe par rapport à une problématique²⁰².

La confiance et la temporisation permettent donc l'émergence de la parole franche. Mais celle-ci ne me semble pas totalement suffisante. Mon sentiment profond est que cette confiance doit être accompagnée d'une certaine liberté, d'une certaine indépendance de ceux qui dispensent cette « parole cash ».

Pour David Graeber,

« ce sont souvent les sociétés égalitaires qui sont les plus déchirées par de terribles tensions internes ou, du moins, par des formes extrêmes de violence symbolique. (...) Dans les sociétés égalitaires, qui tendent à accorder énormément d'importance à la création et au maintien du consensus dans la communauté, cela semble souvent provoquer une formation réactionnelle également élaborée, un monde nocturne fantomatique peuplé de monstres, de sorciers ou d'autres créatures d'épouvante. Et ce sont les sociétés les plus pacifiques qui sont aussi les plus hantées, dans leurs constructions imaginatives du cosmos, par les spectres de guerres perpétuelles. Les mondes invisibles qui les entourent sont littéralement des champs de bataille. Comme si l'effort pour continuel déployé pour parvenir au consensus marquait une violence interne constante – ou peut-être est-il plus juste de dire qu'il est le processus à travers lequel cette violence interne est mesurée et contenue-, et que c'était précisément cela, et l'écheveau de contradictions morales

²⁰¹ Journal de terrain, 22 décembre 2016

²⁰² Journal de terrain, 22 décembre 2016

qui en résulte, qui était la source première de créativité sociale. Ce ne sont donc pas ces principes et ces impulsions contradictoires eux-mêmes qui sont la réalité politique ultime, mais le processus régulateur qui les médiatise » (Graeber, 2006, p. 42-43).

David Graeber cite notamment la sorcellerie en pays malgache qui va toucher celui qui s'enrichit (Graeber, 2006, p. 49). Toujours selon l'auteur,

« Dans les sociétés égalitaires, on peut dire que le contre-pouvoir est la forme prédominante de pouvoir social. Il veille contre ce qui est vu comme des possibilités effrayantes au sein même de la société, notamment l'apparition de formes systématiques de domination politique ou économique. Du point de vue institutionnel, le contre-pouvoir prend la forme de ce qu'on pourrait appeler des institutions de démocratie directe, de consensus et de médiation ; c'est-à-dire des façons de négocier et de contrôler socialement cet inévitable tumulte interne et de le transformer en des états sociaux (ou, si vous préférez, des formes de valeur) considérés par la société comme les plus désirables : la convivialité, l'unanimité, la fertilité, la prospérité, la beauté, peu importe comment cela est formulé. » (Graeber, 2006, pp. 56-57).

Je me suis interrogé sur l'existence ou non, dans cette coopérative, d'un contrepoids sombre à l'égalité apparente et à la recherche du consensus. Existait-il un univers sombre imaginaire qui viendrait constituer le corolaire de la société égalitaire ? La menace d'une domination ? La peur d'un monde extérieur violent ? Il est vrai que je me suis posé la question de savoir si les discussions concernant le monde extérieur et en particulier ses aspects violents et sombres que constituent par exemple les attentats ou le réchauffement climatique pouvaient jouer le rôle de ce « monde nocturne fantomatique peuplé de monstres, de sorciers ou d'autres créatures d'épouvante » (Graeber, 2006, p.42). Mais j'en suis arrivé à la conclusion que cet univers extérieur n'était pas approprié, loin de là, comme une menace qui viendrait justifier la recherche de consensus. Ce fond est commun pour la société des modernes que nous n'avons jamais été pour paraphraser Bruno Latour (Latour, 1997). Ce monde peuplé d'hybrides constitue peut-être nos nouvelles légendes, notre fond cosmologique mais je ne pense pas qu'il soit approprié d'une manière plus forte par la coopérative que par tout à chacun.

Si cette menace extérieure n'existe pas, qu'est ce qui peut en expliquer l'absence en comparaison aux sociétés égalitaires décrites par David Graeber ? Il me semble que la nature du consensus pratiqué dans les différentes sociétés égalitaires est importante. David Graeber n'en dit pas grand-chose mais la « tension interne » qu'il mentionne laisse à penser que la parole qui circule ne va pas au fond des choses.

Il me semble que l'anthropologue américain ne mentionne pas, mais peut-être n'a-t-il pas perçu cela sur son terrain²⁰³, que ces sociétés égalitaires se trouvent souvent dans un régime de survie. L'expérience de Pierre-Joseph Laurent, permet d'éclairer les sociétés égalitaires sous un autre angle. Pour lui, dans ces sociétés

« à la faveur de subtiles relations basées sur le don et la dette, l'entourage constitue la source privilégiée de la sécurité et la meilleure garantie de la survie à long terme. Par conséquent, l'objet de la politique, pour tout un chacun, devient la sauvegarde de l'entente (*wuum taaba*, la paix), par-delà la haine (*bèma*), la jalousie (*soukiri*) et le désir d'accumuler pour soi-même » (Laurent, 2004, p. 181).

Pour l'auteur, l'entente, l'idéologie du consensus, qui « régule les relations entre les lignages par l'imposition par les dominants d'une paix basée sur le silence », n'a pas tant pour but

« de vider les querelles et de s'accorder sur qui a dit le bien ou le mal que d'imposer sans délibérer sur le fond un « vivre ensemble apaisé », avec comme objectif essentiel de ménager l'autre. En effet, compte tenu des aléas de la survie, il serait audacieux de compter ouvertement des ennemis car personne ne sait, le jour où le malheur surgira, de qui il aura besoin » (Laurent, 2007, p. 6).

La sorcellerie s'inscrit, et on retrouve l'idée de Graeber de l'univers fantomatique, dans le maintien des équilibres de la société égalitaire. Pour Pierre-Joseph Laurent,

« la sorcellerie ou plutôt la crainte qu'elle inspire joue un rôle important dans le maintien du système oblatif villageois. Les pratiques occultes surgissent dans l'espoir d'obliger le retour à un équilibre entre les composantes du village » (Laurent, 2008, p. 240)

Elle vient jouer un contre-pouvoir psychique contre ceux qui seraient tentés par l'aventure de l'accumulation personnelle. L'idée forte de ces réflexions est que les sociétés égalitaires, les sociétés du consensus comme celle observée par Pierre-Joseph Laurent, le sont surtout pour assurer la survie de ses membres. On ménage l'autre parce qu'on ne peut pas prendre le risque de le perdre, d'en faire son ennemi.

Dans le cas de la coopérative, il me semble que la parole franche peut se déployer en raison de la confiance, mais aussi en raison de l'indépendance des membres par rapport à la structure de la coopérative. Autrement dit, la coopérative ne me semble pas être nécessaire à la survie de

²⁰³ mais ma lecture de cet auteur se limite à son livre "Pour une anthropologie anarchiste" (Graeber, 2006)

ses membres. Elle constitue certes leur gagne-pain mais tant les maraîchers-coopérateurs que les travailleurs ont me semble-t-il la liberté d'en sortir et de vivre par d'autres moyens s'ils le souhaitent. Même si leur situation économique est rude comme j'ai pu le montrer au chapitre précédent, personne ne dépend exclusivement de la coopérative pour sa survie. Le fait de ne pas savoir pour certains s'acheter une maison est par contre contrebalancé par le fait d'habiter dans des solutions locatives peu onéreuses. Pour Pierre-Joseph Laurent, les « biens imaginaires » qui apportent un sentiment de sécurité sont constitués chez les villageois mossis par les possessions de leurs voisins auxquelles tout à chacun sait qu'il peut avoir accès (Laurent, 2012, p. 38). Ces biens existent aussi dans ce cas mais ils sont constitués par un capital social et culturel qui ne se trouve pas au sein de la coopérative. Ses membres sont diplômés, ont d'autres possibilités de travail, d'autres ressources et de là naît un sentiment d'indépendance. Phil, par exemple, a inscrit dans son statut d'indépendant une multitude d'autres activités, des massages à la profession de clown. Autrement dit, on adhère au projet de la coopérative, on n'en dépend pas. Comme le dit Phil

Phil : « Moi je suis pas toujours en accord avec certaines pratiques, à la fois je débarque dans un projet qui m'est antérieur et il n'y rien non plus qui me révolte tout à fait sinon je ne continuerais pas » (Journal de terrain, 8 décembre, interview).

On sent la liberté dans les propos de Phil. En résumé, c'est donc la confiance, couplée à l'indépendance des coopérateurs, qui permettrait l'émergence de la parole franche et résulterait en une pacification de l'espace de travail, de la vie commune et en une réelle convivialité. Il reste que le vécu d'échanges francs peut occasionner des mésinterprétations quand on n'y est pas habitué. Alors que j'interrogeais Florian sur les discussions de fin d'année et les échanges de mail concernant la nécessaire présence durant la « trêve », échanges que j'avais senti potentiellement conflictuel, il me demanda si les autres avaient mal vécu cet épisode parce que ce n'était pas son impression²⁰⁴. En bref, il ne faut pas confondre désaccord et conflit.

Eric Sabourin a consacré un livre à l'analyse des organisations paysannes sous l'angle de la réciprocité. Interprétant l'œuvre de Lucien Scubla, il écrit

²⁰⁴ Journal de terrain, 31 mars 2016, interview

« Le recours au rituel envers les dieux impose aux communautés et sociétés le respect de règles et d'obligations qui permettent de maintenir des relations de réciprocité entre les hommes » (Sabourin, 2012, p. 28)

Plus précisément, Lucien Scubla écrit que « dans tous les peuples et dans toutes les ethnies c'est avant tout le rituel qui maintient l'unité du groupe et soutient la structure sociale » (Scubla, 1985, p. 26, cité par Sabourin, 2012, p. 28). Les espaces dédiés au dialogue, les réunions, les weekends de mise au vert ne sont peut-être pas autre chose que des « rituels » pour préserver l'harmonie.

f. Et après ?

La parole franche garantit des conditions de travail harmonieuses dans la coopérative. Elle me semble à l'origine du plaisir qu'on des anonymes de venir observer un ou deux jours le métier, des stagiaires de prester sans compter leurs heures, de travailleurs de faire leur job sans se sentir aux ordres, et des coopérateurs de monter un projet innovant. Mais si elle garantit la convivialité, assure-t-elle la pérennité de cette jeune coopérative à long terme ? Pas de certitudes ici mais quelques éléments de réflexions.

Comme je l'ai mentionné ci-dessous, la reprise de janvier 2017 a été marquée par la volonté de Max de reprendre, au moins en partie, une certaine forme d'autonomie. Quelques semaines plus tard, un plan se dessinait avec l'idée pour celui-ci de reprendre une indépendance partielle dans la production durant la saison 2018 et une autonomie de production totale à partir de la saison 2019. Les raisons de ce départ sont multiples. Même si Max signale clairement que la mise en place d'un projet collectif constitue à ses yeux ce qu'il apprécie dans le métier, à côté du défi technique de produire des légumes, il reste marqué par l'énergie qu'impliquent la création et la gestion d'une structure collective et les difficultés de trouver sa place dans le groupe vu son statut particulier.

Gil : « pour lui c'est une perte de motivation de devoir toujours discuter sur la prise de décision dans la production. Et donc Il trouve qu'il stagne à ce moment-là et puis il voudrait aussi réaliser (...) l'objectif qu'il a de gagner 20 euros de l'heure dans le maraîchage et donc il voudrait entreprendre des choses différemment pour y parvenir, en sachant que Phil et moi, on ne poursuit pas cet objectif-là. » (Journal de terrain, 28 mars 2017, interview)

Mon sentiment est que ce départ n'est pas totalement étranger à l'incertitude quant à la stabilité

des autres membres-coopérateurs. Il y a eu tout d'abord l'annonce du départ de Florian relativement rapide après son entrée dans la coopérative et ensuite les incertitudes exprimées par Gil au weekend de mise au vert 2016 qui s'engageait pour 2 saisons mais pas au-delà, car il envisageait de créer un habitat groupé dans la vallée de la Meuse²⁰⁵. Après ce weekend, Max se montre d'une certaine manière soulagé, moins stressé car il estime qu'il va pouvoir être moins regardant sur la recherche quant à l'augmentation de la productivité, car il apparaît que le projet n'est pas destiné pour le long terme. « La coopérative des maraîchers unis est peut être juste une parenthèse dans nos parcours »²⁰⁶. Il me semble que ce weekend a peut-être constitué un moment crucial dans l'évolution de la coopérative.

Zygmunt Bauman utilise le terme de liquidité pour qualifier les relations humaines qui caractérisent notre époque. Pour lui,

« Contrairement aux corps solides, les liquides ne peuvent pas conserver leur forme lorsqu'ils sont pressés ou poussés par une force extérieure, aussi mineure soit-elle. Les liens entre leurs particules sont trop faibles pour résister... Et ceci est précisément le trait le plus frappant du type de cohabitation humaine caractéristique de la « modernité liquide ». D'où la métaphore. Les liens humains sont véritablement fragiles et, dans une situation de changement constant, on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils demeurent indemnes. Se projeter à long terme est un exercice difficile et peut de surcroît s'avérer périlleux, dès lors que l'on craint que les engagements à long terme ne restreignent sa liberté future de choix. D'où la tendance à se préserver des portes de sortie, à veiller à ce que toutes les attaches que l'on noue soient aisées à dénouer, à ce que tous les engagements soient temporaires, valables seulement « jusqu'à nouvel ordre ». (De la Vega, 2005, interviewant Bauman)

Est-ce que cette liquidité est présente dans la coopérative ? Je ne le pense pas car je pense que l'intention est réellement de trouver une structure durable, solide mais les maraîchers font face à un environnement économique rude et à la précarité relative des membres qui aspirent tous à trouver à moyen terme justement une stabilité harmonisant vie de famille et vie professionnelle. Nous sommes dans une nouvelle structure qui se cherche encore et tente de trouver son rythme de croisière. Cependant, la parole franche, si elle assure une convivialité durant le travail, précipite peut-être aussi les évolutions de la structure. Si c'est le départ de Florian et l'incertitude de Gil quant à ses projets au-delà de deux saisons qui ont peut-être conduit Max à préparer sa sortie de la coopérative, l'annonce du départ de Max a quant à elle renforcé Gil dans son idée d'en sortir, là où un doute persistait chez lui.

²⁰⁵ Journal de terrain, 10 octobre 2016

²⁰⁶ Journal de terrain, 10 octobre 2016, quasi-verbatim

Gil: « Ah oui oui, beh ouais, c'est un coup, clairement, le fait de donner beaucoup d'énergie dans la création de la coopérative, de se dépatouiller dans... dans les questions financières, etc.. 'Fin voilà, tu te dis à quoi bon tout ce travail, mais d'un autre côté, je me dis une structure ça peut toujours être utile. Mais c'est vrai que clairement moi ça joue sur mon... ma motivation à rester sur le long terme. Parce que, (...) moi je suis venu ici pour travailler avec Max, de base, c'est parce que c'était lui qui était ici. Je n'ai pas rejoint un projet maraîcher. Je n'aurais pas fait du maraîchage si Max ne faisait pas du maraîchage, à mon avis. (...) j'ai vu son travail, je me suis dit [que] j'aimais bien comme il travaillait et ça m'a donné envie de faire du maraîchage, et j'ai commencé à apprendre avec (...). Et donc du coup s'il se retire, je pense que je vais continuer à faire du maraîchage mais il y a plus de raison que je le fasse ici. Loin de chez moi, avec un terrain qui est complexe, avec tout un habitat autour qui est complexe aussi (...) ...Moi je suis, quasi, fin je suis vraiment dans un engagement, en fait qui correspond à peu près à ce que j'avais dit à la mise au vert, moi je me vois jusque ... Je finis la saison 2018 et (...) a priori je devrais faire aussi la saison 2019 mais ce serait très certainement la dernière. Avant j'hésitais, maintenant j'hésite quand même beaucoup moins. » (Journal de terrain, 28 mars 2017, interview)

Il y a donc un jeu de rétroactions et d'emballements, où la connaissance des intentions précises de l'autre influence directement les actions et les perceptions des autres, résultant en une modification rapide de la structure de la coopérative.



Partie 3 : Et après - analyse et perspectives



VII. Est-ce de la paysannerie ?

a. Introduction

En 1967, Henri Mendras prédisait la disparition de la paysannerie française dans son livre « La fin des paysans » (Mendras, 1967). Pourtant, cinquante ans plus tard, les paysans restent au-devant de la scène. Si certains déplorent leur sacrifice (Bitoun et Dupont, 2016), d'autres font l'éloge de leur résistance (Choplin, 2017). Si certains militent pour leur retour (Pérez-Vitoria, 2015) ou le prédisent (Douwe van der Ploeg, 2014), d'autres constatent déjà leur renaissance (d'Allens et Leclair, 2016). Les paysans sont régulièrement mobilisés dans les écrits militants et ce d'autant plus qu'ils y sont rarement définis. Sont-ils en voie de disparition ou sur le chemin d'un nouvel épanouissement ?

Comme je l'ai mentionné dans l'introduction de ce mémoire, au début de cette recherche, ce n'est pas tant chez des paysans que j'ai souhaité me rendre que chez des maraîchers. Ce n'est que par la suite que la question de la paysannerie est apparue, mon champ de recherche m'invitant inévitablement à puiser mes lectures dans la littérature relative à la paysannerie, que ce soit du côté militant ou des sciences sociales. Petit à petit, la question de savoir si cette coopérative relevait de la paysannerie s'est posée et je l'ai questionné tant à travers des lectures qu'à travers le terrain. Pour y répondre, je commencerai par balayer quelques définitions historiques et actuelles de la paysannerie ayant émaillé le champ des sciences sociales ou le milieu activiste avant d'interroger le terrain à l'aide de celles-ci. Ensuite, je m'intéresserai au discours des acteurs eux-mêmes et à leur perception de leur identité. Car comme l'écrit Marc Edelman,

« Le « paysan » devrait être compris non pas juste comme un rôle ou une position structurelle sociale, mais aussi comme une forme d'identité et d'auto-attribution »²⁰⁷ (Edelman, 2013, p. 8)

Enfin, au-delà de ces quelques définitions et discussions qui ne prétendent pas être exhaustives vu l'ampleur de ce champ des sciences sociales, je discuterai de l'existence d'un éthos paysan émergeant de la confrontation du travailleur de la terre avec le réel. Enfin, je terminerai par la discussion de la catégorie de « paysannerie freelance » qui est peut-être pertinente pour penser ce qui se joue sur ce terrain.

²⁰⁷ Traduction personnelle de "Similarly, "peasant" could be understood not just as a role or a social structural position, but also as a form of identity and self-ascription".

b. Paysannerie: quelques définitions

La question de savoir si cette coopérative relève de la paysannerie est intrinsèquement liée aux définitions de cette catégorie. Or, celles-ci sont multiples et n'ont cessé de se réinventer à travers l'histoire. Il convient tout d'abord de rappeler que le mot est loin d'être une invention des sciences sociales. Marc Eldeman rappelle que

« Le mot « peasant » apparaît dans l'anglais de la fin de l'ère médiévale et au début des temps modernes, quand il était utilisé pour désigner les pauvres ruraux, les résidents ruraux, les serfs, les travailleurs agricoles et les personnes « communes » ou « simples » (...). Les formes anciennes présentes dans le Latin et les langues latines (Français, Castillan, Catalan, Occitan, etc.) remontent jusqu'au 6^{ème} siècle et désignait les habitants ruraux, impliqués ou non dans l'agriculture. Très tôt, tant le terme anglais « peasant » que le terme français « paysan » (...) étaient assimilés aux mots « rustique », « ignorant », « stupide », « grossier », « impoli » parmi d'autres termes péjoratifs (Oxford English Dictionary, 2005) (...) Ces significations dénigrantes sont indicatives à la fois de l'extrême subordination des paysans et de la pratique omniprésente de l'élite de blâmer les paysans pour une variété de maladies économiques et sociales (...). Selon l'anthropologue George Dalton (1972, p. 391), « Les paysans étaient légalement, politiquement, socialement et économiquement inférieurs dans l'Europe médiévale. La subordination structurée des paysans aux non-paysans était exprimée de nombreuses manières, *de jure* et *de facto*, de contraintes sur leur mouvement physique à des restrictions somptuaires sur le type d'armes, de vêtements, et d'ornements qu'ils pouvaient porter et utiliser, ainsi que sur la nourriture qu'ils pouvaient légalement consommer»²⁰⁸ (Edelman, 2013, p. 3)

Mais la paysannerie a aussi été idéalisée à travers l'histoire. Comme le mentionne Michael Kearney,

²⁰⁸ Traduction personnelle de "The word "peasant" appears in English in late medieval and early modern times, when it was used to refer to the rural poor, rural residents, serfs, agricultural laborers, and the "common" or "simple" people. Earlier Latin and Latinate forms (French, Castilian, Catalan, Occitan, etc.) date as far back as the sixth century and denoted a rural inhabitant, whether or not involved in agriculture. Very early on, both the English "peasant," the French "paysan" and similar terms sometimes connoted "rustic," "ignorant," "stupid," "crass" and "rude," among many other pejorative terms.(...) These derogatory meanings are indicative both of peasants' extreme subordination and of a ubiquitous elite practice of blaming peasants for a variety of economic and social ills. (...)

According to anthropologist George Dalton, "Peasants were legal, political, social, and economic inferiors in medieval Europe. The structured subordination of peasants to nonpeasants was expressed in many ways, *de jure* and *de facto*, from restraints on their physical movement to sumptuary restrictions on what kinds of weapons, clothing and adornments they could wear and use, and foods they could legally consume."

« Les grecs anciens louaient les vertus bucoliques de l'Arcadie de l'ancienne Grèce, laquelle, située dans le Péloponnèse, était supposée être une région isolée dans laquelle prévalait proverbiallement une vie simple et naturelle »²⁰⁹ (Kearney, 1996, p.75)

Il qualifie ces « courants intellectuels, esthétiques et politiques » de « romantiques ».

« Alors que les visions modernistes et centrées sur la ville soulignent le caractère arriéré et la brutalité de la vie rurale, les visions romantiques dépeignent une « économie morale » (...) Les romantiques désirent préserver la communauté rurale « traditionnelle » ou autrement la voient comme ayant des valeurs, un potentiel et un rôle dans l'histoire qui sont sous-reconnus et sous-appréciés par les modernisateurs. Pour les intellectuels romantiques urbains, cette attitude est une réaction contre l'aliénation, la technocratie, l'individualisme ou même la démocratie de la société moderne. » (Kearney, 1996, p. 75²¹⁰).

Cette vision romantique n'est pas étrangère à ce que Susana Narotzky identifie comme un trait majeur des descriptions de la paysannerie du 19^{ème} siècle.

« Le concept de paysan était souvent imprégné d'une idée d'économie naturelle. Il décrivait les paysans comme des membres de foyers auto-suffisants qui pouvaient reproduire sans fin leurs moyens de subsistance et conserver le sens des valeurs et des fins à partir d'une relation non-aliénée avec la nature et la production. Bien que reconnus par tous comme faisant partie d'une société plus large, les paysans étaient perçus comme appartenant à des communautés, qui étaient à leur tour dépeintes comme unies par de solides liens de solidarité, luttant conjointement contre les agressions extérieures d'un pouvoir externe extorquant les surplus. Cette vision a réifié les modèles sociologiques qui ont imprégné les descriptions du 19^{ème} siècle (Roseberry, 1989, chapitre 8)»²¹¹ (Narotzky, 2016, p. 303).

Dans la suite du débat, je me référerai à ce courant sous l'appellation « **définition romantique** » de la paysannerie.

²⁰⁹ Traduction personnelle de "The Classic Greeks praised the bucolic virtues of Arcadia of ancient Greece, which, located in the Peloponnisos, was assumed to be an isolated region in which a proverbially simple and natural life prevailed".

²¹⁰ traduction personnelle: "Whereas the modernist urbandentric views emphasize the backwardness and brutishness of rural life, romantic views depict a 'moral economy'. (...)Romantics desire to preserve the 'traditional' rural community or otherwise see it as having values and potential and a role in history that are unrecognized and unappreciated by modernisationists. For urban romantic intellectuals, this attitude is a reaction against the alienation, technocracy, individualism, or even the democracy of modern society".

²¹¹ Traduction personnelle de "The concept of peasant was often imbued with an idea of a natural economy. It described peasants as members of self-sufficient households that could endlessly reproduce their means of livelihood and retain the sense of worth and purpose resulting from a nonalienated relationship with nature and production. Although admittedly part of the larger society, peasants were understood as forming part of communities, which in turn were pictured as united by strong solidarity ties, jointly struggling against the outside aggressions of an external power exacting surplus. This view reified sociological models that pervaded nineteenth-century descriptions (Roseberry 1989, chapter 8) ».

C'est à partir des années 50 et 60 que la paysannerie est particulièrement interrogée par les sciences sociales, plus particulièrement par la sociologie et l'anthropologie. A la fin des années 1960, Eric Wolf estime que les paysans constituent des populations qui « sont existentiellement impliquées dans » l'agriculture et « prennent des décisions autonomes au sujet » de celle-ci (Wolf 1969, mobilisé par Kearney, 1996, p. 2). Il avait, dès les années 50, établi trois critères basiques à partir de son terrain en Amérique Latine, à savoir une « implication primaire dans la production agricole », un « contrôle effectif de la terre », et « une orientation primaire vers la subsistance plutôt que le réinvestissement » (Wolf, 1955, pp. 453-454 ; cité par Kearney, 1996, p. 2). A la même période, l'anthropologue américain Robert Redfield estime quant à lui, que

« le « monde paysan » se caractérise par une autonomie relative face à des formes d'organisations socio-économiques dominantes qui lui sont extérieures(...). Ces différents pouvoirs opèrent aux dépens de la paysannerie des « ponctions » ou des « prélèvements », en général par un biais politique, au nom de « services en retour » variables tant en contenu qu'en efficacité (protection religieux, sécurité, développement, etc.). Par-là, la paysannerie se distingue tant des sociétés « primitives » (isolées, quasi-autarciques) que des sociétés urbaines et industrielles. » (Redfield, 1956 ; mobilisé par Olivier de Sardan, 2010, p. 565).

A la fin des années 60, le sociologue français Henri Mendras, mobilisant notamment les travaux de Robert Redfield, reprit cette idée d'englobement des sociétés paysannes dans une « société globale plus large » :

« Une société paysanne²¹² est un ensemble relativement autonome au sein d'une société globale plus large. Si une société agraire est complètement autonome et ne fait pas fonctionnellement partie d'une société plus large, nous parlerons de société "sauvage": au sens que le XVIIIe siècle donnait à ce mot et qui paraît plus adéquat que les termes actuels (primitif, archaïque, sans écriture, sans histoire, etc.), Si les collectivités rurales ne jouissent pas d'une relative autonomie par rapport à la société englobante, nous parlerons d'agriculteurs, de groupes locaux, éventuellement de « classes » rurales, mais non de paysannerie. En un mot, le paysan se définit par rapport à la ville. S'il n'y a pas de ville, il n'y a pas de paysan, et si la société entière est urbanisée, il n'y en a pas non plus. La société paysanne se subdivise en collectivités locales²¹³ qui vivent en relative autarcie démographique, économique et culturelle » (Mendras, 1992, pp. 17-18)

²¹² Henri Mendras annote ce terme des références (Redfield, 1956) et (Thorner, 1964)

²¹³ Henri Mendras annote ce terme de la référence (Redfield, 1955) mais la bibliographie ne mentionne pas cette référence, peut-être s'agit-il de (Redfield, 1956b) qui elle est mentionnée dans la bibliographie.

Henri Mendras mit en évidence plusieurs caractéristiques de la paysannerie qui forment une sorte d' « idéal-type » de celle-ci, à savoir :

- « le groupe domestique est la structure de production centrale et la famille en est le mode d'organisation sociale dominant ;
- l'agriculture (associée selon des modalités variables à l'élevage et à l'artisanat) confère une importance décisive au rapport à la terre (que ce soit sous forme foncière et patrimoniale, ou symbolique et religieuse);
- il s'agit de sociétés d'interconnaissance (Maget, 1955)²¹⁴ : le village en est la forme la plus répandue;
- les " notables » assurent une fonction de médiation essentielle entre la collectivité paysanne et la société englobante. » (Mendras, 1976, mobilisé par Olivier de Sardan, 2010, p. 565)

Pour Henri Mendras, la disparition des paysans en France et en Europe occidentale est sans appel, les sociétés paysannes ayant été détruites par l'extension de la société industrielle et « il ne pouvait plus y avoir de paysans à partir du moment où il n'y avait plus de société paysanne » (Mendras et Hervieu, 2010, p. 27).

« C'est parce qu'il y a un autre monde que les paysans deviennent des paysans car, tant qu'il n'y a pas d'autre monde, ils sont des « sauvages », des gens qui vivent sur eux-mêmes... Ce qui caractérise le paysan, c'est précisément d'être inclus dans un monde plus large et plus complexe » (Mendras et Hervieu, 2010, p. 32).

Téodor Shanin, un autre contributeur important à l'étude de la paysannerie, établit « quatre facettes essentielles et interreliées » de celle-ci, à savoir

« la ferme comme unité de base multifonctionnelle de l'organisation sociale, la culture de la terre et habituellement l'élevage comme principaux moyens de subsistance, une culture traditionnelle spécifique liée au mode de vie de petites communautés rurales et la soumission multidirectionnelle à des extérieurs puissants ²¹⁵ » (Shanin, 1973, pp. 63-64 ; cité par Edelman, 2013, p. 6).

Il reconnaît également l'existence d'un « nombre de groupes analytiquement marginaux qui partagent le « noyau dur » de la paysannerie mais pas toutes ses caractéristiques majeures » ²¹⁶(Shanin, 1971, p. 16 ; cité par Edelman 2013, p. 6) Il s'agit notamment du « paysan-travailleur dans les communautés industrielles modernes » sur lequel je reviendrai par la suite.

²¹⁴ « où chacun connaît tout le monde et tous les aspects d'autrui » (Mendras, 1992, p. 18).

²¹⁵ Traduction personnelle de «The family farm as the basic multi-functional unit of social organisation, land husbandry and usually animal rearing as the main means of livelihood, a specific traditional culture closely linked with the way of life of small rural communities and multi-directional subjection to powerful outsiders»

²¹⁶ Traduction personnelle de «a number of analytically marginal groups which share with the 'hard core' of the peasantry most but not all of its major characteristics.»

Mais de manière générale, comme le note Susana Narotzky, anthropologue à l'université de Barcelone,

« Certains aspects ont été communs à toutes les tentatives de définir la paysannerie, à savoir **la production agricole, la propriété de certains des moyens de production, une forme de contrôle sur la terre et le labour familial, une orientation vers la reproduction du foyer et de la communauté et une soumission à des groupes dominants qui s'approprient le surplus.** »²¹⁷ (Narotzky, 2016, p. 303)

Dans la suite de cet exposé, je me référerai à ces définitions sous l'appellation « **définitions anthropologiques de l'après-guerre** ». Ces catégories ont été particulièrement critiquées, débattues et renouvelées durant ces deux dernières décennies. Michael Kearney, tout d'abord, estime que cette catégorie est une pure invention de l'anthropologie moderne de l'après-guerre. Le « paysan » vient remplacer le « primitif » qui constituait l'Autre de la discipline anthropologique à la fin du 19^{ème} et au début du 20^{ème} siècle. Nous sommes dans le même débat que j'ai décrit au **chapitre I**, à la section « Anthropologie du proche ». Alors que les colonies sont en crise en raison d'une légitime soif d'indépendance, l'anthropologie se questionne quant à son objet. Si certains pensent qu'il faut étudier les sociétés telles qu'elles se présentent à nous, ce sont les partisans de l'isolat culturel qui vont alors gagner la partie et c'est par exemple vers la paysannerie que l'anthropologie va se tourner (Abéles, 2015). Mais pour Michael Kearney, ce nouvel Autre que constitue le paysan, cet Autre de l'intérieur, est « le type social le plus problématique dans la typologie sociale de l'anthropologie » (Kearney, 1996, p. 5). Certes, le paysan permet de sauver l'anthropologie et de lui assurer une continuité en lui conservant la structure dualiste, entre le soi et l'Autre, entre les modernes et les paysans. Mais ce nouvel Autre est bien moins parfait dans sa construction que l'était le « primitif », « l'antipode conceptuel primaire du moderne » pour l'anthropologie classique. Le paysan n'est pas aux antipodes mais à la marge « géographique, historique, classificatoire » entre le « moderne » et le « primitif » (Kearney, 1996, p. 5). En d'autres termes, Michael Kearney voit dans le paysan une catégorie qui prétend constituer le nouvel Autre de l'anthropologie moderne dans une vision dualiste mais qui n'est en réalité qu'un leurre venant contenir, dans une « stratégie de confinement » (Kearney, 1996, p. 3 ; citant Jameson, 1981 ; Horne, 1989), les nouveaux autres, hybrides, issus notamment de la colonisation. Selon cet auteur, l'Autre de l'anthropologie a

²¹⁷ Traduction personnelle de « Certain aspects have been common to all attempts at defining peasantries: agricultural production, ownership of some means of production, a form of control over land and family labor, an orientation to household and community reproduction, and subjection to dominant groups that appropriate surplus »

toujours suivi les « moments transitionnels majeurs dans l’histoire du monde qui provoquent des réalignements correspondants dans la théorie et la pratique anthropologique » (Kearney, 1996, p. 26). Mais alors que cette nouvelle catégorie du « paysan » était créée comme par « réflexe » devant les bouleversements que vivaient le monde d’après-guerre, ces mêmes changements rendaient pourtant cette nouvelle catégorie d’emblée « anachronique » (Kearney, 1996, p.26). Car pour Michael Kearney, les « types opposés » « en tant que paires structurés » sont dissous dans l’histoire (Kearney, 1996, p. 116). C’est la fin du « Grand Partage que j’ai évoqué au **chapitre I** , qui, pour rappel, repose à la fois sur une prise de conscience par la discipline de sa tendance à essentialiser les différences et d’autre part à la dilution de l’ « ici et là-bas » dans la globalisation (Laurent, 2015b, p. 53).

Tout cela signifie-t-il qu’il ne faut plus parler de paysans ? Le terme reste pourtant courant tant dans la société civile que dans le champ des sciences sociales 50 ans après la sortie du livre de Henri Mendras et plus de 20 ans après le plaidoyer de Michael Kearney. La catégorie, si elle n’est pas essentialisée, peut toujours donner à penser le monde. Premièrement, comme le note Teodor Shanin, les paysans « ne sont pas seulement une construction analytique... mais aussi un groupe social qui existe dans la conscience collective et l’action politique de ses membres »²¹⁸ (Shanin, 1990, p. 69 ; cité par Edelman, 2013, p. 8). « De manière similaire, le « paysan » peut être compris non pas juste comme un rôle ou une position sociale structurelle, mais aussi comme une forme d’identité et d’auto-attribution » (Edelman, 2013, p.8). Auto-attribution qui est renforcée par les mouvements militants. La campagne de sensibilisation du Mouvement d’Action Paysanne, le MAP, intitulée « Je suis paysan(ne) » (MAP, 2014) s’inscrit bien dans ce contexte. Cependant, en prenant place dans le domaine militant, la catégorie du « paysan » n’a pas gagné en clarté et recouvre des réalités très disparates. Le MAP définit l’agriculture paysanne comme « une idée de l’agriculture qui s’inscrit dans les critères de durabilité, de respect de l’environnement et de conservation du tissu social » (MAP, 2015). L’article 1 du projet de « déclaration sur les droits des paysans et des autres personnes travaillant dans les zones rurales » des Nations Unies, portée notamment par le mouvement « La Via Campesina » qui rassemble des organisations paysannes et agricoles issues de 70 pays, donne également une définition très large du « paysan » :

²¹⁸ traduction personnelle de “are not only an analytical construct... but a social group which exists in the collective consciousness and political deed of its members.”

« Un paysan est un homme ou une femme de la terre, qui entretient un lien direct et particulier avec la terre et la nature à travers la production de denrées alimentaires ou autres produits agricoles. Les paysans cultivent la terre eux-mêmes, principalement dans le cadre d'exploitations familiales ou d'autres formes d'exploitation à petite échelle. Les paysans sont traditionnellement ancrés dans leur communauté locale et entretiennent les paysages locaux et les systèmes agroécologiques » (La Via Campesina, 2009).

La largeur de cette définition reflète sans doute la grande diversité des organisations qui se retrouvent dans ce mouvement. Comme l'écrit Susana Narotzky,

« Les nombreuses associations qui constituent Via Campesina représentent les intérêts souvent contradictoires de leurs membres (e.g. les travailleurs ruraux sans terre et pauvres paysans versus les fermiers foncier commerciaux) » (Narotzky, 2016, pp. 304-305)

Il faut souligner un changement de perspective dans ces « **définitions militantes** », celle de Via Campesina et celle du MAP, par rapport aux **définitions de l'après-guerre** à travers la mise en évidence de pratiques agricoles spécifiques. Là où les définitions de l'après-guerre mentionnent une implication dans l'agriculture sans beaucoup de précisions, les définitions militantes parlent de « respect de l'environnement » ou d'entretien des « systèmes agroécologiques ». On trouve également ce revirement dans les travaux du sociologue hollandais Jan Douwe van der Ploeg qui constituent « probablement le plus significatif des récents efforts des sciences sociales pour théoriser les notions de « paysan » et de « paysannerie » »²¹⁹ (Edelman, 2013, p.9). Pour lui, un des aspects dérangeant

« des études traditionnellement menées sur les paysans réside dans le fait que leur *mode de travail* est largement passé sous silence : l'accent n'est mis que sur leur implication dans l'agriculture en tant que caractéristique suffisant à les définir. L'investissement d'un paysan dans l'agriculture est considéré comme allant de soi, mais la *façon* dont il s'investit, la *façon* dont il pratique l'agriculture et les éventuelles *différences* avec les autres modes agricoles sont à peine évoquées, à quelques exceptions près (...). » (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 48)

Il souligne également d'autres défauts de ces études, à savoir la séparation du monde en deux parties, à savoir un centre développé et une périphérie sous-développée, pour lesquelles les théories et les concepts sont différents, la reconnaissance très modérée de la « capacité d'action des paysans », ceux-ci faisant souvent figure de « victimes passives » et enfin la mise sous-silence de ce « phénomène central que constitue la gigantesque vague de modernisation qui

²¹⁹ Probably the most significant recent social scientific effort to theorize the notion of "peasant" and "peasantry

s'abat aujourd'hui sur l'agriculture du tiers monde » (Douwe Van der Ploeg, 2014, p. 47-50). C'est pour palier à tous ces défauts qu'il propose **une nouvelle définition de la paysannerie**.

« Au centre de la condition paysanne se trouve donc *la lutte pour l'autonomie et le progrès dans un contexte caractérisé par des relations de dépendance, la marginalisation et les privations*. Cette lutte se concrétise à travers un objectif qui est la création et le développement d'une base de ressources autocontrôlée et autogérée. Celle-ci permet des formes de coproduction entre l'homme et la nature vivante qui interagissent avec le marché, rendent la survie possible et font naître des perspectives d'avenir ; tout cela se retrouve par rétroaction dans la base de ressources et vient la renforcer, améliore le processus de coproduction, accroît l'autonomie et réduit donc la dépendance. Selon les particularités de la conjoncture socioéconomique dominante, la survie et le développement d'une base de ressources peuvent tous deux être renforcés par l'engagement dans des activités non agricoles. Enfin, des structures de coopération sont présentes, qui régulent et consolident ces relations. » (Douwe van der Ploeg, 2014, pp. 51-52)

Cette définition est largement commentée dans le livre de Jan Douwe van der Ploeg. Il m'est difficile d'entrer dans tous les détails de celle-ci dans le cadre de ce chapitre mais certains éléments probants méritent d'être davantage contextualisés. Pour Jan Douwe van der Ploeg, la « coproduction », qui « renvoie à l'interaction continue entre l'homme et la nature vivante et à leur transformation mutuelle » est un des éléments les plus importants de la paysannerie (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 52). Le sociologue, loin d'une position essentialiste, situe la paysannerie dans un triptyque de « constellations » avec l'« agriculture de type entrepreneurial » d'une part et d'autre part « l'agriculture capitaliste » qui est « composée d'entités agricoles de grande envergure constituées en sociétés (ou capitalistes) » (Douwe van der Ploeg, 2014, pp. 19-20). L'agriculture paysanne

« repose avant tout sur une utilisation soutenue du capital écologique, et s'efforce de défendre et d'améliorer les moyens de subsistance des paysans. L'agriculture paysanne se caractérise souvent par la multifonctionnalité. La main-d'œuvre est généralement fournie par la famille (ou bien mobilisée au sein de la communauté rurale à travers des relations de réciprocité) qui possède la terre ainsi que les autres grands moyens de production. La production est orientée vers le marché, mais aussi vers la reproduction de l'unité agricole et de la famille » (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 19)

L'agriculture entrepreneuriale, quant à elle,

« s'appuie principalement (mais pas uniquement) sur des capitaux financiers et industriels, incarnés par le crédit, les moyens de production industriels et les technologies. Son expansion continue, réalisée avant tout grâce à une augmentation d'échelle, est une caractéristique primordiale et incontournable. La production est hautement spécialisée et totalement orientée vers les marchés. Les agriculteurs

entrepreneurs sont très dépendants des marchés (notamment pour se fournir en intrants), tandis que les paysans s'efforcent de maintenir une certaine distance entre leurs pratiques agricoles et ces marchés à l'aide d'une panoplie de mécanismes souvent très bien pensés. Les différentes formes d'exploitation agricole de type entrepreneurial sont souvent le fruit de programmes de « modernisation » de l'agriculture instaurés par les pouvoirs publics. » (Douwe van der Ploeg, 2014, pp. 19-20)

Enfin, l'agriculture capitaliste est « en pleine renaissance un peu partout grâce au modèle de l'agroexportation » et est liée à l'accaparement des terres.

« Ce secteur de l'agro-industrie est constitué d'un maillage extrêmement étendu d'entreprises agricoles mobiles dans lesquelles la force de travail repose principalement, voire exclusivement, sur des travailleurs salariés. La production est pensée et organisée en vue d'une maximisation des profits. Cette dernière constellation conditionne de plus en plus de larges segments des marchés alimentaires et agricoles, ce qui n'empêche pas de voir apparaître d'importantes disparités entre secteurs et entre pays. » (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 20)

Pour le sociologue hollandais, la société peut être connectée à ces trois constellations, principalement de deux manières. D'une part, via une « structure centrée autour de la construction et de la reproduction de *circuits courts et décentralisés* qui relie production et consommation de nourriture et, plus généralement, agriculture et société au niveau régional » (Douwe van der Ploeg, 2014, pp. 22-23). D'autre part, à travers une « structure, fortement centralisée, qui est constituée par de grosses sociétés de transformation et de commercialisation des produits alimentaires opérant de plus en plus à l'échelle mondiale » et qu'il nomme les « Empires alimentaires ». Ceux-ci conduisent à la « suppression de certains liens », notamment entre production et consommation de nourriture tant d'un point de vue spatial que temporel (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 23). Comme le précise Jan Douwe van der Ploeg, si la paysannerie est davantage liée à la société via la structure décentralisée tandis que l'agriculture entrepreneuriale et l'agriculture capitaliste le sont par les empires alimentaires, il n'y a pas de règle absolue en la matière (Douwe van der Ploeg, 2014, pp. 23-24). Enfin, l'évolution des trois constellations est dynamisée par « trois grandes trajectoires de développement », à savoir l'« industrialisation », la « repaysanisation » et la « désactivation ». Si l'industrialisation, dont l'agriculture capitaliste constitue le laboratoire mais à laquelle participent « certaines entités du segment entrepreneurial », conduit à la « rupture définitive du lien qui unit la production et la consommation de nourriture d'un côté et les spécificités (et les contraintes) que représentent le temps et l'espace de l'autre », la repaysanisation rétablit ce lien et suppose une augmentation de l'autonomie des agriculteurs qui s'engagent dans cette trajectoire. Cette repaysanisation est

à la fois due à un « afflux de l'extérieur » comme les nimaculteurs dont j'ai parlé précédemment ou via « la reconversion d'agroentrepreneurs en paysans » Enfin, la « désactivation signifie que le niveau de la production agricole est volontairement contenu, voire abaissé ». Cela implique une conversion des « ressources nécessaires à l'agriculture » « en capitaux financiers qui sont investis dans d'autres secteurs et activités économiques » (Douwe van der Ploeg, 2014, pp. 24-27). Comme on peut le constater, il n'y a pas de vision essentialiste de la paysannerie dans les travaux de Jan Douwe van der Ploeg : « il n'existe pas de délimitation clairement définie permettant de distinguer à coup sûr le paysan de l'agriculteur entrepreneur, pas plus qu'il n'y a de frontière précise entre la paysannerie et la population non agricole » (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 65). Après ce petit tour, incomplet mais tout de même éclairant, de la paysannerie, je vais maintenant interroger le terrain à partir des différentes définitions.

c. Une coopérative paysanne ?

Dans quel paradigme se situe la « coopérative des maraîchers unis » ? Celle-ci ne cadre pas avec **définitions de l'après-guerre** telle celle d'Henri Mendras, de Robert Redfield, d'Eric Wolf ou de Teodor Shanin. Nous ne sommes pas dans une « société paysanne » telle que celle décrite par Henry Mendras, subdivisée « en collectivités locales qui vivent en relative autarcie démographique, économique et culturelle » (Mendras, 1992, p. 18), il n'y a pas de « culture traditionnelle spécifique liée au mode de vie de petites communautés rurales et la soumission multidirectionnelle à des extérieurs puissants » (Shanin, 1973, pp. 63-64 ; cité par Edelman, 2013, p. 6). Malgré la présence d'un habitat groupé, tous les membres de la coopérative n'y vivent pas et ce lieu, contrairement aux communautés paysannes, est loin d'être fermé sur l'extérieur. Si la société paysanne est présente sur place c'est à travers un imaginaire dont on se joue comme quand Gil, observant durant l'été un rassemblement de femmes dans la cour de la ferme, plaisanta gentiment en commentant la situation avec une « voix off » rappelant celle d'un documentaire sur la vie rurale d'autrefois : « Pendant que les hommes sont aux champs, les femmes du village se sont rassemblées sous le grand arbre »²²⁰. Et cette coopérative, avec les expérimentations qu'elle met en place et avec le franc parler qui caractérise ses membres tel que je l'ai décrit au **chapitre VI**, est peut-être l'antitype de la société paysanne au sujet de laquelle Henri Mendras écrit :

²²⁰ Journal de terrain, 25 août 2016, quasi verbatim

« Dans un tel système social, l'individu n'a pas à s'adapter à des situations neuves, ni de décisions à prendre ; il n'a pas non plus à s'exprimer ni à se dévoiler aux autres qui le connaissent sous tous ses aspects. Il a donc tendance à rester fidèle à lui-même et à l'image que les autres ont de lui. La manifestation ou l'expression de sentiments et d'opinions personnels ne sont pas encouragées par le code de valeurs et de normes » (Mendras, 1992, p. 19).

Nous ne sommes pas non plus dans une société bucolique, traditionnelle et solidaire que celle véhiculée par une vision romantique de la paysannerie. Cependant, le romantisme n'est pas absent de la communication de la coopérative dont le logo, tant à travers l'habillement du maraîcher que ses outils, évoque une image qui ne me semble pas être celle de la production vécue au quotidien.



Figure 37: Le logo de la coopérative ne peut pas être présenté pour des raisons d'anonymat mais on y retrouve des points communs avec cette illustration issue du livre "Le jardinier-maraîcher" de Jean-Martin Fortier (2012)

De tout ceci, il me semble que qualifier cette coopérative de paysanne donnerait de l'eau au moulin de Michael Kearney qui pourrait continuer à clamer haut et fort la pure invention de la paysannerie par les sciences sociales. De toute évidence, comment distinguer ces agriculteurs diplômés de l'enseignement supérieur, faisant dans le cas de Florian la navette depuis la capitale, travaillant parfois à temps partiel dans d'autres secteurs, insérés dans des réseaux multiples d'amis et de connaissances ne s'inscrivant pas dans la production agricole des « modernes » ? La coopérative plaide justement pour la fin d'une quelconque dualité entre « eux » et « nous ».

Cependant, pour paraphraser Bertrand Hervieu, l'Histoire ne s'est pas arrêtée avec *La fin des paysans* (Mendras et Hervieu, 2010, p. 29). La coopérative cadre parfaitement avec les définitions militantes du MAP et de « La Via Campesina » qui ne sont pas sans point commun avec la vision romantique de la paysannerie. Du « respect de l'environnement », à l'« exploitation à petite échelle », en passant par l'ancrage dans la communauté locale, toutes les conditions sont réunies pour faire de cette coopérative une représentante de la paysannerie. Cependant, comme je l'ai dit précédemment, la définition est large et polysémique et de nombreuses autres organisations, aux formes très différentes de la coopérative pourraient entrer dans cette même définition. C'est du côté de Jan Douwe Van Der Ploeg qu'il y a sans doute le plus à dire. La coopérative me semble cadrer parfaitement avec la **nouvelle définition de la paysannerie** développée par le sociologue.

Il me semble que les tentatives de Max d'augmenter son salaire horaire dans un contexte économique difficile en travaillant sur l'efficacité de production ne sont pas étrangères à la « lutte pour l'autonomie et le progrès dans un contexte caractérisé par des relations de dépendance, la marginalisation et les privations ». Comme l'explique Jan Douwe van der Ploeg,

«le processus de travail est un lieu crucial de la lutte sociale pour les paysans. La lutte sociale ne se déroule pas uniquement dans la rue, à travers l'occupation de terres, d'usines ou d'hypermarchés (c'est-à-dire en dehors des domaines de production et de travail), pas plus qu'il ne nécessite absolument des bannières ou des discours passionnés de quelque obédience que ce soit. La lutte sociale se situe aussi dans la détermination à accroître les ressources disponibles et à procéder, ce faisant, à de petites adaptations qui, mises bout à bout, contribuent à améliorer le bien-être, les revenus et les perspectives d'avenir » (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 55)

D'un autre côté, l'absence de crédit extérieur, le financement de la coopérative à partir d'apports financiers des différents coopérateurs et même la prise d'un travail à l'extérieur s'inscrivent bien dans « la création et le développement d'une base de ressources autocontrôlée et autogérée ». De la même manière, la fixation de la taille des cultures sur les équivalents temps pleins des maraîchers-coopérateurs et le désintérêt de Max pour une croissance de son activité basée sur l'engagement de personnel supplémentaire et la croissance du chiffre d'affaire sur le marché relève bien de l'approche paysanne selon Jan Douwe van der Ploeg là où un agriculteur dans une perspective entrepreneuriale serait contraint à une « expansion continue, réalisée avant tout grâce à une augmentation d'échelle » (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 20).

Certes, certaines pratiques rentrent plus dans une perspective propre à l'agriculture entrepreneuriale comme l'achat de semences ou de certains engrais et produits à l'extérieur. De plus, Jan Douwe van der Ploeg estime que dans le cadre de l'agriculture paysanne, « la main-d'œuvre est généralement fournie par la famille (ou bien mobilisée au sein de la communauté rurale à travers des relations de réciprocité » (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 19) La main d'œuvre familiale n'est pas représentative dans le cas de cette coopérative qui a recourt à des travailleurs salariés extérieurs. La question de savoir si on peut considérer qu'une coopérative de travailleurs indépendants peut être assimilée à l'idée de Jan Douwe van der Ploeg d'une main-d'œuvre « mobilisée au sein de la communauté rurale à travers des relations de réciprocité » n'est pas claire pour moi car l'ouverture de la coopérative est aussi caractérisée par une vision pragmatique comme je l'ai expliqué précédemment. Il s'agissait de permettre un partage des responsabilités et de pouvoir dégager de la flexibilité pour chacun des coopérateurs. La coopérative est-elle donc mue par la volonté d'un « échange de services » ou est-ce que les services rendus par les coopérateurs s'inscrivent dans une relation de réciprocité ? Pour Eric Sabourin,

« « L'opération d'échange est une permutation d'objets, la structure de réciprocité est une relation réversible entre des sujets » (Chabal et Temple, 1998) Certes, l'échange suppose la relation préalable de deux personnes et donc un minimum de réciprocité mais il subordonne à l'intérêt le lien créé par la réciprocité » (Sabourin, 2012, p. 33).

Les deux dimensions sont présentes dans la coopérative. A la fois, les heures de chaque coopérateur sont comptabilisées, ce qui va plus dans le sens d'un échange, mais cela n'empêche pas non plus de se rendre service au-delà de cette comptabilité quand Max et Gil se remplacent à des marchés par exemple. La réciprocité fait apparaître une dimension supplémentaire comme par exemple « l'amitié » et « ne s'enferme pas dans la satisfaction d'un intérêt privé » (Temple, 1997, p. 106 ; cité par Sabourin, 2012, p. 33). Autre élément de réflexion, si dans son livre « Famille, Travail et Agriculture », paru en 1982, la sociologue Anne Barthez décrivait ce moment où l'agriculture familiale était traversée par les revendications des femmes et des enfants d'agriculteurs qui aspiraient à un statut reconnu au sein de l'exploitation (Barthez, 1982), sans toutefois mettre à mal le caractère familial de l'activité et la réduire à un travail industriel, il est intéressant de constater que, malgré l'absence de la famille dans la coopérative, celle-ci ne peut à nouveau pas se réduire à un rapport de travail industriel. Cela dit, la question de la réciprocité et de l'échange mériterait un chapitre entier et je ne me sens pas assez outillé,

ni par mes données du terrain, ni par un fond théorique suffisant, pour questionner davantage celle-ci. La question de la main d'œuvre ne permet donc pas de situer clairement, à la lumière de mes données, une approche plus entrepreneuriale ou plus paysanne au sens entendu par Jan Douwe van der Ploeg. Peut-être une nouvelle catégorie, à savoir celle de « paysannerie freelance », qui conjugue à la fois la réciprocité inhérente à la paysannerie et l'indépendance d'une activité de « freelance » serait-elle intéressante pour penser le terrain ?

Cependant, au-delà de toutes ces considérations, la coopérative, avec ses circuits de commercialisation courts, son approche biologique et agroécologique impliquant une coproduction avec la Nature et en raison même de la structure de coopération place, me semble-t-il, le curseur davantage du côté de la paysannerie que du côté de l'agriculture entrepreneuriale. Mais au-delà de ces catégorisations, quel est le ressenti des maraîchers-coopérateurs sur leur identité ? Se considèrent-ils comme appartenant à la paysannerie ?

Les maraîchers se considèrent-ils comme des paysans ?

Quand je lui demande s'il considère qu'ils appartiennent à la paysannerie, la réponse de Max est sans ambiguïté.

« Je n'aime pas le mot, car je le trouve caricatural, mais j'imagine que certains pourraient nous classer là-dedans, vu qu'on est petit, qu'on fait de la culture diversifiée » (Journal de terrain, 10 octobre 2016, quasi-verbatim).

Discutant avec lui des théories de Jan Douwe van der Ploeg, Max considère qu'ils sont des hybrides entre l'agriculture paysanne et entrepreneuriale « parce que on travaille en collectif, qu'on utilise à la fois du fumier mais aussi des granules,... »²²¹. Pour lui, une autre différence entre l'agro-entrepreneur et le paysan réside dans la possibilité de planification d'un projet agricole. Si le premier peut « écrire un projet sur papier », le second est plus dans la reprise d'une exploitation familiale à laquelle il doit d'adapter²²².

Quand je l'interroge afin de déterminer si ce qui se joue dans la coopérative relève de la paysannerie, Phil a également une réponse mitigée.

²²¹ Journal de terrain, 10 octobre 2016, quasi-verbatim

²²² Journal de terrain, 10 octobre 2016.

Phil: « Au niveau des pratiques, en partie oui. Du fait qu'on soit sur petite surface, peu motorisé euh, qu'on fasse du maraîchage diversifié. Puis (...) il y a le côté humain, enfin (...) le rapport humain qu'on a entre nous tu vois, qu'on essaie d'instaurer avec la clientèle aussi. Je crois que ça fait partie de ça. Une idée de proximité. Donc de ce point de vue-là, oui. Après pour moi la paysannerie, j'associe ça à un caractère militant qu'on n'a pas tous quoi, clairement » (Journal de terrain, 8 décembre 2016, interview).

Pour Phil, qui est sympathisant du Mouvement d'Action Paysanne, la paysannerie contemporaine est intrinsèquement militante.

Phil: « Moi c'est comme ça que j'ai approché le mouvement paysan. J'ai toujours vu... oui un côté vraiment militant. Vouloir changer les choses, le dire et essayer de le faire quoi. Donc ici (...) peut-être qu'on change les choses aussi à notre manière mais sans prise de conscience, sans communication ou sans participation à des événements qui ... ou bien alors à titre personnel (...). Par exemple ici, il y avait personne qui était membre du MAP ou qui participait à ses activités (...) » (Journal de terrain, 8 décembre 2016, interview)

Si comme je l'ai expliqué au **chapitre II**, Gil est venu au maraîchage par militantisme, ce n'est pas tant la cause paysanne qui l'a conduit à ce parcours qu'une réflexion plus globale sur l'alimentation et les relations Nord-Sud. Cependant, suite à son expérience de maraîcher, il n'exclut pas de participer au renforcement d'un mouvement paysan militant.

Gil: « Phil a plus de liens avec les mouvements politiques agricoles. Moi je crois que ça va venir dans un deuxième temps. Dans un premier temps, j'aimerais bien maîtriser l'outil, faire mes preuves quelque part en maraîchage, et puis après, quand je serai plus à l'aise dans la production que j'aurai plus de connaissances, éventuellement prendre un caractère un peu plus politique, un peu plus militant (...) » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview)

Si Gil assimile parfois le maraîchage à de la paysannerie, c'est pour mieux souligner le caractère moderne de celle-ci, la différencier de la paysannerie qu'avait connu ses grands-parents.

Gil: « La paysannerie s'est hyper modernisée moi je considère que le maraîchage est beaucoup plus moderne que l'agriculture classique (...) parce qu'ils ont beau dire ce qu'ils veulent, même avec des machines, des tracteurs à haute technologie, la façon de considérer le vivant et les équilibres est dépassée, d'un point de vue « progrès écologique ». Ils n'arrivent pas à percevoir le progrès écologique comme un progrès. Et ici on ne travaille pas comme des paysans d'il y a un siècle, on a un motoculteur, qui est quand même un outil relativement perfectionné et puis il y a une recherche qui est faite sur les outils, qui évolue dans le bon sens. C'est clair qu'on travaille beaucoup de manière manuelle mais quand tu vois la science que maîtrise Max (...) Donc moi je pense qu'il y a beaucoup de sciences dans la paysannerie et je pense

que c'est vraiment moderne. Ce n'est pas la vision que mes grands-parents [en] ont. Mais je comprends aussi [leur point de vue]. La paysannerie, c'était le truc à éviter. Quand t'étais paysan c'est que t'arrivais pas à gagner suffisamment ta vie. Tout simplement » (Journal de terrain, 17 novembre 2016, interview).

Enfin, pour Florian, les termes importent peu. Il résume peut-être le mieux l'esprit dans lequel fonctionne la coopérative.

Florian : « Enfin moi, qu'on me qualifie d'agriculteur ou de paysan, en soi je m'en tape. Ce qui compte, c'est l'esprit dans lequel on le fait et en quoi, pour nous, c'est juste de le faire comme on le fait. Voilà on a décidé de le faire en Bio et en même temps on va plus loin ... on essaie de (...) [s']améliorer et c'est sûr qu'en termes de pratiques on va plutôt essayer d'aller chercher des solutions dans ce dont on dispose ici au plus proche, avec des partenariats plus proches que d'aller... Mais en fait on ne s'est jamais posé cette question de savoir dans quel mouvement on [se situait]. On s'accroche un peu à tout : l'agroécologie, le bio mais sur petite surface. Pour moi c'est un espèce de gros... de gros mic-mac. Voilà. (...) Si la définition de l'agriculteur c'est celui qui a des grosses machines et qui fait son truc et qui investit énormément, c'est sûr qu'on n'est pas dans cette tendance-là. [Mais] on aurait tort de dire qu'on n'est pas des agriculteurs, on produit de la nourriture pour des gens, ce que font les agriculteurs. Tout dépend de l'esprit » (Journal de terrain, 15 décembre 2016, interview).

Comme je viens de le mettre en évidence, la paysannerie en tant que caractère auto-attribué par les acteurs est modérément mobilisée dans le cadre de cette coopérative. Se considérer comme paysan est une question de sensibilité, d'histoire personnelle, de vision plus ou moins claire de ce que représente la paysannerie entre tradition et modernité pour reprendre des « gros mots » de l'anthropologie selon l'expression employée par Jacinthe Mazzocchetti²²³. Mais pour conclure ce chapitre, il me reste à explorer l'idée (ou est-ce davantage un sentiment ou une intuition) d'un éthos paysan qui serait présent sur le terrain, ou plutôt qui en émergerait.

Un éthos paysan ?

L'éthos désigne « l'esprit caractéristique d'une culture, d'une ère, ou d'une communauté qui se manifeste à travers ses attitudes et ses aspirations » (Oxford English Living Dictionaries, 2017)²²⁴. Il me semble évident que la paysannerie wallonne actuelle, ou à tout le moins la coopérative que j'ai eu l'occasion d'observer a peu de chose en commun avec les « sociétés

²²³ Je ne parviens pas à retrouver la référence précise de cette citation mais il s'agit vraisemblablement du *Séminaire d'enquête ethnologique (LANTR2000)* dispensé durant l'année académique 2014-2015 (Mazzocchetti, 2015)

²²⁴ Traduction personnelle de « The characteristic spirit of a culture, era, or community as manifested in its attitudes and aspirations ».

paysannes » d'il y a quelques décennies. Néanmoins, dans ce mémoire et plus particulièrement aux **chapitres III et IV**, j'ai émis l'hypothèse que des savoirs, savoir-faire et des pratiques émergeaient de la confrontation avec le réel. Le choix des outils, le rythme des actions, l'adaptation du plan de culture, et l'influence de la météo sur les activités de la coopérative sont autant d'éléments mettant en évidence la composition quotidienne qui doit être faite avec la réalité dans ce type de métier. Pour Matthew Crawford, c'est « grâce à l'exercice d'une compétence pratique », que « le moi qui agit dans le monde prend une forme définie », quand « il entre dans une relation d'ajustement avec un monde qu'il appréhende » (Crawford, 2016b, p. 39). C'est peut-être dans cette confrontation avec le réel que se constitue un lien entre les paysanneries passées et contemporaines. Utiliser une houe conduit le corps à se positionner d'une certaine manière. Arpenter un terrain imprime un rythme, une attitude dans les mouvements. Certaines techniques se transmettent à travers les époques, sont réappropriées et font lien entre les agriculteurs de différents époques ou de différents paradigmes. Il me semble y avoir un parallèle entre la manière dont Phil parcourt le terrain pour y semer de l'anti-limace et le geste d'un paysan du siècle dernier semant à la volée.

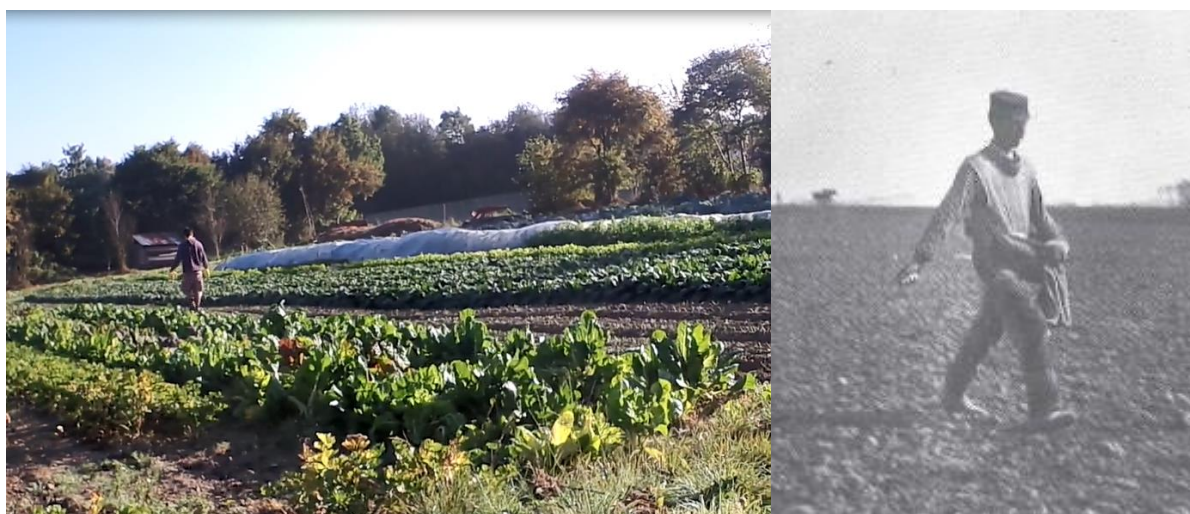


Figure 38 : Photo de gauche : Phil arpenterant un jardin en y « semant » de l'anti-limace. Photo prise par l'auteur le 27 septembre 2016 . Photo de droite : un paysan du siècle dernier arpenterant sa terre en la semant. Photo de Louis Pion prise entre 1888 et 1906 et extraite du livre « Chroniques paysannes » (Grand-Hornu-Images, 1987)

De la même manière, alors que je travaillais sous un soleil de plomb, j'ai pris conscience du lien que j'entretenais avec une multitude de paysans à travers le monde. Vision totalement romantique, certes, mais qui témoigne d'une connexion qui peut émaner du terrain, fût-elle imaginaire.

Il ne faut cependant pas nier l'importance du paradigme culturel dans lequel les confrontations avec le réel ont lieu et qui va modeler ce qui ressort de la rencontrer ou la forme même des

outils. Mauss, durant la première guerre mondiale, observa par exemple que les troupes anglaises étaient incapables de se servir des bêtes françaises et il était nécessaire de remplacer la totalité des 8000 bêtes lorsqu'une division française relevait une division anglaise et inversement (Mauss, 2002, p. 6). Les populations rurales des siècles derniers même si elles pouvaient vivre des événements similaires ne les interprétaient pas de la même manière mais en fonction de leur propre cosmologie. Cependant, si pour Matthew Crawford « toute discipline qui met l'individu aux prises avec une réalité ayant sa propre autonomie et sa propre autorité exige une certaine dose d'honnêteté et d'humilité » (Crawford, 2016, p. 118), il me semble que cette humilité et cette honnêteté, face notamment aux aléas qu'occasionnent les conditions climatiques sur la production font peut-être partie de cet éthos paysan commun aux agriculteurs inscrits dans une relation de coproduction avec la nature.

De plus, si les « sociétés paysannes » d'Henri Mendras étaient fortement connectées à la localité, j'ai le sentiment que ce lien se recrée, sans doute sous une autre forme, à travers le travail de la terre. Gil m'explique le lien d'attachement qu'il a maintenant avec son terroir.

Gil : « Mais je suis beaucoup plus concentré sur la Wallonie qu'avant quoi. Maintenant je me sens beaucoup plus d'un terroir, et je me vois beaucoup moins aller expliquer... je ne me verrais pas du tout aller expliquer des méthodes de production dans les pays du sud. En tout cas pas maintenant, sûrement pas. (...) par contre j'ai beaucoup plus envie de militer en Wallonie et de fonder un mouvement paysan fort ici qui peut faire bouger les lignes dans ma région, dans ce que je maîtrise quoi, parce que je suis d'ici quoi. »

Travailler la terre crée un lien avec celle-ci. Quand je regarde le champ de la coopérative, j'ai un sentiment d'attachement pour celui-ci. C'est un lieu habité par une multitude de savoirs, de savoir-faire, de techniques propres mais également de souvenirs. Telle parcelle évoque un fou-rire, une conversation, ou un événement remarquable comme le passage d'un serpent. Même si ce terrain est plongé dans la globalisation et que plusieurs nationalités s'y côtoient, il s'y recrée une localité forte due à la fois au travail de la terre et à la connexion de la coopérative à son terroir via les circuits courts. Si l'éthos caractérise donc « l'esprit d'une communauté », j'ai le sentiment qu'une partie de celui-ci émerge du travail de la terre, des outils utilisés, de la confrontation permanente aux aléas de la météo. Ces points communs intemporels participent à la création de cet éthos, qui sans être celui de la paysannerie du siècle dernier, présente néanmoins des points d'ancrage communs avec celui-ci.

Enfin, la connexion des membres de cette coopérative avec la paysannerie d'antan se joue aussi à travers l'histoire personnelle de certains membres de celle-ci. Comme je l'ai expliqué au **chapitre II**, Gil avait des grands-parents issus de la paysannerie. Gaïa mentionne la présence d'artisans dans l'histoire familiale. Mais c'est peut-être l'histoire de Camille qui est la plus représentative de la complexité de l'évolution de la paysannerie à travers le temps et du flou et de la porosité des catégories d' « agriculteur-paysan » et d' « agriculteur-entrepreneur ». Celle-ci, maraîchère sur petite surface, est la fille d'un « cultu » du nord de la France, un agriculteur possédant et cultivant 300 hectares de betteraves sucrières, de pommes de terre et de céréales. Son père a bâti son domaine à partir d'un unique hectare qu'il avait hérité de son propre père, le grand-père de Camille. Lui-même cultivateur, il avait divisé sa propriété de 15 hectares entre ses 12 enfants. Derrière cette histoire familiale, on retrouve l'Histoire de l'agriculture française et plus largement de l'Europe occidentale, partant d'une multitude de petits agriculteurs se modernisant à la sortie de la seconde guerre mondiale et accroissant la taille de leur domaine et leur productivité pendant plusieurs décennies. Camille incarne peut-être cette nouvelle phase de l'agriculture qui reste à écrire mais qui pour Jan Douwe van der Ploeg se traduira par une repaysanisation (Douwe van der Ploeg, 2014).

VIII. Conclusion

Avant de conclure, il me semble opportun de retracer le parcours de ce travail. De juin 2016 à février 2017, j'ai effectué mon terrain anthropologique dans la « coopérative des maraîchers unis », une coopérative maraîchère travaillant selon les principes de l'agriculture biologique et de l'agroécologie. Cette coopérative était à mon arrivée composée de quatre maraîchers-coopérateurs, et de quelques aidants, principalement des travailleurs à temps-partiel ou des stagiaires. La particularité et le point commun des membres de la coopérative, maraîchers-coopérateurs comme aidants, est que ceux-ci étaient pour la plupart diplômés de l'enseignement supérieur et avaient travaillé dans d'autres secteurs avant de se tourner vers le maraîchage et l'agriculture biologique sur petite surface. Mon terrain m'a tout d'abord conduit à bon nombre de questions relatives à la place du chercheur sur le terrain dans un cadre qui relevait de l'anthropologie du proche (Abélès, 1989). En effet, étant donné mon âge, la remise en question de mon parcours professionnel et mon attrait personnel pour le métier de maraîcher, j'avais un parcours fortement similaire aux personnes présentes sur le terrain. Il en a résulté, au-delà des inévitables réflexions quant à mon implication sur le terrain, des questionnements plus profonds sur la possibilité d'être à la fois chercheur et aspirant maraîcher. J'ai montré que cette proximité du chercheur avec son terrain n'était pas inédite en anthropologie mais qu'au-delà des histoires personnelles, celle-ci était inhérente au métier. Depuis la fin du « Grand partage » épistémologique qui instituait une distance entre l'anthropologue et l'Autre et d'autant plus en cette période de globalisation, il n'est plus possible à l'anthropologue de se penser en dehors de son terrain (Laurent, 2015b). Toutes ces questions ont été abordées au **chapitre I**.

Au **chapitre II**, j'ai présenté les différents acteurs de la coopérative des maraîchers réunis en pointant plus particulièrement le parcours qui les avait conduit à devenir, ou à vouloir devenir, maraîcher. J'ai souligné quel les raisons de la création de la coopérative s'inscrivaient dans la volonté de ses membres de faire du maraîchage « sans les sacrifices »²²⁵. J'ai ensuite mis en évidence la place de la famille dans le parcours des membres de la coopérative. J'ai conclu ce chapitre en estimant que « rêver » et « entreprendre » étaient peut-être les deux verbes qui qualifiaient au mieux les différents profils présents au sein de cette structure.

²²⁵ Journal de terrain, 13 juillet 2016.

A partir du **chapitre III et jusqu'au chapitre VI**, j'ai invité une tomate à me servir de guide dans mon ethnographie de la coopérative. Tout d'abord, au **chapitre III**, j'ai entrepris d'explorer la relation complexe unissant le maraîcher à la Nature qui se manifeste à travers la « coproduction » ou encore la présence de biodiversité sur son terrain. J'ai souligné que l'imprévu était au cœur même du travail du maraîcher et que la planification des cultures qu'il tentait de réaliser ne pouvait se faire qu'en se confrontant avec le réel. Comme le dit le sociologue Jan Douwe van der Ploeg,

« La nature vivante ne pouvant être entièrement planifiée ni contrôlée, elle nous réservera toujours des surprises pour le meilleur et pour le pire. L'art consistant à maîtriser ces surprises et à les transformer en pratiques nouvelles est souvent un élément clé du processus de travail » (Douwe van der Ploeg, 2014, p. 55)

J'ai également mis en évidence que si le terme « production » était couramment employé pour désigner le maraîchage biologique, une grande part du travail se situait plutôt dans le registre du schème de relation que Philippe Descola nomme la « protection » (Descola, 2015, p. 530).

Au **Chapitre IV**, j'ai relevé, sans prétendre être exhaustif, le grand nombre de savoirs, savoir-faire et pratiques qui donnaient au métier toute sa richesse et toute sa complexité. J'ai montré que ces savoirs et savoir-faire provenaient à la fois des sciences agronomiques et du vivant, mais également de pairs et du terrain lui-même en mobilisant la pensée du philosophe américain Matthew Crawford. J'ai également mis en évidence que si les savoirs conduisaient à des gestes manuels, ces gestes manuels pouvaient avoir des répercussions sur l'état d'esprit de celui qui les pratiquait. J'ai conclu ce chapitre en insistant sur la richesse et la complexité du métier en montrant d'une part qu'il s'accompagnait de nombreuses compétences qui ne relevaient pas du domaine manuel mais également qu'il y avait une grande intelligence derrière une activité dite manuelle .

Au **Chapitre V**, la tomate m'a conduit sur les marchés où celle-ci est commercialisée. Au-delà de la présentation de l'épanouissement qu'un vendeur peut éprouver quand il est plongé dans le rush de fréquentation du marché et que tous ses gestes lui apparaissent fluides et évidents, j'ai exploré la lutte économique dans laquelle étaient plongés les maraîchers de la coopérative. En particulier, j'ai précisé les mécanismes qui mettaient en compétition les grands acteurs de la production de légumes et les maraîchers sur petite surface dans une lutte très inégalitaire. J'ai également pu pointer du doigt que le fait que l'imaginaire du prix de la nourriture diffusé par

la grande distribution constituait un puissant frein à la fixation d'un prix plus élevé mais aussi plus représentatif de la grande quantité de travail, de savoirs et de savoir-faire qui se cachent derrière une tomate.

Suivant ma tomate durant la pause de midi, j'ai interrogé au **chapitre VI** la convivialité ressentie sur le terrain. Scrutant les différents éléments en circulation sur la coopérative, j'ai identifié que la convivialité de l'espace de production pouvait être due à un échange de paroles franches ou « paroles cash » qui permettait de vider les conflits dans des espaces dédiés afin que ceux-ci ne percolent pas dans l'espace de production. J'ai également identifié les conditions d'émergence de cette parole Cash et j'ai émis l'hypothèse qu'il s'agissait à la fois de la liberté des différents coopérateurs et de la confiance que ceux-ci avaient l'un envers l'autre.

Enfin, dans une partie plus analytique, je me suis demandé, au **chapitre VII**, si cette coopérative relevait ou non de la paysannerie. Après avoir grossièrement balayé les différentes définitions des « paysans » et de la « paysannerie », j'ai tenté de voir où se situait la « coopérative des maraîchers unis ». J'ai mis en évidence une position ambivalente mais qui selon moi plaçait plus le curseur vers l'agriculture paysanne telle que présentée par le sociologue hollandais Jan Douwe van der Ploeg (2014). Je me suis également interrogé sur l'émergence d'un éthos paysan commun à aux différentes paysanneries actuelles et passées.

Comment conclure ce mémoire et cette aventure ? La meilleure manière est peut-être d'en annoncer non pas les manquements mais les perspectives futures. Celles-ci concernent tout d'abord la continuité de cette recherche anthropologique. J'ai le sentiment de quitter ce terrain avec quelques réponses mais surtout de nombreuses questions supplémentaires. Certaines lectures sont venues trop tard pour les interroger avec l'aide de mes interlocuteurs et j'ai dû me contenter de les mettre en perspective à partir de mon propre vécu. Le rush du marché par exemple mériterait d'être questionné à travers des interviews supplémentaires ainsi que la manière dont les savoirs émergent de la confrontation avec le terrain. Il y a là des intuitions et des ressentis personnels qui gagneraient à être confrontés aux points de vue des membres de la coopérative. Je ne pense pas avoir atteint une « saturation » dans mes données de terrains. Il y a encore tant de savoirs, de savoir-faire et de points de vue qui mériteraient davantage d'attention. La « chaise magique » illustre bien ce sentiment de ne pas avoir une vue complète de la vie de la coopérative. Voyageant de serre en serre, se retrouvant parfois au milieu d'une parcelle, je n'ai pourtant jamais vu quelqu'un déplacer cette vieille chaise de bois ou s'asseoir

simplement dessus. Si j'écarte la possibilité que cette chaise se déplace effectivement toute seule, je dois en conclure que ma position de chercheur ne m'a pas permis de percevoir le terrain dans son entièreté.



Figure 39: la chaise magique trônant devant une serre. Photo prise par l'auteur le 27 septembre 2016.

Au-delà de cette non-saturation empirique, je dois également reconnaître que je n'ai fait qu'écartier le voile de mon exploration théorique de la paysannerie. Le « groupe Petites Paysanneries » fournit sur le web une bibliographie impressionnante que je peux à peine prétendre avoir effleurée (Groupe Petites Paysanneries, 2017).

Cette recherche gagnerait à être étendue au-delà de la localisation effective de la coopérative. En effet, celle-ci m'est apparue comme insérée dans un réseau impliquant de multiples connections et circulations, notamment de légumes. Les caisses bleues, standardisées chez les producteurs et vendeurs de fruits et légumes illustrent bien cette circulation. Celles-ci s'échangent entre les producteurs et comportent souvent les anciennes étiquettes qui indiquent leur provenance. Suivre physiquement ces caisses pourrait constituer une piste intéressante pour identifier les différents interlocuteurs et partenaires de la coopérative et mieux comprendre

le vaste réseau dans lequel celle-ci s'inscrit. Étendre le terrain aux partenaires, au sens large, de la coopérative permettrait d'explorer d'autres paradigmes agricoles, du maraîcher sur petite surface travaillant en solitaire à des structures situées davantage du côté de l' « agriculture entrepreneuriale » mais aussi sortir du seul cadre de la production de légumes à travers des partenaires produisant par exemple des fruits, des céréales ou des œufs. Avoir une vue plus large amènerait également à étudier le fonctionnement des coopératives régionales avec lesquels les « maraîchers unis » sont connectés.



Figure 40: les caisses bleues, ces pisteuses de réseau. Photo prise par l'auteur dans les locaux de la coopérative le 14 juillet 2016.

Cette approche pourrait même conduire à sortir du cadre wallon pour étendre la recherche à la coopérative sicilienne et ses producteurs dont les produits, principalement les agrumes, se retrouvent sur les marchés hebdomadaires de la coopérative. Ce même exercice pourrait même être étendu aux producteurs de bananes situés en Amérique du Sud ou en Afrique pour obtenir une photographie plus complète de ce qui se joue derrière la production alimentaire alternative. Il y a peut-être là une opportunité d'étudier l'agroécologie comme une « réalité issue de la globalisation » (Laurent, 2015b) et de voir comment celle-ci est appropriée dans différentes

cultures. On peut par exemple trouver des projets en agroécologie au Laos (Agrisud, 2017), dans des communautés maoris de Nouvelle-Zélande (Johnson et Perley, 2015) ou en Italie (Organica Sicilia, 2017) pour citer quelques-uns de mes centres d'intérêt.

De plus, cette coopérative est loin d'être figée et est appelée à évoluer dans les prochaines années. Suivre les membres de la coopératives à moyen terme tels que Gaïa dans son projet italien, Sophie dans ses projets d'indépendante, et bien évidemment Max, Florian, Phil et Gil permettrait d'avoir une idée plus précise des trajectoires complexes des nimaculteurs, néo-paysans, agriculteurs ou paysans dans leur recherche et développement d'une alternative durable tant d'un point de vue écologique qu'économique.

Enfin, si j'avais l'occasion de continuer cette recherche, j'y développerais d'emblée un volet plus important autour de l'anthropologie du « faire » et l'anthropologie du corps qui n'ont été abordés que trop superficiellement dans ce mémoire.

Et pour terminer, à l'instar Susana Narotzky qui se demande s'il reste utile de maintenir la division entre le secteur de la production agricole et d'autres secteurs, tant les logiques capitalistes d'extraction du surplus sont communes à de nombreux domaines d'activités (Narotzky, 2016), il pourrait être utile d'aller sonder la réalité économique d'autres artisans. Max m'expliqua par exemple qu'un de ses amis fabriquant de cadre était lui aussi contraint de limiter ses prix pour conserver une clientèle²²⁶ tandis que Camille estimait que le vécu économique de son compagnon, entrepreneur dans la mobilité douce, était similaire à celui rencontré sur la coopérative²²⁷.

Au-delà des perspectives anthropologiques, il me faut terminer par quelques perspectives politiques voire philosophiques. Je me permets de reprendre les mots de Jean-Pierre Olivier de Sardan, à savoir que « *la fonction citoyenne n'est (...) pas totalement coupée du processus de recherche, mais c'est en amont et en aval de celui-ci qu'elle peut le mieux s'exercer* » (Olivier de Sardan, 2008, p. 328). Si un intérêt pour les questions alimentaires et pour le métier de maraîcher m'a conduit sur ce terrain, je peux maintenant exprimer ce que ce dernier m'inspire d'un point de vue sociétal.

²²⁶ Journal de terrain, 22 octobre 2016

²²⁷ Journal de terrain, 27 octobre 2016

Premièrement, à l'heure où l'agriculture est tenue d'explorer de nouvelles voies pour diminuer son impact sur le réchauffement climatique (Dufumier, 2015), où les nuisances de l'agriculture conventionnelle en matière de dégradation des sols (Bourguignon et Bourguignon 2017) et de perte de biodiversité sont avérées (Dufumier, 2015), où son inefficacité énergétique n'est plus à démontrer (Bourguignon et Bourguignon, 2017) et où l'agriculture biologique s'avère être une alternative crédible pour nourrir l'humanité (Dufumier, 2015), il me semble inacceptable que les explorateurs d'alternatives à l'agriculture conventionnelle qui constituent la « coopérative des maraîchers unis » ne reçoivent pas davantage d'aides à l'agriculture ou que le principe même l'aide ne soit pas radicalement questionné quant aux importantes distorsions qu'il induit sur le marché. Je ne prétends pas que le modèle qu'ils défendent constitue l'idéal-type pour répondre à l'impasse de l'agriculture conventionnelle. A dire vrai je n'en sais rien et la solution sera sans doute plurielle. Néanmoins, il me semble qu'il est grandement temps de permettre aux alternatives d'éclorre afin d'explorer les possibles et cela ne pourra se faire que si la question de la survie économique devient moins prégnante. Il y a, à mon sens, pour l'agriculture de demain des voies d'espérance. Quand Henri Mendras observa « la fin des paysans », il fit le constat suivant :

« Sur ce point, nos enquêtes sont probantes : si dans une région on change les structures économiques, il suffit de quelques années pour changer la mentalité. Il est frappant de voir l'aisance avec laquelle des paysans formés dans un système économique et social traditionnel peuvent se mouvoir dans un système moderne, quelques conditions étant données : notamment que la cohérence du nouveau système soit rapidement établie, visible et compréhensible. Il ne faut pas longtemps aux jeunes agriculteurs pour acquérir des "motivations économiques" pour peu que celles-ci aient un sens, s'inscrivent dans un jeu économique cohérent permettant d'entrevoir un avenir et une réussite. Avec une étonnante sûreté d'intuition, ils créent des institutions entièrement neuves et parfaitement adaptées aux conditions modernes (...) » (Mendras, 1992, p. 363).

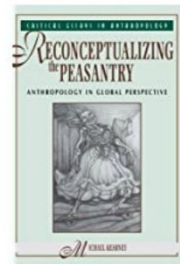
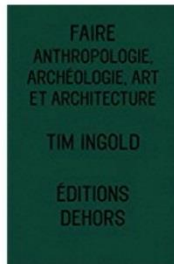
Ce constat du passé peut nous servir pour orienter le futur. Il nous faut créer des structures économiques qui inviteront les agriculteurs, nouveaux comme anciens, à s'engager dans un cercle vertueux combinant des « motivations économiques » (Mendras, 1992, p. 363), des pratiques professionnelles plus riches et réflexives (Christen, 2011) et une protection de la biodiversité. J'ignore quels sont ces structures, les imaginer impliquera sûrement de décoloniser nos imaginaires (Latouche, 2015), mais il serait erroné de croire que le « business as usual » constitue un horizon durable et généralisable.

Deuxièmement, il nous faut revaloriser les métiers artisanaux et manuels en reconnaissant toute la richesse intellectuelle et cognitive qui se cache derrière ceux-ci. Au-delà d'une revalorisation salariale, et comme l'écrit Matthew Crawford,

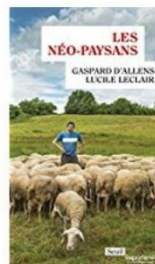
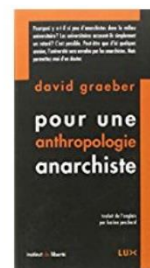
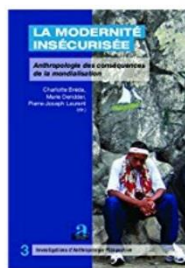
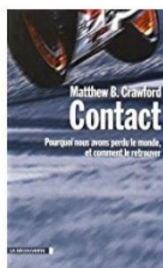
« notre attirance pour l'excellence - notre disposition permanente à en percevoir les manifestations les plus éminentes - peut nous amener à contempler diverses pratiques humaines avec une certaine ouverture d'esprit et à trouver des exemples de qualités supérieures dans les domaines les plus inattendus. C'est le cas par exemple, de la subtilité cognitive incarnée du cuisinier ou du travail intellectuel intense que requièrent parfois des tâches matérielles «sales » telles que l'activité du mécanicien qui s'emploie à diagnostiquer l'origine d'une panne » (Crawford, 2016b, pp. 336-337).

Je rajoute volontiers à ces domaines celui du maraîcher et ses multiples savoirs et savoir-faire qu'il doit combiner pour coproduire avec la nature des légumes au quotidien et en toute saison.

Enfin, comme Max me l'a dit un jour, « Tout le monde ne veut pas être maraîcher ». Si le constat est évident, je pense cependant que ce que j'ai pu observer chez ces maraîchers s'adresse à un cadre beaucoup plus large que la sphère agricole. En effet, « tout le monde ne veut pas devenir maraîcher » mais un cercle sans doute assez large de personnes dans notre société aspire vraisemblablement à un rapport plus équilibré avec la Nature dont on commence à mesurer les bienfaits en matière de bien-être (Guéguen et Meineri, 2012). « Tout le monde ne veut pas devenir maraîcher » mais, à l'heure du burn-out, beaucoup aspirent à des relations de travail plus sereines, plus franches et plus conviviales. « Tout le monde ne veut pas devenir maraîcher » mais dans une société où la concertation sociale est de plus en plus mise à mal, le sens du consensus développé dans cette coopérative n'est pas destiné à une minorité mais devrait percoler dans l'ensemble de la société. Comme l'écrit Erri De Luca, « l'utopie n'est pas un point d'arrivée, mais un point de départ. On imagine et on veut réaliser un lieu qui n'existe pas » (De Luca, 2015, p. 19). Cette coopérative constitue peut-être ce point de départ.



Bibliographie et annexes



Bibliographie

1. ABELES M., 1989, « Pour une anthropologie de la platitude. Le politique et les sociétés modernes », *Anthropologie et Sociétés*, Vol. 13, n° 3, pp. 13-24.
2. ABELES M., 2012, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, n° 852 [2008].
3. ABELES M., 2015, *Anthropologie politique de la globalisation*, Chaire Jacques Leclercq dispensée la semaine du 2 au 6 novembre 2015, Notes de cours de N.Loodts, UCL, année académique 2015-2016.
4. ABELES M. et ROGERS S. C., 1992, « Introduction », *L'Homme*, n°121, pp. 7-13.
5. AGRISUD, 2017, « Enhancing Nutrition of Upland Farming Families (ENUFF) – Provinces d'Oudomxay et de Huaphan », *Agrisud*, disponible en ligne à la page <http://www.agrisud.org/pays-nosactions/laos/> et consulté le 10 août 2017.
6. ALTIERI M. A., 1995, *Agroecology : The science of Sustainable Agriculture (2nd ed.)*, Westview Press.
7. AMC : ASSOCIATION MAÎTRE CHICART, 2016, « Cuisines d'Afrique noire précoloniale », *Oldcook.com*, En ligne : http://www.oldcook.com/histoire-cuisines_afrique, date de publication inconnue (2002 ?), consulté le 29/05/2016.
8. AMSELLE J.-L., 2000, « La globalisation. « Grand partage » ou mauvais cadrage ? », *L'Homme*, n°156, pp. 207-225.
9. ASSAYAG J., 1998, « La culture comme fait social global ? Anthropologie et (post)modernité », *L'Homme*, n°148, pp. 201-224.
10. ASSAYAG J., 2005, *La mondialisation vue d'ailleurs. L'Inde désorientée*, Paris, Seuil.
11. ASSAYAG J., 2007, « Les sciences sociales à l'épreuve de la mondialisation. Le cas de l'Inde et bien au-delà », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2007/2 n° 123, pp. 197-215.
12. ATTALI J., 2005, *L'homme nomade*, Paris, Fayard [2003]

13. BARBIER M., 2011 « L'eau minérale naturelle ou le paradoxe de la pureté originelle », in HOUDARD S. *et al.*, *Humains, non-humains*, La Découverte « Hors collection Sciences Humaines », pp. 22-29.
14. BARET P. V., 2016, *Elements of Agroecology (LBRAI2110)*, Notes de cours personnelles de N.Loodts, UCL, Année académique 2016-2017
15. BARTHEZ A., 1982, *Famille, Travail et Agriculture*, Paris, Economica.
16. BAUMAN Z., 2011, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel » [2002].
17. BELBAH, M., 2004, « L'enquête à l'épreuve du fait migratoire (avant-propos) », *Terrains & travaux*, numéro 7, pp. 8-14.
18. BENSA A., 2006, « Chapitre XIII. De la Relation ethnographique : à la recherche de la juste distance (une lecture du livre de Philippe Descola, *Les lances du crépuscule*), *La fin de l'exotisme : Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, pp. 303-313.
19. BIOWALLONIE, 2016, *La réglementation bio en productions végétales*, Biowallonie, En ligne : <http://www.biowallonie.com/reglementation/telechargement/>, consulté le 29/05/2016.
20. BITOUN P. & DUPONT Y., 2016, *Le sacrifice des paysans. Une catastrophe sociale et anthropologique*, Paris, L'Echappée, coll. « Pour en finir avec ».
21. BLOK A., JENSEN T. E., 2012, *Bruno Latour: Hybrid Thoughts in a Hybrid World*, London, Routledge.
22. BOURGUIGNON L. & BOURGUIGNON C., 2017, *Manifeste pour une agriculture durable*, Arles, Actes Sud.
23. BRED A., DERIDDER M. et LAURENT P.-J., 2012, « Introduction », in BRED A., DERIDDER M. et LAURENT P.-J. (dir.), 2012, *La modernité insécurisée*, Louvain-La-Neuve, Académia-L'Harmattan, coll. « Investigation d'anthropologie prospective », n° 3, pp. 5-16.
24. BURNIER, 2006, « Les possibilités d'une sémiologie de l'image optique [un séminaire inédit du CECMAS (novembre 1966)], *Communications*, 80 – *Filmer, chercher*.
25. BUTTEL F. H., 2003, *Envisioning the Future Development of Farming in USA : agroecology between extinction and multifunctionality ?*, disponible en ligne à l'adresse www.agroecology.wisc.edu/downloads/buttel.pdf, consulté en mars 2012 par Stassart et al.

26. CALLICOT J. B., 1991 « The wilderness idea revisited: the sustainable development alternative », *The Environmental Professional*, n°13, pp. 235-247.
27. CARPENTER H., 2004, *J.R.R. Tolkien. Une biographie*, Paris, Pocket.
28. CHABAL M. & TEMPLE D., 1998. « Échange et réciprocité », *Réciprocité, échange, lien social*, disponible en ligne à l'adresse <http://mireille.chabal.free.fr/echangre.htm>, consulté le 4 juillet 2017
29. CHOPLIN G., 2017, *Paysans mutins, paysans demain. Pour une autre politique agricole et alimentaire*, Gap, Editions Yves Michel.
30. CHRISTEN G., 2011, in VAN DAM D., STREITH M. et NIZET J. (dir.), 2011, *L'agriculture bio en devenir. Le cas alsacien*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, pp. 67-76.
31. CLAVÉ-MERCIER A., 2016, « Être un « tiers » sur un « terrain frontière. L'anthropologue entre migrants roms et acteurs étatiques locaux », in GUTRON C. & LEGRAND V. (dir.), 2016, *Eprouver l'altérité. Les défis de l'enquête de terrain*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 71-88.
32. COUPAYE L., 2012, « De l' « objet social total » à la « sociologie par l'objet ». L'igname comme contexte chez les Abelam de Papouasie-Nouvelle-Guinée », in SCHLANGER N. et al., *La préhistoire des autres*, Paris, La découverte, Collection « Recherches », pp. 351-367.
33. CRAWFORD M. B., 2016, *Eloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, La Découverte.
34. CRAWFORD M. B., 2016b, *Contact. Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver*, Paris, La Découverte.
35. CRONON W., 1995, « Introduction: In Search of Nature », in CRONON W. (dir.), *Uncommon Ground. Towards Reinventing Nature*, New York and London: W. W. Norton & Company, pp. 23-56.
36. D'ALLENS et LECLAIR, 2016, *Les Néo-Paysans*, Paris, Seuil.
37. DALTON G., 1972, "Peasantries in Anthropology and History," *Current Anthropology*, n° 3-4 (October 1972).
38. DEFREYNE, E., 2015, *Séminaire d'enquête ethnologique (LANTR2000)*, Notes de cours personnelles de N.Loodts, UCL, Année académique 2014-2015.

39. DEFREYNE E., HAGHDAD MOFRAD G., MESTURINI S. et VUILLEMENOT A.-M. (dir.), 2015, *Intimité et Réflexivité. Itinérances d'anthropologues*, Louvain-la-Neuve, Academia- L'Harmattan , coll. « Investigations d'anthropologie Prospective », n° 11.
40. DE HASQUE J.-F., 2015, « Avancer à découvert », la posture de l'anthropologue-filmeur », in MAZZOCCHETTI J., SERVAIS O., BOELLSTRORFF T., and MAURER B., 2015, *Humanités réticulaires. Nouvelles technologies, altérités et pratiques ethnographiques en contextes globalisés*, Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan, coll. « Investigation d'anthropologie prospective », n° 12., pp. 143-162.
41. DE HASQUE J.-F., 2016, « Le terrain filmé. La caméra comme outil de production et de médiation entre les différents acteurs », in GUTRON C. & LEGRAND V. (dir.), 2016, *Eprouver l'altérité. Les défis de l'enquête de terrain*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 103-118.
42. DE LA VEGA X., 2005, « Vivre dans la « modernité liquide » », *Sciences humaines* , 11/2005, n° 165 , pp. 19-19.
43. DE LUCA E., 2015, *La parole contraire*, Paris, Gallimard.
44. DESCOLA Ph., 1994, « Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécarí ? Généalogie des objets et anthropologie de l'objectivation » in LATOUR B. et LEMONNIER P. (dir.), *De la préhistoire aux missiles balistiques, L'intelligence sociale des techniques*, Paris, La Découverte, pp. 329-344.
45. DESCOLA Ph., 2011, « Prologue » , in Sophie Houdard *et al.*, *Humains, non-humains*, Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines » , pp. 15-21.
46. DESCOLA Ph., 2015, *Par-delà nature et culture*, -Paris, Folio, Collection Folio essais [2005].
47. DE TOURDONNET S., JAVELLE A., LUCAS V. et FURST A., 2015, « SEQUENCE 1 : L'EMERGENCE DE L'AGROECOLOGIE », *MOOC Agroécologie*, Montpellier, SupAgro, En ligne : <https://www.fun-mooc.fr/courses/Agreenium/66001/session01/about>
48. DORONDEL S., 2016, *Disrupted landscapes. State, Peasants and the Politics of Land in Postsocialist Romania*, New-York/Oxford, berghahn.
49. DOUWE VAN DER PLOEG J., 2014, *Les paysans du XXIe siècle. Mouvements de repaysanisation dans l'Europe d'aujourd'hui*, Paris, Editions Charles Léopold Mayer.

50. DUFUMIER M., 2015, *50 idées reçues sur l'agriculture et l'alimentation. Que se passe-t-il vraiment dans nos assiettes et nos campagnes*, Paris, Marabout poche.
51. DUMONT A., VANLOQUEREN G., STASSART P. et BARRET P., 2015, « Clarifying the Socio-Economic Dimensions of Agroecology : Between Principles and Practices », *Agroecology and Sustainable Food Systems*.
52. DUMONT A. M. & BARET P. V., 2016, *Quality of work of vegetable growers, in conventional and agroecological systems, in the Walloon Region (Belgium)*, Conference Paper, The 12th European IFSA Symposium (Harper Adams University, UK).
53. EDELMAN M., 2013. *What is a peasant? What are peasantries? A briefing paper on issues of definition*, Prepared for the Intergov. Work. Group U. N. Declar. on the Rights of Peasants and Other People Working in Rural Areas, 1st sess., 15–19 Juillet, Genève.
54. FAO, 2008, « Profil par Pays. Asie et Océanie », 2008. *Année internationale de la pomme de terre*, En ligne <http://www.fao.org/potato-2008/fr/monde/asie.html>, consulté le 29/05/2016.
55. FAO, 2017, « Crops », *FAOSTAT*, en ligne <http://www.fao.org/faostat/en/#data/QC>, consulté le 25/05/2017.
56. FAVRET-SAADA J., 2009, «Chapitre 6: Être affecté“, *Désorceler*, Paris, Editions de l'Olivier, pp. 145-161.
57. FORTIER J.-M., 2012, *Le jardinier-maraîcher. Manuel d'agriculture biologique sur petite surface*, Montreal, écosociété.
58. FRESNOZA-FLOT A., 2016, « Auto-positionnement contextuel dans une étude transnationale. Expériences de terrain en France et aux Philippines », in GUTRON C. & LEGRAND V. (dir.), 2016, *Eprouver l'altérité. Les défis de l'enquête de terrain*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 89-102.
59. GENDRON C. & TURCOTTE M. F., 2006, « Les nouveaux mouvements sociaux économiques au cœur d'une nouvelle gouvernance », in *Organisation et territoires*, vol. 16, n°1, pp. 23-32.
60. GENDRON C., VAILLANCOURT J.-G., AUDET R., 2010, *Developpement durable et responsabilité sociale. De la mobilisation à l'institutionnalisation*, Quebec, Presses internationales polytechnique.
61. GIBAUT G., 2015, *Histoire des légumes*, Chartres, Menu Fretin.

62. GIBSON J. J., 2014, *L'Approche écologique de la perception visuelle*, Bellevaux, Editions Dehors.
63. GLIESSMAN S., 1998, *Agroecology : ecological Processes in Sustainable Agriculture*, Ann Arbor Press.
64. GRAEBER D., 2006, *Pour une anthropologie anarchiste*, Montreal, Lux, coll. « Instinct de liberté ».
65. GRAND-HORNU IMAGES, 1987, *Chroniques paysannes. Photographies de Louis Pion*, Boussu, Grand-Hornu-Images.
66. GROUPE PETITES PAYSANNERIES, 2017, « Références bibliographiques », *Groupe Petites Paysanneries. Espace d'interaction scientifique intergénérationnel Nord-Sud*, disponible en ligne <https://paysanneries.hypotheses.org/references-bibliographiques>, consulté le 05/06/2017.
67. GUEGUEN N. & MEINER S., 2012, *Pourquoi la nature nous fait du bien*, Malakoff, Dunod, Coll. Petites expériences de psychologie.
68. HAUDRICOURT A.-G., 1988, *La technologie science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*, Paris, Editions de la maison des sciences de l'Homme
69. HORNE H., 1989, "Jameson's Strategies of Containment.", in KELLNER D. (dir.), *Postmodernism/Jameson/Critique*, Cambridge, Cambridge University Press.
70. HUGHES E. C. & BENNEY M., 1996, « La sociologie et l'entretien », in E. C. HUGHES (dir.), *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, EHESS éditions, pp. 281-290.
71. INGOLD T., 2017, *Faire - Anthropologie, Archéologie, Art et Architecture*, Bellevaux, Dehors.
72. JACKSON L.E. et al., 2009, « Managed ecosystems : biodiversity and ecosystem functions in landscapes modified by human use », in NAEEM S. et al. (dir.) *Biodiversity, Ecosystem Functioning and Human Wellbeing An Ecological and Economic Perspective*, Univ Press.
73. JAMESON F., 1981, *The political Unconscious: Narrative as a Socially Symbolic Act*, Ithaca, Cornell University Press.

74. JOHNSON M. & PERLEY C., 2015, *He Ahuwhenua Taketake. Indigenous Agroecology*, Auckland, Ngā Pae o te Māramatanga, disponible en ligne à l'adresse <http://www.maramatanga.ac.nz/project/indigenous-agroecology>, consulté le 4 janvier 2017.
75. KEARNEY M., 1996, *Reconceptualizing the peasantry. Anthropology in global perspective*, Oxford, Westviewpress
76. KIRSH D., 1995, «The Intelligent Use of Space », *Artificial Intelligence*, 73, n° 1-2.
77. LAGNEAUX S., 2012, « Transition insécurisée dans les campagnes roumaines ? La réponse ambivalente de l'entraide : entre sécurisation minimale et soumission grandissante », in BREDA C., DERIDDER M. et LAURENT P.-J. (dir.), 2012, *La modernité insécurisée*, Louvain-La-Neuve, Académia-L'Harmattan, coll. « Investigation d'anthropologie prospective », n° 3, pp. 51-76.
78. LAGNEAUX S., 2015, « Robot de ferme : reformuler la dichotomie naturel-artefact », in MAZZOCCHETTI J., SERVAIS O., BOELLSTRORFF T., and MAURER B., 2015, *Humanités réticulaires. Nouvelles technologies, altérités et pratiques ethnographiques en contextes globalisés*, Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan, coll. « Investigation d'anthropologie prospective », n° 12, pp. 217-240.
79. LA MEUSE, 2017, « Le maraîchage bio en plein boom à Huy-Waremme », *La Meuse*, 06/04/2017, en ligne <http://liege.lameuse.be/66828/article/2017-04-06/le-maraichage-bio-en-plein-boom-huy-waremme>, consulté le 25/05/2017.
80. LAPLANTINE F., 2007, « Penser en images », *Ethnologie française*, vol. 37, n°1, pp. 47-56.
81. LAPLANTINE F., 2012, *Quand le moi devient autre. Connaître, partager, transformer*, Paris, CNRS éditions.
82. LARRERE C. & LARRERE R., 2015, *Penser et agir avec la nature*, Paris, La découverte.
83. LAURENT P.-J., 2004, «Les lieux et non-lieux de la ruse dans la société mossi», in - LATOUCHE S., LAURENT P.-J., SINGLETON M. et SERVAIS O. (dir.), *Les raisons de la ruse*, MAUSS, pp. 177-197.
84. LAURENT P.-J., 2007, « L'offre de guérison des Assemblées de Dieu du Burkina Faso. Un bricolage en train de se faire entre la société mythique et la modernité globalisée », *Ethnographiques.org*, en ligne, n°14, octobre 2007

85. LAURENT P.-J., 2008, « Chapitre 8 : l'invention de l'entente », *Une association de développement en pays mossi, le don comme ruse*, Paris, Karthala, pp. 243-260.
86. LAURENT P.-J., 2011, « Observation participante et engagement en anthropologie », in HERMESSE J., SINGLETON M., VUILLEMENOT, A.-M. (dir.), *Investigation d'anthropologie prospective : implications et explorations éthiques en anthropologie*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, coll. « Investigations d'anthropologie Prospective », n° 1, pp. 45-70.
87. LAURENT P.-J., 2015a, *Séminaire d'enquête ethnologique (LANTR2000)*, Notes de cours personnelles de N.Loodts, UCL, Année académique 2014-2015
88. LAURENT P.-J., 2015b, « Des anthropologies et des « réalités issues de la globalisation », in MAZZOCCHETTI J., SERVAIS O., BOELLSTORFF T., and MAURER B., 2015, *Humanités réticulaires. Nouvelles technologies, altérités et pratiques ethnographiques en contextes globalisés*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, coll. « Investigation d'anthropologie prospective », n° 12, pp. 47-64.
89. LAURENT P.-J., 2015c, « Conséquences personnelles et collectives de l'intimité et de la réflexivité sur la démarche anthropologique », in DEFREYNE E., HAGHDAD MOFRAD G., MESTURINI S. et VUILLEMENOT A.-M. (dir.), 2015, *Intimité et Réflexivité. Itinérances d'anthropologues*, Louvain-la-Neuve, Academia- L'Harmattan , coll. « Investigations d'anthropologie Prospective », n° 11, pp. 153-195.
90. LATOUCHE S., 2015, « Décolonisation de l'imaginaire », in D'ALISA G., DEMARIA F., KALLIS G., *Décroissance. Vocabulaire pour une nouvelle ère*, Neuvy-en-Champagne, le passager clandestin
91. LATOUR B., 1997, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La découverte [1991]
92. LATOUR B., 2011, « Prologue » in HOUDARD S. et al., *Humains, non-humains*, Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines » , pp. 75-80.
93. LA VIA CAMPESINA, 2009, *Déclaration des Droits des Paysannes et des Paysans*, disponible en ligne à l'adresse <https://viacampesina.net/downloads/PDF/FR-3.pdf>, consulté le 5 juin 2017.
94. LEMONNIER P., 2004, « Mythiques chaînes opératoires », *Techniques & Culture*, n° 43-44, Charenton-le-Pont, Les éditions de la maison des sciences de l'homme, mis en ligne le 15 avril 2007, consulté le 04 janvier 2016. URL : <http://tc.revues.org/1054>

95. LÉVI-STRAUSS C., 1958, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
96. LIEUTAGHI P, 2004a, « Le végétal : pratique d'un monde périlleux », *Ethnologie française* 2004/3, Vol. 34, p. 397-406.
97. LIEUTAGHI P, 2004b « Aux frontières (culturelles) du comestible », *Ethnologie française* 2004/3, Vol. 34, p. 485-494.
98. LOODTS N., 2015, *L'implication en anthropologie*, travail réalisé dans le cadre du Séminaire d'enquête ethnologique (LANTR2000), UCL, 2014-2015.
99. LOODTS N., 2016, *Comment penser l'Autre dans la Globalisation ?*, Epreuve du Jury du Master 120 en Anthropologie, ULC, Année académique 2015-2016.
100. LOODTS N., 2016b, *Anthropologie de la tomate. Réflexions préliminaires à l'entrée sur un terrain anthropologique en marâchage biologique*, travail réalisé dans le cadre du cours d' « anthropologie de la Nature » (LANTR2090), UCL, 2015-2016.
101. MACHADO A. T., SANTILI J., MAGALHES R., 2008, *A agrobiodiversidade com enfoque agroecológico : implicações conceituais e jurídicas. La biodiversité comme une approche agroécologique : implications conceptuelles et juridiques*, Brasilia.
102. MAGET M., 1955, « Remarques sur le village comme cadre de recherches anthropologiques », *Bulletin de psychologie*, VIII, pp. 373-382.
103. MAP, 2014, « Affichez-vous "Je suis PaysanNE", *lemap.be : Mouvement d'Action Paysanne.Ecole Paysanne Indépendante*, disponible en ligne à l'adresse <http://lemap.be/Affichez-vous-Je-suis-PaysanNE>, consulté le 5 juin 2017.
104. MAP, 2014, « Nos fondements ", *lemap.be : Mouvement d'Action Paysanne.Ecole Paysanne Indépendante*, disponible en ligne à l'adresse <http://lemap.be/Nos-fondements>, consulté le 5 juin 2017.
105. MAUSS M. 2002, *Les techniques du corps*, Les classiques des sciences sociales, disponible en ligne à l'adresse http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
106. MAZZOCCHETTI J., 2011, « Mobilité sociale, précarité et mondialisation : une ethnologie des imaginaires », in HERMESSE J., SINGLETON M., VUILLEMENOT, A.-M. (dir.), *Investigation d'anthropologie prospective : implications et explorations éthiques*

- en anthropologie*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, coll. « Investigations d'anthropologie Prospective », n° 1, pp. 117-137.
107. MAZZOCCHETTI, J., 2015, *Séminaire d'enquête ethnologique (LANTR2000)*, Notes de cours personnelles de N.Loodts, UCL, Année académique 2014-2015.
108. MAZZOCCHETTI J., 2015b, « Mythe de l'anthropologie : Elle serait surdéterminée par la subjectivité », in LAURENT P.-J., MAZZOCCHETTI J., SERVAIS O., VUILLEMENOT, A.-M. (dir.), 2015, *Découvrir l'anthropologie*, MOOC disponible sur <https://courses.edx.org>, session octobre-décembre 2015.
109. MENDRAS H., 1967, *La fin des paysans*, Paris, SEDEIS.
110. MENDRAS H., 1976, *Sociétés paysannes*, Paris, Armand Colin.
111. MENDRAS H., 1992, *La fin des paysans*, Arles, Actes Sud , [1967] [1984].
112. MENDRAS H. & HERVIEU B., 2010 « Chapitre 1 - Fin ou retour des paysans, en France et en Europe », in WOLFER B., *Agricultures et paysanneries du monde*, Versailles, Editions Quæ « Hors collection », pp. 25-38.
113. MICHAU N., 2006, « Filmer les soins de beauté », in COMOLLI A. & DE FRANCE C. (dir.), *Corps filmé, corps filmant, Cinéma et Sciences humaines*, Paris, Université de Paris X-FRC.
114. MINISTERE FRANÇAIS DE L'AGRICULTURE, DE L'AGROALIMENTAIRE ET DE LA FORET, 2017, *Qu'est-ce que l'agriculture biologique*, Site web <http://agriculture.gouv.fr/lagriculture-biologique-1>, consulté le 10 mai 2017.
115. NAROTZKY S., 2016, « Where have All the Peasants Gone ? », *Annual Review Anthropology*, n°45, pp. 301-318.
116. NAYRAL M. & NICOLAS H., 2016, « La méthodologie de l'observation participante au regard du genre, de l'âge et de la « race ». Ouvéa et Lifou, Nouvelle-Calédonie », in GUTRON C. & LEGRAND V. (dir.), 2016, *Eprouver l'altérité. Les défis de l'enquête de terrain*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 165-181.
117. NDAYA TSHITEKU J., 2016, « L'anthropologue et ses méthodes. Le dilemme d'une ethnographe chez soi », in GUTRON C. & LEGRAND V. (dir.), 2016, *Eprouver l'altérité. Les défis de l'enquête de terrain*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 221-238.

118. NOË A., 2004 , *Action in perception*, Boston, MIT Press.
119. NSENGIYUMVA J.-L., 2016, « « Avec moi ou sans moi » Le phénomène émique et l'enclichage en terrain antagoniste et conflictuel. Comment faire avec ? Ou « de quelques stratégies d'adaptation », in GUTRON C. & LEGRAND V. (dir.), 2016, *Eprouver l'altérité. Les défis de l'enquête de terrain*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 53-67
120. NYENYEZI BISOKA A., 2016, « Accéder aux « discours cachés » des élites au pouvoir. Défis liés à la perception des rôles et du statut du chercheur », in GUTRON C. & LEGRAND V. (dir.), 2016, *Eprouver l'altérité. Les défis de l'enquête de terrain*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 33-52.
121. OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, *Anthropologie et Développement : Essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris, Karthala, coll. « Homme et Société : Changement social et développement ».
122. OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2008, *La rigueur du qualitatif*, Academia-Bruylant, Louvain-la-Neuve, coll. « Anthropologie prospective ».
123. OLIVIER DE SARDAN J.-P., 2010, « Paysanneries », in BONTE P. et IZARD M., 2016, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 4^{ème} édition, pp. 565-567 [1991].
124. ORGANICA SICILIA, 2017, *Associazione Siciliana dei Produttori e Trasformari Biologici e Biodinamici*, disponible en ligne à l'adresse <http://www.organicasicilia.it/>, consulté le 10 août 2017.
125. OSTRIITCHOUK O., 2016, « Faire de l'ethnologie dans un contexte de violence symbolique. Le cas du district de Brody (Ukraine de l'Ouest) », in GUTRON C. & LEGRAND V. (dir.), 2016, *Eprouver l'altérité. Les défis de l'enquête de terrain*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, pp. 17-32.
126. OXFORD ENGLISH DICTIONARY, 2005, "Peasant, N. and Adj.," *Oxford English Dictionary*, 2005, disponible en ligne à l'adresse <http://www.oed.com/view/Entry/139355?result=1&rskey=F232n4&>, mentionné et consulté par Edelman, 2013.

127. OXFORD ENGLISH LIVING DICTIONARIES, 2017, « ethos », disponible en ligne à l'adresse <https://en.oxforddictionaries.com/definition/ethos>, consulté le 08 août 2017.
128. PAYET J.-P., 2005, « Moralisme et expertise : la double tentation de l'ethnographie », *Educations et sociétés*, 2(16), pp. 167-175.
129. PEREZ-VITORIA S., 2015, *Manifeste pour une XXIE siècle paysan*, Arles, Actes Sud.
130. PIGNOCCHI A., 2016, « La nature ne sert à rien (c'est pourquoi elle est essentielle) », *Slate*, 28 février 2016, disponible en ligne à l'adresse <http://www.slate.fr/story/114321/nature-sert-pourquoi-essentielle>, consulté le 24/10/2016.
131. PIOT C., 2008, *Isolément global. La modernité du village au Togo*, Paris, Karthala.
132. PIRENNE M., 2001, « L'agriculture biologique en Wallonie : Etat actuel et diffusion », *Bulletin de la Société géographique de Liège*, Vol. 40, pp. 81-94, téléchargé à l'adresse <http://popups.ulg.ac.be/0770-7576/index.php?id=2453&file=1>
133. REDFIELD R., 1956, *Peasant Society and Culture*, Chicago, University of Chicago Press.
134. REDFIELD R. 1956b, *The little Community*, Chicago, University of Chicago Press.
135. REIJNTJES C., HAVERKORT B., WATERS-BAYER A., 1992, *Farming for the future*, MacMillan Press.
136. REY F., COULOMBEL A., MEILLIAND M.L., JONIS M., LECLERC B., ARGOUARCH'H J., et CONSEIL M., 2015, « Tome 1 : généralités et principes techniques », *Guide technique « Produire des légumes biologiques »*, ITAB.
137. REY F., COULOMBEL A., MEILLIAND M.L., JONIS M., LECLERC B., ARGOUARCH'H J., et CONSEIL M., 2015, « Tome 2 : fiches techniques par légume », *Guide technique « Produire des légumes biologiques »*, ITAB.
138. ROSEBERRY W., 1989, *Anthropologies and Histories: Essays in Culture, History and Political Economy*. New Brunswick, Rutgers Univ. Press.
139. ROUCH J., 1979, « La Caméra et les hommes », in DE FRANCE C. (dir.), *Pour une anthropologie visuelle*, Cahier de l'Homme, Paris, Mouton Editeur.

140. SABOURIN E., 2012, Sabourin Éric, « Chapitre 2. Construction de la théorie de la réciprocité », *Organisations et sociétés paysannes*, Versailles, Editions Quæ, « Synthèses », 2012, p. 27-46.
141. SCUBLA L., 1985. Logiques de la réciprocité. Ecole polytechnique, *cahiers du CREA* n° 6, Paris, 283 p.
142. SEGALEN V., 1986, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio-essais » [1978].
143. SERRES M., 1983, *Détachement. Apologue*, Paris, Flammarion.
144. SERVAIS O., 2015, «Mythes de l'anthropologie. Elle ne produirait que de l'anecdotique » in LAURENT P.-J., MAZZOCHETTI J., SERVAIS O., VUILLEMENOT, A.-M. (dir.), 2015, *Découvrir l'anthropologie*, MOOC disponible sur <https://courses.edx.org>, session octobre-décembre 2015.
145. SHANIN T., 1971, "Introduction," , in SHANIN T. (dir.), *Peasants and Peasant Societies*, Harmondsworth, Penguin, Penguin Modern Sociology Readings
146. SHANIN T., 1973, "The Nature and Logic of the Peasant Economy 1: A Generalisation," *Journal of Peasant Studies*, n° 1.
147. SHANIN T., 1990, *Defining Peasants: Essays Concerning Rural Societies, Expolary Economies, and Learning from Them in the Contemporary World*, Oxford, Blackwell.
148. SIMON L., 2012, « Interface et périphérie. Représentations, rapports sociaux et (re)production de la société chez les Wayùu de Colombie», in BREDA C., DERIDDER M. et LAURENT P.-J. (dir.), 2012, *La modernité insécurisée*, Louvain-La-Neuve, Académia-L'Harmattan, coll. « Investigation d'anthropologie prospective », n° 3, pp. 77-108.
149. SINGLETON M., 2005, « « NOMAD'S LAND » où le flux reste flou ! », in COULIE, B, & DEPROOST, P.-A., *Frontières. Imaginaires européens*, Paris, L'Harmattan, Coll. Structures et pouvoir des imaginaires.
150. SINGLETON M., 2010, *Histoires d'eaux africaines. Essais d'anthropologie impliquée*, Louvain-la-Neuve, Académia-Bruylant, coll. « Anthropologie prospective », n° 6.

151. SINGLETON, M., 2015a, *Séminaire d'enquête ethnologique (LANTR2000)*, Notes de cours personnelles de N.Loodts, UCL, Année académique 2014-2015
152. SINGLETON M., 2015b, *Confessions d'un Anthropologue*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cultures et Médecines ».
153. SPF ECONOMIE, 2015, *Chiffres clés de l'agriculture. L'agriculture en Belgique en chiffres*, SPF économie PME, classes moyennes et Energie, Direction générale Statistique, disponible en ligne à l'adresse http://statbel.fgov.be/fr/modules/publications/statistiques/chiffres-clés_de_l_agriculture_2015.jsp, consulté le 22/05/2017.
154. SPF ECONOMIE, 2016, *Communiqué de presse : Toujours moins d'exploitations agricoles en 2015*, SPF économie PME, classes moyennes et Energie, Direction générale Statistique, disponible en ligne à l'adresse http://statbel.fgov.be/fr/modules/pressrelease/statistiques/economie/toujours_moins_d_exploitations_agricoles_en_2015.jsp, consulté le 22/05/2017.
155. SPF ECONOMIE, 2017, *Agriculture biologique*, SPF économie PME, classes moyennes et Energie, Direction générale Statistique, disponible en ligne à l'adresse <http://statbel.fgov.be/fr/statistiques/chiffres/economie/agriculture/biologique/>, consulté le 22/05/2017.
156. SPF EMPLOI, TRAVAIL ET CONCERTATION SOCIALE, 2017a, *Concertation sociale*, SPF emploi, travail et concertation sociale, disponible en ligne à l'adresse <http://www.emploi.belgique.be/defaultTab.aspx?id=497>, consulté le 05/06/2017
157. SPF EMPLOI, TRAVAIL ET CONCERTATION SOCIALE, 2017b, « Commission paritaire 1450006: CULTURES MARAÎCHERES », *Salaires minimums par (sous-)commission paritaire*, SPF emploi, travail et concertation sociale, disponible en ligne à l'adresse <https://www.salairesminimums.be/document.html?jclId=f1c8ce4962d143b4bb2df72b9bb6334a&date=05/06/2017>, consulté le 05/06/2017

158. STASSART P. M., Ph. V. BARET, GREGOIRE J.-C., HANCE Th., MORMONT M., REHEUL D., STILMANT D., VANLOQUEREN G., VISSER M., 2012, « L'agroécologie : trajectoire et potentiel. Pour une transition vers des systèmes alimentaires durables », in VAN DAM D., STREITH M., NIZET J. et STASSART P. M., 2012, *Agroécologie. Entre pratiques et sciences sociales*, Dijon, Educagri editions, pp. 25-51
159. TEMPLE D., 1997, « L'économie humaine », *La revue du MAUSS*, n° 10, pp. 103-109.
160. THORNER D., 1964, "L'économie paysanne, concept pour l'histoire économique", *Annales ESC*, XIX, pp. 417-432.
161. TICHIT M. *et al.*, 2010, *L'agroécologie en action*, AG 2010, Département SAD-Inra, Cap Esterel, 27-29 janvier.
162. TRENDS TENDANCE, 2016, « Combien gagne un agriculteur en Belgique? », *Trends Tendances*, disponible en ligne à l'adresse <http://trends.levif.be/economie/entreprises/combien-gagne-un-agriculteur-en-belgique/article-normal-518947.html>, consulté le 22/05/2017.
163. TURKLE S., 2015, *Seuls ensemble : De plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines*, Paris, L'Echappée.
164. VADROT, C.-M., 2011, « Petite histoire de la tomate », *Politis.fr*, en ligne, <http://www.politis.fr/articles/2011/06/petite-histoire-de-la-tomate-14408/>, publié le 4 juin 2011, consulté le 28 mai 2016.
165. VAN DAM D. 2011, « Les émotions dans l'action sociale et dans l'exercice du métier », in VAN DAM D., STREITH M. et NIZET J. (dir.), 2011, *L'agriculture bio en devenir. Le cas alsacien*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, pp. 41-53.
166. VAN DAM D., STREITH M. et NIZET J. (dir.), 2011, *L'agriculture bio en devenir. Le cas alsacien*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang
167. VUILLEMENOT A.-M., 2010, *La yourte et la mesure du monde*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, coll. « Anthropologie prospective », n° 4.
168. VUILLEMENOT A.-M., 2012, « Un exemple de modernité insécurisée : comment vivre sans Chanyrak dans le Kazakhstan contemporain », in BREDA, C., DERIDDER M. et

- LAURENT P.-J. (dir.), 2012, *La modernité insécurisée*, Louvain-La-Neuve, Académia-L'Harmattan, coll. « Investigation d'anthropologie prospective », n° 3, pp. 109-131.
169. VUILLEMENOT A.-M., 2015, « De l'intuition. L'empreinte intimiste du carnet de terrain », in DEFREYNE E., HAGHDAD MOFRAD G., MESTURINI S. et VUILLEMENOT A.-M. (dir.), 2015, *Intimité et Réflexivité. Itinérances d'anthropologues*, Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan, coll. « Investigations d'anthropologie Prospective », n° 11, pp. 125-152.
170. VUILLEMENOT A.-M. & HERMESSE J., 2011, « Introduction à l'ouvrage collectif. Anthropologie prospective : implications et explorations éthiques », in HERMESSE J., SINGLETON M., VUILLEMENOT, A.-M. (dir.), *Investigation d'anthropologie prospective : implications et explorations éthiques en anthropologie*, Louvain-la-Neuve, Harmattan-Academia, coll. « Investigations d'anthropologie Prospective », n° 1, pp. 9-14.
171. WEIL S., 1999, « L'Enracinement », *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto » [1949].
172. WEZEL A. *et al.*, 2009, « Agroecology as a science, a movement or a practice », *Agronomy for Sustainable Development*.
173. WINTZ M., 2011, « Un demi-siècle d'agriculture. De modèles en ruptures », in VAN DAM D., STREITH M. et NIZET J. (dir.), 2011, *L'agriculture bio en devenir. Le cas alsacien*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, pp. 41-53.
174. WOLF E., 1955, « Types of Latin American Peasantry: A preliminary Discussion », *American Anthropologist*, n°57, pp. 452-471.
175. WOLF E., 1969, *Peasant Wars of the Twentieth Century*, New York, Harper and Row.
176. WORSTER D., 1990, « Transformations of the Earth: Towards an Agroecological Perspective in History », *The Journal of American History*, n°76 (4), pp. 1087-1106.

Annexes

Annexe 1: Principes de l'agroécologie du GIRAF (Stassart *et al.*, 2012)

<p>Altieri (1995), citant Reijnders, Haverkot et Water-Bayer (1992)</p>	<p style="text-align: center;">A. Principes « historiques » de l'agroécologie</p> <ol style="list-style-type: none">1. Permettre le recyclage de la biomasse, optimiser la disponibilité de nutriments et équilibrer le flot de nutriments.2. Garantir les conditions de sol favorables à la croissance des plantes, en gérant en particulier la matière organique et en améliorant l'activité biotique du sol. Ceci suppose, au regard de la rareté des ressources pétrolières, une réduction drastique de l'usage d'intrants externes produits de la chimie de synthèse (engrais, pesticides et pétrole).3. Minimiser les pertes de ressources liées aux flux des radiations solaires, de l'air et du sol par le biais de la gestion microclimatique, la collecte d'eau, la gestion du sol à travers l'accroissement de la couverture du sol et le jeu des complémentarités territoriales entre différentes orientations technico-économiques (notamment élevage-culture).4. Favoriser la diversification génétique et d'espèces de l'agroécosystème dans l'espace et le temps.5. Permettre les interactions et les synergies biologiques bénéfiques entre les composantes de l'agrobiodiversité de manière à promouvoir les processus et services écologiques clefs.
---	---

6. Valoriser **l'agrobiodiversité, comme point d'entrée** de la re-conception de systèmes assurant l'autonomie des agriculteurs et la souveraineté alimentaire (Jackson *et al.*, 2009; Machado *et al.*, 2008).

B. Principes méthodologiques (SAD)

7. Favoriser et équiper le **pilotage multicritère** des agro-écosystèmes dans une perspective de transition sur le long terme, intégrant des arbitrages entre temps courts et temps longs et accordant de l'importance aux propriétés de résilience et d'adaptabilité.

8. Valoriser la **variabilité** (diversité et complémentarité) **spatio-temporelle** des ressources, c'est-à-dire exploiter les ressources et les caractéristiques locales et faire avec la diversité et la variété plutôt que de chercher à s'en affranchir.

9. Stimuler l'exploration de situations **éloignées des optima** locaux déjà connus (Weiner, Andersen *et al.*, 2010), par exemple des systèmes « extrêmes » à très faibles niveaux d'intrants et/ou biologiques aussi bien en élevage qu'en production végétale (Jackson, 2002).

B. Principes méthodologiques (GIRAF)

10. Favoriser la construction de **dispositifs de recherche participatifs** qui permettent le développement de recherche « finalisée » tout en garantissant la scientificité des démarches (Hatchuel, 2000 ; Hubert, 2002). La conception de systèmes durables est en effet complexe et implique la prise en compte de l'interdépendance des acteurs, de leurs ambiguïtés, ainsi que de l'incertitude des impacts socioéconomiques des innovations techniques (Bell et Stassart, 2011).

C. Principes socioéconomiques (GIRAF)

11. Créer des **connaissances et des capacités collectives d'adaptation** à travers des réseaux impliquant producteurs, citoyens-consommateurs, chercheurs et conseillers techniques des pouvoirs publics qui favorisent les forums délibératifs, la mise en débat public et la dissémination des connaissances (Pimbert, Boukary *et al.*, 2011 ; Thompson, 1997).
12. Favoriser les possibilités de choix d'**autonomie** par rapport aux marchés globaux par la création d'un environnement favorable aux biens publics et au développement de pratiques et modèles socioéconomiques qui renforcent la gouvernance démocratique des systèmes alimentaires, notamment via des systèmes cogérés par des producteurs et des citoyens-consommateurs et via des systèmes (re) territorialisés à haute intensité en main d'oeuvre (Ploeg, 2008 ; Wittman *et al.*, 2010).
13. Valoriser la **diversité des savoirs** à prendre en compte : savoirs et pratiques locaux (Hassanein et Kloppenburg, 1995) ou traditionnels, (*Indigenous technology knowledge* – ITK, (Richards, 1993)), savoirs ordinaires (Wynne, 1996) aussi bien dans la construction des problèmes et la construction des **publics concernés** par ces problèmes que dans la recherche de solutions.

Annexe 2 : Principes additionnels de l'agroécologie (Dumont *et al.*, 2015)

TABLE 1 Main themes of the socio-economic principles in the literature

Theme	Brief presentation
1.. Environmental equity ^{AE, FT, AA}	Environmental equity enhanced by taking the negative environmental externalities in each economic choice into account
2. Financial independence ^{AE, AA, CO, SSE}	Farmers and agricultural organizations are in control of the economic and technical decisions that they take, even if that means limiting the amounts of inputs used. This theme does not concern independence from the customers of the agricultural organization in question, which is considered a separate theme (<i>4. Market access and independence</i>)
3. Market access and autonomy ^{AE, FT, AA, CO}	Access to and independence from markets for farmers and all collective production or processing structures
4. Sustainability and adaptability ^{AE, FT*, CO}	Sustainability and adaptability of agricultural organizations stemming mainly from their inclusion in a network of farmers, consumers, technical advisors, and scientists
5. Diversity and exchange of knowledge ^{AE*, AA, CO*}	Traditional, empirical, and scientific knowledge is exchanged among the members of an organization
6. Social equity ^{AE, FT, AA, SSE}	Social equity among all the stakeholders on all levels of the food system
7. Partnership between producers and consumers ^{AE, AA, SSE*}	Partnership marked by the existence, whether formal or not, of a social contract between producers and consumers
8. Geographic proximity ^{AE, FT, AA, SSE}	Geographic proximity of the stakeholders in the various production, processing, and consumption phases
9. Rural development and preservation of the rural fabric ^{AE, FT, AA, CO, SSE}	A food system's projects participate in rural development and preserving the social fabric
10. Shared organization ^{FT, AA, CO, SSE}	Organization by the farmers and/or actors of the processing steps in common
11. Limited profit distribution ^{CO, SSE}	The profits are used to reach a social goal and not just to maximize the return on the capital invested
12. Democratic governance ^{FT, AA, CO, SSE}	The power of an organization's members is not based on their capital; decisions are made democratically
13. Joint implementation of the various principles in actual practice ^{AE, AA, SSE}	The principles that an organization defends must be implemented together rather than separately

*AE = Agroecology; FT = fair trade; AA = alternative (to conventional) agricultural models; CO = cooperative

movement; SSE = social and solidarity economy.

Annexe 3 : Poster de présentation de ma recherche

Poster réalisé dans le cadre du cours de « gestion et traitement informatique des données de terrain (LANTR2070)»

Une coopérative maraîchère agroécologique en Région wallonne.
Une ethnographie.
Nicolas Loodts, étudiant du second Master en Anthropologie. Année académique 2016-2017

Le terrain

La « coopérative des maraîchers unis », située en région wallonne, rassemble quatre maraîchers-coopérateurs et approximativement autant d'aïdants (employés, stagiaires) qui exploitent une terre d'un peu plus d'un hectare cultivée selon les principes de l'agriculture biologique et de l'agroécologie. Les légumes produits dans cette jeune coopérative sont vendus sur plusieurs marchés de la région ou via un système de paniers.

Thématiques de recherche

↓ ↓ ↓ ↓

 <p>Qu'est-ce que la Nature quand on travaille avec elle ? Entre biodiversité et coproduction.</p>	 <p>Au cœur des savoirs, des savoir-faire et des pratiques. Déconstruction d'un métier « manuel »</p>	 <p>Le Marché et les marchés. Travailler comme un arraché et être payé comme un étudiant.</p>	 <p>Quelles sont les conditions d'émergence de la convivialité? Quand circule la « parole cash ».</p>
--	---	--	---

La « coopérative des maraîchers unis » est une coopérative de maraîchers produisant des légumes biologiques selon les principes de l'agroécologie. Située en Wallonie, la coopérative emploie quatre maraîchers-coopérateurs et autant d'aidants (stagiaires et travailleurs à temps partiel) qui représentent au total entre cinq et six équivalents temps plein. La plupart des travailleurs de la coopérative sont des « NIMAculteurs », des agriculteurs Non Issus du Milieu Agricole, de 35 ans en moyenne et qui ont eu des expériences professionnelles dans des domaines variés, allant du droit à la recherche agronomique en passant par l'éducation, les sciences politiques ou l'aide à la jeunesse. Je me suis rendu sur ce terrain de juin 2016 et février 2017 où j'ai participé aux différentes activités de la coopérative tant du côté des aidants que des maraîchers-coopérateurs. La question de recherche qui m'anime au travers de cette ethnographie peut se formuler comme suit : « **Au-delà des apparences, quelles sont les réalités vécues par les membres d'une coopérative maraîchère agroécologique en Wallonie ?** ». Outre un nécessaire volet méthodologique et une présentation de la coopérative, cette question est explorée selon différents angles. J'interroge et je présente notamment dans ce mémoire les représentations de la nature des membres de la coopérative, les nombreux savoirs et savoir-faire inhérents au métier, les réalités économiques de cette profession ainsi que le mode de gestion de la coopérative. La place de cette coopérative dans le champ de la paysannerie est également questionnée à la fin de ce mémoire.

- mots-clés : agroécologie – convivialité – coopérative – Nature/Culture - paysannerie